MLLE LA QUINTINIE

QUATRIÈME PARTIE (1).

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

ÉMILE A M. H. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE.

Aix, 20 juin 1861.

Voilà plusieurs jours passés sans t'écrire autre chose que des billets. Le temps me manquait beaucoup, et la certitude ne se faisait pas. Je passais les matinées souvent avec Moreali, les soirées avec lui encore à Turdy. Je me prenais d'estime et d'amitié pour cet homme étrange. Je subissais l'attrait de ses manières et de son langage; ses raisons ne me touchaient pourtant pas. Il m'intéressait, il me faisait réfléchir, il me portait à examiner et à répondre. Je me sentais fort contre lui, fort de tes convictions plus élevées, plus vastes, plus satisfaisantes que les siennes; mais son esprit ingénieux et subtil me charmait, et je croyais trouver en lui un auxiliaire aimable, non déclaré encore en ma faveur, — c'eût été trop tôt se rendre,— mais sincèrement désireux de pouvoir me servir. Le général s'était endormi sur les deux oreilles, enchanté de n'avoir plus qu'à attendre. Le grand-père causait volontiers histoire et littérature avec cet hôte plein de mémoire et d'érudition. Lucie paraissait attentive, et rien de plus. Nous n'étions jamais seuls. Quatre jours sans avancer d'un pas, c'est long dans la situation où je suis! Je

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mars, et du 1er avril.

perdais patience et j'étais décidé à brusquer un peu les choses quand une surprenante révélation s'est faite. Je t'écris tout bouleversé encore de l'événement.

Le soir, comme je revenais de Turdy avec Moreali, nous rencontrions Mme Marsanne avec sa fille et Henri. Ils rentraient de la promenade, des rafraîchissemens les attendaient dans le petit jardin de l'habitation loué par Mme Marsanne. Elle nous invite à y entrer. Moreali remercie et nous quitte. Aussitôt Élise me prend le bras avec une vivacité singulière, met un doigt sur ses lèvres, nous attire dans le jardin, regarde si la porte est fermée, et nous dit en éclatant de rire : — Enfin! je le connais!

— Qui? Moreali?

— Non pas Moreali, c'est quelque nom de guerre, mais l'abbé Fervet; c'est lui, j'en suis sûre, notre ancien directeur du couvent de *** à Paris!

— Directeur de quoi? demanda Henri.

— De conscience, rien que ça!

— Votre confesseur alors?

— Non pas. C'est très différent. L'abbé Fervet, pour des raisons personnelles que je ne connais pas du tout, avait obtenu dispense de confesser.

— Allons donc! reprend Henri. Un prêtre qui n'a pas de goût pour cet exercice? Pourtant ce doit être fort divertissant de confesser les jeunes nonnes et les jolies petites filles!

— Il y a peut-être à cela autant de danger que de plaisir, car nous n'avons jamais eu à dire nos petits péchés qu'à de vieux prêtres plus ou moins octogénaires. On racontait sur notre abbé Fervet toute sorte d'histoires romanesques.

— Quelles histoires? demandai-je à mon tour.

— Oh! toutes les histoires que des cervelles de pensionnaires peuvent forger. Il avait reçu dans sa jeunesse la confession d'une demoiselle éprise de lui; amoureux à son tour, il avait héroïquement fui le danger, et il avait prié et obtenu de ne plus confesser les personnes de notre sexe. C'était là la version la plus accréditée; mais les imaginations vives en supposaient davantage. Faites-moi grâce du caquet de mes chères compagnes; je puis vous dire seulement que la pénitente séduite ou séductrice changeait continuellement de rôle dans la légende. Tantôt c'était une princesse et tantôt une bergère. De tout cela, il ne faut pas croire le moindre mot, car l'histoire n'était fondée sur rien; mais il fallait bien rire et babiller un peu!

Je demandai à Élise quelles étaient les attributions du directeur de conscience à son couvent.

— Voici, dit-elle avec gaîté. On était libre de n'avoir jamais rien à démêler avec lui ; mais il nous faisait, dans un grand parloir, une espèce de cours de théologie. En outre il donnait des leçons particulières d'histoire sainte à quelques-unes des plus sérieuses, à Lucie entre autres, toujours avec la *sœur-écoute*, brodant à la table où nous avions nos livres et nos cahiers. Ceci nous intriguait encore un peu, car, avec nos autres vieux professeurs, ces précautions étaient fort négligées, et si la sœur s'absentait, personne n'y prenait garde, tandis que l'abbé Fervet se montrait rigidement observateur de la règle, et si la sœur était en retard au commencement des leçons, que nous fussions une ou plusieurs, il se tenait près de la fenêtre, loin de la grille, lisant ou feignant de lire et de ne pas nous voir. Il avait la réputation d'un saint homme, et nulle ne pouvait la lui contester : pourtant nous nous disions tout bas qu'il eût été encore plus saint de ne pas tant nous craindre.

— Mais, reprit Henri, quand vous aviez des cas de conscience à lui soumettre, faisiez-vous donc vos petites révélations devant la *sœur-écoute?*

— Généralement oui, et même en présence les unes des autres, ce qui nous divertissait beaucoup. Celles qui étaient studieuses, comme Lucie, prenaient plaisir à écouter les doctes et éloquentes réponses du directeur, car c'était pour lui l'occasion de briller, et il ne s'en faisait pas faute. Il a toujours été beau parleur, et pour le faire parler nous inventions des doutes que nous n'avions pas. C'est vous dire que nos cas de conscience avaient rapport à des articles de foi et n'exigeaient aucun mystère. Si quelqu'une avait un petit secret à lui confier, elle lui écrivait, et il répondait d'assez longues lettres, fort belles, à ce qu'on assure, et que l'on montrait en confidence à ses amies. Moi, je n'en ai jamais reçu, n'ayant jamais aimé à écrire, et ne trouvant point en moi-même de scrupules sérieux à écouter ou à vaincre.

— Voilà votre récit couronné avec élégance, dit Henri, et nous tenons la légende de l'abbé Fervet : reste à savoir si M. Moreali, qui a peut-être l'esprit et le caractère d'un prêtre, mais qui n'en a ni l'habit ni les manières, est l'abbé Fervet, et pourquoi ce serait lui.

— Lisette rêve, dit Mme Marsanne, ou elle se moque de nous. Elle a rencontré ici et à Turdy M. Moreali plusieurs fois, et jamais encore elle ne s'était avisée de cette belle découverte.

— Permettez, maman, reprit Élise; chaque fois que j'ai rencontré M. Moreali, je vous ai dit : « C'est singulier, je l'ai vu quelque part; il me semble qu'il évite mes yeux! » Vous m'avez répondu : « C'est quelque ressemblance, cela te reviendra. » Et je ne trouvais pas,

parce que je cherchais dans mes souvenirs du monde et non dans ceux du couvent, qui sont déjà loin. Enfin hier nous quittions Turdy comme il y arrivait, et le nom de l'abbé m'est revenu avec sa figure. Je ne m'y suis pas arrêtée, puisque celui-ci n'était pas un prêtre, que d'épais cheveux rejetés en arrière cachent la place de sa tonsure, qu'il est fort bien mis, non pas à la dernière mode, mais avec l'élégance grave qui convient à son âge, enfin que rien chez lui ne trahit son ancien état. Et puis il a changé d'accent, il est devenu Italien. Comment? Je ne me charge pas de vous le dire; mais je sais que l'abbé Fervet, en quittant la direction de notre couvent, est allé vivre à Rome.

— Comment le sais-tu? dit Mme Marsanne.

— Lucie me l'a dit, elle a reçu plusieurs fois de ses nouvelles.

— Alors ce n'est pas lui, reprit Mme Marsanne. Lucie l'a vu chez sa tante pour la première fois il n'y a pas quinze jours. Est-ce que d'ailleurs elle ne t'aurait pas dit : « J'ai revu l'abbé Fervet? »

— Voilà le mystère, répliqua Élise avec un peu de malice : Lucie sait ou ne sait pas. Peut-être qu'elle ne l'a pas encore reconnu, ou qu'elle n'est pas sûre, ou qu'elle est dans la confidence de son secret, car, pour se déguiser et changer ainsi de nom, il faut bien qu'il ait un gros secret. Qu'en dites-vous, Émile? Vous ne dites rien?

— Je dis que vous vous êtes trompée, Élise, et que l'abbé Fervet n'est pas M. Moreali.

— Eh bien! je fais un pari, moi : c'est que, Fervet ou non, Moreali est un prêtre. Qui tient le pari?

— Moi, répondit Henri. Je le saurai, et si je perds, je m'avouerai vaincu. Quels sont vos indices? Soyez de bonne foi et mettez-moi sur la voie des recherches.

— Je n'ai, en outre de la ressemblance, qu'un seul indice, mais il est capital : c'est celui qui vient de me frapper là, tout à l'heure, comme il se refusait à entrer chez nous. Il y a chez beaucoup de prêtres un certain mouvement, tantôt du cou et du menton, tantôt de la main, pour remettre en place le rabat qui tend toujours à s'en aller de côté ou d'autre, et dont les attaches gênent ou grattent la peau quand elle est délicate. Or ce mouvement était très accusé et très fréquent chez l'abbé Fervet. Les petites filles remarquent tout, et quand nous voulions parler de lui sans le nommer devant nos religieuses, nous imitions son tic et nous affections de placer la main comme lui, vu que, à tort ou à raison, nous l'accusions d'aimer à montrer sa main, qui était fort belle. Eh bien! cette main toujours belle redressant le rabat devenu cravate, le mouvement du menton et du cou, avec cela certain air embarrassé et certain regard vif et sévère à mon adresse, comme celui dont il m'honorait jadis à

la leçon pour me dire : *Silence, mademoiselle!* tout cela vu de face, et vivement éclairé par le flambeau que tenait le domestique, fait que je me suis écriée en moi-même : *C'est lui!* et qu'à présent j'en suis aussi sûre que nous voilà tous ici.

J'étais atterré de la découverte d'Élise. Supposer Lucie capable de dissimulation avec moi, quelle qu'en fût la cause, c'était une souffrance atroce. Je n'en fis rien paraître, et je sortis avec Henri.

— Il faut découvrir la vérité, lui dis-je; mais si Élise ne s'est pas trompée, il faut nous taire.

— Comment? Pourquoi?

— Parce que si M. Moreali est un prêtre déguisé, c'est un ennemi, non en tant que prêtre, mais en tant que fourbe.

— Très bien! j'entends! reprit Henri, dont l'esprit allait au but aussi vite que le mien. Nous ferons semblant d'être dupes, afin de déjouer ses projets. Évidemment il fait son métier de Tartufe dans la famille. Il trompe le grand-père, il domine le général Orgon. Il n'y a point là d'Elmire, mais il veut empêcher le mariage de la fille de la maison pour qu'elle retourne au couvent et s'y enterre avec sa dot.

— Je ne suppose pas tout cela, répondis-je, je ne vais pas si loin. Moreali ou Fervet peut bien être un zélé de l'église secrète, habitué aux chemins tortueux et trompeurs; mais je le crois de bonne foi quant à sa croyance, et disant comme les jésuites : Qui veut la fin veut les moyens. La fin pour lui n'est peut-être pas d'empêcher le mariage de Lucie, mais de le retarder jusqu'à ce que, me détachant de mes idées, je donne aux dévots le scandaleux triomphe de me voir renier les principes de mon père et les miens.

— Et ton père te conseille de résister jusqu'au bout? Prends garde! Lucie vaut bien une messe!

— Lucie vaut mieux que cela : elle mérite qu'on l'obtienne par la loyauté du cœur et la fermeté de la conduite. Mon père ne me conseillera jamais de m'y prendre autrement.

— Allons! soit; mais dis-moi donc quel rôle Lucie joue dans tout cela? Peux-tu supposer qu'elle n'ait pas reconnu Fervet?

— Je supposerai tout plutôt qu'une trahison.

— Mais que ferons-nous pour découvrir la vérité sous le masque de Moreali?

— Je ne sais pas; cherchons!

— Viens chez moi, dit Henri. Nous allons lui écrire une lettre adressée à M. l'abbé Fervet. S'il la reçoit, c'est lui.

— Il ne la recevra pas.

— Elle sera sous enveloppe adressée à Moreali. On attendra la réponse.

— Il ne répondra pas. D'ailleurs au nom de qui écriras-tu?

— Au nom de personne. Tu vas voir. Il n'est que dix heures, il ne sera pas couché, viens chez moi.

Je répugnais à cette feinte.

— Je prends tout sur moi, dit Henri. Ne t'en mêle pas : n'ai-je pas un pari à gagner ou à perdre?

Il écrivit : « Une âme fervente a recours aux prières de M. l'abbé. On l'a reconnu, mais on ne trahira pas son incognito. On le supplie d'offrir dimanche, à l'intention d'une âme chrétienne bien cruellement éprouvée, le saint sacrifice de la messe, qu'il doit dire en secret dans ses appartemens. On ne demande pour réponse que le renvoi du ruban qui entoure cette lettre.»

— Quel ruban? demandai-je à Henri.

— Tu m'as parlé, reprit-il, d'un bouquet de lis dans une grotte, et d'un ruban aux emblèmes d'un cœur sanglant... L'as-tu toujours?

— Oui.

— Ne l'as-tu jamais montré à personne?

— Jamais.

— A qui en as-tu parlé?

— A toi seul.

— Pas même à Lucie?

— Pas même à Lucie.

— Ce ruban n'a rien de particulier à l'adresse de Lucie?

— Rien.

— Eh bien! va le chercher; c'est un passeport excellent. Il vient de la fabrique des symboles à l'usage des dévots, et c'est entre eux comme un mot de passe ou un signe de reconnaissance.

Je livrai le ruban à Henri. Il ne s'agissait plus que de trouver un commissionnaire discret ou naïf.

— Le naïf sera le meilleur, dit Henri, je m'en charge. Il y a par là un vieux pauvre très dévot qui a une bonne figure et qui rôde jusqu'à minuit autour du casino. Mon domestique lui fera remettre ceci par un tiers, pour qu'il fasse la commission sans savoir d'où elle vient. Sois tranquille, tout ira bien!

J'étais si bouleversé que je laissai Henri commettre cette imprudence, car c'en était une, surtout si Moreali avait vu dans les yeux d'Élise, une heure auparavant, qu'elle l'avait reconnu. Il pouvait lui attribuer cette supercherie, se défier, renvoyer la lettre en disant qu'elle n'était pas pour lui; mais aurait-il cette audace? S'il l'a, disait Henri, nous serons d'autant mieux édifiés sur son aimable caractère.

— C'est-à-dire, lui répondis-je, que nous ne saurons rien du tout.

Nous avons attendu un quart d'heure avec une impatience fiévreuse. Je comptais les minutes, les secondes. Le domestique d'Henri arrive enfin. Il apporte une enveloppe blanche cachetée de noir avec une simple croix pour devise, et dans cette enveloppe le ruban, c'est-à-dire : Oui; c'est-à-dire : Je vous promets la messe; c'est-à-dire : Je suis prêtre; c'est-à-dire : Je suis l'abbé Fervet!...

Henri était enchanté du succès de sa ruse; moi, j'en étais triste et un peu honteux. — Cet homme qui donne si facilement dans un piége improvisé, dans une véritable espièglerie de ta façon, n'est pas un traître bien exercé, lui disais-je; ce chrétien qui, plutôt que de refuser ses prières et sa sympathie à qui les invoque, s'expose à être découvert n'est pas un tartufe : il croit sincèrement, et son déguisement lui est peut-être imposé malgré lui par une autorité qu'il regarde comme sacrée. C'est un homme qui se trompe assurément, car le déguisement est toujours un mensonge; mais peut-être n'a-t-il pas l'intention de nuire. Ne sens-tu pas que Moreali, en se livrant avec le courage de l'imprudence ou l'attendrissement de la charité, nous ôte le droit de le démasquer?

Henri me trouvait trop débonnaire ou trop scrupuleux. Il était triomphant et comme bouillant d'indignation, lui si indifférent devant les empiétemens du clergé dans la famille et dans la société. Il se frottait les mains et se promettait de confondre l'imposteur aussitôt qu'il pourrait le faire sans nuire à mes projets.

— C'est étonnant, lui dis-je, comme les tièdes et les sceptiques sont batailleurs quand ils s'y mettent! Laisse-moi faire à présent, je t'en supplie, et calme-toi. Donne-moi ta parole d'honneur de garder le secret le plus absolu sur cette découverte jusqu'à ce que je t'en délie.

— Je le veux bien; mais Élise? Elle l'a reconnu, et elle n'en démordra pas.

— Élise est-elle l'amie sincère de Lucie?

— Oui et non, répondit Henri. Je suis franc, moi, et je vois bien qu'Élise est femme; mais elle me craint beaucoup, bien que je ne la blâme jamais. Je la taquine, je la persifle quand elle a tort; c'est ce qu'elle redoute le plus au monde. Je te réponds d'elle, si tu veux qu'elle se taise.

— Je le veux absolument.

— Elle se taira. Tu penses bien que, si je ne m'étais assuré d'être toujours le maître avec elle, je n'aurais jamais cédé au désir de l'épouser.

— Ah! voilà donc cette liberté complète que tu voulais conserver à ta femme?

— Mon ami, reprit-il, je suis l'homme de la société, non pas telle

qu'elle sera peut-être un jour, mais telle qu'elle est aujourd'hui. Le mari doit être le maître; mais le seul moyen de l'être réellement, c'est d'avoir de l'esprit et de laisser croire à la femme qu'elle jouit d'une entière indépendance.

Le 21 au matin.

J'ai dormi assez tranquille, bien triste, je l'avoue, mais résigné à attendre avant d'accuser Lucie. Je commence, tu le vois, à m'aguerrir et à supporter les orages.

Le 22 au soir.

Mon père, mon père, que je suis heureux! Ce matin, de très bonne heure, j'ai passé le lac, et, sans me soucier d'être bien ou mal reçu par le général, j'ai attendu dans le jardin de Turdy le réveil de Lucie. Son père était parti avec le jour. Il chasse, non les perdrix et les lièvres, il est trop amoureux des règlemens pour enfreindre ceux qui préservent le gibier, mais des loutres et des blaireaux, et même des rats et des belettes. Passionné pour le coup de fusil, il paraît qu'il est toujours debout avec l'aurore. Lucie, qui est matinale aussi, n'a pas tardé à ouvrir la persienne de sa chambre. En m'apercevant, elle a fait un cri de joie, elle s'est habillée à la hâte, elle est accourue me rejoindre avec ses beaux cheveux à peine relevés. La pureté du ciel était dans son regard, je me suis senti ranimé. — Quelle bonne idée vous avez eue de venir ce matin! Nous allons enfin pouvoir causer!

— Oui, Lucie, je pressentais que vous aviez quelque chose à me dire.

— Quelque chose? Mille choses, toute mon âme!

— Rien de particulier?

Je la regardais, je regardais dans ses yeux jusqu'au fond de son cœur. Elle a rougi, mais sans baisser les yeux et sans se troubler. — Si vous avez une question particulière à me faire, prenez l'initiative. Je ne peux rien trahir de moi-même, mais je ne peux pas non plus mentir.

Nous nous étions compris.

— Avez-vous juré, lui dis-je, avez-vous seulement promis de ne pas trahir un secret qui vous a été confié?

— J'ai promis de ne pas le trahir pour le plaisir de le trahir; mais j'ai juré de vous dire la vérité quand vous me la demanderiez sérieusement.

— Cela me suffit, Lucie. Je ne vous demanderai rien que ceci : Avez-vous une grande, une complète estime pour M. Moreali?

— Oui, bien que je ne sois plus d'accord avec lui sur quelques points qui touchent à la pratique de la vie.

— Est-il au moins le représentant de vos idées sur tout ce qui touche au dogme?

— Non, pas à présent.

— Il n'est donc pas orthodoxe selon vous, ou c'est vous qui ne l'êtes pas selon lui?

— O orthodoxie! s'écria Lucie avec un sourire mélancolique, où te trouve-t-on sur la terre, et quelle âme peut se vanter de te posséder!

— Toute âme qui aime, répondis-je.

— Oui, vous avez raison! s'écria-t-elle vivement; on ne trouve pas Dieu dans le sommeil du cœur et dans la solitude de l'esprit, j'arrive à croire qu'il se révèle à qui le cherche dans la pensée d'un grand devoir et d'une grande affection. Que je me trompe ou non selon les autres, je sens une confiance que je n'ai jamais eue, du courage, du calme et de l'énergie dans tout mon être. On dira ce qu'on voudra, je comprends ce que je ne comprenais pas. Mes horizons s'agrandissent, les pratiques puériles, les choses d'habitude et de forme extérieure deviennent une gêne entre Dieu et moi. La nature embellie tout à coup s'ouvre devant moi comme un temple où Dieu rayonne et me parle jusque dans les pierres. C'est une ivresse, et une ivresse sainte! Ils mentent, je le sais à présent, ceux qui disent qu'il faut mourir à tout pour apercevoir le ciel. Non, il faut vivre à tout pour voir qu'il est partout, en nous-mêmes aussi bien que dans l'infini.

Et comme je l'interrogeais ardemment, elle ajouta : — Ce bonheur, je ne veux pas nier qu'il me vienne de vous, puisque votre foi et votre affection sont l'appui que j'accepte; mais il me vient aussi des lettres de votre père que vous m'avez montrées, des discussions que vous avez eues à propos de lui devant moi avec M. Moreali, des réflexions de M. Moreali lui-même, qui, n'étant pas dans le vrai à tous égards, me faisait revenir sur moi-même et me comprendre moi-même. Enfin je crois et croirai toujours à la grâce, Émile, c'est l'action de Dieu en nous. Cette action est si nette que je ne peux plus la méconnaître : elle me montre la vie de la femme glorieuse et douce dans le sanctuaire de la famille; elle chasse de moi les faux scrupules et les vaines terreurs; elle me dit clairement que, jusqu'à ce jour, ou la religion m'a trompée, ou je me suis trompée sur la religion. C'est plutôt cela; oui, c'est moi qui comprenais mal, mais je ne veux plus d'autre interprétation, d'autre direction que la vôtre, si vous devez être mon mari! Vous m'amènerez à vous, et alors, si je me sens de force à aller plus loin, qui sait? nous irons peut-être ensemble encore plus haut, toujours plus haut, et, à coup sûr, sans que nous ayons rien à rejeter de ce qui est vraiment sublime dans mon ancienne croyance.

Lucie était si belle, si forte et si franche, que j'ai plié le genou devant elle. Oh! oui, mon père, tu l'avais comprise, toi, tu l'avais devinée dès le premier jour où je t'ai parlé d'elle. Elle est à moi, bien à moi, cette divine essence, cette beauté suprême!... Mais je ne veux pas devenir fou! Je me tais comme je me suis tu devant elle, car je n'ai pas osé lui parler d'amour. Elle me montrait tant de confiance, et je sentais si bien que je devais attendre, pour lui faire partager les transports de mon cœur, qu'elle eût fait la liberté autour d'elle!

Nous sommes restés ensemble sur ce banc, où Misie nous a apporté du lait et des œufs frais, en attendant le déjeuner. Nous n'avons pas songé à faire un pas de promenade, nous avons parlé, parlé toujours avec ivresse, de nous, de toi, de tout et de rien, de l'oiseau qui passait, du grand-père, qui était si bon de dormir longtemps, de Lucette, que *nous avons* tant aimée! de la neige, qui est si belle là-bas sur les Alpes, des fraxinelles, qui sentent si bon dans le jardin, des nuages roses, qui se mirent dans le lac, du matin, qui est une heure si riante, de la vie, qui est une si noble fête!... De Moreali, pas un mot. Le croirais-tu? Oui, tu le croiras bien, nous l'avons oublié. Que m'importent cet homme et son influence sur le passé de Lucie? Je me rappelle à présent que, sans le nommer, elle m'avait déjà parlé de lui. Quant à son influence sur le général, nous verrons bien s'il s'en sert pour ou contre nous! Est-ce un ennemi? Se vengera-t-il de la désobéissance de Lucie? Ah! qu'il me crée toutes les luttes dont l'esprit humain est capable, qu'il entasse toutes les montagnes de l'Atlas entre Lucie et moi, je me sens de force à tout renverser. Lucie déteste le mensonge, elle n'aime de sa religion que ce que j'en peux aimer; le reste, Dieu le fera retomber en poussière sous les pas de la volonté et le dissipera sous le souffle de l'amour!

Le grand-père s'est levé à dix heures. Nous avons été l'embrasser. Lucie lui a dit, avec un beau rire tendre, que nous étions *d'accord sur bien des points*. Il nous a bénis, il a marié nos cœurs dans ses bras tremblans. Liens sacrés!... Je n'ai pas voulu me gâter cette journée par une entrevue peut-être désagréable avec le général. Lucie a été du même avis. Elle m'a renvoyé. — Ne pensons à rien d'inquiétant aujourd'hui, disait-elle; savourons notre espoir dans le recueillement. Je ne me laisserai tourmenter par personne, moi, je le déclare! Je chanterai pour le grand-père. Nous lirons, nous ne dirons rien aux autres. Nous rirons tous les deux. Mon père aussi a besoin de calme. Peut-être que demain il ne sera plus du tout pressé de brusquer nos résolutions et les siennes propres.

Et me voilà, mon père, me voilà seul et tranquille dans mon cha-

let. Ah! que n'y suis-je avec toi! Mais ne viens que quand je te le dirai. Je veux essayer mes forces contre ce prêtre déguisé; je veux pouvoir te dire : « J'ai été patient; j'ai été doux et ferme, généreux et sévère... » Je veux faire acte de virilité intellectuelle et morale. Je veux que Lucie soit fière de moi et que tu sois content de ton enfant.

ÉMILE.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

ÉMILE A M. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE.

Aix, 23 juin.

Je me disposais ce matin à aller à Turdy, lorsque Moreali, que je n'ai pas vu hier, m'a pour ainsi dire fermé la route en s'attachant à mes pas. Il devinait mon projet; il savait sans nul doute mon entrevue matinale de la veille avec Lucie, il voulait m'empêcher de la renouveler, ou il voulait y assister. Dans mon récit trop ému de cette matinée d'hier, j'ai oublié un petit incident qui peut avoir son importance, et qui a fait passer un petit nuage sur l'enjouement délicieux de Lucie. Je t'ai dit que nous avions pris ensemble un vrai repas d'amoureux, des œufs frais et de la crème, sur la terrasse de gazon, devant le site grandiose qui s'ouvre là, au bout du jardin. C'était l'heure du premier déjeuner de Lucie, et Misie n'avait naturellement apporté qu'un couvert. Lucie m'ayant invité à partager ce léger repas, Misie montra une extrême répugnance à lui obéir, et même, en m'apportant mon couvert, elle eut tant de mauvaise grâce, que Lucie, surprise, lui demanda ce qu'elle avait.

— *Pauvre chère demoiselle!* et de grands soupirs affectés, ce fut toute la réponse de Misie.

Misie est une grande et forte femme de trente à trente-cinq ans, qui, depuis son enfance, a passé à Turdy par divers grades de domesticité. Elle gardait les vaches, quand Mme La Quintinie, touchée de son air simple et de sa piété, la fit entrer dans sa chambre, et l'y appela de temps en temps dans ses derniers jours. En mourant, elle la recommanda à son père, qui l'a toujours gardée, et qui, malgré son peu d'ordre et d'intelligence, l'a mise à la tête de l'office et de la lingerie.

— Elle est bonne, dit Lucie tout en me donnant ces détails, et je crois qu'elle m'est attachée, surtout depuis les soins que j'ai donnés à sa petite; mais elle est d'une dévotion exaltée et superstitieuse. Je ne serais pas étonnée qu'elle nous regardât, vous comme un païen, et moi comme une âme vouée désormais à l'enfer. Ah! cette dévo-

tion, quand elle est mal comprise, elle dénature le cœur et fait taire jusqu'à la reconnaissance d'une mère!

Je crois donc que l'abbé sait par Misie tout ce que fait Lucie. Henri m'a dit les avoir vus conférer à Aix deux ou trois fois. Je t'ai écrit, n'est-il pas vrai? que le comte de Luiges était venu prendre ici quelques bains, et que Moreali l'y avait accompagné. Est-ce pour ne pas quitter son ami, ou pour se trouver plus près de Turdy? Ce doit être pour ce dernier motif, car Aix est une résidence bien bruyante pour un homme de son caractère, et bien trop fréquentée pour un prêtre qui cache son état.

Quoi qu'il en soit, j'ai accepté la promenade avec lui, et je l'ai suivi à travers les prés, affectant un calme qui ne l'a pas trompé, mais qui lui a donné à réfléchir sur la persévérance dont je suis capable.

— Émile, m'a-t-il dit tout à coup, c'est donc un fait accompli? Vous l'emportez? Vous avez vaincu tous les scrupules de Mlle La Quintinie? Vous avez sa parole?

Il me sembla qu'il me tendait un piége, et, au lieu de lui répondre, je lui demandai d'où il tenait ces renseignemens.

— Je ne les *tiens* pas, répondit-il, je vous les demande. J'espère encore que Lucie n'est pas décidée. Je vous rapporte les appréhensions de son père. J'ai passé la soirée d'hier avec eux, et je n'ai rien à vous cacher : le général est inébranlable, et veut une prompte solution.

— C'est-à-dire qu'il me refuse la main de Lucie?

— Il vous la refusera, si vous n'abjurez pas vos erreurs.

— Vous a-t-il chargé de me signifier mon arrêt?

— Oui; mais si je m'en charge, c'est pour amortir le coup, car c'est avec douleur que je remplis une telle mission.

J'avais réussi à me maintenir parfaitement calme. — Vous êtes bien pâle, me dit Moreali; asseyons-nous.

— Non, monsieur; un homme doit recevoir debout la blessure qu'il a prévue et bravée. Je ne me répandrai pas en plaintes inutiles. Je vous demanderai seulement s'il dépend de vous de modifier cette décision de M. La Quintinie.

Ce fut au tour de Moreali de pâlir, à mon tour de lui demander s'il ne voulait pas se reposer.

— Asseyons-nous, dit-il, nous en avons besoin tous les deux, car nous souffrons autant l'un que l'autre; mais tous deux nous sommes sincères, je le jure devant Dieu, et cette douleur qui nous frappe doit nous unir au lieu de nous diviser.

— Quelle est donc votre douleur, à vous, monsieur, et quel intérêt si profond pouvez-vous prendre à la mienne?

— Émile! s'écria-t-il avec l'accent d'une vive sensibilité, est-ce que vous me prenez pour un hypocrite?

— Pour un hypocrite de profession, oui, monsieur, c'est-à-dire pour un de ces hommes qui acceptent les missions secrètes et qui s'embarquent dans les ténèbres pour frapper à couvert. Quel que soit votre état, vous faites une de ces campagnes perfides et mystérieuses qui croient avoir un but sacré, et vous, homme sincère et bon par nature, vous agissez sous la pression d'une autorité que vous ne croyez pas pouvoir récuser, ou sous celle d'un fanatisme que vous prenez pour la foi.

— Ni l'un ni l'autre, répondit-il en se levant et en parlant avec énergie. J'agis de mon plein gré, de mon propre mouvement et sous l'empire d'un sentiment aussi pur que ma conviction est nette et dégagée de fanatisme. Écoutez, monsieur Lemontier, j'aime le vrai, vous l'avez dit, et pourtant vous me voyez ici sous un habit qui n'est pas le mien : je suis prêtre.

— Je le savais, monsieur.

— Lucie vous l'avait dit?

— Non, car je ne le lui ai pas demandé.

— Hélas! je ne puis donc avoir auprès de vous le mérite de la confiance? Les circonstances sont contre moi, je le vois bien.

— C'est vous qui vous les rendez contraires en vous couvrant d'un masque. A quelle confiance pouvez-vous prétendre, ainsi déguisé?

— Eh quoi! reprit-il d'un air de surprise, poussez-vous plus loin que nous le respect de la lettre? Si vous aviez à fuir une persécution, à traverser un danger, à échapper à quelque injuste sentence de prison ou de mort, vous reprocheriez-vous de passer une frontière ou de franchir une ligne ennemie sous l'habit d'un paysan, d'un soldat et même d'un prêtre?

— Votre vie ou votre liberté court-elle un danger ici? Pouvez-vous dire oui sur l'honneur?

— Oui, sur l'honneur, reprit-il. Un de ces dangers était certain pour moi il y a quelques jours. Il n'existe plus; je suis libre de reprendre le costume ecclésiastique, et je le reprendrai à Chambéry. Si je ne le reprends pas à Aix, c'est pour ne pas attirer inutilement l'attention sur ma personne et pour ne pas éveiller la malveillance.

— De quelle malveillance vous plaignez-vous donc dans un pays et dans un temps où l'habitude et la mode sont pour tout ce qui porte la soutane?

— Ah! cette soutane, vous la détestez bien, Émile? Mais connaissez-moi donc sans prévention! Je suis par moi-même un homme obscur, et ma personne a toujours passé inaperçue dans le monde.

Ne puis-je avoir eu dans ce pays-ci un devoir à remplir, un devoir tout personnel, je le répète, m'être entouré, pour le mener à bonne fin, de précautions indispensables, et me retirer sans bruit, sans avoir à me faire le reproche d'avoir trompé personne? Mlle de Turdy, Mlle La Quintinie et son père savent qui je suis, son grand-père le sait depuis hier, vous le savez aujourd'hui; mon hôte, le comte de Luiges, l'a toujours su. Voilà les seules personnes à qui j'aie eu affaire. En quoi les ai-je trompées? Et vous, le dernier averti, que me reprochez-vous?

— Je ne vous ai rien reproché, monsieur, je me suis méfié, voilà tout.

— Et vous vous méfiez encore?

— Oui, et je me méfie davantage; je me méfie d'un prêtre qui, en ce temps de réaction catholique, et lorsque les gouvernemens croient devoir tant ménager cette opinion menaçante, se trouve ou se croit en danger sur le sol de la France. Je ne sache pas un homme de cœur, à quelque état qu'il appartienne, qui, en temps de paix et de sécurité générale, ait à préserver sa vie sous un déguisement de nom et d'habit.

— A quelque état qu'il appartienne, dites-vous! Ignorez-vous qu'il en est un où l'homme, forcé d'abjurer les lois du point d'honneur qui vous régissent, est complétement empêché de repousser la violence par la violence?

— Quelle violence peut donc avoir provoquée un de ces hommes dont la mission est toute de paix et de douceur, à moins qu'il n'ait manqué à cette mission? Sommes-nous sous le régime de la terreur? Et ne voyez-vous pas que vous me forcez à soupçonner un crime, ou tout au moins une faute grave, un oubli quelconque de vos devoirs dans le passé?

Cet interrogatoire où il m'avait entraîné presque malgré moi, par une confiance tardive et incomplète, le jeta dans une agitation où je vis se révéler une face nouvelle de son caractère. La fierté blessée, la passion, la douleur et la colère répandirent sur son visage, dans sa voix et dans son attitude une lumière sombre et comme un élan de révolte impétueuse. — Ah! c'en est trop! dit-il en me serrant le bras comme s'il eût voulu me le briser, vous êtes un enfant, vous! et moi j'ai derrière moi trente ans de sacrifices, de mérites, d'expiations peut-être! Oui, un prêtre peut sans rougir parler de repentir et de pénitence, et c'est pour cela que sa loi est plus belle et sa vie plus grande que les vôtres! Eût-il un jour en cette vie oublié les devoirs de son état, il y peut rentrer à l'instant même et s'y purifier, s'y retremper dans les larmes et la prière. Qui êtes-vous, vous autres, pour nous interroger? Vous ne pouvez ici nous con-

damner ni nous absoudre, car vous ne pouvez ni vous châtier ni vous réhabiliter vous-mêmes. Quand le monde vous a pris votre honneur, il ne peut ni ne veut vous le rendre. Vous n'oseriez pas même le lui redemander, car, juste ou non, la sentence de vos tribunaux est une tache indélébile, et votre humble acquiescement aux rigueurs de l'opinion publique vous ferait tomber encore plus bas dans son mépris. C'est l'iniquité de vos principes en pareille matière qui vous rend si hargneux et si implacables envers nous. Vous voilà bien fiers de pouvoir nous dire : « Vous êtes prêtres; soyez saints, soyez anges, ou nous vous déclarons mauvais prêtres! » Eh bien! je vous déclare, moi, que nous n'accepterons pas votre jugement. Nous ne relevons que de Dieu. Nos manquemens, nos erreurs n'ont de recours qu'à son tribunal, qui est omnipotent, tandis que le vôtre n'est que poussière. C'est pour cela que vous n'êtes rien, et que nous sommes tout dans l'ordre moral et philosophique. Oui, nous seuls représentons la vérité morale et religieuse, la seule vérité, celle qui prévaut depuis les premiers âges de la pensée humaine, et qui prévaudra au-delà des institutions civiles de tous les siècles. A nous le dogme de la réhabilitation par l'expiation, à nous le salut des âmes éprouvées et brisées, à nous le saint orgueil de l'humiliation, les joies sublimes de la douleur et l'efficacité de la pénitence! A vous, qui portez si haut la tête, les hontes et les châtimens sans appel de la vie mondaine; mais à nous, qui, bafoués et avilis par vous, rampons sur nos genoux parmi les ronces, le baume efficace de la sanctification et les triomphes de l'éternité!

Je te donne un résumé de sa sortie; je ne cherche point à en traduire l'éloquence. Il fut vraiment beau d'attendrissement et de conviction exaltée. Tout son corps tremblait, sa main blanche était livide; son regard, enflammé et mouillé tour à tour, supportait héroïquement l'attention du mien. Il est impossible de s'avouer coupable sans une souffrance profonde. Cette souffrance était en lui, mais elle ne le rabaissait pas, et, sans me reprocher de l'avoir forcé à cette sorte de confession, je n'eus aucune envie d'en profiter pour le mortifier davantage. Je détachai tranquillement de mon bras sa main qui s'y était crispée, je la ramenai sur sa poitrine, et je lui dis :

— Votre doctrine de la réhabilitation par l'expiation est la seule belle, la seule bonne, la seule vraie : c'est celle du Christ; mais elle est mienne autant que vôtre. Elle passera un jour dans l'esprit des sociétés et des législations; elle y passera par une nouvelle prédication de l'Évangile, dont vous n'aurez pas, dont vous n'avez déjà plus le monopole, vous qui prétendez être les seuls apôtres de la vérité et les seuls réformateurs autorisés par la révélation. La parole de Jésus est l'héritage de tous, et tout homme qui l'a comprise

peut racheter ses propres fautes ou effacer par la charité celles de son semblable. Si, comme je le crois, vous avez un poids sur la conscience, ne voyez donc pas en moi un juge sans merci. Je vous absous de votre déguisement, et j'ai déjà pris des mesures pour empêcher que votre véritable nom ne fût divulgué; mais en revanche j'exige de vous une sincérité absolue. Vous me direz si l'obstination du général et ses préventions contre moi sont votre ouvrage.

— Sa conversion est mon ouvrage, si mes prières ont été exaucées!

— Ne redevenez pas jésuite, ou je vous montrerai que je sais opposer la prudence à la ruse.

— Jésuite? s'écria-t-il. Je ne suis pas jésuite! A tort ou à raison, je me suis séparé de l'esprit de cette société puissante, voilà pourquoi je suis seul et faible sur la terre.

— Persécuté peut-être? Je le souhaiterais pour vous, vous ouvririez peut-être les yeux sur le mérite de la droiture absolue, mérite difficile dans la vie pratique et nécessaire devant Dieu; mais je n'ai pas le droit de vous adresser d'autres questions que celles qui me concernent, et je vous réitère celle à laquelle vous venez de répondre d'une manière évasive.

— Vous le voulez? dit-il. Je frapperai donc le grand coup, et si vous avez la force d'esprit et de conviction à laquelle vous croyez pouvoir prétendre, vous ne me regarderez pas comme un ennemi après que j'aurai parlé. Oui, c'est moi qui ai dit au père de Lucie: « Votre fille ne peut pas devenir la fille d'un philosophe ennemi de l'église. » Mais ne le saviez-vous pas, Émile? Ne m'étais-je pas déclaré à vous-même?

— Vous m'avez dit qu'on vous avait arraché malgré vous ce cri de votre conscience catholique: « il n'y a jamais moyen de transiger en matière de foi. » Ce sont là vos propres paroles. Je vois que vous les avez développées de manière à rendre le général inflexible en dépit de son caractère indécis et de sa tendresse pour sa fille.

— J'ai été entraîné hier à ces développemens par l'irrésolution de Mlle La Quintinie. Ne vous en prenez qu'à vous-même, qui avez travaillé à la détacher de l'église.

— A la bonne heure, monsieur! J'aime mieux tout savoir.

— Vous voulez donc que je déclare la guerre à votre amour?

— Oui. Puisque c'est la guerre, combattons face à face! Il m'en coûtait de vous accuser d'une trahison réfléchie.

— Oh! s'écria-t-il avec véhémence, m'avez-vous cru un instant capable de vous calomnier, Émile, de rabaisser votre caractère et celui de votre père? S'il en est ainsi, je suis bien malheureux.

Il pleurait de véritables larmes. Je fus ému. — Non, monsieur,

lui dis-je. Si j'ai été tenté d'y croire, je m'en suis défendu, et devant ces larmes que je vous vois répandre, je sens que je dois m'abstenir d'un pareil soupçon.

— Merci, reprit-il en me serrant dans ses bras; merci, mon enfant! Ah! je le vois bien, vous êtes un cœur généreux et une noble nature! Vous séparer de celle que vous aimez est un calice que je partage avec vous, vous le voyez. Mon âme est brisée du coup que je vous porte! Je la plains elle-même, cette jeune fille...

Ici les sanglots l'étouffèrent, comme si Lucie eût été pour lui l'objet d'une affection encore plus vive que celle qu'il m'exprimait à moi-même; mais il fit un effort pour vaincre cette pitié, et il continua : — Il faut la sauver à tout prix, dût-elle en mourir! Qu'elle meure en paix avec Dieu et revive dans sa gloire plutôt que de vivre dans le péché et de végéter dans la mort!

— A présent, Émile, reprit-il après un moment de silence et de recueillement, mon devoir m'oblige de vous faire une dernière sommation. Vous pouvez encore ramener à vous M. La Quintinie. Consultez-vous, essayez de vaincre l'orgueil philosophique; écoutez la voix de Dieu, qui vous enverra la foi, si vous la lui demandez ardemment. En un mot, faites votre possible pour vous convertir à la vérité, et, quelque frayeur que puisse m'inspirer pour votre avenir l'influence de votre père, je porterai des paroles de conciliation et d'espérance aux habitans de Turdy.

— Non, monsieur, répondis-je, ne trompez personne et n'essayez pas de vous tromper vous-même. J'ai la foi; j'ai été élevé dans la doctrine de vérité; j'aime Dieu de toute mon âme, et je sais prier. C'est pourquoi je n'accepterai jamais le joug du prêtre et les conditions de M. La Quintinie.

— Votre réponse me navre, reprit-il; mais je m'y attendais. Je vais la porter au général, et soyez sûr que je vous rendrai cette justice de dire que vous êtes un honnête homme, ennemi de toute hypocrisie, capable de sacrifier l'amour plutôt que d'avoir recours au mensonge.

Il se dirigea vers le lac. Au bout de quelques pas, il s'arrêta en voyant que je le suivais. Je le rejoignis. — Vous allez à Turdy, lui dis-je, j'y vais aussi : faisons-nous la route ensemble?

— N'y venez pas! répondit-il vivement. Je m'y oppose!

— Vous ne pouvez pas vous y opposer : vous n'êtes pas le père de Lucie

— Je suis son père et le vôtre, reprit-il avec chaleur. Je dois vous épargner une grande douleur... et même un véritable danger, celui d'exaspérer le général contre vous.

— Je vous réponds, moi, de résister à toute douleur et d'empê-

cher toute colère. Si je dois perdre Lucie, ce n'est pas sur l'avis d'un tiers que je peux la quitter sans prendre congé d'elle, et le général n'a pas le droit de me faire défendre la maison. Je ne puis recevoir un pareil ordre que de lui-même, et je prétends le contraindre à me l'exprimer sous forme de regret et de prière.

— C'est insensé de votre part, Émile; vous ne connaissez pas le naturel emporté de cet homme! Il sera impoli, brutal, il ne comprendra rien à votre juste fierté. Vous vous croirez forcé de lui demander réparation... Non, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à de pareilles extrémités. Retournez chez vous, je me charge de vous porter une lettre de lui, une lettre dont la politesse répondra à toutes vos exigences...

— Non, vous dis-je, je veux tenir son dernier mot de lui-même; je veux me retirer avec les honneurs de la guerre, car, je vous le jure, monsieur, le fils de mon père ne sera jamais éconduit par une lettre, et si on lui interdit le seuil d'une maison respectable, ce sera avec toutes les formes du respect exigé par le nom qu'il porte et qu'il veut porter dignement.

Moreali fut anéanti par ma fermeté. Nous descendîmes ensemble dans une barque, et nous traversâmes le lac sans échanger un mot...

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

HENRI VALMARE A M. H. LEMONTIER.

Aix, 23 juin.

C'est moi qui me charge de vous raconter ce qui s'est passé ce matin à Turdy. J'ôte la plume des mains d'Émile, parce qu'à le voir si agissant, si combattant et si ému, je crains qu'il ne reprenne la fièvre en veillant pour vous écrire. Je l'ai forcé de se coucher, et j'ai promis de vous raconter, avec la précision de détails que vous exigez de lui, tout ce dont j'ai été témoin.

Je déjeunais à Turdy avec Mmes Marsanne et quelques personnes des environs, lorsqu'Émile y est arrivé avec l'abbé Fervet. Ils ont attendu au salon que l'on fût sorti de table. Émile m'a averti par quelques mots à l'oreille. Je l'ai suivi sur la terrasse avec le général et l'abbé. Le général s'est mis à fumer sa pipe solennellement, attendant que la tranchée fût ouverte. Émile ne bougeait pas. Fermes comme deux rocs, lui et moi, nous voulions que l'abbé fît son office de parlementaire. Il y était mal disposé, il paraissait fort embarrassé. Enfin il a rompu la glace en disant au général : Vous devez être surpris, monsieur, de voir ici M. Lemontier malgré le dé-

sir que vous aviez manifesté de ne plus lui laisser de vaines espérances. Je n'ai pas cru devoir m'opposer à son intention de recevoir de votre propre bouche la solution du différend qui vous occupe.

Le général, manifestement contrarié d'être mis en demeure de s'expliquer en personne, a pris un air de hauteur peu supportable. Il a posé à Émile un ultimatum de toutes pièces : abjuration de ses principes, parole d'honneur de ne contrarier en rien les pratiques religieuses et particulièrement le choix du confesseur de sa femme, billet de confession pour lui-même, promesse de se livrer aux mains des convertisseurs, enfin un programme que je n'eusse point accepté pour moi-même, quelque bon marché que je fasse de ces sortes de choses. Émile écoutait froidement. L'abbé était fort agité : il a de l'esprit, il sentait la pauvreté d'élocution du général; mais, n'en voulant pas démordre lui-même, il le surveillait, la sueur au front.

— Est-ce tout? a dit Émile en souriant et en se tournant vers l'abbé. Ne me demandera-t-on pas d'écrire quelque manifeste contre les opinions de mon père?

Cette pointe d'ironie a irrité le général. Il y avait déjà cinq minutes qu'il éprouvait le besoin de se mettre en colère pour couvrir le ridicule de sa situation par un éclat d'autorité. La bombe a éclaté. — Eh bien! monsieur, s'est-il écrié, si l'on obtenait cela de vous, ce ne serait pas ce que vous feriez de plus mauvais en votre vie!

— J'en juge autrement, a dit Émile; je me mépriserais d'agir ainsi, et je ne me pardonnerais jamais d'avoir cédé sur le reste.

La fermeté de son accent et le calme de son attitude ont frappé le général. Il l'a regardé avec surprise et même avec radoucissement. Le vieux homme de guerre, tout absurde qu'il est d'ailleurs, estime l'adversaire qui fait bonne contenance. — Allons! vous avez vos principes, a-t-il dit : chacun les siens. Le respect filial est une bonne chose en elle-même. Je ne veux pas vous mortifier, moi!... Je fais cas de vous au fond; mais vous voyez qu'il n'y a pas de transaction possible. Je vous prie donc de renoncer à ma fille, et qu'il ne soit plus question de cela!

Émile. — Je ne puis vous promettre ce que vous me demandez.

Le général. — Comment! vous persistez malgré ma volonté?

Émile. — Plus je respecte votre volonté, moins je l'accepte comme inébranlable.

Le général. — Elle l'est, monsieur!

Émile. — Le temps seul peut m'apporter cette conviction. Il ne dépend pas de vous de m'interdire l'espérance.

Le général. — Ma foi, espérez tant que bon vous semblera, cela

vous regarde, pourvu que vous ne fassiez part de vos illusions à personne!

— Vous vous opposez à ce que je les exprime à Mlle La Quintinie? Est-ce là ce que vous voulez dire?

— Je m'y oppose formellement.

— Vous ne le pouvez pas, monsieur.

— Comment! je ne le peux pas? Je ne suis pas le maître de ma fille?

— Non, monsieur, vous êtes mieux que cela, car elle est une personne et non une chose. Son cœur ne peut céder qu'à la persuasion, et j'ignore si vous l'avez persuadé.

— Mais savez-vous, monsieur Émile, que j'ai un bon sabre, et que quiconque touche à ce qui m'appartient a tout de suite affaire à ce sabre-là?

— Si je me permettais de toucher malgré vous à un cheveu de votre fille, je comprendrais que ma main tombât sous votre sabre; mais mon respect aspirant à son estime est une chose que vous n'avez aucun moyen de sabrer.

— Ce sont là des subtilités! Je vous dis, moi, que ma fille est ma chose, elle est mon sang, elle m'appartient au même titre que mon bras.

— Si elle ne fait qu'un avec vous, si son cœur est votre cœur, n'essayez pas de l'arracher de votre poitrine; ce serait vous sacrifier tous les deux.

— Ah ça! vous croyez donc que ma fille vous aime? Voilà qui est un peu fort!

— Je n'ai pas cette prétention; mais elle eût pu m'aimer un jour, puisqu'elle m'estimait déjà, et j'ai le droit d'aspirer à poursuivre le progrès de ses sentimens pour moi.

— Ah! ah! Comment ferez-vous pour exercer ce droit-là malgré moi?

— Vous me l'accorderez.

— Jamais!

— Jamais est ici un mot contre lequel votre conscience d'homme et de père proteste en vous-même.

— Comment ça, s'il vous plaît?

— Votre honneur vous défend de repousser l'insistance d'un jeune homme que vous savez parfaitement honnête, digne, sincère et respectueux. Votre sentiment paternel vous prescrit de l'examiner davantage avant de renoncer au bonheur qu'il peut apporter dans votre famille.

Le général s'est trouvé fort embarrassé pour répondre. Je crois que ses idées bondissaient dans sa tête comme le grain sur un van.

On ne sait jamais s'il comprend bien ce qu'il a l'air d'écouter; mais la tenue d'Émile, le son de sa voix et la limpidité de son regard agissaient évidemment sur son appareil nerveux. Émile a frappé le dernier coup en se tournant vers l'abbé Fervet et en lui disant avec une grande aménité : — Allons, monsieur, vous qui m'estimez aussi et qui regrettiez la précipitation de M. le général, aidez-moi donc à le convaincre.

L'abbé s'est réveillé comme en sursaut; mais, avant qu'il eût eu le temps de répondre, le général l'avait interpellé avec l'empressement d'un enfant qui saisit la robe de son pédagogue pour se couvrir. — Oui, l'abbé, oui, c'est à vous de prononcer! Vous savez, moi, je m'en rapporte à vous. Faut-il attendre encore un peu? Faut-il couper court aux pourparlers?

L'abbé s'est remis de son trouble.

— La question, telle que vous l'aviez posée, reste entière, si M. Émile persiste à ne pas la modifier. Vous étiez résolu à lui accorder du temps, s'il nous permettait d'espérer l'effet de ses réflexions; c'est lui-même qui vient ici nous dire en dernier appel de ne rien espérer de lui. Dès lors je ne comprends plus ni son insistance, ni *notre* hésitation.

Émile. — Et vous hésitez pourtant encore, monsieur Moreali, convenez-en! Vous sentez que *couper court*, comme dit le général, c'est injustement blesser un caractère sans reproche et repousser une affection sans rancune. Peut-être votre conscience catholique vous reproche-t-elle aussi quelque chose à mon égard.

L'abbé. — Expliquez-vous, Émile.

Émile. — Eh bien! vous manquez de foi en vous-même, et vous avouez que vos doctrines ne vous paraissent pas infaillibles, car, si vous étiez persuadé qu'elles le sont, vous chercheriez à me faire entrer dans la famille de M. de Turdy. N'auriez-vous pas alors toute la vie pour travailler à ma conversion? Si vous m'éloignez avec tant de hâte, c'est que vous y renoncez apparemment, et si vous y renoncez, c'est que vous me croyez fort et que vous vous sentez faible; si vous vous sentez faible, c'est que vous ne croyez pas ou que vous croyez mal, et dès lors vous me sacrifiez non plus à un principe souverain et indiscutable, mais à une prévention personnelle que je ne mérite pas, et dont vous vous êtes chaudement défendu, il y a une heure, en me pressant dans vos bras et en m'appelant votre enfant.

L'abbé me faisait l'effet d'une araignée qui s'est prise dans sa toile. Selon moi, à présent, c'est un tartufe. Heureusement qu'Émile le juge autrement, car son appel à l'amitié feinte ou réelle du personnage paralysait l'action de celui-ci. Sommé au nom de la lo-

gique, dont, grâce à son intelligence, il a plus de souci que le général, il a reconnu humblement que son découragement était blâmable en thèse générale, mais qu'il s'agissait ici du bonheur de Mlle La Quintinie... Et comme, impatienté de ce subterfuge, j'allais lui demander, moi, de quoi il se mêlait, Mlle La Quintinie est arrivée à nous d'un air sérieux et résolu.

Son apparition a embarrassé le général, qui s'est empressé de dire à demi-voix : — Parlons d'autre chose.

Mais Lucie avait entendu ou deviné, et, prenant la parole avec une certaine sévérité : — Mon père, a-t-elle dit, je sais fort bien ce qui se passe, et j'y suis trop intéressée pour ne pas vouloir y assister. D'ailleurs je vous apporte un avis grave et triste. Mon grand-père est fort souffrant. La discussion beaucoup trop vive qui a eu lieu en sa présence hier soir lui a fait passer une mauvaise nuit. Il n'a pu assister au déjeuner, et je viens de le trouver si pâle et si abattu que j'en suis inquiète. Il se tourmente beaucoup des résolutions que vous prenez en ce moment. Vous savez qu'elles lui déplaisent, qu'elles l'irritent et l'affligent. Ce n'est point à son âge que l'on supporte de sérieuses contrariétés. Quelque parti que vous ayez pris ou que vous comptiez prendre, je viens donc vous dire que je me refuse jusqu'à nouvel ordre à laisser dire le dernier mot de la situation. Le grand-père demande à voir M. Lemontier. Je prie donc M. Lemontier d'aller le trouver, de lui laisser l'espérance de voir les choses s'arranger entre nous, et de revenir demain, plusieurs jours de suite, s'il le faut, pour le calmer et le guérir.

Le général, qui est peu tendre pour son beau-père, a cassé le bec d'ambre de sa pipe en la posant avec dépit sur le rebord de la terrasse. Il a regardé son cher abbé d'un air de détresse comme pour lui dire de parer le coup. L'abbé, très pâle, a remué les lèvres; mais Mlle La Quintinie l'a regardé, elle aussi, et il est devenu jaune comme si la bile lui remontait au front et aux yeux. — J'espère, monsieur, lui a-t-elle dit, que vous n'aurez pas d'objection à faire sur ce point, car c'est un devoir d'humanité pour vous, un devoir de famille pour moi, et la religion qui me commanderait de fouler aux pieds ces devoirs-là ne serait pas la mienne.

— J'irai moi-même avec M. Lemontier, a répondu M. Fervet.

Mais Lucie, avec une énergie extraordinaire, l'a cloué sur place d'un geste. — Non, monsieur, vous ne verrez plus mon grand-père. Votre présence lui fait du mal; c'est une prévention injuste, mais elle existe, et je vous défends de sa part de reparaître ici sans sa permission.

Émile, qui était déjà au bout de la terrasse, — car, dès les premiers mots de Lucie, il s'était mis en devoir de courir chez le grand-

père sans autre autorisation, — a entendu ces terribles paroles, car il s'est retourné involontairement; mais Lucie lui a fait signe de se hâter, et il a disparu.

Quel coup de théâtre, mon ami! et que n'étiez-vous là pour voir le triomphe de la cause d'Émile fouler l'orgueil de ce prêtre! Moi, je n'aurais pas cédé ma chaise pour un million, car j'ai pris l'abbé en grippe,... d'abord parce qu'il est déguisé, ensuite parce qu'il se donne avec moi de petits airs de dédain philosophique qui m'offensent, et puis peut-être aussi parce que Mlle Marsanne, tout en raillant, parle trop de son éloquence, de ses belles manières et de sa belle main. Oui, je commence à croire qu'un prêtre est un homme, et j'ai grand'peur pour ces messieurs que ma femme ne se confesse pas beaucoup!

Et puis, et puis, je veux tout vous dire, *à vous seul*. Émile, qui n'a pas fait cette découverte, ou qui n'a pas conçu ce soupçon, est bien assez agité. S'il lui faut lutter encore, laissons-lui ce calme qui l'a fait triompher aujourd'hui; mais pesez mes observations, je veux vous les donner très complètes.

L'abbé était aplati. Lui qui, une heure auparavant, disait à Émile : « N'entrez plus dans cette maison, vous en serez chassé, vous serez forcé de vous battre avec le terrible général, » c'était à son tour de quitter la maison et d'y laisser Émile. Le général s'est montré terrible en effet, mais contre sa fille seulement. Il lui a adressé une semonce de Croquemitaine qu'elle a écoutée avec sang-froid et que je n'ai guère entendue. Toute mon attention était absorbée par l'abbé Fervet, qui paraissait près de se trouver mal. Un instant j'ai cru qu'il allait tomber de sa hauteur, et voyez comme je suis humanitaire! je m'apprêtais à l'empêcher de se fendre la tête sur les dalles; mais il s'est raffermi : son front, qui est beau, il n'y a pas à dire, avait l'air de vouloir toucher le ciel. L'humiliation et la colère ont disparu, la douleur seule est restée, mais quelle douleur! Elle était immense, effrayante. Ses yeux agrandis étaient attachés sur Lucie avec un mélange de reproche ardent et d'épouvante désespérée. Mon ami, cet homme de cinquante ans est jeune et beau encore; c'est l'âge des passions terribles, surtout pour les prêtres. Ce n'est pas la fortune de Lucie qu'il veut donner à l'église, ce n'est pas son âme qu'il veut donner au ciel... Je me trompe peut-être, mais venez et voyez vous-même, car c'est à vous qu'il appartient de dessiller les yeux du général, ceux de sa fille aussi. Ni Émile ni moi n'oserions toucher une question si délicate devant elle; le grand-père est trop vieux, la vieille tante est... trop grasse. Venez, c'est à vous d'être ici le véritable père de Lucie... Mais je veux vous raconter l'aventure jusqu'au bout.

J'aurais dû me retirer, je ne l'ai pas fait, je ne l'ai pas voulu. L'abbé s'est opposé aux reproches que le général adressait à sa fille. — Mlle La Quintinie est dans son droit, a-t-il dit. Elle a même complétement raison. Elle m'avait averti de la haine que son grand-père porte aux personnes de mon état; mais lorsque je me suis trouvé en présence de ce vieillard, elle a exigé qu'il sût la vérité en ce qui me concerne, et ce n'est pas moi, c'est elle qui a provoqué son irritation par un louable scrupule de sincérité. M. de Turdy est souffrant. Mlle Lucie s'inquiète... elle craint ma présence; je me retire sans dépit et sans murmure.

— Non, mordieu! s'est écrié le général, personne ne vous chassera de chez moi!

— Mlle La Quintinie est chez elle, a répliqué avec affectation M. l'abbé.

Lucie. — Non, monsieur, nous sommes chez mon grand-père.

L'abbé a salué profondément.

Le général Orgon. — Je sortirai d'ici avec vous!...

— Restez, mon père, a dit Lucie, c'est moi qui reconduirai respectueusement M. l'abbé. Soyez assez bon pour m'attendre; M. Valmare voudra bien vous tenir compagnie un instant. Vous êtes irrité, ne vous montrez pas ainsi. Nos hôtes se retirent; laissez-les partir sans s'apercevoir de nos agitations.

Elle a quitté la terrasse avec l'abbé, dont les yeux dilatés ont retrouvé une lueur d'espérance et de vie. Le général était abîmé dans je ne sais quelle méditation orageuse. Il s'est tourné vers moi, faisant une mine de mauvais garçon, et il m'a dit d'une voix de tonnerre : — Avez-vous du feu?

Heureux d'en être quitte à si bon marché, je lui ai offert un très bon cigare à la place de sa pipe éteinte et cassée. — Au moins vous fumez, vous! a-t-il repris en allumant le cigare et en gardant la pose et le ton tragiques; cet Émile n'a aucun de mes goûts! C'est un bel esprit, un esprit fort, comme son père. Et voilà que ce petit monsieur s'arrange de manière à ne pas quitter la place! Le vieux Turdy le protége et prétend marier ma fille contre mon gré. C'est ce que nous verrons, *sac à laine!* c'est ce que nous verrons!

Émile m'avait donné le bon exemple : j'ai répondu avec une douceur diplomatique, j'ai plaidé de mon mieux sa cause; mais j'ai vite remarqué que ce n'était pas le moyen de calmer le général. Il est de ces gens qui abusent de la longanimité des autres et auxquels il faut tenir tête. Je n'avais pas ce droit-là, mais j'ai bien vu que sa fille savait le prendre et qu'elle pouvait s'en servir au besoin avec succès.

Elle est revenue au bout d'un quart d'heure et m'a prié de rester. Alors, prenant avec autorité les grosses mains de son père dans

ses petites mains : — Vous avez été fort méchant avec moi tout à l'heure, mon général! vous allez me demander pardon.

— Un bon pardon à coups de cravache, voilà ce que tu mériterais, toi!

— Bats-moi, si tu veux, a répondu Lucie en le tutoyant tout à coup, ce qui a paru lui être agréable : je supporterai cela de bonne grâce et avec plaisir pour l'amour de mon grand-père.

— Ton grand-père, ton grand-père!... un vieux entêté!...

— Pis que cela, un vieux athée, mais qui n'en ira pas moins droit au ciel, parce qu'il est bon et qu'il m'a beaucoup aimée. Oh! dis ce que tu voudras, il vaut mieux que toi, surtout depuis que tu es dévot! Aussi tu as toujours été jaloux de lui, fais-y attention : tu avais tort! je vous aimais autant l'un que l'autre; mais si tu continues à faire le fanatique, je l'aimerai mieux que toi, et voilà ce que tu auras gagné!

— Tu me traites de fanatique à présent? Tu deviens folle! Tu ne crois donc plus à rien?

— Je crois plus que jamais, parce que je crois mieux. Et moi aussi j'ai été fanatique, ou j'ai failli le devenir. J'ai failli me faire religieuse au risque de te désoler, et quand je pensais à ton chagrin, je travaillais à dessécher mon cœur en exaltant mon cerveau; mais j'ai réfléchi, je me suis dit : « N'est pas fanatique qui veut. C'est pour quelques-uns une sublimité, parce que leur génie est à la hauteur des plus grandes épreuves. Cela est bon pour M. Moreali et non pour moi. » Eh bien! cela ne vaut rien pour toi non plus, mon général. Tu peux avoir le génie militaire, mais tu n'as pas le génie métaphysique, je t'en avertis. La preuve, c'est que tu ne m'as pas du tout dissuadée d'estimer M. Lemontier et de le préférer au couvent, où j'avais résolu de m'ensevelir.

— Le couvent!... je ne veux pas de ça! on peut faire son devoir dans le monde, M. Moreali te l'a dit devant moi. Épousez un homme qui pense bien, un homme qui ait vos opinions et celles de votre père...

— Veux-tu faire une gageure? s'écria Mlle La Quintinie; c'est que M. Moreali, qui me blâme tant de te résister aujourd'hui, m'encouragerait dans le projet de te désobéir en me faisant religieuse!

— Tu mens, ma chère Lucie!

— Gageons! Tu ne veux pas parier?

— Je ne veux pas entendre parler de couvent!

— Et pourtant tu m'y pousses sans y prendre garde!

— Moi?

— Oui, toi! Supposons que j'aie pour M. Lemontier une préférence bien décidée, une affection... complète!

— Cela n'est pas.

— Tu n'en sais rien!

Le général a bondi comme s'il était frappé d'une balle. — Comment! je n'en sais rien? Je devrais le savoir, et je le sais!

— Tu ne le sais pas, et c'est ta faute. Tu es arrivé ici bardé de fer, le drapeau en main, et parlant d'exterminer tous les hérétiques. Tu étais si effrayant que j'ai eu peur d'être hérétique moi-même.

— Tu l'es devenue!

— Tu vois bien? tu vas demander des fagots?

— Mais, sac-à-laine! je suis donc ridicule?

— Tu le deviendras, si tu continues!

J'admirais les ressources du caractère et de l'esprit de Lucie pour se plier ainsi ou plutôt pour se forcer à la nuance brusque et tranchante qui seule peut être saisie par l'intelligence rétive de son père. Les yeux de celui-ci se sont tournés vers moi, lançant de gros éclairs, comme pour me dire : Malheur à toi, blanc-bec, si tu souris! J'étais sur mes gardes; je m'étais éloigné un peu, j'avais l'air de ne pas entendre : je suivais un point noir qui glissait sur le lac, la barque qui emportait Moreali. Le général s'est, de son côté, éloigné de quelques pas, emmenant sa fille et lui parlant d'Émile en tâchant d'assourdir le diapason peu flexible de sa voix irritée. Lucie m'a appelé : — Il faut que vous sachiez tout, car je ne sais pas encore, moi, si mon père ne va pas fermer la porte de la maison à double tour derrière Émile et derrière vous quand vous en serez sortis. Eh bien! je veux qu'Émile et son père sachent bien que la rupture aurait lieu contre mon gré. Je ne me suis pas promise contre le gré de mon père. J'avais demandé au moins trois mois de réflexion et de relations qui nous permissent de nous connaître, Émile et moi : si on nous les refuse, ce ne sera pas ma faute, et il faudra bien se soumettre; mais je déclare devant vous, à mon père, que ceci me dégoûte du mariage, et que, ne voulant pas recommencer de si délicates épreuves sans résultat, ni me marier avec un inconnu, je fais vœu de ne me marier jamais!

— Assez! cria le général de toute la force de ses poumons, je cède... *jusqu'à nouvel ordre!* Vous voulez de l'excentrique? Faites-en. Vous ne vous souciez pas de vous compromettre en recevant les visites d'un jeune homme que je ne vous permettrai jamais d'épouser, s'il s'obstine dans l'irréligion? Soit! courez-en les risques: ils sont assez graves, car lorsque vous aurez été compromise par lui, j'aurai la peine de le tuer, moi! Allez-y!... bravez tout!... je m'en lave les mains!

Il quitta la terrasse au moment où Émile y rentrait. En passant,

il lui demanda brusquement des nouvelles de M. de Turdy, et, sans écouter la réponse, il cria dans la cour pour qu'on lui préparât la barque.

— Où vas-tu, mon père? lui dit Lucie en courant après lui.

Ils se parlèrent quelque temps dans l'escalier de la tourelle, ce qui me permit de mettre rapidement Émile au courant de ce qui venait de se passer.

— Comment va mon grand-père? dit Lucie en revenant seule.

— Beaucoup mieux, dit Émile en lui baisant les mains. Il s'est endormi. Misie est près de lui. Mais où va donc le général?

— Vous le demandez? A Aix, où, grâce à nos bons rameurs, il arrivera en même temps que M. Moreali. Il va tâcher de repuiser en lui la force qu'il vient de perdre avec moi. Ah! Émile! Henri a dû vous dire l'orage qui a passé sur nous pendant que vous étiez auprès du grand-père; tâchons que ces tempêtes n'arrivent plus jusqu'à lui! Moi, j'en suis brisée!

Elle s'assit, et sa charmante tête, pleine de l'animation de la lutte, se pencha pâle comme un lis battu du vent. Émile la soutint dans ses bras en lui disant : — Courage, Lucie, courage! Vous combattez pour votre liberté, je combats pour mon amour, nous ne pouvons pas être vaincus!

— Ah! que Dieu vous entende! dit-elle en se ranimant; mais comme on souffre de lutter contre son père! un père que l'on voit si rarement, que le cœur appelle avec impatience, dont on rêve l'arrivée, là sur le chemin, avec son grand cheval blanc dans les jambes et sa belle balafre sur la joue! On voudrait le voir toujours souriant, l'étouffer de caresses, lui faire de ces quelques jours où on le tient enfin un paradis de tendresse et d'expansion... Et puis on le trouve sombre, tendu, chagrin, capricieux, et tout à coup violent et obstiné!... car il est devenu obstiné! Il n'était pas ainsi, il était vif et faible : il est encore faible, mais il s'attache d'autant plus à ceux qui lui soufflent l'opiniâtreté, et ses emportemens ont perdu la franchise qui les faisait oublier. Il vous dit : Je cède, et il se dit en lui-même : je m'arrangerai pour ne pas céder. Ah! comme on me l'a changé, mon pauvre père! C'était un brave soldat avec toutes ses rudesses et ses naïvetés; ils ont mis les détours et les rancunes d'un casuiste dans sa peau de lion!...

Vous le voyez, monsieur, Mlle La Quintinie a ouvert les yeux. Que l'amour ait fait ce miracle, ou que sa dévotion ait toujours été parfaitement saine et sage, c'est à Émile de vous le dire. Je sais seulement qu'elle aime Émile, j'en suis certain, et qu'elle déteste la pression du Moreali.

Elle nous a quittés pour aller voir son grand-père. Elle est re-

venue, et, serrant les mains d'Émile : — il faut vous en aller! Le voilà mieux, ce cher père, je dois m'occuper de lui seul. Pauvre ami! on l'a fait bien souffrir, et c'est là ce qui m'a mis en révolte ouverte. Il me semblait qu'on venait le poignarder dans mes bras, et je suis devenue une lionne pour le défendre. Oh! je le défendrai jusqu'à son dernier jour, et ils ne me feront pas aller à Chambéry, où ils voulaient m'attirer pour m'ôter mon seul appui. Je reste ici, quoi qu'il arrive! Revenez demain, Émile. Je ne pourrai peut-être pas vous voir, mais vous verrez le grand-père; il faut le tromper, il ne faut pas qu'il souffre davantage; moi, je supporterai les bourrasques.

Émile lui demanda s'il ne ferait pas mieux de s'absenter quelques jours pour aller vous chercher.

— Non, dit-elle, qu'*il* vienne, et ne quittez pas le voisinage.

— Que craignez-vous donc? s'écria Émile effrayé.

— Tout et rien! mon père m'a fait hier des menaces... Émile, n'ayez pas peur pour moi, je sauterais de plus haut que ce donjon pour revenir à mon grand-père; mais si, pendant un jour, on venait à bout de me séparer de lui, je veux que vous soyez là, je vous le confie. Ne me le laissez pas mourir!... et si ce malheur arrivait,... ne le laissez pas mourir en colère!... Hélas! voyez ce que je suis forcée de vous dire, ne souffrez pas qu'il aperçoive seulement l'ombre d'un prêtre à son chevet...

Nous avons juré tous les deux de faire bonne garde, mais nous l'avons pressée de nous rassurer nous-mêmes sur le danger d'être séparés d'elle sans savoir où elle serait emmenée.

— Je trouverai toujours, a-t-elle dit, moyen de vous écrire; d'ailleurs je ne crois pas sérieusement à ce danger-là. J'ai mis tout au pire pour que vous ne soyez surpris de rien. Jusqu'ici, Émile, je ne vous avais pas dit combien mon père est irascible. C'est que jusqu'ici, en lui résistant avec franchise, je m'étais toujours préservée; mais tout à l'heure j'ai joué mon *va-tout* avec lui. M. Henri a cru que je triomphais parce que M. Moreali a quitté la place et parce que le général a dit : *Je cède*. Et moi aussi, je croyais avoir vaincu; mais un instant après, comme je l'embrassais dans l'escalier, comptant sur ces retours d'attendrissement qu'il avait autrefois, je n'ai pu lui arracher un mot de raison et de bonté,... et je ne suis plus sûre de rien!

Ces aveux de Lucie laissaient Émile dans un trouble extrême. Forcée d'aller rejoindre son grand-père, qui la faisait demander, elle ne pouvait nous expliquer le degré d'influence de Moreali sur le général, et nous ignorions de quel côté porter l'action principale. Mon avis était qu'Émile me laissât courir vers cet abbé pour le paralyser n'importe comment. Émile voulait se cacher dans le vieux

château jour et nuit pour surveiller le général et pour préserver Lucie et le grand-père de dangers... peut-être imaginaires. Il ne le pouvait pas d'ailleurs sans risquer de compromettre Lucie. Nous ne trouvions plus d'autre parti à prendre que de courir après le général pour lui promettre qu'Émile quitterait le pays aussitôt que M. de Turdy serait hors de danger, sauf à vous laisser le soin de reprendre seul les négociations.

Nous allions repasser le lac, dont nous arpentions le rivage depuis quelque temps avec agitation, comme vous pouvez le croire, lorsque nous avons vu revenir la barque du général. Nous l'avons attendu. — Eh bien! nous a-t-il dit en sautant lourdement sur la grève, nous voilà tous calmés, j'espère. C'est une trêve de trois jours que nous devons conclure. Pas un mot à M. de Turdy de ce qui s'est passé ce matin: laissons-lui ses illusions. Vous, monsieur Lemontier, pas un mot de conversation particulière avec ma fille, une visite par jour d'une heure au grand-père, et moi, pas un mot de reproche ou seulement de discussion avec lui, avec elle, avec vous, avec qui que ce soit : voilà les conditions. J'ai donné ma parole et je vous la donne. Donnez la vôtre, et tout est dit... *jusqu'à nouvel ordre!*

Émile a échangé une poignée de main un peu convulsive avec le général; je me suis abstenu de dire un mot, voulant me réserver le droit de servir d'intermédiaire entre votre fils et Lucie. Nous avons passé le reste de la journée à nous promener autour du manoir, le général nous surveillant avec une lunette d'approche. A cinq heures, comme nous repassions devant la grille, il est venu très gracieusement nous dire que M. de Turdy allait de mieux en mieux, et, tout souriant, il nous a crié : A demain!

Nous voilà tranquillisés, sinon tranquilles, pour trois jours, après lesquels vous serez ici, et l'espérance nous reviendra.

HENRI.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

LUCIE A M. H. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE.

Turdy, 23 juin 1861.

Monsieur,

J'ai promis de n'avoir avec Émile aucun entretien particulier pendant trois jours. Ce serait éluder un engagement de la conscience que de lui écrire; mais je me regarde comme absolument libre de m'adresser à vous, à *vous seul*. Je vous aime, monsieur, je vous connais, je vous ai lu; j'ai entendu Émile parler de vous. J'ai vu votre

belle âme à travers la sienne. Je vous respecte, je vous estime, je vous chéris. Je vous sais bienveillant, paternel pour moi. Je veux vous ouvrir mon cœur tout entier.

Ce que je ne puis ni ne dois dire à Émile dans la situation de contrainte et d'incertitude où l'on nous tient, je peux, je veux le dire à vous : — c'est mon secret que je confie à votre honneur. — J'aime Émile de toutes les forces de mon âme!... Je ne sais pas si c'est de l'amour : je sais que ce n'est pas seulement de l'amitié, car j'ai connu, je connais l'amitié, et je sais qu'elle est un calme absolu, tandis qu'ici le calme et le trouble sont en moi, mais un trouble pieux, une crainte religieuse de ne pas être digne de lui, et un calme divin, une certitude complète de vouloir mériter son affection et me dévouer à son bonheur.

Je me suis demandé cent fois déjà ce que je pouvais faire pour cela sans lui sacrifier des habitudes pratiques qui diffèrent des siennes, et dont quelques-unes l'irritent. Je n'ai pu franchir cet obstacle. Il faut donc que le sacrifice s'accomplisse, je ne recule plus. Un sentiment accepté en nous-mêmes devient aussitôt un devoir. J'ai voulu en vain me le dissimuler. J'ai vu qu'il fallait abjurer ce sentiment, ou le recevoir de Dieu avec toutes ses conséquences.

Je me suis dit aussi que j'avais déjà fait pour l'amitié une partie de ce sacrifice. J'ai respecté les opinions de mon meilleur ami, de mon grand-père, et j'ai été amenée à déployer toute l'énergie dont je suis capable pour les faire respecter par les autres. A l'heure qu'il est, je suis près de lui, comme une sentinelle vigilante, pour empêcher la main d'un prêtre d'approcher le crucifix de ses lèvres, et je sais que je remplis un devoir. Je chasse le culte de notre maison, je détournerais au besoin avec violence l'image du Christ de notre seuil! Et pourtant je vénère cette image et j'adore la loi de Jésus; mais ma conscience, sûre d'elle-même, me commande ce que je fais.

Il y a donc au-dessus de tous les cultes un culte suprême, celui de l'humanité, c'est-à-dire de la vraie charité chrétienne, qui respecte jusqu'aux portes du tombeau, jusqu'au-delà, la liberté de la conscience. Ce respect sans bornes, je sens que je ne le dois pas seulement à l'âge, aux vertus de mon grand-père et aux liens du sang qui m'unissent à lui. Je le dois à n'importe lequel de mes semblables, et au lit de mort d'un inconnu je sens que j'agirais comme je le fais ici, s'il invoquait son droit contre mes propres suggestions. Oui, vous avez raison, Émile a raison : la liberté de l'âme est sacrée, et pour qui a compris cela toute prescription qui nous la refuse perd sa force et son droit.

Si tous sont libres, je le suis aussi, et le noble sentiment qui s'est fait jour en moi est une révélation de mon droit à l'amour et au bonheur. Tout droit implique un devoir. J'ai le devoir de comprendre et de servir Dieu selon les vues de l'homme à qui je consacrerai volontairement ma vie tout entière.

Je me suis beaucoup interrogée, je m'interroge à toute heure. Je suis scrupuleuse, et mon amour ne peut être qu'une religion. J'ai voulu savoir si je ne cédais pas à quelque chose de personnel, à un instinct vague et cependant impétueux que je sentais en moi, au rêve enthousiaste et passionné de la maternité, et ces mystérieuses émotions, contre lesquelles je luttais, me sont apparues sacrées, inaliénables. Enfin le cœur et la conscience, la foi et la raison m'ont parlé ensemble et d'une seule voix m'ont dit : — Aime, mais aime bien et sans réserve!

Une circonstance providentielle m'a rendue tout à coup très forte, de très craintive que j'avais été d'abord. Je veux que vous soyez bien édifié sur ce point.

J'ai dit à Émile que j'avais connu l'*amour;* il m'a dit vous avoir raconté l'histoire de Lucette. Tout à l'heure je vous disais avoir connu l'amitié; il ne s'agissait pas seulement de mon grand-père. J'ai à vous raconter l'histoire de l'abbé Fervet : elle sera courte.

L'abbé est un honnête homme : vous le verrez, vous vous en convaincrez. C'est un esprit de premier ordre, un caractère de noble et forte trempe, un chrétien sincère et ardent. Quelque chose manque à son cœur, qui a des élans de sensibilité généreuse et de tendresse vraie, mais qui s'est comme avarié dans les luttes avec l'esprit. Quelque chose aussi s'est affaibli dans l'intelligence, la logique peut-être, en s'exagérant elle-même, ou bien, pour entrer dans vos idées, monsieur, dans vos idées qui deviennent si claires pour moi, peut-être le rétrécissement imposé par lui à son cœur a-t-il eu sa réaction dans le cerveau. M. Moreali n'est plus l'abbé Fervet. Une dévotion trop peu éclairée a aigri le caractère de mon père, un mysticisme trop approfondi a ébranlé l'équité de mon directeur.

Il était mon directeur de conscience au couvent. Je ne me suis jamais confessée à lui, il ne confessait aucune femme. Il avait une dispense à cet égard, je n'ai jamais su pourquoi. J'aimais à le voir placé en dehors et comme au-dessus du détail des vulgarités de la faiblesse humaine. Il me semblait justement réservé pour les décisions d'une haute sagesse, non pour résoudre les ergotages des consciences troubles, mais pour entretenir et développer dans les âmes éprises d'idéal les grands instincts qu'elles renferment. Ce n'est pas lui qui m'a suggéré l'idée de me faire religieuse. Il l'a éludée d'a-

bord, entretenue ensuite; enfin il a voulu me l'imposer au moment où je sentais devoir y renoncer.

L'amitié que j'avais pour lui eût pu être concentrée dans le domaine de l'esprit, et s'appeler seulement respect, vénération; mais je l'avais assez connu au couvent, où il me donnait des leçons particulières, pour que le charme sérieux de son entretien et la bienveillance paternelle de ses manières eussent conquis ma reconnaissance et par conséquent mon affection. Je voyais en lui plus qu'un père spirituel : c'était un ami que je plaçais dans ma pensée entre mon père et mon grand-père; il me servait comme de lien intérieur pour les chérir également, malgré la différence de leurs caractères. Il suppléait à ce que je ne trouvais point en eux qui répondît à mes croyances et à mes aspirations religieuses. Il suppléait aussi à l'intelligence qui manquait à mon vieux confesseur de Chambéry.

Depuis nos adieux au couvent, notre liaison n'a plus été qu'une correspondance. Mes lettres étaient peu fréquentes, mais longues; elles résumaient chacune toute ma vie de plusieurs mois. Les siennes parlaient peu de lui-même, il ne s'occupait que de moi. Je vous les montrerai; vous verrez qu'elles sont belles, et que j'avais raison de l'aimer.

Son arrivée ici m'a surprise, son déguisement m'a blessée. Il ne m'a pas fait connaître qu'il eût une mission ecclésiastique; il m'a dit au contraire, durant notre dernière explication, que le principal objet de cette mystérieuse campagne était de me ramener à l'orthodoxie. Je me suis refusée à des entretiens particuliers, cela était en dehors de nos habitudes. Je ne m'étais jamais trouvée seule avec lui au couvent, et, malgré son âge et son caractère, je ne voulais pas avoir à dire à Émile que j'accordais le tête-à-tête à un autre homme que lui. Je sais qu'il en eût été blessé et affligé.

L'abbé, malgré ma répugnance à le voir à Turdy, s'y est présenté, à ma grande surprise, sous le patronage de mon père. Je ne savais pas qu'ils se fussent déjà connus.

Vous savez par Émile comment M. Moreali s'y est pris pour avoir sa confiance, et quelles relations amicales commençaient à s'établir entre eux; mais les convictions inébranlables d'Émile ont vite découragé l'abbé. Mon père était fort impatient de vaincre toute résistance. Hier soir, ils sont venus ensemble me signifier de le congédier par une lettre. J'avais réussi à envoyer coucher mon grand'père; mais il était inquiet, il sentait un prêtre sous l'habit de M. Moreali, il ne dormait pas. Il avait passé dans la bibliothèque, qui est au-dessus du salon; toutes les fenêtres étaient ouvertes aux deux étages.

Je me refusais non-seulement à congédier Émile, mais encore à

lui faire des conditions. La discussion était vive. M. Moreali passait de la prière de l'ami à la menace du prêtre; mon père y mettait de la violence, il prétendait me faire écrire comme dans la scène de la duchesse de Guise; mon grand-père parut tout à coup sur la porte du salon, tremblant, hors de lui. Avec sa longue robe de chambre blanche, son beau front nu, ses pauvres bras maigres, agitant une vieille épée, il ressemblait à un spectre. Je m'élançai vers lui, je lui ôtai l'épée; c'était bien assez de sa présence pour me protéger. Je l'enveloppai de châles, je le fis asseoir sur le canapé, j'essayai de lui faire croire que nous venions de nous livrer à une plaisanterie. — Non, non! s'écria-t-il avec une véhémence effrayante, j'ai entendu, je vois, je comprends! C'est la persécution religieuse dans ma maison, c'est le prêtre! et quel prêtre! l'abbé Fervet, car son nom vous a échappé. C'est l'ancien ennemi de ma famille, le confesseur et le mauvais génie de ta mère! c'est l'ancien objet de la haine du général! c'est le petit prestolet qu'il voulait et qu'il aurait dû pourfendre lorsque, grâce à son beau zèle, ma fille faisait à son fiancé les mêmes conditions qu'on veut te dicter vis-à-vis d'Émile! Vous n'avez pourtant pas cédé, vous, mon gendre, et vous voulez qu'Émile fasse aujourd'hui une platitude à laquelle vous vous êtes refusé il y a vingt ans? C'était sous Louis-Philippe, vous étiez voltairien comme le roi! Vous avez refusé d'aller à confesse, mais vous avez transigé; vous avez souffert que votre femme gardât ou reprît son confesseur. Je ne le connaissais que de nom, moi! J'avais toujours fermé ma porte aux prêtres, vous leur avez rouvert la vôtre, comme si ce n'était pas assez de la liberté qu'ont nos femmes d'aller trouver ces hommes noirs et de s'épancher sans témoin avec eux! Mais celui-ci a fait avec vous le bon apôtre, il a endormi votre prudence, et de plus en plus il a rendu ma fille exaltée et mystique. Elle s'est usée dans les austérités, elle s'est tuée par le jeûne et les prosternations, et quand vous l'avez ramenée ici, mourante, avec ma petite Lucie, qu'elle n'avait pas pu nourrir, je vous ai dit : « Il est trop tard! les prêtres m'ont tué ma fille; vous êtes brutal et faible, vous êtes inconséquent, vous n'élèverez pas ma petite-fille. Ma sœur est pieuse aussi, mais elle est raisonnable et tolérante. Lucie est à moi, elle n'est pas à vous! » Voilà ce que je vous ai dit, et vous avez cédé; mais vous voilà dévot aujourd'hui, soit! Qu'avez-vous à dire? Lucie n'a été que trop pieusement élevée, puisqu'elle voulait être nonne; mais voilà qu'elle consent au mariage, et vous vous y opposez! Vous n'en avez pas le droit. Si vous me l'emmenez, je vous tuerai comme j'aurais dû vous tuer le jour où, voyant expirer dans mes bras votre pauvre femme exaspérée et presque folle de la crainte de l'enfer, vous m'avez crié en pleurant : « Ah! c'est ce fanatique, c'est l'abbé

Fervet qui lui a ôté la raison et la vie! » Et vous voilà aux genoux de cet homme, et c'est vous qui l'amenez chez moi! Vous voulez donc me tuer aussi? »

Mon grand-père s'est évanoui. Je ne me suis plus occupée que de lui. On m'a dit que l'abbé s'était senti très mal de son côté. C'est mon père qui l'a secouru. J'ai su ce matin qu'il avait passé la nuit chez nous, et qu'il avait encore conféré avec mon père avant d'aller trouver Émile, qui a dû vous rendre compte du reste des événemens.

Mon grand-père s'est senti mieux après avoir vu Émile, et je l'ai complétement rassuré en lui jurant que l'abbé ne remettrait plus les pieds ici. Il a toute sa tête, mais il n'a pas la mémoire bien nette de ce qui s'est passé hier soir, et je tâche de lui persuader qu'il a fait un mauvais rêve. J'ai voulu cependant que mon père éclaircît ce qui restait mystérieux pour moi dans la colère de mon grand-père contre l'abbé. Mon père s'est fait beaucoup prier, disant qu'il avait donné sa parole d'éviter, quant à présent, toute discussion. Je lui ai juré que je ne ferais aucune réflexion sur ce qu'il voudrait bien m'apprendre, et que je désirais beaucoup entendre justifier l'abbé, pour lequel, malgré ma révolte, j'avais toujours de la vénération. En parlant ainsi, je croyais que, dans son exaltation, mon grand-père avait beaucoup exagéré. Le général a consenti à parler, avec beaucoup de réticences il est vrai, et en s'abandonnant à son insu aux fréquentes contradictions qui lui sont familières; mais j'en ai assez entendu pour être certaine à présent de la vérité. L'abbé a eu une jeunesse ascétique, fougueuse de zèle et d'austérité. Ma mère, que je n'ai pas connue, et que mon grand-père m'a toujours dépeinte comme une âme timorée et un cerveau impressionnable, a subi l'ascendant du prêtre qui la confessait. Je savais déjà qu'elle avait perdu la santé et presque la raison dans cette vie d'extase et de terreurs; mais j'ignorais que le directeur qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu guérir l'exaltation maladive de ma pauvre mère fût l'abbé Fervet, et je me demande avec surprise comment je l'ai connu à Paris, comment j'ai entretenu pendant six ans des relations avec lui, sans qu'il m'ait jamais dit avoir connu ma mère. Vous vous demanderez peut-être aussi, monsieur, comment je n'ai jamais parlé de cet abbé à mon père et à mon grand-père. C'est que jusqu'à présent mon père était aussi hostile au clergé que mon grand-père lui-même : le nom d'un prêtre, quel qu'il fût, leur suggérait à tous deux des réflexions ironiques ou malveillantes auxquelles je ne voulais pas exposer le nom de mon ami...

Mon ami! peut-il l'être encore? Je rends justice à la sincérité de sa foi, mais je sens que les révélations de mon grand-père et de

mon père lui ont fermé l'accès de mon cœur : son silence avec moi sur le passé, l'empire soudain qu'il a repris sur mon père malgré les préventions de celui-ci, les détours qu'il a employés pour se rapprocher de moi, le silence de ma vieille tante elle-même lorsque je lui parlais de ce directeur de ma conscience!... Il est vrai qu'elle ne l'a connu que par ouï-dire, et qu'elle est brouillée avec les noms au point d'être capable d'oublier le sien propre dans la confusion de ses souvenirs... Elle est fort âgée... Enfin, monsieur, je ne sais plus ce que je dois penser de la conduite de M. Fervet. Je le sais désintéressé, chaste et fervent, voilà tout ce que je sais; le reste est un mystère. S'est-il repenti du mauvais effet de sa direction sur ma mère au point de changer pendant plusieurs années son point de vue religieux, et de vouloir, par son influence, me préserver des mêmes exagérations? Pourquoi donc aujourd'hui reprend-il les foudres de l'intolérance pour me séparer d'Émile? Pourquoi veut-il me replonger dans l'isolement du cloître? Et comment peut-il concilier la rudesse de son zèle avec les petites duplicités ou avec les attendrissemens passagers que je remarque en lui?

J'ai voulu tout vous dire, car je vous appelle à mon secours, et cette longue lettre abrégera beaucoup, j'espère, votre examen de ma situation. Elle est fort cruelle, je vous assure, car je vois mon père sous le joug d'un homme redoutable et peut-être inflexible. Je crains pour mon pauvre grand-père, avec qui l'abbé a exprimé le vif désir de causer, certain, dit-il, de faire tomber ses préventions et de ramener son âme à Dieu. Osera-t-il se présenter de nouveau chez nous malgré ma défense? Émile, jusqu'à présent si patient, si fort, si confiant envers moi, si prudent avec l'abbé, ne faiblira-t-il pas dans toutes ces luttes? Non! mais comme il doit souffrir! Et s'il allait encore tomber malade! Et puis vers quelle solution marchons-nous? Si vous ne nous sauvez pas, puis-je résister à la volonté paternelle, traîner notre nom devant des tribunaux, couvrir ma famille de ridicule?... Cela m'est impossible... Enfin venez! Mon grand-père vous appelle aussi et vous attend avec impatience. Quel que soit l'accueil de mon père, souvenez-vous qu'à Turdy vous êtes chez M. de Turdy et chez moi.

A vos pieds et dans vos bras, monsieur.

LUCIE.

GEORGE SAND.

(La cinquième partie au prochain n°.)

TROIS MINISTRES
DE L'EMPIRE ROMAIN
SOUS LES FILS DE THÉODOSE.

V.

ATTALE EMPEREUR DU SÉNAT. — LE SAC DE ROME. — LA MORT D'ALARIC.

I.

Arrivé sous les murs de Rome, où vint le rejoindre le gros de l'armée restée en Étrurie (1), Alaric signifia ses volontés au sénat par un message : il ordonnait que l'empereur Honorius fût déposé solennellement comme indigne de porter la pourpre, et qu'un autre fût élu à sa place; autrement les Goths ne laisseraient pas pierre sur pierre de la ville qui se disait éternelle. A l'appui de sa sommation, il descendit avec un corps d'élite la rive droite du Tibre jusqu'au port situé près de l'embouchure du fleuve, et qui contenait les approvisionnemens de Rome. Construit par Auguste pour recevoir des diverses contrées du monde romain les flottes destinées à l'*annone*, ce port se composait de plusieurs bassins artificiels où pénétraient les eaux de la mer et de vastes édifices bâtis pour l'emmagasinement des marchandises. C'est là que s'entassaient, au fur et à mesure des arrivages, le blé, le lard, le vin et l'huile qui devaient servir à la consommation journalière du peuple romain, et

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1863.

des flottilles de barques halées par des mulets les faisaient remonter ensuite jusqu'à la ville. Cet établissement, ouvrage du premier empereur, avait été agrandi successivement par Claude, par Trajan, par Septime-Sévère. Une petite ville s'était formée alentour sous ce même nom de Port, et elle était, à l'époque dont nous parlons, assez peuplée et munie d'assez bonnes défenses pour résister à un coup de main. Alaric l'assiégea en règle et ne la prit qu'après quelques jours de tranchée. Il fit respecter les magasins, mais il écrivit au sénat que si une complète satisfaction ne lui était donnée sans délai, il les livrerait au pillage. Ce pillage, c'était la famine dans Rome. Cela fait, et le port occupé par une bonne garnison, il revint devant la ville attendre la réponse du sénat.

La brusque apparition d'Alaric n'avait pas laissé aux magistrats le temps de se pourvoir de vivres : les magasins intérieurs étaient à sec, et la disette allait commencer. Le sénat essaya de parlementer; mais à toutes les observations, à toutes les prières, Alaric ne répondait qu'un mot : « Délibérez. » Las de supplier vainement, le sénat délibéra et probablement aussi le peuple, qui craignait la faim et ne tenait guère à ses empereurs. Curieux renversement des choses de ce monde : un ennemi étranger venait rendre au peuple de Rome, sous la double pression d'un siége et de la famine, un droit politique dont les révolutions civiles l'avaient dépouillé, le droit d'élire ses maîtres! Le résultat de la délibération ne fut point douteux et ne pouvait l'être. Pourquoi Rome se serait-elle sacrifiée pour un prince qui la sacrifiait ainsi de gaîté de cœur en rompant une convention par laquelle elle s'était sauvée elle-même à ses dépens? C'était là le sentiment du peuple. Quant au sénat, dont la majorité haïssait la maison de Théodose, il ne voyait peut-être pas sans un secret plaisir l'occasion d'une vengeance que la nécessité semblait justifier, et plus d'un païen saluait déjà dans les calamités présentes l'aurore d'une délivrance prochaine. Un sénatus-consulte, rendu dans la forme la plus solennelle, prononça donc la déchéance de l'empereur Honorius, et, conformément à la règle, il fut porté ensuite aux comices du peuple, qui l'approuvèrent. Le choix du nouvel auguste pouvait soulever des difficultés plus sérieuses : Alaric se hâta de les aplanir en recommandant à la désignation du sénat le préfet de la ville, Attale, comme un candidat digne du rang suprême et qui lui serait personnellement agréable. L'Ionien devait cet honneur à certaines intelligences fort intimes que, depuis son retour de Ravenne, il avait entretenues avec les Goths par suite d'une circonstance dont j'ai à parler.

Il plut un jour à cet épicurien thaumaturge de se faire chrétien, et il donna la préférence à la communion arienne, qui ne le séparait

point de son parti politique. Par un autre calcul qui dénotait chez lui plus de vues mondaines que de besoin d'une foi éclairée, il voulut être baptisé et probablement aussi converti par l'évêque des Goths Sige-sar, que les Romains nommaient Sigesarius, le personnage ecclésiastique le plus éminent de sa nation. Le chef de cette église *fourrée*, comme on l'appelait, qui suivait l'armée d'Alaric en camp volant, eut le mérite insigne de convaincre un sénateur romain, mieux que cela, un sophiste grec dont l'esprit, nourri d'arguties, avait résisté à tous les enseignemens de Chrysostome et d'Augustin. Ce fut une grande gloire pour les docteurs barbares et surtout une préparation utile pour le néophyte, dont l'ambition déjà peut-être interrogeait l'avenir. La résolution d'Alaric trouva donc Attale disposé à tout, assez chrétien pour plaire aux Goths et pas assez pour offusquer les polythéistes. Croyant lui-même rencontrer un instrument docile à tous ses projets dans ce misérable Romain qui faisait si bon marché des convictions religieuses, il recommanda sa candidature au sénat comme celle qui concilierait toutes choses. Attale réunissait d'ailleurs, par l'éclat de sa race, par son opulence, par son mérite personnel, par son crédit, qui n'était pas moindre auprès du peuple qu'auprès des grands, toutes les conditions qui pouvaient le rendre acceptable comme empereur : son nom sortit donc des suffrages du sénat, et les comices du peuple, consultés sans doute à leur tour, confirmèrent le choix sans opposition.

Pendant ce temps, des délégués d'Alaric s'étaient tenus aux portes de la ville, attendant le résultat de l'élection. Ils furent alors introduits, et vinrent déclarer, au nom de leur maître, qu'ils reconnaissaient Priscus Flavius Attalus pour empereur du peuple romain; Attale parut, et sous leurs yeux on couvrit ses épaules du manteau de pourpre et on attacha un diadème de perles autour de sa tête. Dans cet appareil, il prit place sur la chaise curule ornée d'or et de pierreries qui servait de trône aux augustes lorsqu'ils étaient à Rome, et procéda sans perte de temps à l'organisation de son gouvernement. Il fit d'abord la part des Goths ainsi qu'il convenait à leur candidat. Alaric fut nommé maître de l'une et l'autre milice, comme autrefois Stilicon; son beau-frère Ataülf eut la charge de comte des domestiques, qui mettait sous sa main l'élite des troupes romaines et la garde du prince. Vint ensuite le tour des partis romains, à qui Attale donna des représentans dans son conseil. Jean eut la maîtrise des offices, Lampadius la préfecture du prétoire, Marcianus celle de la ville, et Tertullus fut désigné consul pour l'année suivante : tous ces hommes étaient païens déclarés ou chrétiens très douteux. Lampadius appartenait à cette dernière classe. Catholique entiché des plus folles superstitions, vivant avec des devins et des astrologues

et consultant lui-même les astres, il n'en était pas moins l'ami de saint Augustin, qui avait composé pour sa conversion de savantes lettres sur le destin et sur la fausseté de l'astrologie : la présence de Lampadius dans ce ministère d'opposition au catholicisme fait voir combien était restée vaine la sollicitude du savant docteur. Quant à Tertullus, il ne cachait pas sa croyance. Il n'existait pas dans Rome de païen plus fanatique, plus hardi, plus militant; toujours prêt à outrer par défi ou par orgueil de dévot les pratiques superstitieuses auxquelles renonçaient la plupart des polythéistes même très convaincus, il était pour le parti païen un danger tout aussi bien qu'un gage. Sa désignation surtout donna couleur au nouveau règne. Les fonctionnaires inférieurs furent choisis de la même façon que ces hauts personnages, et pour le même but. Lorsque Attale eut ainsi constitué son gouvernement sous le contrôle des officiers goths, il partit de la curie pour aller passer la nuit au mont Palatin, dans ce palais des césars peuplé de si grandes images. Ce simulacre d'empereur, comme l'appelle un contemporain, reposa tranquille sous le toit qui avait abrité Auguste, Trajan et Marc-Aurèle.

Le sénat se réunissait le lendemain; Attale y débita un long discours tout parsemé de ces fleurs de rhétorique ampoulée que l'éloquence latine empruntait alors aux sophistes grecs de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Il parla du bonheur dont Rome allait jouir, de son antique grandeur qu'elle allait recouvrer : l'empire d'Occident reconquerrait bientôt ses limites, mais ce n'était rien que la Bretagne réduite, les Barbares et les tyrans chassés de la Gaule et de l'Espagne; il voulait ramener l'Orient sous les lois de l'Occident, et faire que Rome redevînt comme autrefois la seule tête de l'univers. Il dut s'étendre alors en paroles pompeuses sur Alaric et sur les Goths, sans lesquels cette entreprise de reconstituer le vieil empire romain ne pouvait avoir lieu, puisque Alaric en était l'âme et son peuple le bras. Au reste, le roi des Goths, devenu maître suprême des milices d'Occident sous l'empereur du sénat, ne tenait pas un autre langage, et il le tenait sincèrement. Tous étaient dans la même illusion d'alliance fraternelle et d'efforts communs dont Rome serait le but. Ces sentimens de coopération dévouée à l'empire qu'Ataülf exprima plus tard sous le charme de son amour pour Placidie, Alaric, on n'en peut douter, les ressentait alors sous la séduction de la gloire. De ce thème de la grandeur nationale qui ne touchait plus guère les Romains, Attale passa sans doute à un autre plus émouvant pour les générations contemporaines, celui de la liberté religieuse, ou, pour parler plus exactement, de la prééminence à rendre aux cultes actuellement proscrits sur le catholicisme, qui les opprimait, et il fit entrevoir des projets qui remplirent les païens

d'allégresse. « Celui-là, se disaient-ils entre eux, rétablira les usages de nos pères, les féries, les sacrifices; les dieux vont revenir. »

Comme un gage donné aux polythéistes, le nouvel empereur fit disparaître de ses médailles le labarum qui ornait depuis Constantin les monnaies impériales, et le remplaça par l'image de la Victoire, accompagnée de ces fières légendes : « Victoire des Romains, rétablissement de la république, gloire de l'empire, Rome éternelle, invincible. » En même temps qu'il caressait l'opinion païenne, le néophyte arien donnait à ses coreligionnaires l'espoir de voir l'église d'Arius dominer bientôt toutes les communions chrétiennes et accaparer les faveurs de l'état, comme au temps de Constance et de Valens. Tout ce monde mélangé, sans cohésion de doctrines, qui ne se tenait que par un seul lien, la haine du christianisme, se remuait et poussait des cris de triomphe; la joie était grande surtout parmi les charlatans des superstitions en vogue, thaumaturges, devins, astrologues ou mathématiciens (ces mots étaient synonymes); leur tourbe, détestée des chrétiens plus encore que des vieux païens, rentra de toutes parts dans la ville : ce fut une vraie prise d'assaut. Eux et leurs adeptes proclamèrent comme l'ère de la félicité publique la révolution qui venait de s'accomplir, et ce mot est encore répété par les écrivains païens plus d'un siècle après. « Une seule famille, dit à ce sujet Zosime, celle des Anices, la plus riche des familles romaines, se tenait à l'écart et semblait voir sa disgrâce particulière dans le bonheur de tous. » Les Anices étaient chrétiens, et leur mécontentement se conçoit; mais l'historien se trompe quand il signale cette illustre maison comme la seule qui murmurât contre l'établissement nouveau : d'autres maisons sénatoriales encore, quoique moins dessinées dans leur opposition, donnaient la main aux Anices et créaient au gouvernement d'Attale des embarras qui ne tardèrent pas à se manifester.

Attale, empereur à Rome, ne l'était pas en Italie : son maître des milices se chargea de l'y faire reconnaître en commençant par l'Étrurie, que les Goths occupaient. Ce ne fut pas l'incident le moins bizarre de ce drame sans exemple dans l'histoire que de voir des officiers barbares, revenus du siége de Rome, prêchant aux Italiens l'obéissance au sénat, et exposant en mauvais latin comment l'empereur de leur choix était beaucoup plus Romain que l'autre, et avec l'aide des Goths restaurerait l'empire dans sa prospérité passée : tout cela dit, colporté, imposé par des gens qui portaient sur leurs poitrines les peaux de brebis teintes en pourpre livrées par Rome éternelle pour sa rançon. Les Italiens acceptèrent tout ce qu'on voulut; divisés par les mêmes partis que les habitans de Rome, ils supportaient en outre une occupation étrangère dont ils crurent ac-

célérer la fin par une prompte soumission. Au milieu de cette confusion inexprimable, le gouvernement d'Attale semblait néanmoins prendre racine, et celui d'Honorius tomber en dissolution, quand surgit, d'un point où on ne l'attendait guère, un dissentiment qui, grossissant par l'opiniâtreté des hommes, prit l'importance d'une scission dans ce gouvernement à peine formé : voici de quoi il s'agissait.

L'Afrique avait pour gouverneur, depuis le meurtre de Stilicon, Héraclianus, bourreau de l'infortuné régent et bras droit d'Olympius; en d'autres termes, la subsistance de Rome se trouvait à la discrétion du plus mortel ennemi du sénat, de l'adversaire le plus déclaré de la tolérance religieuse, et, pour tout dire enfin, d'un assassin. Qu'allait-il se passer quand les nouvelles de l'Italie seraient connues à Carthage, quand Héraclianus apprendrait en même temps la déposition d'Honorius, l'élévation d'Attale à l'empire, et la promotion d'Alaric au grade de généralissime des armées d'Occident, Alaric au nom duquel il avait tué Stilicon? Cette question, qui était dans toutes les bouches, recevait de toutes la même réponse : Héraclianus mettrait l'embargo sur les navires stationnés dans les ports d'Afrique, arrêterait le départ de la flotte annonaire et affamerait du même coup les Italiens et les Goths. Nul ne douta que ce ne fût là son premier acte. En vue d'un pareil malheur, la plus simple prudence ordonnait qu'on mît sans perdre un instant la main sur l'Afrique, dont les dispositions, en les supposant mauvaises, seraient contenues par un nouveau gouverneur : Alaric, qui siégeait au conseil d'Attale comme généralissime romain, proposa d'envoyer sur-le-champ une division de ses Goths sous la conduite d'un officier nommé Druma, homme intelligent, alerte, capable de bien diriger un coup de main et de bien régler les choses après le succès. « Le soldat goth, disait-il, offre pour une entreprise de cette nature plus de sûreté que le soldat romain; il n'est point accessible comme celui-ci à la séduction des partis qui divisent dans l'empire l'armée aussi bien que le peuple; il ne connaît point Héraclianus, et ne balancera jamais entre Honorius et Attale. » Il affirmait que quinze cents hommes d'élite suffiraient à cette expédition, qui ne devait être qu'une surprise habilement et vivement conduite.

Tel fut l'avis d'Alaric : beaucoup de gens l'approuvèrent, soit dans le conseil, soit dans le sénat; quelques-uns le combattirent. En toute autre circonstance et de la part de tout autre chef d'auxiliaires ou de fédérés, la proposition eût paru simple et naturelle; ici elle soulevait des soupçons involontaires, et elle était effectivement grave et discutable. Si d'un côté l'entreprise semblait plus certaine avec des Barbares, qui du moins ne changeraient pas de drapeau, et si la

réussite était non-seulement désirable, mais nécessaire au nouveau gouvernement, qu'un échec pouvait renverser en faisant de l'Afrique un point d'opposition, d'un autre côté l'emploi de Barbares pour cet objet présentait un danger que personne ne pouvait nier. C'était une idée traditionnelle chez les Romains que la perte de l'Afrique serait plus dommageable à l'empire d'Occident que l'occupation d'une partie de l'Italie par une armée étrangère, car l'Afrique alimentait Rome, et, Rome subsistant, l'empire pouvait toujours se relever. Que serait-ce si des Barbares maîtres de l'Afrique tenaient en même temps l'Italie? La ruine du nom romain serait consommée.

Voilà sur quoi les opposans fondaient en secret leur refus, et Attale tout le premier, qui rejeta nettement la proposition de son maître de milices. Pour trancher le débat au vif, il fit partir sur-le-champ, avec une petite flotte, un de ses affidés, Constantin, muni de pleins pouvoirs et accompagné d'une poignée de soldats romains. Il se flattait que la seule apparition de ce délégué, porteur d'une lettre de lui aux magistrats des villes d'Afrique, suffirait pour amener la province sous son obéissance et renverser Héraclianus. Quand on émettait des doutes à cet égard, il répondait avec mystère « qu'il était sûr du succès, car les devins avaient déclaré que l'Afrique se rendrait à lui sans combat. » Cette raison eût dû suffire aux païens fanatiques; toutefois, animés par la haine, et préférant tout à la domination des catholiques, ils soutinrent le projet d'Alaric et blâmèrent aigrement Attale. Attale au fond n'était pas un mauvais citoyen : au moment d'exécuter ce qu'il avait toujours regardé comme un grand mal pour son pays, il avait reculé avec frayeur. Pour ceux qui le connaissaient bien, sa conduite récente, si indigne qu'elle fût, dénotait plus de vanité encore que de bassesse. Tout en se faisant l'instrument des projets d'Alaric, il s'imaginait que c'était lui-même qui faisait d'Alaric un instrument de ses grands desseins sur le monde. Il poussait l'inanité de l'orgueil jusqu'à se regarder comme indispensable à la république, et croyait apporter à l'empire et aux Goths plus de profit qu'il n'en recevait : illusion que personne assurément ne partageait, mais qui résista chez Attale aux plus rudes épreuves. Alaric se conduisit dans toute cette affaire avec une apparente modération qui lui valut la faveur du sénat, et dans l'histoire les éloges des polythéistes. Son insistance eût pu donner fondement à des soupçons qu'il ne se dissimulait pas; il garda le silence, et, se renfermant dans son rôle de fonctionnaire subordonné, lais sa agir son empereur. L'expédition pacifique eut lieu sous la conduite de l'affidé d'Attale, Constantin, et elle alla, comme on le devine aisément, échouer contre la vigilance énergique d'Héraclianus.

Le roi goth s'aperçut alors, mais trop tard, que le césar de son choix n'était ni assez vil pour le servir aveuglément, ni assez intelligent pour diriger sans lui des intérêts qui leur étaient communs. Il en éprouva une profonde colère. Toutefois il ne manifesta au dehors ni surprise ni regret, par dédain, par fierté, et aussi pour ne point discréditer un gouvernement qui commençait à peine de naître. C'était dans le secret de sa tente, au milieu des siens, que son humeur mécontente éclatait. et alors il se livrait aux emportemens les plus sauvages contre cet instrument récalcitrant qui osait se montrer moins bas qu'il ne l'avait jugé. On prétend qu'un jour, traitant les principaux des Goths dans son camp, il fit dépouiller Attale du manteau impérial, et l'obligea de servir à table en habit d'esclave. Ce récit pourrait bien n'être qu'une fable; mais il exprime du moins sous une vive image le mépris que devait sentir ce peuple barbare pour l'empereur et le gouvernement que son épée avait faits.

On calcule que les débats dont nous venons de parler purent s'engager vers le milieu du mois de juillet 409; avant le commencement d'août, l'armée d'Alaric était en mouvement. L'entreprise projetée contre Carthage se combinait dans son esprit avec une autre qui avait Ravenne pour objet : en même temps qu'on forcerait dans son repaire d'Afrique le plus redoutable partisan d'Honorius, on irait également forcer le fils de Théodose dans son repaire de Ravenne, l'enlever ou le chasser de l'Italie. Ces deux actions simultanées devaient assurer par leur réussite l'existence du gouvernement nouveau. La première se trouvant fort compromise, sinon manquée à l'avance, par la folle résolution d'Attale, Alaric sentit qu'il fallait précipiter la seconde avant que l'échec, qu'il prévoyait trop, ne vînt rendre confiance aux assiégés. En bon maître des milices romaines, il composa son armée moitié de troupes barbares, moitié de troupes nationales ralliées au sénat; il confia même à un officier romain nommé Valens le commandement général de sa cavalerie, puis il se mit en route vers l'Adriatique. Attale l'accompagnait comme le personnage qui donnait un caractère politique à l'expédition. Aucun obstacle ne retarda leur marche, pas même un semblant de résistance de la part des troupes d'Honorius dans les gorges de l'Apennin, et Alaric put installer bientôt son empereur dans ces mêmes murs d'Ariminum où il avait son quartier-général peu de mois auparavant. L'attitude de l'armée du sénat était fière et irritée, tandis que le plus grand abattement régnait à Ravenne, ou plutôt un abandon complet de soi-même. A l'audace puérile d'Honorius et de ses courtisans avait succédé une épouvante plus puérile encore. Le fils de Théodose tenait appareillée perpétuellement dans

le port de Classe une petite flotte qui devait le conduire en Orient; vingt fois par jour on le voyait changer de résolution; il voulait fuir; il partait, puis le regret de quitter le trône le ramenait dans son palais : les mêmes hésitations, les mêmes lâchetés se faisaient remarquer autour de lui. Ce qui plus que tout le reste avait frappé les imaginations dans l'armée et à la cour, c'était l'acte du sénat qui déposait Honorius et couvrait un autre césar de l'autorité d'un nom bien grand encore : on se demandait avec inquiétude quel était le prince légitime, et auquel des deux on devait obéir. Honorius lui-même s'en montrait effrayé. A force de trembler, il finit par se dire que sa cause était perdue, et qu'une seule ressource lui restait : s'accommoder avec les événemens en reconnaissant Attale, comme il avait reconnu cette année même le tyran Constantin. Ce n'était pas la première fois qu'on aurait vu le trône d'Occident partagé entre trois augustes, collègues et frères, et Honorius, tenant au milieu d'eux un rang à part, en vertu de son origine et de sa priorité, saurait aisément, avec l'appui de son neveu Théodose II, saisir quelque chance de reprendre ce qu'il concédait : telles furent ses réflexions. Les eunuques et les courtisans admirèrent la profonde sagesse du prince : ils avaient bien juré de ne lui jamais conseiller la paix, mais c'était la paix avec Alaric et non avec Attale; ils ne violaient donc pas leur serment. La casuistique byzantine ne se laissait jamais prendre en défaut.

Conformément à cette résolution, une légation s'organisa pour aller porter dans Ariminum à Attale les propositions du fils de Théodose. Elle était solennelle, et comme d'empereur à empereur. Les personnages principaux du gouvernement de Ravenne y figuraient, savoir le questeur impérial Potamius, le primicier des notaires Julianus, Valens, qui commandait en chef l'armée ravennate avec le titre de maître des milices, et enfin Jovius lui-même. A peine Attale eut-il pris possession d'Ariminum que l'ambassade fit annoncer son arrivée. Attale la reçut au milieu de ses conseillers et de ses ministres, le diadème au front, le manteau de pourpre aux épaules, comme un homme qui n'a pas besoin qu'on les lui apporte. Un des ambassadeurs exposa en termes fleuris l'objet de leur mission : « Honorius proposait de s'associer Attale; si l'ouverture était agréée, il lui écrirait une lettre signée du nom de frère et de collègue, et lui donnerait l'investiture du manteau des augustes; il se faisait fort très probablement d'obtenir de l'empereur d'Orient la déclaration d'unanimité nécessaire à la constitution légale du nouveau principat. » Attale laissa parler jusqu'au bout l'orateur, puis il prit la parole. « Voilà, dit-il avec un sang-froid insolent, voilà ce que m'offre votre maître? Eh bien! moi, je lui accorde la vie à la condition qu'il

se rendra, comme relégué, dans une île ou dans tout autre lieu d'exil à son choix, et qu'il aura le pied ou la main coupé. » Un des officiers présens opina pour une aggravation de peine. « Ce n'est pas assez, s'écria-t-il, et la mutilation serait insuffisante; il en faut une autre plus complète qui, l'empêchant de rester homme, s'oppose à ce qu'il redevienne jamais empereur. » Cette atroce proposition demeura sans réplique. Jovius, renouant l'entretien avec Attale, fit observer qu'Honorius avait été traité assez durement déjà, puisqu'on l'avait dépouillé de l'empire. « On ne dépouille pas celui qui abdique, répondit aigrement le césar du sénat, et je ne souffrirai pas qu'on tienne devant moi un pareil langage. » Les envoyés se turent, et Jovius partit pour Ravenne, promettant d'être bientôt de retour.

Alaric n'avait point assisté à la conférence (c'est du moins ce qu'on peut inférer du silence des historiens), mais il vit les ambassadeurs en particulier, et son infidèle ami Jovius sut, à force d'adresse, lui faire oublier ses mécontentemens passés. Depuis qu'Attale, par sa dureté impolitique et le cynisme de son langage, semblait avoir rendu impossible tout arrangement amiable, le premier ministre d'Honorius avait changé de tactique et de but. Son but actuel était de détacher Alaric de l'ombre d'empereur qu'il s'était donné, pour le réconcilier avec son maître, le prince légitime. Il lui faisait sentir que la situation où l'avait porté son mérite, non moins que les événemens, aurait un tout autre éclat sous le fils du grand Théodose que sous le baladin misérable qu'il traînait à sa suite. Alaric, dont il caressait le rêve, l'écoutait sans manifester sa pensée, et, comparant l'esprit sagace de cet homme et sa dextérité avec l'inintelligence d'Attale, il regrettait de n'avoir pas un tel conseiller à ses côtés. Dans ces secrets entretiens, Jovius ne négligea aucun moyen de perdre Attale, l'accusant non pas seulement d'incapacité, mais de perfidie, de noire ingratitude envers son protecteur. « Crois-moi bien, répétait-il au roi des Goths, cet homme-là se sert de toi, mais il te hait au fond de l'âme. Attends que son autorité se soit affermie grâce à toi et à ton peuple, et tu le verras à l'œuvre. Sache qu'il vous fera périr sans miséricorde, toi et ta race, et qu'il n'aura pas de cesse que ta nation ne soit anéantie. » Ces graves accusations n'étaient point sans effet sur Alaric déjà irrité : il laissait dire Jovius, il le laissait agir près du fils de Théodose sans s'avancer ni s'engager à rien, et le préfet du prétoire de Ravenne ne quittait plus Ariminum, où la faveur du roi barbare était pour lui une sauvegarde. Tout en négociant pour Honorius, il endormait par des propositions toujours rompues et reprises l'attention d'Attale, qui crut sans doute le corrompre en lui conférant le titre de patrice. Jovius l'accepta comme un honneur sans quitter le service d'Hono-

rius. Cette comédie, en se prolongeant, créa une sorte d'armistice entre les parties belligérantes. Quelle que fût l'insistance d'Attale, Alaric trouvait des prétextes pour ne point combattre, et l'armée romaine se gardait bien de le provoquer.

L'atermoiement et l'inaction étaient, avec le mensonge, les forces vives de cette politique orientale transportée par le fils de Théodose en Occident : on en eut bientôt une preuve convaincante. Les choses marchaient suivant les désirs d'Alaric, et le dénoûment favorable paraissait approcher, quand les dispositions d'Honorius se refroidirent brusquement. On venait d'apprendre l'issue de l'entreprise d'Afrique; elle était telle que les gens sensés l'avaient pu prévoir : l'envoyé d'Attale et sa troupe, ou pour mieux dire son cortége, après avoir débarqué sans opposition dans un lieu voisin de Carthage et s'être avancés à quelque distance de la côte, avaient été enveloppés par des forces supérieures et massacrés jusqu'au dernier : ils étaient tombés dans un piége. Héraclianus alors avait mis la main sur les flottes de l'annone et interdit toute relation de commerce entre l'Afrique et l'Italie. Le messager qui apportait ces nouvelles à l'empereur Honorius lui annonçait aussi le don d'une somme d'argent que lui faisait la province d'Afrique, et qu'Honorius reçut quelque temps après. Tout cela, comme on le pense bien, releva dans le cœur du prince la confiance si complétement abattue : suivant le mot d'un historien, il sembla sortir d'une léthargie. Sans rompre encore les négociations, il les rendit plus lentes et plus difficiles : le roi des Goths put sentir qu'il était joué.

D'autres affaires vinrent sur ces entrefaites détourner un peu son attention de celles-ci; elles n'étaient pas moins graves. Les mêmes nouvelles qui avaient apporté tant de joie dans Ravenne causaient à Rome une émotion toute contraire. La peur d'une famine prochaine se répandit parmi les habitans, et le peuple ressent la disette dès qu'il la soupçonne. Des troubles éclatèrent dans plusieurs quartiers de la ville; on accusa le sénat de trahison ou d'impéritie, et le nom d'Attale ne fut plus prononcé qu'à travers les malédictions et les menaces. Un jour, dans une représentation du grand cirque, pendant les acclamations d'usage faites au nom du prince, une voix s'écria : « Très clément césar, mets un prix à la chair humaine! » Et des milliers de voix répétèrent en chœur ces odieuses paroles. Alarmés de l'exaltation croissante des esprits, les magistrats et le sénat lui-même engagèrent Attale à se rendre à Rome sans délai, s'il voulait prévenir de grands malheurs. Attale partit donc; mais Alaric demeura dans les murs d'Ariminum, surveillant le blocus de Ravenne et observant surtout ce qui se passait autour du prince. Les orages s'accumulaient de tous les points de l'horizon sur ce mal-

heureux empire d'Occident. Théodose II, pour empêcher l'esprit de révolte de passer des états de son oncle dans les siens, venait de fermer ses frontières par une ligne de soldats, de telle sorte que les Italiens ne pouvaient plus pénétrer sur les terres de l'empire oriental sans une autorisation du gouvernement de Ravenne ou la signature d'Honorius.

Attale, à son arrivée, se vit en face de la même question qui agitait quelques mois auparavant avec tant de vivacité le sénat et Rome tout entière : elle se reproduisait avec l'aggravation que lui donnaient les circonstances nouvelles. Il n'y avait en effet qu'un seul moyen d'empêcher la famine : c'était de conquérir l'Afrique; il n'y en avait qu'un non plus de calmer cette populace en délire : c'était de préparer une expédition ou de faire voir au moins qu'on y songeait. La question fut mise d'urgence en délibération dans le sénat. Alaric consulté renouvelait son ancienne proposition d'envoyer à Carthage Druma avec une petite armée prise dans l'élite des guerriers goths; le sénat, en plus grande majorité que la première fois, se rangeait à cet avis; mais Attale le combattit encore, et avec d'autant plus de violence qu'il était presque seul. Une seconde opinion se fit jour, celle d'une expédition mixte où les troupes barbares et les troupes romaines se trouveraient en nombre égal : Attale la rejeta comme l'autre. Tout entier à ses idées d'intervention pacifique et toujours convaincu, malgré l'événement, qu'il fallait se borner aux moyens de douceur mêlés d'un peu de corruption, il engagea le préfet du prétoire à se charger de ce rôle, mettant à sa disposition quelques navires et beaucoup d'argent. Non-seulement celui-ci déclina l'offre, mais en plein sénat il motiva son refus dans des termes durs jusqu'à l'insolence : « C'était là, disait-il, une offre dénuée de sens. Là où Constantin s'était fait tuer avec les siens, il n'irait pas se faire tuer aussi de gaîté de cœur et semer dans les mains d'Héraclianus l'argent de l'Italie. » Attale, à ces paroles, se leva tout bouillant de colère, et rompit la délibération avant le vote de l'assemblée. On ne sait trop ce qu'il fit lui-même; il paraît cependant, d'après quelques mots des historiens, qu'il rencontra un homme assez complaisant ou assez fou pour tenter l'aventure, laquelle ne réussit pas mieux cette seconde fois que la première.

Évidemment Attale ne montrait pas le fond de sa pensée, mais on y pouvait lire, et tout le monde y lut. Ce qui l'animait, c'était la défiance d'Alaric et des Goths portée jusqu'à la haine, et aussi le désir de se poser à la face du monde en homme indépendant et en maître. Le sénat, inquiet pour sa propre responsabilité, jeta feu et flamme; le parti païen se crut trahi, et en effet son triomphe tenait à l'existence du nouveau gouvernement, et l'existence du nouveau

gouvernement à la possession de l'Afrique : qu'importait le moyen de la recouvrer? Les gens passionnés n'y tenaient guère; si les Barbares étaient plus sûrs que le soldat romain, il fallait s'en servir quand même. Cette obstination qu'Attale regardait comme héroïque et dont il se glorifiait vraisemblablement comme d'un acte de patriotisme, on la taxait dans les conciliabules païens de stupidité et de folie, et l'on mettait en parallèle avec l'outrecuidance irréfléchie de l'empereur la sagesse et la modération de son maître des milices : c'est ainsi que s'exprimaient encore les écrivains polythéistes plus d'un siècle après. Par la plus étrange confusion d'idées, le roi des Goths devenait aux yeux de beaucoup d'Italiens le vrai représentant des intérêts de Rome; toutefois cette popularité inattendue ne le consola point des ennuis que lui causait Attale : « il en désespéra, » nous dit l'histoire. Le contre-coup de ces dissentimens, ainsi qu'il était aisé de le prévoir, se fit bientôt sentir dans Ravenne, où les négociations furent interrompues; Jovius, chassé de la cour, alla se réfugier dans le camp d'Alaric. En même temps on put remarquer parmi les troupes romaines, qui composaient avec les Goths l'armée du sénat, des signes d'incertitude et même de trahison. Le propre lieutenant d'Alaric, le Romain Valens, maître de la cavalerie, lia des intelligences secrètes avec Honorius; Alaric le sut et le fit mettre à mort. Tout manquait à la fois au roi des Goths, jusqu'à la saison, qui ne permettait plus de tenter une attaque de vive force dans ces marais, au milieu de fleuves grossis par les pluies de l'automne et près de déborder : sous le poids de ces contre-temps réunis, il leva le siége pour regagner son cantonnement de Toscane par l'Émilie et la Ligurie. Chemin faisant, il obligea ces provinces à prêter serment au nouvel empereur, non assurément par affection pour Attale, mais par rancune contre Honorius. Bologne seule osa résister : le roi des Goths passa outre, dédaignant de perdre son temps et de risquer le sang des siens pour de si petits intérêts. Il rentra enfin dans ses quartiers d'hiver, mécontent de lui-même et surtout du gouvernement auquel il avait attaché le succès de ses plus chères espérances.

L'année 410 se présenta sous des auspices tout à fait extraordinaires. Elle ne fut point inaugurée à Ravenne, où l'empereur Honorius, dans son désarroi, avait oublié de nommer un consul, et ce fut le consul d'Attale, Tertullus, qui l'ouvrit à Rome et l'intitula de son nom. Ce zélé païen en prit occasion pour montrer à ses contemporains ce qu'était un consul des vieux temps et jeter un double défi aux chrétiens et aux polythéistes sensés, que les fanatiques accusaient de tiédeur. Il chercha ce qu'auraient pu faire à sa place les Tertullus d'autrefois, en supposant qu'il en descendît, et s'y

conforma de point en point. Avec un sérieux que ne possédaient même plus les aruspices de l'ancienne Rome à l'époque de ses lumières et de sa plus grande puissance, il regarda les poulets manger, traça des cercles dans le ciel avec le bâton augural, et consulta le vol des oiseaux. S'il ne riait pas, il prêta beaucoup à rire aux dépens du culte qu'il prétendait relever. Son langage était à la hauteur de ses actes. On rapporte qu'il commença par ces mots sa harangue au sénat : « Pères conscrits, je vous parlerai ici comme consul et pontife : consul, je le suis; pontife, je compte bientôt l'être. » Il semblait annoncer ainsi le rétablissement du pontificat suprême aboli par les empereurs chrétiens, et laissait entrevoir toute une série de réactions d'autant plus inquiétantes qu'il les cachait. Les païens opiniâtres applaudirent; les chrétiens tremblèrent, non-seulement à cause des persécutions que cette ardeur passionnée leur présageait, mais à cause des malheurs que les actes en eux-mêmes pouvaient attirer sur la ville par l'indignation du vrai Dieu. Accomplis au nom du peuple par les magistrats, ils rendaient le peuple tout entier responsable des conséquences surhumaines qu'ils entraînaient. C'était là une opinion généralement reçue parmi les chrétiens, qui crurent voir déjà la colère divine frapper Rome sacrilége, comme autrefois Sodome et Ninive. « Quels maux ne nous réserve pas une telle année! se disaient-ils les uns aux autres. Encore si les auteurs du crime étaient seuls punis! mais leurs abominations, commises au nom de tous, nous enveloppent tous dans le châtiment. » Au reste, les extravagances de Tertullus et de ses adeptes ne plaisaient guère plus aux ariens qu'aux catholiques malgré le lien politique qui rattachait ceux-là aux païens, et l'évêque Sige-sar dut en gémir avec ses Goths. Las de tant de sottises qui compromettaient de plus en plus sa cause, Alaric regrettait Honorius et cet accord presque conclu, puis fatalement brisé. Avec la patience du Barbare qui sait attendre et poursuivre imperturbablement un but, il épiait l'occasion de renouer, oubliant l'échec de la veille ou plutôt feignant de l'avoir oublié.

Elle se présenta plus belle qu'il n'eût osé l'espérer. L'hiver n'avait apporté au fils de Théodose que des déceptions et des embarras imprévus. Honorius, harcelé de besoins, avait trop compté sur l'argent de l'Afrique et sans doute aussi sur ses secours en hommes, et il apprit qu'Héraclianus, loin de l'aider, travaillait à se rendre indépendant dans sa province. Le nouvel auguste des Gaules, Constantin, était bien descendu en Ligurie avec quelques troupes; mais à Vérone il avait rebroussé chemin subitement, effrayé des bruits qui couraient sur la situation de Ravenne. Cette ville en effet avait été le théâtre d'une révolte des généraux contre les eunuques : le

grand-chambellan Eusébius ayant insulté le comte Allowig, commandant des domestiques, celui-ci, qui était un Barbare d'une force prodigieuse, l'avait saisi à la gorge sous les yeux du prince et assommé à coups de bâton. L'arrivée de six mille hommes envoyés par l'empereur d'Orient ne suffit pas pour rassurer Honorius, retombé dans ses anciennes frayeurs. Alaric le trouva donc tout disposé à rouvrir les conférences lorsqu'il revint avec son armée occuper Ariminum vers le commencement du mois de mars. Le roi goth amenait avec lui deux gages dont il pouvait se servir en sens contraire, son empereur Attale et la jeune Placidie, qu'il s'était fait livrer par les Romains, et qui était traitée dans son camp plutôt en reine qu'en captive : Attale était un otage pour la guerre, Placidie pour la paix.

Les négociations, vivement reprises, parurent toucher enfin au dénoûment. Tout l'annonçait favorable : Placidie se voyait prochainement rendue à sa famille, et Alaric pouvait se dire déjà dans son cœur le second Stilicon d'Honorius, quand on fit observer de la part de cet empereur au maître des milices d'Attale qu'il n'avait encore fourni aucune preuve décisive de la sincérité de ses intentions, et que, tant qu'il garderait près de lui son empereur de théâtre, ainsi qu'on l'appelait, le prince légitime pouvait justement suspecter sa bonne foi. L'observation était fondée; Alaric en sentit la force. Quelle preuve plus éclatante donner à la face du monde que d'enlever à ce mannequin la puissance dont il l'avait revêtu? Il fit venir Attale en costume impérial dans un lieu nommé Alpe, voisin du port de Ravenne, et là, sous les yeux d'Honorius et des soldats romains, sous les yeux de sa propre armée, il lui arracha des épaules le manteau de pourpre, du front le diadème de perles, et lui signifia qu'il rentrait dans la condition privée. Par grâce singulière, il lui permit de rester avec son fils dans le camp des Goths, leur vie n'étant plus en sûreté ailleurs. Ainsi Honorius triomphait : son rival n'existait plus même de nom, et le gouvernement du sénat était mis en poudre par la main qui l'avait créé; il ne manquait plus pour confirmer l'accord que la double signature du traité et l'échange des sermens.

Un jour qu'Alaric, dans l'attente, parcourait la plaine à peu de distance de son camp, une troupe de brigands barbares fondit sur lui à l'improviste, tua ou dispersa son escorte, porta le désordre dans ses avant-postes, et faillit l'enlever lui-même : c'est du moins ce qu'on peut inférer des termes assez obscurs employés par les historiens. Ces brigands étaient de la bande de Sarus, cet ancien général de Stilicon, ennemi personnel du roi des Goths et son compatriote. Après le meurtre du régent, Sarus avait quitté le service romain, et

se jetant dans l'Apennin avec trois cents Barbares déterminés, il y faisait pour son compte une guerre de pillage. A la nouvelle qu'un accommodement se concluait entre Honorius et son ennemi, il offrit de faire lui-même sa paix, si l'empereur lui accordait ce titre de maître des milices qu'il allait livrer à son rival. La réputation militaire de Sarus était grande et méritée dans les degrés inférieurs du commandement. Homme d'exécution et de coup de main, il avait servi utilement Théodose, et tout récemment encore c'était lui qui, par une charge bien dirigée, avait assuré la défaite de Radagaise à Fésules. Honorius prêta donc l'oreille à ses propositions; il le reçut clandestinement à Ravenne, où ils eurent ensemble un long entretien. Voilà ce qui avait précédé le guet-apens tendu par Sarus au roi des Goths. Informé bientôt de ces circonstances, Alaric comprit que tout était convenu entre Honorius et le chef de bandes, et que sa tête devait servir de gage à la réconciliation. Il n'éclata point en accusations ni en reproches sur la foi publique violée, mais il jura qu'il irait prendre et brûler Rome. Des ordres aussitôt donnés pour le départ de l'armée furent promptement exécutés; lui-même, dans son impatience, eût voulu devancer la marche de ses troupes. La route qu'il allait suivre était précisément celle qu'avait parcourue, quatre cents ans auparavant, le premier césar marchant aussi à la conquête de Rome et rêvant la domination de l'univers : comme lui, le roi barbare, généralissime d'Occident au nom du sénat, partit d'Ariminum; comme lui, il passa le Rubicon, et cette fois encore le sort en fut jeté.

II.

En approchant de Rome, Alaric trouva la campagne couverte de fugitifs qui désertaient la ville, de chrétiens surtout qui pouvaient redouter quelque soulèvement populaire et se trouvaient d'ailleurs sans chef, puisque Innocent était resté à Ravenne, échappant à l'embrasement de Rome, comme le juste Loth à celui de Sodome : c'est un écrivain chrétien du temps qui nous fournit la comparaison. Le roi des Goths ne fit à son arrivée aucune proposition, ne donna aucune explication aux Romains : il somma le peuple et le sénat de se rendre à merci, et pour bien caractériser la guerre qu'il apportait cette fois, il fit comparaître devant son armée le malheureux Attale vêtu des insignes d'empereur, les lui arracha de nouveau et le chassa de sa présence. En cassant ainsi son empereur en face de Rome et presque sous les yeux du sénat, il abdiquait lui-même la maîtrise qu'il tenait de ce faux césar; il déclarait hautement qu'il n'était plus Romain, qu'il ne voulait plus l'être, et rentrait vis-à-vis

de l'empire dans la liberté du Barbare. Tels furent les préliminaires de ce troisième et dernier siége.

Le sénat de son côté comprit que la barbarie, avec ses concupiscences et ses impitoyables instincts, était rentrée dans le cœur de cet homme mortellement offensé, et qu'il ne s'agissait plus de traiter, mais de combattre à outrance ou de périr. Il arrêta donc avec résolution toutes les mesures nécessaires à la défense sans se leurrer d'aucune assistance du dehors. Les habitans sentirent, comme leurs magistrats, qu'ils n'avaient plus d'espoir qu'en eux-mêmes. Ancien membre du gouvernement d'Attale, Alaric pouvait connaître, à quelques boisseaux près, l'approvisionnement existant dans les magasins de la ville; il commença par barrer le Tibre et laissa agir la famine concurremment avec les attaques de vive force. Un grand nombre de soldats romains qui avaient quitté le camp des Goths après la rupture d'Honorius et d'Alaric étaient venus grossir la population urbaine; mais tout en fournissant à la résistance armée un noyau solide ils avaient multiplié les bouches à nourrir et accru le danger de la disette. Les magistrats furent obligés de restreindre les distributions, qui allèrent décroissant à mesure qu'on exigeait des habitans plus de travail et de veilles. Cette population, ordinairement insouciante et lâche, reprit pourtant courage en face de périls inévitables, elle souffrait et obéissait avec une sorte d'héroïsme. Les premiers mois du siége présentèrent une suite d'assauts repoussés au milieu des besoins les plus extrêmes. On voyait des hommes défaillans, ou plutôt des spectres dont la main semblait soutenir à peine le poids des armes, retrouver la vie devant l'ennemi, le repousser loin des portes et aller brûler ses machines jusque sous ses tentes. Alaric, étonné et presque effrayé, réduisit ses opérations au blocus, laissant le premier rôle à son terrible auxiliaire, la faim.

L'histoire nous dit que le siége fut long, et si nous en ignorons les péripéties extérieures, nous connaissons du moins celles du fléau qui dévorait au dedans les assiégés. Après avoir consommé tout ce qui se pouvait manger, ces malheureux eurent recours aux viandes les plus impures, puis à la chair humaine. « On s'entre-déchira pour se nourrir, » nous dit un contemporain avec un sang-froid horrible. Une mère mangea l'enfant qu'elle allaitait. La dernière populace, celle qui ne savait même pas finir sous les traits de l'ennemi, s'éteignait dans un abattement stupide : elle ne se révoltait pas, elle périssait. Il n'y avait point de tombeaux pour les morts. Les cadavres, encore chauds, étaient jetés dans les rues ou empilés dans les recoins des places, qu'ils empestaient, et les maladies contagieuses vinrent aider aux ravages de la famine. Au milieu de cette

agonie de la reine des nations arriva la nuit du 24 août 410, la plus néfaste de toutes. Le quartier-général d'Alaric était placé sur la voie Salaria, non loin de la porte de ce nom, ayant à droite les jardins de Salluste compris dans l'enceinte des murailles, à gauche l'ancien camp des prétoriens, resté en dehors. Vers la moitié de la nuit, quand les habitans étaient plongés dans le sommeil, la porte Salaria s'ouvrit en cachette, et Alaric, aux aguets, y précipita ses troupes : la trahison lui livrait la ville.

Unanimes sur le fait de trahison, les historiens ne le sont ni sur les auteurs ni sur les causes de celle qui termina si inopinément le siége de Rome. Moins d'un siècle après, c'était déjà une question controversée. Une tradition, sortie probablement des chants populaires des Goths, en faisait honneur aux ruses d'Alaric : elle disait que ce roi, ennuyé de la longueur du siége et feignant d'y renoncer, avait envoyé, pour adieu aux sénateurs ses anciens amis, trois cents jeunes Goths, braves et hardis, sous le costume d'esclaves. Ces jeunes gens, à un jour convenu, devaient égorger leurs maîtres; ils l'avaient fait pendant que ceux-ci dormaient, et, s'emparant de la porte Salaria après en avoir tué les gardiens, ils avaient introduit Alaric et son armée, revenus sur leurs pas. Ceci, d'après la tradition, se serait passé en plein jour, à midi, dans le moment où les Romains faisaient la sieste. Trop d'invraisemblances sont accumulées dans ce récit pour que l'histoire s'y arrête un seul instant; mais il en est un autre plus digne d'examen et que nous a transmis un écrivain chrétien, l'historien de Bélisaire et de Narsès, d'après des bruits accrédités de son temps. Suivant lui, une noble matrone, Proba Faltonia, épouse et mère de sénateurs, voyant les habitans de cette ville immense se consumer dans les angoisses de la guerre et de la faim, sans aucun espoir de salut, avait imaginé de les livrer à l'ennemi par compassion, comme on tue un agonisant sur le champ de bataille pour mettre un terme à sa souffrance. Armant donc ses nombreux esclaves, elle les avait envoyés, à la faveur de la nuit, occuper de force la porte Salaria; un signal avait averti Alaric, vraisemblablement prévenu d'avance, et les Goths avaient fait irruption dans la ville. Telle est la version de Procope, qui la donne froidement sans ajouter aucun commentaire au fait. Proba Faltonia était chrétienne; elle appartenait à l'illustre maison des Anices, la plus riche de Rome, la plus fervente dans ses sentimens catholiques, la plus opposée au gouvernement du sénat. Proba habitait avec sa petite-fille Démétriade, encore adolescente, le splendide palais de sa famille. Ses trois fils successivement (et il ne lui en restait plus que deux) avaient porté la robe palmée des consuls à un âge où les jeunes Romains attendaient encore leurs premiers hon-

neurs. Aucune maison patricienne n'était donc comparable à celle-là pour le triple éclat de la naissance, de la fortune et des dignités. Si Proba Faltonia fut vraiment coupable de l'acte que l'histoire lui impute, la suite montra qu'elle n'en voulait tirer pour elle-même aucun profit, et qu'Alaric ne lui sut point gré d'une trahison dont le mobile n'était ni l'intérêt des Goths ni sa personne, mais une étrange folie de charité, et plus probablement, on peut le supposer, la passion religieuse et l'esprit de parti.

Les Goths firent leur entrée au son des trompettes et au bruit des chants sauvages qui d'ordinaire signalaient leur approche. Tout en marchant, ils mettaient le feu aux maisons, et les jardins de Salluste, cette merveille des arts, disparurent bientôt sous des monceaux de cendres. Réveillés en sursaut par le tumulte, les habitans comprirent, à la lueur croissante de l'incendie, que la ville était au pouvoir de l'ennemi. Au moment de franchir la porte Salaria, Alaric, à ce qu'il paraît, ressentit en lui-même une terreur secrète. En proie à un de ces mouvemens intérieurs par lesquels l'homme demi-civilisé et chrétien combattait chez lui le Barbare, il se dit que Rome, qu'il allait saccager, n'était pas seulement la métropole du monde, mais aussi la ville des apôtres, qu'il fallait donc compter avec le ciel, et il envoya l'ordre à toutes les divisions de son armée de respecter les basiliques de Saint-Pierre et Saint-Paul avec ce qu'elles renfermeraient de peuple et de richesses. Hors ces deux asiles, il abandonnait tout à la rapacité du soldat, lui recommandant toutefois d'épargner le sang. « Je fais la guerre aux hommes, je ne la fais pas aux apôtres, » répéta-t-il aux chefs qui l'entouraient, comme s'il eût voulu par ces paroles justifier son ordre et en prouver la nécessité. Les deux refuges qu'il indiquait étaient d'ailleurs situés à l'extrémité opposée de la ville, en-deçà et au-delà du Tibre : la basilique de Saint-Pierre sur le Vatican, celle de Saint-Paul dans les terrains marécageux voisins de la porte d'Ostie.

Cependant la flamme, poussée par un vent d'orage, gagnait de proche en proche, plus rapide que la marche de l'ennemi, et dévorait indistinctement les demeures des pauvres et celles des riches, les ergastules d'esclaves et les palais, les églises et les temples. Il s'élevait des îlots de maisons que l'embrasement atteignait ou menaçait comme un concert de clameurs sinistres et de lamentations qui couvraient le bruit de la bataille. Les habitans se précipitaient dehors pêle-mêle, hommes, femmes, enfans, esclaves et maîtres, s'appelant par leurs noms, s'entraînant, se heurtant les uns les autres, et ceux qui échappaient aux flammes rencontraient dans la rue l'épée des Goths. Au plus fort de l'incendie, l'orage qui s'annonçait éclata avec une violence inouie, couvrant de sa voix tous

les autres bruits; la foudre à coups répétés sillonnait l'obscurité de la nuit : on eût dit que la main du ciel se joignait à celle des hommes pour anéantir cette ville infortunée. Plusieurs grands édifices furent frappés, particulièrement des temples et des monumens consacrés aux dieux, ce qui remplit d'une horreur superstitieuse le cœur des païens : le Forum fut foudroyé, et les statues qui le décoraient arrachées de leurs bases et semées sur la place. Cette double destruction laissa partout des marques, et durant les jours qui suivirent, quand le feu cessa de brûler, les maisons calcinées croulaient encore. Les yeux alors n'apercevaient plus au loin que poutres d'airain branlant dans les murs, toits entr'ouverts, frontons brisés, colonnes couchées à terre, simulacres noircis ou fondus. Saint Jérôme, dans son âpre et dur langage, nous peint en quelques mots l'effet de ce grand désastre, où les colères du ciel et de la terre semblaient s'être conjurées pour envelopper du même linceul la ville et ses habitans. « Par un seul embrasement, nous dit-il, Rome fut ensevelie tout entière sous sa cendre. »

Où le feu ne sévissait pas, le meurtre, le viol, le pillage s'avançaient comme un troisième fléau d'un quartier à l'autre. Aucune femme ne fut à l'abri des outrages; rien ne les garantissait, ni le rang, ni l'âge, ni la religion : plusieurs vierges consacrées par l'église furent victimes des dernières violences. Aux entraînemens de la débauche se joignaient, dans l'âme féroce des Goths, une cruauté naturelle, l'habitude du sang, le goût des tortures, surtout la passion de l'argent, et les palais dorés des patriciens devinrent le théâtre des plus lamentables tragédies. Une veuve de naissance illustre, amie de saint Jérôme et son élève dans l'exégèse des livres sacrés, où elle avait acquis un certain renom, Marcella, habitait sur le mont Aventin la demeure de ses ancêtres, en compagnie d'une jeune fille vouée comme elle à la profession religieuse et qu'elle avait adoptée. Cette jeune fille s'appelait Principia. Avec des apparences de richesse au dehors, la maison de Marcella était simple au dedans; le luxe, l'aisance même en étaient bannis, car la veuve avait distribué tout son bien aux pauvres; elle et sa compagne ne portaient même que des habits de bure. Surprises par la brusque irruption de l'ennemi, elles n'avaient pu ni fuir ni se cacher, et elles étaient seules lorsqu'une troupe de Barbares tout souillés de sang pénétra jusqu'à leur appartement secret. Ces hommes voulaient de l'argent; ils demandaient avec instance et menace des trésors que Marcella ne pouvait leur livrer. Elle eut beau leur montrer les vêtemens misérables qui les couvraient toutes deux, elle eut beau leur expliquer les motifs de son indigence, ils la frappaient à coups de bâton pendant qu'elle parlait : de guerre lasse,

ils la mirent nue et la flagellèrent si cruellement qu'elle défaillit. Au milieu de ses souffrances, elle ne faisait entendre qu'un cri : « Grâce pour Principia! » Elles furent enfin transportées dans l'église de Saint-Paul, qui était à la fois un hôpital et un lieu de refuge; Marcella expira quelques jours après. Ainsi périrent beaucoup de femmes chrétiennes sous les outrages de ces Barbares qui étaient chrétiens, et dont elles avaient peut-être souhaité le triomphe. Proba Faltonia elle-même, cet auteur présumé de la perte de Rome, vit prendre d'assaut le palais des Anices. Luttant contre des soldats ivres de lubricité et de vin, elle cachait dans son sein et enveloppait de son manteau sa petite-fille Démétriade, que ces hommes voulaient lui ravir; elle la racheta au prix de son or et de ses bijoux. On les traîna ensuite dans un des lieux où les Goths déposaient les riches captives pour que leurs familles les rachetassent une seconde fois.

Une femme chrétienne donna dans ces affreux momens un exemple d'héroïsme resté célèbre. Ce n'est pas assurément que les matrones qui professaient la foi nouvelle eussent sur les autres le privilége de la pudeur et de l'énergie; mais les écrivains ecclésiastiques sont les seuls qui nous donnent des détails circonstanciés sur le siége de Rome, les récits païens ayant péri presque entièrement par le fait des hommes et du temps. Cette femme, nous dit l'histoire, était d'une merveilleuse beauté; elle tomba aux mains d'un jeune soldat goth qui voulut la posséder, et une lutte odieuse commença entre le Barbare et elle. Animée d'une force surnaturelle, elle résistait et le repoussait. Dans sa colère, il fit mine de la tuer, et comme elle le défiait encore, il lui passa son épée sur le cou de manière à lui en faire sentir le fil sans la blesser profondément. Le sang jaillit néanmoins, et le corps de la jeune femme en fut comme inondé; mais la douleur ne lui arracha pas un cri, pas un signe de frayeur. Se jetant au contraire, la tête haute, au devant du fer : « Frappe mieux, dit-elle à son assassin; je préfère mourir plutôt que de reporter à mon mari un corps souillé par l'infamie. » L'histoire raconte que le soldat, ému de pitié, la conduisit lui-même à la basilique de Saint-Pierre, où il la remit au gardien de l'asile, payant en outre six pièces d'or pour sa nourriture, jusqu'à ce que la courageuse Romaine eût retrouvé son époux.

C'étaient là des faits malheureusement communs à tous les sacs de villes, mais il y en eut un que celui-ci put revendiquer comme sien, parce qu'il caractérisait d'une façon éclatante certaine disposition d'âme qu'apportaient au milieu du désordre les vainqueurs et les vaincus. L'ardeur du pillage avait entraîné un officier goth dans un quartier retiré, probablement pauvre, et dont l'isolement promettait aux habitans quelque sécurité. Il y remarqua une maison

d'assez belle apparence, que l'histoire qualifie d'*ecclésiastique*, soit qu'elle appartînt en propre à l'église romaine, soit que cette église y eût placé à demeure des veuves ou filles attachées à son service. Le Goth y entra et la trouva à peu près déserte : son gardien était une vieille femme, vêtue du costume des vierges, qui accueillit l'étranger avec dignité et calme. A la sommation ordinaire : « apporte-moi tout ce que tu as d'or et d'argent, » la femme s'approcha d'une cachette dont elle ouvrit la porte, et elle en tira des objets précieux qu'elle étala successivement devant le Barbare; c'étaient des ornemens d'or et d'argent enrichis de pierreries, et du plus beau travail, principalement des vases ciselés dont le Goth contempla longtemps l'éclat et la forme inusitée. Il les soulevait avec la main, comme pour en estimer le poids, et demandait, émerveillé, à quoi servaient de si belles choses. « C'est le trésor de l'apôtre Pierre, dont je suis dépositaire, répondit la vierge d'un ton ferme et imposant; ces vases sont ceux qu'on emploie aux mystères dans sa basilique. Prends-les si tu veux, cela te regarde, et tu sais à qui tu en rendras compte : pour moi, je les abandonne à ta discrétion, car je n'ai pas la force de les défendre. »

Ému de ce qu'il entendait, l'officier goth s'arrêta respectueusement devant ce trésor qui tout à l'heure enflammait sa cupidité; il envoya prévenir Alaric, s'enquérant de ce qu'il devait faire : Alaric, effrayé à son tour, ordonna que le tout fût réintégré dans la basilique de Saint-Pierre, sans que personne osât en détourner la moindre parcelle. Il recommanda aussi que le transport se fît avec toute la vénération et la pompe convenables. L'officier eut bientôt réuni des soldats de sa nation et des Romains esclaves ou libres pris dans le voisinage; des chrétiens se joignirent volontairement à cette troupe, et il se forma comme une procession qui s'achemina lentement vers le sanctuaire de l'apôtre. Les uns portaient au-dessus de leur tête les divers meubles du trésor, les autres formaient le cortége, et des files de soldats barbares les environnaient ou les précédaient l'épée au poing. L'histoire ajoute qu'ils traversèrent ainsi plus de la moitié de la ville. Un nombre infini de curieux, attirés par l'étrangeté du spectacle, se rallièrent de proche en proche au cortége; on entonna des psaumes et des hymnes où la voix des Goths se mêlait à celle des Romains par une harmonie bizarre, chacun chantant dans sa langue, les Romains d'après la version latine usitée en Italie, les Goths d'après celle d'Ulfila. Ce fut une diversion bien inattendue aux horreurs du siége. Comme ceux qui faisaient partie de la procession n'étaient ni rudoyés ni volés, des polythéistes s'y glissèrent pour sauver leur vie ou leur argent, et les chrétiens le leur reprochèrent amèrement plus tard. Il paraît qu'à l'entrée de

la basilique de Saint-Pierre, comme à celle des autres églises transformées en asiles, il fallait déclarer sa religion aux gardiens sous peine d'exclusion; beaucoup de païens firent alors des professions de foi, ou simulèrent par leur attitude une croyance qu'ils se hâtèrent de renier quand le péril fut passé.

Il s'établit ainsi un courant qui, pendant plusieurs heures, entraîna la foule vers le pont Milvius et vers les collines du Vatican: la basilique de Saint-Pierre et ses dépendances en furent bientôt encombrées. Construite moitié sur l'emplacement d'un ancien cimetière chrétien et moitié sur les ruines du cirque de Néron, cette basilique passait pour la plus vaste comme aussi pour la plus magnifique de toutes celles que, depuis Constantin, avait vues s'élever la ville éternelle. L'édifice, présentant dans son architecture le dessin d'une croix latine, se divisait intérieurement en cinq nefs séparées les unes des autres par des rangées de hautes colonnes en porphyre et en marbre blanc, au nombre de plus de cent. La Confession de Saint-Pierre, chapelle souterraine où reposait le corps de l'apôtre, était placée au-dessous de l'autel et communiquait avec le pavé de la basilique par un escalier et un soupirail grillé dont un gardien particulier tenait les clés. En avant de l'église se développait un atrium rectangulaire flanqué sur ses quatre faces de portiques couverts et décoré sur sa muraille de mosaïques ou de peintures. Aux parois extérieures de l'atrium et de la basilique s'adossaient des oratoires sous l'invocation de divers saints ou saintes, et un grand baptistère d'où jaillissait une fontaine recueillie plus loin dans un bassin de marbre, ombragé de quelques oliviers. Le tout était renfermé dans un vaste enclos où l'on pénétrait par trois portes de bronze, vis-à-vis de l'entrée principale de la basilique. Tel était le premier refuge où courut s'abriter une partie de la population chrétienne de Rome. Un second courant, presque égal à l'autre par son intensité, se dirigeait vers le pont d'Adrien et la basilique de Saint-Paul, qui se trouva bientôt remplie comme la première. Cette grande église, moins spacieuse pourtant que celle de Saint-Pierre, mais aussi riche peut-être, avait été bâtie par Constantin en-deçà du Tibre, dans les terrains bas que traversait la route d'Ostie. Ces deux citadelles du christianisme occupaient ainsi à courte distance les deux rives du fleuve, qui conduisait de l'une à l'autre et les unissait en les séparant. Elles offrirent alors par leur quiétude l'image de deux îles paisibles au milieu d'une mer en courroux. Là, nous dit un auteur du temps, s'arrêtait l'effort d'un ennemi altéré de vengeance; là venaient s'éteindre et les fureurs de la lubricité et la soif du sang. Quelques tombeaux de martyrs fournirent encore çà et là de pareilles sauvegardes à la population romaine; mais

qu'était-ce que tous ces refuges réunis en face d'une population qui couvrait un espace de plus de 60,000 milles? Encore faut-il ajouter qu'ils appartenaient de droit aux seuls chrétiens.

Ailleurs sévissait la barbarie dans ce qu'elle avait de plus hideux. Non-seulement on pillait, mais on tuait, on massacrait partout, hors de la ville comme au dedans. Le nombre des morts fut si grand, qu'on ne songeait pas même à les enlever. Ces riches familles du patriciat, dont l'histoire nous peint sous de si vives couleurs l'extrême mollesse et le luxe, eurent le privilége des plus abominables traitemens. « Le feu, l'épée, les chaînes, se partagèrent, suivant le mot énergique d'un contemporain, la destinée des superbes dominateurs du monde. » Les distinctions de la naissance et du rang n'étaient qu'un aiguillon de plus à la brutalité des vainqueurs; beaucoup de sénateurs périrent dans les tortures : on sait quel supplice était réservé trop souvent à leurs femmes et à leurs filles, même chrétiennes. Voilà le tableau de cette première chute de Rome, tel qu'on peut le recomposer à l'aide de faits disséminés dans les écrits du temps. Cette catastrophe, à laquelle personne n'avait sérieusement songé (tant l'éternité de la ville de Romulus était devenue une croyance religieuse), sembla ébranler l'univers entier. On crut que la société humaine allait crouler avec cette fière cité, qui en avait été pendant six siècles la lumière et la tête. « Rome, s'écriait saint Jérôme, est devenue le tombeau des nations dont elle a été la mère! » Les villes de l'Orient et de l'Occident portèrent pour ainsi dire le deuil de ses funérailles; les peuples barbares eux-mêmes furent frappés de stupeur, comme si le sort leur eût enlevé plutôt un guide qu'une ennemie. Dans l'intérieur de l'empire, les partis désarmèrent un instant, sous une même impression de surprise, de pitié, de douleur. Augustin pleura. « Je ne pouvais, assure-t-il, me consoler. » Jérôme, au fond de son ermitage de Bethléem, sentit sa langue se dessécher dans sa bouche et le style échapper de ses mains; il rejeta loin de lui son travail commencé. « Je me tus, nous dit-il lui-même, car je compris que c'était le temps des larmes. »

Le sac de Rome dura trois jours et trois nuits, puis Alaric donna à son armée le signal du départ. Les bagages des Goths étaient pleins d'un butin immense, dont il est souvent mention dans l'histoire; le chef, pour sa part, obtint les objets les plus rares, qui composèrent après lui le trésor des rois wisigoths. Entre autres choses curieuses, on signale un vase resplendissant de pierreries, dépouille lui-même d'une autre ville fameuse, et rapporté de Jérusalem par l'empereur Titus. Le chrétien scrupuleux qui avait respecté le trésor de l'apôtre Pierre fit bon marché de celui du roi Salomon. Alaric emmena avec lui, comme une conquête non moins précieuse, la jeune sœur d'Ho-

norius, Placidie, dont il se faisait accompagner depuis quelque temps, non que cette merveilleuse beauté eût touché son cœur comme elle toucha plus tard celui d'Ataülf : il la gardait comme un otage réservé pour des événemens imprévus. Un autre otage le suivit volontairement, Attale, ce vil Romain qui ne pouvait plus avoir de patrie que le camp ennemi. Pendant que ces choses se passaient à Rome ou autour de Rome, Honorius concluait avec Sarus un arrangement qui livrait à ce chef de bandes la maîtrise des milices d'Occident, refusée au roi des Goths. Sarus maintenant dominait en tyran la cour de Ravenne : il se vantait dans son orgueil grotesque d'avoir fait fuir Alaric et le peuple des Goths devant deux cents hommes à peine armés, et les flatteurs applaudissaient à ce mensonge. Sous l'épée de ce grand général, le fils de Théodose pouvait désormais dormir à l'aise et se reposer de ses terreurs passées : aussi reprit-il avec bonheur des amusemens naguère interrompus. Jamais sa volière ne fut mieux garnie, ses oiseaux plus régulièrement nourris. On raconte qu'un matin l'eunuque chargé de ce service impérial, et qui avait accès à toute heure près du maître, l'aborda le visage décomposé en annonçant que Rome était perdue. « Comment cela se peut-il? s'écria l'empereur hors de lui; tout à l'heure encore je lui donnais à manger dans ma main! » Il voulait parler de sa poule favorite, oiseau d'une grandeur et d'une beauté singulières, à laquelle, par honneur, il avait donné le nom de la reine du monde. L'eunuque s'expliqua, et l'empereur parut se consoler. Il est difficile de prendre au sérieux cette anecdote, quoiqu'elle nous soit donnée par un historien grave qui vivait un siècle après et quoique tous les historiens depuis lors l'aient répétée à l'envi. Elle sert du moins à nous faire comprendre le mépris profond des contemporains pour Honorius, mépris que l'histoire a confirmé.

III.

Alaric quitta Rome l'âme plus troublée qu'il n'y était entré. Il fuyait, dit-on, devant des ennemis imaginaires qu'il croyait arrivés d'Orient. Les Goths traînaient à leur suite toute une armée de captifs, femmes, enfans, laïques, ecclésiastiques, qu'ils grossirent, chemin faisant, de toutes les personnes bonnes à rançonner. En traversant la Campanie, ils pillèrent la ville de Nole, dont ils enlevèrent l'évêque, le célèbre Paulin, disciple d'Ausone, patricien converti au christianisme et resté poète sous le pallium épiscopal. Paulin, riche autrefois, devenu indigent par charité, semblait une excellente proie pour les Goths : ils le chargèrent de chaînes, le menacèrent, le tourmentèrent de toute façon pour avoir ses trésors, mais vainement;

car, suivant le mot touchant d'un de ses biographes, « il les avait placés dans le sein des pauvres. » De guerre lasse, ils le renvoyèrent comme une bouche inutile. La Lucanie et les Calabres eurent le même sort que la Campanie, elles furent mises à feu et à sang. L'incendie de Rhegium, qu'on put apercevoir des côtes de la Sicile, apprit aux habitans de Messine le péril qui les menaçait. Alaric en effet voulait passer dans cette île, vierge encore de toute déprédation barbare, gagner de là l'Afrique et continuer depuis Carthage la guerre contre Rome en l'affamant. Dans cette idée, il fit réunir et appareiller en face de Messine tout ce que les ports de la Grande-Grèce contenaient de navires et de grosses barques. Il comptait, au moyen de voyages réitérés d'une rive à l'autre du détroit, transporter en Sicile sans beaucoup de peine son armée, ses bagages et ses captifs; mais au moment où cette flotte improvisée prenait la mer, elle fut assaillie par une soudaine et violente tempête qui dispersa les navires, en engloutit un grand nombre et jeta le reste à la côte. Le roi goth, placé sur une hauteur pour surveiller le passage, put à loisir contempler son désastre : l'armée qui avait pris Rome n'était plus.

Quoique ce malheur fût le résultat du hasard ou de l'imprévoyance, on ne manqua pas d'y chercher une cause surnaturelle, suivant le procédé ordinaire des esprits de ce temps. Pour les chrétiens, l'explication fut très simple et ne laissa point de réplique : « Dieu, après s'être servi d'Alaric afin d'humilier et de châtier Rome, le brisait, comme le potier un vase de rebut, maintenant que l'œuvre était accomplie, et il ne se souvenait plus que des crimes par lesquels les Goths, instrumens de sa vengeance, avaient puni le crime des Romains. » Tout s'enchaîne dans la doctrine des causes finales, et, la première hypothèse admise, il était difficile de se refuser à la seconde. Quant aux païens, ce fut autre chose : ils revendiquèrent pour une de leurs divinités l'honneur d'avoir sauvé la Sicile. Il existait alors près de Messine, entre la rive du détroit et les derniers escarpemens de l'Etna, une vieille statue consacrée jadis par les Siciliens aux puissances de la mer et du feu. Un de ses pieds posait sur un réchaud perpétuellement allumé, symbole du feu éternel, âme de la nature; l'autre plongeait dans un bassin d'eau courante, image de l'éternité de l'Océan, père de l'univers. Des conjurations magiques redoutables avaient armé le simulacre de la double vertu d'arrêter dans leur marche dévastatrice les laves de l'Etna, et de couvrir la côte contre le débarquement des Barbares. C'était cette statue enchantée qui, au dire des païens, avait suscité la tempête où venait de périr la flotte d'Alaric. Et qu'on ne pense pas que ces folles croyances n'eussent cours que dans les bas-

fonds de la société païenne, ignorans et crédules: des personnages du plus haut rang, des intelligences éclairées, ne craignaient pas de les préconiser et de les soutenir. L'historien Olympiodore nous raconte le fait avec une fermeté de conviction qui a droit de nous surprendre chez un homme d'état mêlé aux affaires de son temps, honoré de quelques ambassades par le gouvernement d'Occident. Il ajoute que, six ou sept ans après l'événement dont nous parlons, la Sicile ayant reçu, pour son malheur, un gouverneur chrétien, le simulacre fut mis en pièces, et qu'alors les Barbares arrivèrent sans opposition sur une terre qui avait perdu sa sauvegarde. De pareils contes, présentés et acceptés sérieusement comme des vérités, font juger mieux que toute autre chose de la décadence morale où était tombé le polythéisme. Les persécutions contre le culte, la dernière surtout, avaient eu cette double conséquence de jeter ses partisans dans une vague religiosité qui n'était plus qu'un manteau politique, ou de les pousser par l'opiniâtreté de la lutte aux défis les plus extravagans contre l'évidence et le bon sens.

Le désastre de Rhegium causa au roi des Goths un profond désespoir. Son âme, que nous avons montrée accessible aux terreurs religieuses, qu'elles vinssent du christianisme ou du paganisme, en ressentit peut-être alors une double atteinte. Ne sachant que résoudre, il alla se cacher dans une vallée des Abruzzes, près de la ville de Consentia, aujourd'hui Cosenza : il y délibéra tristement, nous disent les historiens, sur sa fortune présente et sur l'avenir qu'elle pronostiquait au peuple des Goths. Le bonheur semblait l'avoir abandonné depuis le jour où, cédant aux entraînemens de la colère, il avait saccagé Rome. En attentant à l'inviolabilité de la ville éternelle, dont il détruisait le prestige, il avait tranché du même coup les espérances de son ambition, et maintenant, humilié dans son orgueil, amoindri dans sa force, bloqué dans une gorge de l'Apennin, entre des élémens furieux et l'Italie prête à se soulever, il avait mis contre lui le ciel et les hommes. Il ne lui restait pas même la ressource d'aller mener en Afrique la vie de ravageur barbare, puisque la mer le repoussait. Au milieu de ces sombres pensées, il fut saisi d'un mal subit et grave, dont le chagrin précipita la marche. A peine eut-il le temps de régler sa succession; au bout de peu de jours, il était mort. Les Goths, qui le pleurèrent comme un grand homme et un grand roi, voulurent honorer sa mémoire par une sépulture digne d'eux et de lui. De peur que des mains romaines, excitées par la cupidité ou la haine, ne violassent les restes du violateur de Rome, ils creusèrent sa fosse près de Consentia, dans le lit d'une petite rivière appelée le Barentin, qu'ils rendirent ensuite à son cours naturel, et celui qui avait traversé

le monde avec la violence et le fracas d'un torrent entendit gronder éternellement sur sa tête les eaux déchaînées de l'Apennin. Une partie du trésor royal avait été déposée près de lui dans la fosse; afin d'assurer le secret du lieu, les Goths égorgèrent les captifs qu'ils avaient employés à la creuser. Les derniers désirs d'Alaric, ceux qui lui donnaient pour successeur Ataülf, son beau-frère et son second dans le sac de Rome, reçurent leur accomplissement; puis cette nation errante, privée du chef qui avait été durant quinze ans son âme et sa pensée, se remit en marche, sous un chef nouveau, vers des destinées inconnues.

Ainsi finit Alaric, *le ravisseur de la ville* (1), comme l'appela la postérité. Son nom sans doute resta illustre, mais les nations germaniques ne le célébrèrent point par un de ces poèmes populaires qui ont immortalisé parmi elles les noms d'Athanaric, de Théodoric, de Totila et même celui d'Attila, qui n'était point Germain. Les Barbares virent peut-être un Romain dans ce généralissime d'Attale, tandis que les Romains y voyaient un Barbare, et en effet l'histoire dira qu'Alaric ne fut complétement ni l'un ni l'autre. Dans ses aspirations vers la romanité, il ne ressentit jamais ces élans de grandeur morale qui enflammaient le cœur de Stilicon; il se fit Romain par ambition, non par sentiment. Comme Barbare, il fut inférieur à ceux que les Germains considérèrent comme leurs héros : à Théodoric, qui fonda en Italie une royauté gothique; à Totila, qui se battit pour la conserver, et mourut en la défendant. Alaric se servit de son peuple dans une vue personnelle, sans ménagement pour l'orgueil national, sans prévoyance et sans grand souci des intérêts barbares. Rome eût compté les Goths parmi ses sujets, si elle eût voulu sérieusement satisfaire la soif d'honneurs romains qui dévorait leur roi. Les héros de l'épopée germanique furent au contraire des créateurs ou des défenseurs de royaumes construits avec les débris de l'empire.

Tel fut, pour les vainqueurs, le dernier acte de cette grande tragédie du siége de Rome; voyons ce qu'il fut pour les vaincus. Un double mouvement d'immigration et d'émigration se manifesta dans la ville aussitôt après le départ d'Alaric. Les gens qui entraient étaient des habitans pauvres de la campagne et des villes environnantes, qui venaient prendre part aux distributions, s'établir dans les maisons abandonnées, et glaner encore là où avaient moissonné les Goths. Ils accoururent en si grand nombre que, dans un seul jour, dit-on, la population urbaine se trouva augmentée de quatorze mille âmes. Ces nouveau-venus et les misérables de l'ancienne popula-

(1) *Raptor urbis.*

tion réclamèrent les jeux du cirque, qu'il fallut célébrer sur des ruines. Les émigrans appartenaient au contraire à la classe des riches, qui pouvaient craindre les dispositions d'Ataülf, aux chrétiens surtout, pour qui les vengeances de la populace païenne n'étaient pas moins à redouter qu'un retour offensif des Goths. Les uns allèrent demander leur salut aux îles de la mer de Toscane, qui se peuplèrent devant les bandes d'Alaric, comme plus tard les écueils de l'Adriatique devant celles d'Attila; les autres cherchèrent leur sûreté plus loin. Quelques années suffirent pour que, dans les parages voisins de l'Étrurie, l'aspect des lieux fût complétement transformé. Sur les pentes ombreuses d'Igilium, aujourd'hui Giglio, on vit des habitations faites à la hâte chasser devant elles les grands bois de futaies, et les rochers de Gorgone et de Capraria se couvrirent de monastères. Cette mer n'était qu'un étroit fossé entre les émigrans et le danger qu'ils fuyaient : beaucoup en voulurent un plus large, ils passèrent en Afrique, soit avec l'intention d'y rester, soit pour gagner ensuite l'Égypte et les contrées de l'Orient; mais le trajet était difficile et coûteux. Les patrons de navires mettaient leurs services à très haut prix, et bien souvent les mauvais traitemens et la misère ressaisissaient en route les infortunés fugitifs.

On eût pu croire que leur présence éveillerait jusque dans les provinces les plus éloignées la commisération et le respect; il n'en fut pas ainsi : la grandeur même de leur infortune se tourna contre eux, et l'ancienne opulence de Rome pesa d'un poids fatal sur leurs calamités présentes. Si ruinés qu'ils fussent, on les supposait toujours riches. Des gouverneurs abominables les rançonnèrent au passage, et des populations cupides tentèrent de leur arracher violemment ce qu'ils avaient sauvé, avec moins de peine peut-être, des mains des Goths. Ils n'étaient, aux yeux de ceux vers qui le flot de l'émigration les poussait, que les épaves d'un grand naufrage, vouées au premier occupant. En Afrique, si près de l'Italie, leur sort fut plus cruel que partout ailleurs, et l'histoire nous dénonce comme l'auteur d'exactions et de crimes dont l'audace dépasse toute croyance ce même Héraclianus, qui était devenu le chef du parti catholique depuis la chute d'Olympius. Un père de l'église étranger aux discordes de l'Occident disait de lui, à propos de ces mêmes persécutions : « Charybde et Scylla sont des monstres clémens en comparaison d'Héraclianus; deux soifs dévorent perpétuellement cet homme : la soif du vin et la soif de l'or. » Si la première était trop souvent satisfaite, l'autre en revanche ne l'était jamais. Cet étrange magistrat avait fait venir de Syrie des marchands d'esclaves qui se tenaient à l'ancre dans les ports d'Afrique, attendant ses commandes, et il leur vendait les femmes et les filles émigrées qui ne trouvaient

pas assez d'argent pour le payer. Il en fit partir plusieurs cargaisons, et quelques-uns des plus grands noms de Rome, traînés sur les marchés de l'Euphrate ou de l'Oronte, allèrent servir dans les gynécées de l'Orient ou se souiller dans le lit d'un maître. Encore si ce misérable avait été aveuglé par la haine ou le fanatisme religieux; s'il avait poursuivi le sénat dans les filles et les femmes des patriciens, et le paganisme dans celles qui avaient des pénates domestiques à emporter! Mais non, il ne distinguait point; qui n'avait point d'or ou qui n'en avait pas assez était à ses yeux pire qu'un apostat ou un païen.

Une affreuse destinée amena sous sa main la plus noble des matrones chrétiennes, Proba Faltonia. Après s'être rachetée deux fois de la captivité des Goths, la fille des Anices avait pu gagner l'un des ports de la côte, et à force d'argent elle avait décidé le patron d'une barque à la conduire à Carthage avec sa famille, composée de ses deux fils survivans, de sa bru Juliana et de la jeune Démétriade, cette fille de Juliana dont nous avons déjà parlé. La traversée fut rude, et les fugitifs n'échappèrent aux dangers de la mer que pour tomber dans les prisons du tyran. Proba eût pu faire appel à Augustin, le recours des Romains en Afrique; mais, si elle le fit, la voix d'Augustin fut méconnue comme tout le reste. Cependant Démétriade et sa mère étaient menacées de passer aux mains des marchands syriens, si elles n'acquittaient une somme énorme pour leur bienvenue. Un des fils de Proba, celui qu'elle aimait le plus tendrement, tomba malade et mourut, victime peut-être de l'insalubrité de sa prison. Dans cette extrémité, Proba ne balança plus, elle se dépouilla de tout ce qu'elle avait emporté de Rome : elle se racheta une troisième fois, sauf à mourir de faim le lendemain, mais à mourir du moins libre et sans honte. Elle recouvra plus tard une partie de ses immenses domaines après la pacification de l'Italie. Quand on trouve dans l'histoire de pareils crimes, on est tenté de réprouver, non pas seulement les coupables, mais la société au sein de laquelle ils pouvaient vivre et prospérer. Disons pourtant, à la décharge de cette société, que l'homme qui déshonorait ainsi le nom romain était en train de le renier, que son dessein était dès lors de rompre avec Rome et l'Italie et de se constituer en Afrique, sur le théâtre de ses pillages, un pouvoir indépendant, ou, comme on disait, une tyrannie, en opposition aux deux gouvernemens d'Honorius et du sénat. Les Anices demeurèrent à Carthage, retenus par les consolations et l'enseignement d'Augustin. Démétriade prit le voile des vierges, que l'évêque de Carthage, Aurélius, attacha lui-même sur son front; Proba voulut retourner à Rome et y mourir près du tombeau de son mari.

Cette sombre fatalité, attachée aux pas de la fière patricienne que la voix publique accusait d'avoir livré sa patrie, dut rappeler aux païens le parricide Oreste poursuivi par les furies. Les chrétiens, de leur côté, purent appliquer à cette destinée agitée sans paix ni trêve la métaphore hardie d'un de leurs prophètes : « que vous servira d'avoir échappé à la dent du lion, si vous rencontrez un ours sur votre route, et si, rentré dans votre maison et appuyant la main contre votre mur, vous y trouvez une vipère qui vous mord? » — D'autres familles chrétiennes, moins vouées au malheur que celle des Anices, atteignirent les plages de l'Égypte et la Palestine, où Jérôme les recueillit. Elles avaient mendié le long du chemin. Le solitaire leur donna du pain et un toit dans le monastère élevé par ses soins près de la grotte du Sauveur, à Bethléem. Là se trouvèrent bientôt réunis, dans deux couvens séparés, des hommes distingués ou savans et d'illustres dames, de qui le fondateur pouvait dire, en les montrant avec orgueil : « Rome est ici. » Il apprit de leur bouche la plupart des détails que nous avons transcrits plus haut sur les événemens du siége et la dispersion qui le suivit. Sous leur dictée aussi, il écrivit ces pages indignées qui porteront à la dernière postérité le nom et la condamnation de l'infâme Héraclianus.

Le passage d'Alaric avait laissé dans Rome bouleversée encore plus de désordre moral que de ruines. Quand les esprits se furent rassurés sur la crainte d'un retour des Goths, la guerre religieuse, animée, implacable, vint s'asseoir sur ces débris fumans. Jamais en effet la question des deux religions ne s'était posée si nettement en face des hommes de ce siècle, habitués à juger de la vérité d'une croyance d'après son utilité matérielle, et le polythéisme semblait avoir raison. Rome n'était plus; son prestige était évanoui, son éternité tant proclamée avait reçu un irréparable échec. « Rome a péri dans les temps chrétiens, » entendait-on dire de toutes parts, et ce cri était mêlé de malédictions contre les chrétiens, de blasphèmes contre leur Dieu. Ce n'était pas tout : les chrétiens, au fond, n'avaient guère été plus ménagés que les païens. A l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés dans les basiliques, leur sort avait été pareil : ils avaient vu leurs biens pillés, leurs femmes insultées; bien plus, des églises avaient été réduites en cendres, des vierges violées, des prêtres traînés en captivité : les consciences d'un grand nombre étaient troublées jusqu'à la révolte. Beaucoup se demandaient si le Christ, qui confondait le fidèle avec l'infidèle, était injuste ou impuissant comme les divinités de pierre et de bois. L'incrédulité avait beau jeu au milieu de ces mécomptes d'une foi mal éclairée, et les épicuriens, qui pullulaient toujours aux époques de calamités publiques, pouvaient réciter triomphalement aux païens et aux chrétiens déçus les vers de Lucrèce sur les dieux.

Il y avait danger réel pour le christianisme, dont les théories si absolues, si impératives, recevaient un apparent démenti dans la catastrophe qu'on l'accusait d'avoir amenée. L'église le sentit, et les docteurs travaillèrent de toutes parts à raffermir l'ordre moral ébranlé. On prêcha, on écrivit; la prise de Rome fut le sujet de tous les sermons dans les provinces comme en Italie. Nous en avons plusieurs de saint Augustin; mais le savant évêque ne se contenta pas de reconforter par ses discours l'église africaine : il composa pour la chrétienté tout entière un livre explicatif des derniers événemens sous le point de vue religieux, le livre si connu de *la Cité de Dieu*, dans lequel il établit dogmatiquement ce qu'on pourrait appeler la formule chrétienne de la chute de Rome. Aucun de ses ouvrages ne contient, avec une logique plus serrée, une plus grande profondeur de science : ce fut un point d'appui que le christianisme saisit pour se rasseoir. L'église le suivit dans cette voie, où l'histoire et la théologie, marchant côte à côte, se secondèrent l'une l'autre. Paul Orose écrivit sous les yeux du maître une histoire romaine, composée sur son plan et destinée à mettre les faits du passé comme ceux du présent d'accord avec la doctrine. Toutes les branches des connaissances humaines furent en quelque sorte remaniées dans une même conception systématique, et il n'est guère d'ouvrage chrétien composé en Occident durant ce siècle et le suivant qui ne rappelle l'esprit et les conclusions de *la Cité de Dieu*.

La doctrine est celle-ci : je la prends non-seulement dans saint Augustin, mais dans les auteurs qui développent ou commentent ses idées.

« Alaric a été l'envoyé de Dieu, chargé de châtier Rome idolâtre; il est venu faire la guerre aux idoles et abolir leur culte; les Goths sont des libérateurs et des vengeurs du christianisme.

« On n'entend de toutes parts que ceci : « Rome a péri dans les temps chrétiens; elle a péri au milieu des sacrifices des chrétiens. » Mais Troie, dont elle est issue, n'a-t-elle pas péri comme elle dans les flammes, au milieu des sacrifices des païens? Rome a été incendiée dans les temps chrétiens; mais elle l'a été plusieurs fois dans les temps païens : les Gaulois l'ont brûlée et ont campé un an sur ses cendres; le hasard l'a fait brûler en l'an 700 de sa fondation, et Néron y a mis le feu pour son plaisir; la religion chrétienne est-elle aussi responsable de ces catastrophes?

« Quelle chose d'ailleurs a brûlé? Des pierres, du bois, des maisons, de grandes murailles : les hommes avaient placé avec ordre des pierres sur des pierres, d'autres hommes les ont bouleversées. C'était là une Rome passagère, périssable comme toute œuvre humaine. La vraie Rome est dans la société des Romains; celle-là vit encore et continuera de vivre, si les Romains ne blasphèment pas le Dieu vivant, s'ils ne mettent pas leur confiance dans des dieux de bois et de pierre.

« On se répand en lamentations sur les cruautés des Goths; mais Alaric a été le plus doux des vainqueurs, par la raison qu'il était chrétien. Il a respecté les églises, il a épargné les Romains réfugiés près des tombeaux des martyrs : où cela s'était-il vu auparavant? — Il a tué en dehors des basiliques, mais il a tué des idolâtres : c'était leur lot. »

On voit comme les faits de l'histoire étaient pliés aux besoins de la doctrine : Alaric entrant dans Rome pour y faire la guerre aux idoles, les Goths devenus des missionnaires du Dieu des chrétiens, et la population romaine divisée en deux classes, l'une vouée à la destruction, l'autre préservée par un arrêt du ciel, voilà ce qu'il était étrange de soutenir au lendemain du sac de la ville, mais ce qui laissait planer l'épouvante en montrant aux païens l'extermination plutôt suspendue qu'arrêtée sur leurs têtes.

Ces argumens étaient destinés aux polythéistes. Il y en avait pour les tièdes du christianisme, pour les consciences faibles dont les événemens récens faisaient chanceler la foi.

« Il en est parmi nous qui disent : « Le corps de saint Pierre, celui de saint Paul, celui de saint Laurent et de tant d'autres martyrs sont enterrés à Rome, et cependant Rome est misérable, Rome est saccagée! » — Qui dit cela? Un chrétien? Mais si tu es chrétien, réponds-toi à toi-même que le Seigneur l'a voulu. Tu n'as pas été appelé pour occuper la terre, mais pour gagner le ciel.

« Plusieurs des nôtres se sont trouvés confondus dans le désastre sans doute, mais ils savaient dire : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, » et si dans leurs tribulations ils n'ont pas blasphémé, ils sont sortis du fourneau comme des vases complets; ils sont pleins de la bénédiction du Seigneur. Quant à ces blasphémateurs qui ne convoitent que les choses terrestres, après avoir perdu ces choses, que leur restera-t-il? Rien au dehors, rien au dedans; leurs mains seront vides, et leurs consciences plus vides encore.

« Vous vous plaignez de vos amertumes et de vos tribulations, et vous dites : « Voilà que tout périt sous le règne du christianisme! » Pourquoi crier ainsi? Dieu n'a pas promis que tout cela ne périrait pas, l'Éternel a promis des choses éternelles. Le bénir pour le bien, le blasphémer pour le mal, c'est prendre le dard du scorpion. — Si la cité qui nous a engendrés charnellement ne subsiste plus, celle qui nous a engendrés spirituellement reste encore. Celle-là seule existe pour des chrétiens.

« N'est-ce pas en considération de Jésus-Christ que les Barbares ont épargné ces Romains si contraires maintenant au nom de Jésus-Christ? — On les a vus choisir les plus grandes églises pour mettre plus de monde à couvert. — Romulus n'avait fondé qu'un asile; Alaric en a fondé deux, d'où la population romaine est sortie renouvelée comme de deux sources salutaires. — Les Goths ont épargné un si grand nombre de citoyens que c'est merveille vraiment qu'ils en aient tué quelques-uns!

« Mais les femmes chrétiennes, les vierges même outragées! Dieu n'a donc point eu souci des siens? La chasteté de ses épouses est devenue le

jouet des Barbares! — Ces femmes sont restées pures malgré les attentats des hommes, et celles qui ont subi la violence n'ont point fait comme Lucrèce; elles n'ont point ajouté au malheur qui les frappait le crime du suicide. »

On voit que la doctrine ne reculait pas devant les explications les plus délicates. La réponse était à chaque objection, et si les argumens pris en particulier se contredisaient souvent les uns les autres, l'ensemble n'en était pas moins d'une grandeur et d'une fermeté imposantes.

Augustin, à qui appartient ce plan de défense, ne touche qu'avec réserve et souvent avec charité aux terribles questions qui se soulèvent devant lui. On retrouve par intervalle dans ses pages dogmatiques, malgré la rigidité du système, le même homme à qui la prise de Rome arracha des larmes; mais ses disciples n'imitent guère sa modération, et le livre de Paul Orose par exemple présente la même doctrine avec une dureté parfois révoltante : il verse comme à plaisir sur les victimes l'ironie et l'insulte. Il nous peint le sac de Rome comme un crible où fut vannée par la main d'Alaric la population de cette ville rebelle : « dans les églises, le bon grain sorti des greniers du Dieu vivant; hors des églises, la paille et le fumier immonde, condamné d'avance, pour son incrédulité ou sa désobéissance, à l'extermination et à l'incendie. » L'altération des faits se joint souvent à l'insulte : « ces mêmes sénateurs que Sylla s'amusait à égorger et à proscrire, Alaric les a épargnés; il n'en est mort qu'un seul, et encore celui-là, cherchant à se cacher, n'avait point été reconnu. » Ce fait, peu croyable d'abord, est formellement combattu par des témoignages contemporains. « Il suffisait de faire le signe de la croix ou de prononcer le nom de Jésus-Christ dans les rues ou dans les maisons pour être respecté des Barbares. » Mais ces vierges outragées dans des demeures ecclésiastiques, mais Marcella, Proba, Démétriade et tant d'autres chrétiennes n'avaient donc pas invoqué le nom qui pouvait les sauver? Ces mensonges hardis furent admis plus tard comme des faits incontestables, parce qu'ils semblaient miraculeux. L'histoire du siége de Rome fut rédigée sur ce patron dans tous les livres chrétiens, lors même que le besoin de la défense religieuse cessa d'exister, et les modernes y ont puisé pour la plupart leurs inspirations et leurs jugemens.

Cet exposé m'était nécessaire pour compléter ce qui précède : c'est l'histoire des idées à côté de celle des faits. Je ne sache pas de tableau plus curieux ni d'enseignement plus utile que de pareils parallèles entre la réalité des événemens et le jugement qu'en ont pu porter de grands partis contemporains au point de vue de leur

croyance ou de leurs intérêts. En parcourant les pages de cette polémique ardente et parfois cruelle sous laquelle on croit voir palpiter de si profondes douleurs, on éprouve soi-même un saisissement involontaire. Cet ensemble, ce talent, cette puissance morale vous imposent; mais la négation de la patrie, de la pitié, de la plus sainte des libertés humaines, celle de choisir sa foi, l'insulte, la menace jetées pour consolation sur des ruines à des gens qui meurent ou qui ont perdu leur raison de vivre, l'apothéose d'affreux Barbares dont on fait les exécuteurs d'un Dieu de justice, tout cela lu froidement, à la distance de près de quinze cents ans, inquiète et trouble l'âme. On ferme le livre avec effroi. On se prend à en condamner les auteurs, si grand que soit leur génie, si vénérés que soient leurs noms, si respectable qu'ait été leur but, et l'on est tenté de se dire que nous sommes meilleurs.

Le sommes-nous en effet? Le XIXe siècle, dans son fier éclectisme, s'est-il montré exempt des passions qu'il peut reprocher au Ve? N'avons-nous pas eu comme lui nos jugemens iniques, nos appréciations cruelles sur des catastrophes lamentables? Hélas! oui. Nous aussi, nous avons vu la patrie, la gloire, l'indépendance nationale, ce qui fait la vie d'un grand peuple renié, foulé aux pieds, au profit de systèmes politiques, d'affections de familles ou d'intérêts de partis. Des étrangers mêlés à nos discordes ont été salués d'amis et de libérateurs, quand ils arrivaient les mains rouges du sang de nos frères, ou noires de l'embrasement de nos villes. Ils avaient égorgé nos soldats, brisé notre drapeau, insulté nos femmes et nos filles, amoindri et humilié la France, et nous avons proclamé jusqu'à la tribune nationale qu'ils étaient plus Français que nous. A chaque siècle donc ses passions et ses égaremens, sa part enfin dans l'humaine nature! Soyons indulgens pour les autres, et nous le serons en les étudiant dans nous-mêmes. On a dit avec raison que l'histoire était la maîtresse de la vie des peuples, et que le passé éclairait le présent; mais le présent aussi tient un flambeau dont la lueur, projetée en arrière, éclaire à son tour le passé.

AMÉDÉE THIERRY.

L'ÉCONOMIE RURALE

DE LA SUISSE

LA VIE PASTORALE ET AGRICOLE DU PAYS.

Il n'est guère de pays en Europe qui attire autant de visiteurs que la Suisse, et cependant son économie rurale est encore assez peu connue. Bien des raisons expliquent un fait qui d'abord peut paraître singulier. Le sol, le climat, la disposition du terrain, offrent en Suisse des conditions si particulières, que les nations qui jouissent d'un territoire moins élevé et moins accidenté ne trouvent presque rien à lui emprunter. Et ne faut-il pas aussi tenir compte de l'effet produit sur le voyageur par les sublimes paysages alpestres? En présence des masses énormes vomies jadis du sein de la terre, l'homme, écrasé par tant de grandeur, est disposé à s'oublier lui-même pour ne rêver qu'aux puissances accablantes de la nature, et l'esprit, soulevé au-dessus du niveau ordinaire où s'agitent le travail et l'industrie, n'arrive pas sans effort à s'occuper d'une question d'intérêt matériel. Lorsqu'on admire les formes tour à tour gracieuses et sévères d'une montagne, le tapis de velours vert qui en couvre les premières pentes, les sombres sapins qui en couronnent les croupes ravinées, les courts et rares herbages qui égaient jusqu'aux abords des neiges éternelles, on ne songe pas à demander ce que tout cela vaut et rapporte. Ajoutons qu'en Suisse même l'agriculture des diverses régions n'a pas été jusqu'à présent l'objet

d'une étude spéciale (1); on s'en fait donc généralement une idée assez fausse. Il ne manque pas de descriptions poétiques qui nous présentent la vie dans les Alpes suisses comme douce et facile. La réalité est plus sévère, et rude est l'existence des habitans de ces montagnes. Montesquieu l'a mieux jugée quand il a dit qu'un Suisse payait plus à la nature qu'un Turc au pacha. Quoique Voltaire se moque de cette phrase, il n'en est pas moins vrai que dans une grande partie du pays la rigueur du climat et la rareté de la terre végétale exigent un labeur incessant et des soins multipliés, et que si le Turc travaillait moitié autant que le Suisse, il serait deux fois plus riche et pourrait payer deux fois plus d'impôts.

Pour étudier l'économie rurale des cantons, on ne doit point les grouper d'après leur position géographique, comme on le ferait dans tout autre pays. Ce n'est pas la situation dans l'espace qui détermine ici les caractères particuliers de l'exploitation rurale, mais la différence des hauteurs. De l'altitude dépend le climat, du climat la végétation, et de la végétation les travaux auxquels l'homme doit se livrer pour en tirer sa nourriture. En remontant cette échelle, on trouve la Suisse divisée en trois zones. La première, celle des céréales et des vignes, qui correspond au niveau des collines, commence à 643 pieds aux bords du Lac-Majeur, dans le canton du Tessin, et à 1,156 sur les rives du Léman, pour s'élever jusqu'à 2,500 pieds. Cet étage inférieur est déjà très haut en moyenne, car la Suisse tout entière, surtout au nord des Alpes lombardes, forme un massif fortement soulevé au cœur de l'Europe. La seconde zone, celle des forêts, qu'on pourrait aussi appeler celle des premières montagnes, s'étend entre 2,500 et 5,000 pieds; elle comprend la plus grande partie du sol de la Suisse. Enfin la zone des pâturages, la zone alpine, s'élève depuis 5,000 pieds jusqu'à la ligne des neiges éternelles, c'est-à-dire jusqu'à 8,000 ou 9,000 pieds. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de limites nettement tranchées; les différentes zones empiètent largement l'une sur l'autre : on trouve des forêts là où croît la vigne, et les céréales atteignent parfois les hauts pâturages; on entend seulement marquer ce qui

(1) Quoiqu'il n'existe pas d'ouvrage spécial sur l'agriculture en Suisse, on trouve un grand nombre de monographies très intéressantes sur certains cantons ou sur certaines cultures. On peut citer notamment l'économie rurale du canton d'Appenzell par L. Zellweger, celle des Grisons par Bockman, puis Steinmüller, *Beschreibung des Schweizerischen Alpen-und-Landwirthschaft*, 1802, — R. Schatzmann, *Schweizerische Alpenwirthschaft* (Aarau 1862). Les statistiques agricoles publiées par le gouvernement fédéral renferment les données générales réunies jusqu'à ce jour. Ce qu'il y a de plus complet sur l'agriculture suisse, ce sont les chapitres consacrés à cette matière dans un livre de M. Arwed Emminghaus, *die Schweizerische Volkswirthschaft* (1860, Leipzig), et dans le *Schweizerkunde* de M. A. Berlepsh (Braunschweig, 1858-1860).

caractérise spécialement chaque région agricole. Ces trois zones correspondent aussi, en une certaine mesure, à trois formations géologiques différentes, car la nature des roches soulevées est ici en rapport avec la hauteur des soulèvemens. La région des collines, qui s'étend dans le grand bassin compris entre les Alpes centrales et le Jura, appartient à la formation relativement récente de la molasse. Les montagnes, qui succèdent aux collines, même celles déjà très élevées de l'Oberland bernois, sont presque entièrement constituées des roches sédimentaires du calcaire. Enfin les soulèvemens les plus puissans, les chaînes du Valais, les groupes de la Bernina, de l'Albula et du Selvretta se rattachent aux formations cristallines et métamorphiques du granit, du gneiss, du micaschiste et du verrucano. Ces différences dans la constitution géologique du sol ont une influence assez grande sur l'aspect de la végétation pour qu'un observateur exercé ne puisse s'y tromper.

Nous venons d'indiquer les caractères généraux qui distinguent les trois zones qu'on rencontre en Suisse. Il faut maintenant étudier dans chacune d'elles les produits qu'on recueille et les moyens qu'emploient les habitans pour les obtenir. Au lieu de suivre l'ordre indiqué plus haut, et de remonter l'échelle, peut-être vaut-il mieux la descendre, et parler d'abord de la zone la plus haute, celle des pâturages.

I.

Les limites de la Suisse embrassent une étendue d'environ 4 millions d'hectares, qui se répartissent ainsi : trente et un centièmes de la surface totale du pays sont occupés par les lacs, les fleuves, les routes, les rochers inabordables et les glaciers; trente-six centièmes sont consacrés aux pâturages des hauteurs ou aux prairies permanentes de la région inférieure; les forêts prennent dix-huit centièmes, et les champs cultivés, y compris les vignobles et les prairies artificielles, quinze centièmes seulement. Nulle part ailleurs, pas même en Angleterre, la proportion du terrain destiné à nourrir le bétail n'est aussi considérable.

Les statistiques publiées par le gouvernement fédéral attribuent aux pâturages alpestres une étendue de 2,200,000 *jucharten*, ce qui fait 792,000 hectares (1). Malheureusement cette étendue diminue sans cesse, et elle n'est déjà plus à beaucoup près ce qu'elle était autrefois. Les montagnes schisteuses, comme le Faulhorn par exemple, s'effritent et sont ravinées par les pluies et les neiges. Les

(1) Contenant 40,000 pieds carrés et le pied suisse étant de 30 centimètres, le *juchart* équivaut à 36 ares.

calcaires, les roches cristallines même les plus dures, ne résistent pas à l'action permanente des agens atmosphériques. Les pointes les plus aiguës s'écroulent, des quartiers de rocher se détachent, des escarpemens à pic tombent et couvrent les pâturages de leurs fragmens. Au printemps, la chute des avalanches emporte les terres et ravage les gazons; des éboulemens surviennent, souvent des parois entières glissent et s'abîment dans le lit des rivières ou dans les vallées. La destruction des forêts refroidit le climat, le niveau de la végétation s'abaisse; la loi de la gravitation attire les débris vers le fond, et le mouvement éternel des eaux entraîne tout avec lui. Ainsi se réalise le mot de l'Écriture : « Toute cime sera abaissée et toute vallée sera comblée. » Les mêmes forces qui ont jadis donné naissance à ces terrains stratifiés, soulevés maintenant à dix mille pieds au-dessus de la mer, continuent leur œuvre, et reforment au fond des lacs et des océans de nouvelles couches avec de nouvelles ruines. Partout des légendes populaires racontent la disparition surnaturelle de certains hauts pâturages, maintenant convertis en glaciers ou en rochers stériles (1). Des faits certains permettent d'affirmer qu'un fonds de vérité se cache sous ces anciennes traditions. En voici deux exemples entre mille. Dans les alpages, la différence de production résultant de la situation, de l'altitude, de l'inclinaison, de l'exposition au sud ou au nord, etc., est trop grande pour qu'on puisse les estimer d'après leur étendue superficielle; on compte donc ce qu'ils contiennent, non de *jucharten*, mais de *stössen*. Le *stoss* correspond à l'étendue indéterminée et souvent très inégale qui est nécessaire pour nourrir pendant l'été une vache ou son équivalent, c'est-à-dire deux génisses, quatre veaux, cinq moutons, dix chèvres, un poulain ou un quart de cheval. Or, pour le canton de Glaris, d'anciens règlemens portent le nombre des *stössen*, en 1636, à 13,000; aujourd'hui il est tombé à 9,740, ce qui fait en deux cents ans une diminution de 4,194, ou d'environ un tiers. Dans le district de l'Oberhasli, on comptait encore, en 1786, 3,648 vaches à lait; il n'y en avait plus, en 1859, que 2,298, ce qui fait 1,355 de moins. Encore faut-il remarquer que, malgré les inconvéniens qui en peuvent résulter, on

(1) Suivant un de ces récits conservé par les pâtres de l'Oberhasli, il y avait autrefois dans l'Urbachthal, là où le glacier de Gauli amoncelle aujourd'hui ses blanches pyramides, un grand *alpage* (c'est le nom donné à ces pâturages de la zône alpine) qui appartenait à une riche bergère nommée la belle Blümlisalp. Elle attira sur elle la colère du ciel, et elle fut engloutie avec son bien, ses vaches et son chien. Maintenant on entend parfois encore une voix et la clochette de son troupeau. « Moi et mon chien Rhin, va-t-elle murmurant le soir, nous sommes condamnés à errer éternellement sur ce glacier. » Beaucoup de passages jadis praticables pour les bêtes de somme ont cessé de l'être. Ainsi, au revers du Mont-Rose, le passage du Monte-Moro conserve encore les traces d'un ancien empierrement. Aujourd'hui les fraudeurs seuls le franchissent.

ne recule point devant l'*ueberstossung*, ce qui veut dire qu'on met sur une alpe plus de bêtes qu'elle ne contient de *stössen*, plus par conséquent qu'elle ne peut convenablement en nourrir. Cette pratique fâcheuse accélère encore la destruction des pâturages, car le bétail, poussé par la faim, arrache les plantes ou les coupe au-dessous du collet, et détruit ainsi le gazon. La législature de certains cantons a donc cru devoir ajouter une sanction pénale aux anciens règlemens qui déterminent exactement le nombre d'animaux qu'on peut envoyer sur chaque alpage. L'homme doit se soumettre sans doute aux pertes que subit son domaine par suite du travail incessant, irrésistible de la nature; mais il pourrait s'efforcer un peu plus d'en atténuer les funestes effets. Les bons avis à ce sujet ne manquent pas aux habitans des alpes : éviter d'imprudens déboisemens, enlever chaque année avec soin les pierres tombées des hauteurs, en faire des barrières pour arrêter les avalanches à leur origine ou des murs pour soutenir les terres qui s'éboulent, répandre plus également l'engrais recueilli dans les abris, assainir, drainer les parties humides et tourbeuses avec des tranchées remplies de pierrailles, s'abstenir de mettre sur les alpes plus de bétail qu'elles n'en peuvent nourrir, voilà ce que conseillent les personnes qui se sont spécialement occupées de la question. Comme en Suisse les recueils agricoles sont très répandus et que chacun sait lire, ces idées d'amélioration commencent à se répandre parmi les montagnards, et l'on remarque déjà qu'ils se mettent à les appliquer. Si donc les pâturages alpestres doivent diminuer encore par suite de l'inévitable ruine des hautes cimes, on peut espérer qu'à l'avenir l'œuvre de la destruction sera plus lente que dans le passé, parce qu'elle sera plus énergiquement combattue.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la manière dont est dirigée la culture pastorale dans les montagnes. Les alpages forment le trait caractéristique de l'économie rurale de la Suisse et nourrissent, au moins pendant une partie de l'année, presque tous les animaux domestiques du pays, c'est-à-dire tous les moutons, toutes les chèvres, la moitié des chevaux et les trois quarts des bêtes à cornes, en tout plus d'un million et demi de têtes. Afin de faire vivre le nombreux bétail qui est la richesse presque unique des cantons montagneux, il faut de l'herbe l'été et du foin l'hiver, et beaucoup de foin, car la mauvaise saison dure longtemps, — de quatre à six mois, — et elle couvre la terre de plusieurs pieds de neige. Pour répondre aux besoins de toute l'année, les herbages sont divisés en deux catégories très distinctes : les prés à faucher et les pâturages alpestres. Les prés à faucher s'étendent toujours autour des habitations; ce sont ces pelouses d'un vert d'émeraude, d'une végétation

vigoureuse et drue, parfois plantées d'arbres et souvent arrosées, que l'étranger admire près des villages. Les pâturages au contraire ne se trouvent que sur les hauteurs, depuis 4,000 jusqu'à 8,000 pieds, là où l'homme ne réside plus d'une manière permanente. Ces pâturages élevés, on les appelle *alpages,* comme on sait, ou *alpen* dans la Suisse allemande. On distingue trois espèces d'alpes, d'après la hauteur à laquelle elles sont situées. Les unes sont les basses alpes, les alpes de mai, qui s'étalent sur les croupes inférieures des montagnes et dans les endroits bien exposés au soleil. Ce sont celles où la neige disparaît d'abord au printemps : déjà au mois de mai une herbe précoce y croît, serrée et succulente. Elles nourrissent les troupeaux pendant un mois entier, avant leur départ pour la montagne. Plus haut commencent les alpes moyennes, que les bergers nomment *kühalpen* (alpes à vaches). Elles montent jusqu'à 6,000 pieds. Elles sont situées tantôt au fond de quelque étroite vallée dominée de tous côtés par des murailles perpendiculaires ou des crêtes dentelées, tantôt sur des terrasses au haut des escarpemens ou sur leurs rapides versans, tantôt dans le voisinage même des glaciers. C'est là qu'apparaît la flore particulière des hautes régions, toute une merveilleuse variété d'herbes et de plantes qui conservent la vie sous la haute couverture des neiges, et qui donnent une nourriture aromatique, forte et extrêmement favorable à la production d'un bon lait. Enfin, au-dessus de la zone moyenne s'élèvent les hautes alpes, les *schaafalpen* ou alpes à moutons : elles ne s'arrêtent qu'à la limite des neiges éternelles. Au bord des abîmes, sur les pentes à pic, à des hauteurs vertigineuses, la chèvre et le mouton vont disputer au chamois les derniers produits de la végétation.

Le voyageur qui visite la Suisse pendant les mois de la belle saison ne voit presque pas de troupeaux; il cherche en vain ces belles vaches dont chacun parle : on lui dit qu'elles sont sur les alpes, et d'alpes il n'en traverse guère. C'est qu'en effet ces pacages élevés sont situés loin des villages, et les passages à travers les chaînes suivent généralement des gorges trop étroites pour en contenir. Lorsqu'on pénètre dans les solitudes des montagnes, parmi les hautes cimes, on entend tout à coup, au-dessus de soi, — à une hauteur si grande que d'énormes sapins paraissent des arbrisseaux, — le tintement argentin d'une clochette lointaine. C'est là qu'il faut monter pour rencontrer les troupeaux et pour voir se développer les pâturages alpestres dans toute leur beauté. Cependant, en franchissant certains cols, on peut voir se succéder, en de petits échantillons il est vrai, les trois zones superposées. Ainsi, lorsque du lac de Brienz on se dirige vers le Valais par la Grimsel et qu'on remonte la vallée

granitique de l'Aar, les riches herbages par lesquels on s'élève à Guttannen (3,450 pieds) sont fauchés pour la nourriture d'hiver. Ceux qu'on trouve plus haut, parmi les grands sapins, jusqu'au chalet de la Handeck (4,375 pieds), sont des *voralpen*, alpes de mai, fauchées aussi. Après les rochers désolés des Helleplaten, polis par les glaces antédiluviennes, les pâturages qu'on rencontre autour de l'hospice et jusqu'au pied du glacier de l'Aar (5,728 pieds) sont des alpes moyennes où paissent des vaches. Enfin ceux qui s'élèvent au-dessus du glacier de l'Aar (7,000 pieds), aux abords du Finster-Aarhorn, sont des hautes alpes pour les moutons. Il s'en faut néanmoins que ce soient là, dans toute la Suisse, les limites absolues des hauts pâturages. Dans l'Engadine et dans la vallée de Zermatt par exemple, les alpes inférieures sont à 6,000 pieds, les moyennes vont à 7,000, et les alpes à moutons à 8 ou 9,000 pieds, comme on peut le voir sur les contre-forts du Mont-Rose. On trouve même des pâturages à moutons complétement isolés au milieu des glaciers qui les environnent de toutes parts, semblables à des îles de fleurs au sein des vagues solidifiées d'une mer polaire. Ainsi, au centre du grand cirque de neige formé par les cimes multiples de la Bernina, les deux grands glaciers de Rosegg et de Cierva, qui en descendent, entourent complétement l'alpe Agaglioils, où les moutons n'arrivent qu'en traversant la surface perfide de ces grands fleuves pétrifiés. Près de Saas, dans le Valais, au pied des pics du Mischabel, le glacier de Fée enserre un pâturage du même genre, et on connaît assez le *jardin*, près de Chamouny, au fond de la Mer de Glace. Il y a plus encore : certains alpages sont d'un abord tellement difficile qu'il faut y porter les moutons à dos d'homme, ce qui inspirait à Saussure un véritable respect pour l'industrieuse énergie des montagnards. Ainsi des herbages montant par degrés depuis le fond des vallées jusqu'à la zone où toute végétation cesse, voilà ce que la nature offre à l'homme dans ces régions alpines. Comment donc a-t-il su en tirer parti?

Les prés autour des demeures sont à peu près partout parfaitement traités. Ils sont irrigués avec soin dès qu'on peut se procurer de l'eau, et ils reçoivent tout l'engrais que produit le bétail pendant l'hiver. En général, l'eau ne manque pas, car la pente considérable des rivières et des ruisseaux descendant des hauteurs permet de la conduire où l'on veut. Cependant en certains endroits l'irrigation a demandé de grands travaux que les habitans associés n'ont pas hésité à exécuter. Dans le Valais surtout, on peut en voir qui étonnent par leur hardiesse et leur étendue. C'est ainsi qu'on a amené une petite rivière depuis Rawyl jusqu'à Venthone, à une distance de cinq lieues, dans des conduits en bois, tantôt attachés au flanc

des rochers, tantôt franchissant hardiment les vallées, tantôt perçant la montagne. Sans doute il ne faut s'attendre ici à voir rien de pareil aux grandes irrigations de la Lombardie, l'espace manque pour cela; mais d'ordinaire, dans les prairies au fond des petits canaux cachés par les herbes, on entend courir avec un gazouillement charmant une eau vive, toute brillantée des paillettes argentées du mica, qui permet d'irriguer à volonté.

Les prairies des fonds sont engraissées deux fois. On hâte ainsi la végétation, et il le faut, car la bonne saison est courte. Toutes les matières fertilisantes sont généralement recueillies avec grand soin; les étables ont des réservoirs à purin en pierre ou en bois; les vidanges des villes et des bourgs ne se perdent pas, et les habitans des campagnes, qui en apprécient l'efficacité, les achètent à des prix très élevés. Comme la quantité de paille qu'on récolte est insuffisante pour les litières, on la remplace par des aiguilles de sapin ou par des feuilles sèches, et à cet effet on coupe même les branches de certains arbres. Quand à l'automne on voit les prairies toutes noires de l'engrais qu'on y répand, on s'explique la belle herbe verte dont elles se couvrent l'année suivante.

Là où l'on n'a pas d'alpes de mai, on permet au bétail de couper les premières pousses tendres du printemps, dont il fait ses délices après les privations de l'hiver; mais c'est une fâcheuse nécessité, car la première récolte du foin en souffre. On fauche une seconde fois à la fin d'août ou au commencement de septembre, et en octobre les vaches, redescendues des alpes, pâturent encore le regain jusqu'à ce que tombe la neige. La faux qu'on emploie est petite, mais très affilée, et c'est merveille de voir comme les prés sont tondus court: on dirait que le rasoir de quelque barbier géant a passé par là. Les alpes de mai sont la condition d'une bonne exploitation, car, en y mettant de bonne heure les troupeaux, on peut réserver les prés de la vallée uniquement pour le foin. Elles sont fumées comme ces derniers; elles reçoivent tout l'engrais recueilli dans les refuges où le bétail passe la nuit; aussi, après le départ des troupeaux vers les hauteurs, se couvrent-elles d'une herbe assez forte pour qu'elles puissent se faucher une fois, et donner encore après un bon regain à pâturer.

La rentrée du foin est la fête des vallées; c'est leur première, parfois leur unique récolte, et du succès alors obtenu dépendent les bons résultats de l'année. Quand la fenaison est terminée, de joyeux et abondans repas réunissent les faucheurs; le vin ou le *most* (le cidre du pays) circule à la ronde, et des cris de joie annoncent que la provision pour la mauvaise saison est assurée. Le foin qu'on recueille est délicieux; il a une odeur pénétrante et aromatique qui parfume tout

le fenil, et la sécheresse de l'air permet souvent de le rentrer si vite qu'il conserve une belle couleur verte. Dans certaines parties de la Suisse où il pleut souvent, on dépose l'herbe coupée sur une sorte de grand perchoir : c'est un pieu fixé en terre, et traversé à différentes hauteurs par des bâtons disposés en croix. Le foin étalé là-dessus sèche beaucoup plus vite, et n'est pas exposé à pourrir. Une autre phase de la vie pastorale des hauts cantons, c'est le départ pour les alpes, fête aussi, mais attendrie et mêlée d'adieux, car ceux qui partent, époux et enfans, s'exilent pour quatre mois au sein de pics neigeux. La caravane, qui s'élève lentement à travers les prairies verdoyantes et les noirs sapins, forme un charmant tableau : en tête marchent fièrement les deux vaches conductrices, portant la clochette, marque de leur dignité et preuve de leur expérience; leurs têtes sont ornées de fleurs. Les autres vaches les suivent une à une, et le taureau porte, attachée entre les cornes, la chaudière pour cuire le lait. Tout autour de ces animaux paisibles, la bande indisciplinée des chèvres dépense en bonds obliques et folâtres son humeur capricieuse. Puis viennent les petits bergers, qui sonnent de la trompe ou chantent leurs *jodels* aux trilles interminables, et enfin le *senn*, le pâtre principal, avec ses aides, conduisant le cheval chargé de tous les ustensiles nécessaires pour la confection du fromage. Arrivé sur l'alpe, on s'arrête d'abord à l'étage inférieur. C'est là que se trouve la *sennhutte*, le chalet grossier des hauteurs. C'est là aussi que les troupeaux se rassemblent chaque soir et que croît l'herbe la plus grasse et la plus précoce.

Celui qui n'a pas visité les chalets des bergers des Alpes peut difficilement se figurer la sauvage simplicité de ces refuges. Ils sont construits, tantôt en pierres brutes superposées, avec un toit de grandes dalles, quand ils sont situés au-dessus de la zone des forêts ou dans une région qui a été dépouillée de ses arbres, tantôt en gros troncs à peine équarris et placés les uns au-dessus des autres quand on a pu se procurer des sapins. Les chalets en troncs d'arbres, dont les joints ont été remplis de mousse, sont bien meilleurs que ceux en pierre; ils sont plus chauds et moins humides. L'intérieur se compose d'une grande place où se fait le fromage et d'une étable pour les cochons, au-dessus de laquelle on étend le foin qui sert de couche aux bergers. Dans l'unique pièce, point de cheminée, la fumée sort par les fentes du toit; point de fenêtre, la lumière entre par la porte ouverte; point de meubles, sauf peut-être un banc grossier ou une pierre qui tient lieu de siége et de table; point d'ustensiles de cuisine, sauf une écuelle et quelques cuillers en bois; — sous les pieds, la terre nue; sur la tête, quelques planches juxtaposées à travers lesquelles passe en sifflant l'âpre vent

des glaciers; dans un coin, au-dessus du foyer, une petite grue en bois, tournant dans des tourillons, à laquelle est suspendue une grande chaudière où l'on chauffe le lait pour faire le fromage. Dans le mobilier, on le voit, point de superflu; on s'étonne du peu qu'il faut à l'homme pour suffire à ses besoins, quand on songe à l'innombrable quantité d'objets qu'ailleurs il nomme indispensables. Tout dans ce rustique intérieur est noirci par la fumée, excepté pourtant les seaux en bois, la baratte, et ce qui est nécessaire pour recevoir et conserver le lait. Sur les alpes où on fait du beurre, les chalets sont ordinairement appuyés à un rocher, où l'on creuse une laiterie, souvent rafraîchie par quelque crevasse qui communique au loin avec l'air extérieur. Ces ventilateurs naturels servent de baromètre : aussi longtemps qu'il en sort un air froid, c'est signe de beau temps; si le courant s'attiédit, c'est qu'il va pleuvoir.

Un troupeau se compose ordinairement de 25 à 30 vaches à lait, sans compter le jeune bétail, de quelques cochons qu'on engraisse avec le petit-lait, et de quelques poulains. Le personnel régulier attaché à ce troupeau est de quatre personnes : le maître (*senn*, *alpadore* dans le Tessin) qui dirige la manipulation des produits et qui en tient note, son aide (*junger*) qui prépare le fromage de chèvre, l'ami (*der freund*) qui va dans la vallée chercher les provisions de bois, de pain, de sel, et qui y transporte les lourds fromages, enfin le jeune pâtre (*kühbub*) qui suit tout le jour le bétail. Voilà le nombre de personnes qu'exige une bonne division du travail; mais quand l'alpe est petite et le troupeau peu nombreux, le personnel se réduit à proportion, et souvent un berger doit remplir toutes les fonctions à lui seul; c'est alors, on le devine, une rude besogne. Les vaches appartiennent d'ordinaire à différens propriétaires : l'un en a cinq ou six, l'autre n'en a qu'une, mais tout le lait est mis en commun et les produits partagés, à la fin de la saison, d'après le nombre de vaches que chacun possède et aussi d'après le lait que donne chacune d'elles. C'est un compte à établir par le *senn*, qui est rétribué en argent ou en nature, ainsi que ses aides. Deux ou trois fois pendant la saison, les ayant-droit montent tous ensemble sur l'alpe, et vont constater par eux-mêmes, en présence les uns des autres, le produit de chaque bête; par cette espèce de procès-verbal, toute contestation est évitée. C'est le même principe d'association que celui des *fruitières* ou *fromageries*, si répandues même hors des Alpes, dans le Jura et dans les cantons de Vaud et de Fribourg. Chacun de ces cantons en compte plus de 500, et ces utiles sociétés s'établissent de plus en plus dans tout le pays. Parfois le *senn* entreprend l'exploitation à ses risques et périls; il loue l'alpe

et donne une somme déterminée à l'avance pour chaque tête qu'on lui confie.

Si maintenant on suit de plus près les montagnards au sein des solitudes alpestres où ils passent la belle saison, on se transporte aisément par l'imagination aux époques reculées où la race arienne menait encore une existence semblable, dont les racines de sa langue nous ont transmis les naïves images. La vie du *senn* et de ses compagnons est bien en effet celle de ces pasteurs primitifs. Du lait, du fromage, un peu de riz ou de farine de maïs, et du pain vieux de six mois ou d'un an, voilà leur ordinaire. Par le beau temps, leur travail n'est pas rude : il consiste à traire les vaches deux fois par jour, à transformer le lait en beurre ou en fromage et à surveiller le troupeau; mais par le mauvais temps tout change. Quand un orage éclate dans les hautes montagnes, que la grêle et le vent fouettent l'alpe avec furie, et que les roulemens du tonnerre, répercutés par les rochers, semblent annoncer quelque formidable convulsion de la nature, les troupeaux s'épouvantent, les vaches fuient au hasard, la queue dressée, l'œil hagard, droit devant elles, sans voir les précipices où elles peuvent rouler : il faut alors que les bergers arrêtent ces animaux éperdus, qu'ils les calment et les ramènent vers la hutte. Ils n'y parviennent pas toujours : il arrive que des vaches sont tuées ainsi en tombant de rochers à pic, et que même des hommes périssent en voulant les contenir ou les chercher. Ces accidens seraient moins fréquens, si tous les alpages possédaient des refuges pour les troupeaux, et si on avait soin de les y faire rentrer dès que le gros temps menace. Malheureusement beaucoup de hauts pâturages en manquent, là surtout où le bois devient rare. Dans plusieurs cantons, on a mis sous la protection de la loi de vieux sapins qui servent d'abri au bétail pendant les orages, et qu'on nomme pour ce motif *Wettertannen*. Un règlement récent, émané de la législature du canton de Glaris, va jusqu'à ordonner qu'à l'avenir toute alpe sera pourvue d'un refuge en pierre ou en bois. Aujourd'hui, pendant les grandes chaleurs, les vaches, incommodées des mouches et des rayons du soleil réfléchis par les parois des rochers, gravissent les escarpemens les plus abrupts pour s'y baigner dans l'air frais qui souffle toujours sur les sommets, et là aussi elles s'exposent à être précipitées dans les profondeurs des ravins.

Quand le troupeau a mangé toute l'herbe qui croît à la hauteur du chalet, il monte d'un étage, et trouve de nouveau dans cette région plus froide une nourriture tendre et une végétation fraîchement épanouie. Ainsi, s'élevant toujours plus haut à mesure que la zone inférieure est rasée et que la saison avance, il arrive vers la fin

de l'été à la limite des pâturages qui lui sont destinés. C'est là qu'il trouve les plantes les plus aromatiques, celles qui donnent le lait le meilleur et le plus crémeux. Le nombre est encore assez grand des espèces qui, sur ces hautes alpes, font à la fois les délices des troupeaux et la joie du botaniste. Celles que les bergers estiment surtout sont la branche-ursine (*meum mutellina*), dont l'ours mange la racine, et dont la marmotte fait du foin pour se nourrir l'hiver dans son terrier, une espèce de plantain aux feuilles étroites, mais à racine énorme (*plantago alpina*), un vrai type de plante alpine, deux ou trois espèces d'alchemille (*alchemilla alpina, pentaphylla et moschata*), quelques papilionacées (*trifolium alpinum, medicago minima*, etc.), plusieurs graminées qui montent moins haut que les dicotylédonées, mais dont on trouve jusque près des neiges une espèce vivipare très curieuse, la *poa alpina vivipara*, et une autre d'excellente qualité, le *phleum alpinum*, enfin des carex et des luzulées, parmi lesquelles la *luzula spadicea* est particulièrement recherchée par le bétail. Auprès des chalets, dans les endroits souvent engraissés, se développe une végétation plus plantureuse et moins fine; il s'y mêle aussi fréquemment des espèces dangereuses : l'aconit, la jusquiame, la renoncule des montagnes, l'anémone alpine, la digitale, etc. Les vaches les évitent, mais les jeunes bêtes en mangent parfois au grand détriment de leur santé, et il serait à désirer que les pâtres, qui connaissent bien ces plantes, les extirpassent avec soin. Il semble d'abord que dans les alpes les troupeaux ne doivent trouver que difficilement de quoi se désaltérer. On croirait en effet que sur ces pentes rapides, sur ces terrasses suspendues au haut des murs de rochers qui enceignent les vallées, sur ces amphithéâtres gigantesques qui se perdent dans les nues, les fontaines doivent absolument faire défaut; il n'en est rien pourtant. Nulle part elles ne jaillissent aussi nombreuses et aussi pures. On ne peut faire un pas sans rencontrer, soit quelque filet cristallin qui précipite sa course vers la rivière, soit quelque marais tourbeux où l'on risque de se mouiller plus que le pied. Les eaux des neiges, des glaciers ou du ciel filtrent doucement en terre, rencontrent quelque couche imperméable, suivent la déclivité et viennent sourdre enfin à mi-côte des hauteurs et même bien près des cimes. Souvent les bergers recueillent l'une de ces sources, et la conduisent, au moyen de sapins forés, dans un grand tronc creusé en forme d'abreuvoir. D'ailleurs les petits lacs ne manquent pas, et le bétail aime à s'abreuver dans leurs eaux fraîches et transparentes.

Arrivées à l'extrémité de leur domaine, vers la fin du mois d'août, les vaches commencent à descendre. Elles reviennent lentement sur leurs pas, et s'arrêtent encore quelques jours à chaque étage précé-

demment gravi, pour se nourrir des plantes tardives et de celles qui ont donné une seconde pousse. Vers la mi-septembre, elles quittent les hauteurs et retournent dans les alpes de mai. Enfin elles profitent encore des derniers beaux jours de la saison pour manger le regain des prés à faucher, jusqu'à ce que l'hiver les confine définitivement dans l'étable, où elles trouvent le foin odorant que la prévoyance de leur maître a préparé pour elles pendant l'été. Ainsi se termine le cercle de ces migrations périodiques, dont le progrès de la végétation et la marche d'abord ascendante, puis descendante du soleil déterminent les étapes. Malheureusement le mauvais temps vient quelquefois en interrompre la succession régulière. Au milieu de la belle saison, un orage survient; la température se refroidit subitement, et en plein mois de juillet ou d'août les pâturages élevés disparaissent sous une épaisse couche de neige. En vue de cette éventualité, les chalets sont toujours pourvus d'une petite provision de foin; mais si les herbages ne sont pas bientôt dégagés de la couche intempestive de frimas qui les dérobe à la dent des troupeaux, il faut faire descendre ceux-ci en attendant que la neige fonde, et ce retour anticipé dans les prairies inférieures est toujours accompagné d'une certaine perte sur la récolte du foin et de beaucoup de fatigues pour les bergers.

Au-dessus des alpes à vaches s'élèvent, avons-nous dit, les alpes à moutons. Elles sont généralement situées sur des pentes si rapides, sur des escarpemens si dangereux, qu'on n'ose y aventurer les bêtes à cornes, malgré l'habitude qu'elles ont de gravir les montagnes. La neige n'abandonne ces pâturages qu'à la fin de juin ou au commencement de juillet. La flore y est déjà très réduite et n'acquiert qu'un faible développement. Toutes les plantes rampent le long du sol et semblent concentrer leur vitalité dans les grandes racines qu'elles enfoncent profondément en terre. Les espèces sont représentées par des variétés naines, et les arbres mêmes atteignent à peine la taille d'un pouce, comme le *salix alpina*, le *betula nana*, qui n'apparaît guère ailleurs que dans les tourbières de la Laponie, l'*alnus viridis*, l'aune nain qui tapisse les pentes jusqu'aux abords des neiges, ou le petit genévrier, *juniperus nana*, qui à la Bernina dépasse l'altitude de 8,000 pieds. C'est parmi les pierres tombées des sommets, dans les couloirs entre des rochers, sur des déclivités en apparence inabordables, que les moutons doivent chercher leur nourriture. Ils restent sur ces alpes jusqu'à ce que la neige les chasse vers la plaine. Généralement on ne leur construit pas d'abri, et dans les mauvais temps il faut qu'ils cherchent un refuge sous quelque roche qui surplombe; le berger qui les garde a seul un petit chalet où il passe la nuit. Il doit parfois conduire son troupeau

dans des solitudes si sauvages et si écartées, qu'il reste plusieurs semaines sans voir personne. C'est ainsi que dans le Berner-Oberland, au pied de l'Eiger, il est une alpe si éloignée de la vallée de Grindelwald, que les deux bergers qui y résident demeurent pendant deux mois complétement isolés, sans autre visite que celle des intrépides touristes qui tentent par les glaciers le difficile passage du Straleck. Dans certains endroits, les moutons sont entièrement abandonnés à eux-mêmes, comme par exemple dans la vallée de Zermatt et au-dessus des grands glaciers d'Aletsch. Ils vivent là pour ainsi dire à l'état sauvage; seulement un berger va de temps en temps leur porter le sel dont ils ont besoin. Parmi les pâturages à moutons, quelques-uns sont si étendus qu'ils nourrissent plusieurs milliers de ces animaux. Le Gaulischaafberg, dans l'Urbachthal, peut donner l'idée de ce genre d'alpages. Le mouton est, comme on le voit, l'objet de peu de soins en Suisse : aussi les races ovines ne présentent-elles rien de remarquable. Elles livrent une bonne viande de boucherie et une laine grossière. On a essayé de les améliorer par le croisement avec des races étrangères, mais il paraît que les rudes épreuves auxquelles ces animaux sont soumis dans les alpes ont fait échouer les tentatives commencées. La vallée de Frutigen, dans le canton de Berne, fait exception au reste de la Suisse, car on y soigne particulièrement l'élevage des bêtes à laine, qui appartiennent à une race spéciale très estimée, et dont les toisons servent à faire sur place une sorte d'étoffe destinée aux jupons des paysannes. La race ovine compte en tout environ 400,000 têtes.

Généralement l'étendue des hauts pâturages est proportionnée à celle des prés inférieurs. Pourtant dans quelques districts, notamment dans le canton des Grisons, il n'en est pas ainsi. Dans la partie supérieure du pays, le fond des vallées est très resserré, et les croupes des montagnes au contraire sont très étendues; par suite, les habitans, qui récoltent peu de foin, ne peuvent nourrir l'hiver assez de moutons pour profiter utilement durant l'été de tous les herbages des hauteurs : afin d'en tirer parti, ils les louent à des bergers lombards de la province de Bergame, qui amènent leurs troupeaux sur les alpes de la Suisse. C'est une singulière rencontre dans les paysages si pittoresques de l'Engadine ou du Rheinwald que celle de ces Bergamasques au teint brun, aux longs cheveux noirs bouclés, au chapeau calabrais, avec leurs grands moutons à oreilles pendantes et leur mulet portant tout leur mobilier. On dirait des brigands siciliens transportés au milieu des glaciers du nord, et cependant ils sont doux, probes et industrieux; ils font d'excellent fromage, et au retour, vers la mi-septembre, ils vendent les toisons à Borgofesio, où se tient un marché de laine important. On estime

que dans les Grisons arrivent 40 ou 45,000 moutons bergamasques, pour lesquels les communes, propriétaires des pâturages, reçoivent de 40 c. à 1 fr. 50 c. par tête. La recette totale monte à une quarantaine de mille francs; mais comme le mouton s'attaque volontiers aux jeunes pousses des arbres et empêche ainsi le repeuplement des forêts, il se produit à cette heure un vif mouvement d'opposition contre les troupeaux étrangers, et déjà plusieurs alpes leur ont été enlevées.

En dehors des trois espèces de pâturages que nous venons de décrire, il est encore certains escarpemens si périlleux que le mouton même ne s'y aventure pas. Là ose gravir le montagnard, une faux à la main, pour faire la récolte du *foin sauvage* (*wildheu*). Comme l'homme n'a pu tracer au milieu des abîmes la limite de la propriété privée, l'herbe qui croît dans ces lieux presque inaccessibles est à Dieu, c'est-à-dire aux pauvres; mais les pauvres ici ont tous une vache, des chèvres ou des moutons : il leur faut donc du foin. Jusqu'au 13 août, nul ne peut faucher; à partir de ce jour, celui qui occupe le premier une place où pousse l'herbe sauvage a le droit de la couper. C'est donc à qui partira le plus matin pour la laborieuse expédition. Malgré cette compétition, les querelles sont rares, et au lever du soleil chacun, accroché à la pente qu'il a conquise, pousse des cris de joie ou fait retentir la corne des Alpes. Pour se livrer à leur dangereux travail, les *wildheuers*, les faucheurs de foin sauvage, s'attachent au pied des pointes en fer qui les empêchent de rouler au fond des précipices, et malgré cette précaution les accidens ne sont pas rares. Lorsque la fenaison est terminée, il s'agit de faire descendre le foin dans la vallée. Si la provision est rassemblée au bord d'un escarpement à pic, rien de plus facile : on lie le foin en bottes qu'on lance dans le ravin; mais d'autres fois il faut attendre l'hiver, et jusque-là on met la récolte en meules maintenues par des pierres ou des branches de sapin. Quand la neige partout étendue a comblé les creux du terrain et rendu tous les chemins abordables, de hardis jeunes gens montent avec des traîneaux, y placent le foin et se lancent sur les déclivités des montagnes avec la rapidité de l'avalanche. C'est un des plaisirs de la mauvaise saison, accompagné, il est vrai, de beaucoup de fatigues et de dangers réels. Le foin si laborieusement conquis a d'abord le grand avantage de ne rien coûter que la peine de le faucher; ensuite il fait profiter la vallée de la végétation perdue des hauteurs, et en augmentant la quantité du fumier il empêche l'épuisement des prés inférieurs. Sans le foin sauvage, une foule de petites gens seraient ruinés, et le chiffre du bétail s'abaisserait notablement.

On estime que les alpages contribuent au produit total qu'en Suisse on obtient du lait dans la proportion de 27 francs par *juchart* de 36 ares, sans compter la nourriture qu'ils livrent l'été à cent mille chevaux et à un demi-million de moutons; cela ferait donc en tout un produit d'à peu près 100 francs par hectare. C'est beaucoup pour des terrains d'une situation si exceptionnelle et où la végétation n'a qu'une durée de quatre mois au plus.

Si, dans les cantons alpestres, la culture pastorale offre certaines particularités qu'on ne rencontre pas ailleurs, l'organisation de la propriété a de même quelques traits caractéristiques qui méritent attention. Très peu d'alpages appartiennent à une seule personne; presque tous sont des biens communs ou indivis, mais dans cette indivision même il existe plusieurs degrés. Il y a tout d'abord une distinction à faire entre les alpages appartenant aux paroisses et ceux dont les parts indivises appartiennent à des particuliers. Ceux de la première classe sont de beaucoup les plus nombreux. Point de commune ou de groupe de communes qui ne possède une grande étendue de hauts pâturages. Dans les alpages communaux; il y a trois catégories qui se distinguent d'après la manière dont la jouissance en est réglée. Les uns sont exclusivement réservés aux pauvres ou à ceux qui sont considérés comme tels; leur accorder le droit de faire paître leur bétail, telle est la forme que prend ici la bienfaisance publique, et certes elle ne suppose pas une misère bien profonde chez ceux qu'elle a pour but de secourir. La jouissance de la seconde espèce d'alpages revient à tous les habitans de la commune, et chacun a le droit d'envoyer au pâturage tous les animaux domestiques qu'il a nourris pendant l'hiver. Il est probable qu'autrefois c'était là la règle générale; mais quand la population s'est accrue et que le chiffre des bêtes à cornes a augmenté, il a fallu en arriver à des règlemens plus sévères. C'est alors qu'ont pris naissance ceux qui caractérisent le troisième genre d'alpages. La jouissance de ceux-ci est attachée à la possession d'un bien dans la vallée. Les prés à faucher sont divisés en autant de parcelles fictives qu'ils peuvent entretenir de vaches l'hiver, et le nombre de ces parcelles que chacun possède détermine le nombre de têtes de bétail qu'il a le droit d'envoyer sur les alpes pendant l'été. On ne peut jamais, en aucun cas, y faire paître une bête qu'on n'a pas entretenue l'hiver. Comme les pâturages ne sont pas tous d'égale qualité, les mêmes troupeaux ne sont pas dirigés chaque année vers les mêmes endroits : il s'établit une rotation continuelle, de manière à n'avantager personne. Le nombre de moutons et de bêtes à cornes auquel chaque alpe peut donner la nourriture est aussi strictement limité. Les alpages indivis appartenant à des particuliers sont censés contenir autant de

parts qu'ils peuvent nourrir de vaches, et chacune de ces parts forme une propriété qu'on a la faculté de vendre ou de louer à son gré. Les coïntéressés se réunissent une fois par an pour nommer un directeur de l'alpe, *alpenmeister*, et pour régler les travaux qui sont à exécuter. Chaque alpe a son règlement, auquel les copropriétaires sont tenus de se soumettre. Ces sortes de biens sont de droit indivisibles, et en effet une exploitation commune paraît seule possible. Un usage en vigueur dans beaucoup de communes est celui qui interdit la jouissance des alpages au bétail étranger à la localité d'après le principe : « la montagne ne peut recevoir que ce qui vient de la vallée. » Sans doute un semblable règlement est une entrave à la libre disposition des biens, mais il est dicté par un principe sagement conservateur. Il faut nécessairement qu'il existe un certain équilibre entre l'étendue des hauts pâturages et celle des prairies inférieures. Si les habitans d'une commune étaient privés de la jouissance d'une partie de leurs alpes, ils devraient consacrer au pâturage d'été une proportion équivalente de leurs prés à faucher, et ils ne pourraient plus entretenir la même quantité de bétail. Les plus pauvres seraient obligés d'émigrer, et le village perdrait la moitié de sa population. Le régime actuel maintient une certaine égalité dans le partage des biens, rend l'extrême misère impossible et assure à chacun les moyens de vivre en travaillant, toutes conditions très favorables au maintien de la démocratie.

En parlant des pâturages des hautes alpes, on ne peut oublier un phénomène atmosphérique qui en rend seul l'exploitation possible. Il s'agit du vent du sud qu'on appelle *föhn*; c'est le courant d'air chaud qui, prenant naissance sur les sables brûlans du Sahara, épouvante les caravanes en Afrique sous le nom de simoun, passe la Méditerranée, énerve, abat en passant les populations italiennes qui maudissent le sirocco, et, traversant les Alpes, débouche en Suisse, où les montagnards bénissent son arrivée. Le mot de *föhn* a la même racine que le nom latin *Favonius*. C'est toujours le vent du midi que chantait Horace :

Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni,...

et il produit encore le même effet. Au printemps, il fond les neiges avec une rapidité prodigieuse. Le long hiver en a entassé dans les vallées et sur les montagnes des masses énormes; le *föhn* commence à se faire sentir; il amène une chaleur de 25 à 30 degrés; l'air s'adoucit, s'échauffe comme par enchantement, le vent tiède continue à souffler pendant quatre ou cinq jours de suite. L'atmosphère est alors d'une pureté admirable; l'épaisse couche glacée qui

couvrait la terre se liquéfie donc bientôt, et mille filets d'eau vont grossir les torrens longtemps muets qui reprennent leur course et leurs sourds grondemens. Tout renaît, tout verdit; l'herbe pousse, les fleurs s'ouvrent, et les troupeaux sortent joyeux de l'étable, délivrés d'une réclusion de cinq mois. Débarrassée de son linceul polaire par la douce haleine du midi, la nature entière s'épanouit, comme si une fée bienfaisante l'avait touchée de sa baguette. Le mythe antique s'impose à l'esprit, et l'on ne peut s'empêcher de dire : C'est Flore qui revient précédée par les zéphyrs. Le *föhn* fait plus d'effet sur la neige en un jour que le soleil en huit. Il en fond de trois à quatre pieds en vingt-quatre heures, car il agit nuit et jour. En automne, il mûrit les fruits et les moissons, sèche même à l'ombre le foin du regain et les pommes pendues le long des chalets pour la provision de l'hiver. « Sans le *föhn*, dit le Grison, ni le bon Dieu ni le soleil d'or ne peuvent rien. » Il est certain que sans l'influence de ce courant d'air brûlant, la neige se maintiendrait tout l'été sur les hautes alpes, et les glaciers grandiraient sans cesse, envahissant toutes les vallées. Il y eut un temps dans l'une des dernières époques géologiques où il en était ainsi. De gigantesques glaciers remplissaient les vallées du Rhin, du Rhône, de l'Aar, de la Reuss, jusqu'au pied du Jura, comme l'attestent encore les blocs erratiques transportés au loin et les rainures polies produites, à des hauteurs considérables, dans le flanc des montagnes latérales par le frottement des moraines et des débris qu'entraînait la marche séculaire des glaces. C'est le *föhn*, affirme-t-on, qui en naissant a délivré la Suisse de sa température boréale, et le *föhn* est né au moment où le Sahara, sortant des flots de l'océan équatorial, est venu exposer aux rayons des tropiques ses immenses plaines de sable si facilement réchauffées (1). C'est en tout cas au doux *favonius* que la Suisse doit maintenant ses beaux pâturages des hauteurs; mais s'il est le bon génie du pays, il exerce aussi, dans ses jours de fureur, d'épouvantables ravages : parfois il souffle avec une violence dont on ne peut se faire une idée. Franchissant les sommets des Alpes, il s'abat dans les vallées dirigées du sud au nord avec la rapidité de la foudre; il brise les arbres, enlève les toits, couche les récoltes, soulève les flots des lacs et y abîme les barques imprudentes. Comme il est brûlant et sec, il dessèche tout : les fleurs se fanent, les plantes languissent, les charpentes se retirent, craquent et prennent feu à la moindre étincelle. C'est ainsi que toute la ville de Glaris fut réduite en cendres en 1861. Dans les lieux les plus

(1) La France ne peut sentir au même degré que l'Italie et la Suisse les effets du vent du Sahara, parce que le grand massif de l'Atlas l'arrête en Afrique même, tandis que cette haute chaîne s'abaisse en face de la Sicile, de l'Italie et de la Suisse.

exposés, quand le *föhn* souffle, tous les feux doivent être éteints; on ne peut même cuire ses repas, et des gardes préposés par les communes font observer ces règlemens, dont personne ne conteste l'utilité.

II.

Après les pâturages viennent les forêts, qui occupent une étendue presque aussi grande, 712,800 hectares, ce qui fait 18 pour 100 du territoire de la Suisse (1), et à peu près 1 hectare 1/2 par famille. Chose singulière et en même temps fâcheuse, ce ne sont point les cantons des montagnes qui sont les plus boisés. Ainsi ceux d'Uri, de Schwyz, Unterwalden, Tessin, Glaris, Berne, ont moins de forêts que ceux de Schaffhouse, Bâle, Soleure, Zurich, Argovie, Vaud et Thurgovie. Il est vrai qu'il faut déduire de la superficie des premiers la place occupée par les hautes chaînes où les arbres ne croissent plus; mais d'un autre côté la part réservée à la charrue y est extrêmement réduite, et plus le pays est entrecoupé de ravins, de hauteurs abruptes et de rochers à pic, plus les vallées ont besoin de la protection que les massifs boisés peuvent seuls leur assurer. C'est surtout dans la composition des forêts qu'on peut suivre, d'étage en étage, l'influence de l'échelle des altitudes qui détermine presque uniquement en Suisse les différens modes d'exploitation des productions végétales. Dans ce pays de contrastes, où l'on rencontre dans les limites étroites de quelques lieues toutes les gradations de climat, depuis la douce température de l'Europe méridionale jusqu'aux glaces éternelles des régions arctiques, l'agronome doit souvent interroger le botaniste, et sans ses indications, il ne se ferait qu'une idée imparfaite des richesses que la nature offre ici aux besoins de l'homme.

Le premier arbre qu'on trouve immédiatement au-dessous de la région des neiges permanentes est le pin rampant (*pinus mugho*). A côté des rhododendrons, il étale le long du sol ses branches, en tout sens ramifiées, hérissées, entremêlées, qui recouvrent d'un épais manteau de verdure foncée les parois des montagnes où il croît. Il s'accroche dans les fentes des pierres, il se couche, il se tord, et n'élève enfin sa tige qu'à six ou huit pieds de hauteur. Il suit ordinairement la direction de la pente, et se projette ainsi au-dessus des précipices, qu'il borde d'un ourlet verdoyant. Ce serait une essence précieuse, si elle acquérait plus de développement;

(1) La Suisse n'a donc de boisé que le sixième de son territoire, tandis que la Prusse en a le cinquième, l'Autriche un quart, la Bavière et le Wurtemberg un tiers; mais elle a plus de forêts que l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne ou la Belgique.

mais ce nain de la famille des résineux ne livre guère qu'un peu de bois à brûler aux pâtres des alpes à moutons. A deux cents pieds plus bas commencent à se montrer deux espèces d'arbres très différens d'aspect, mais également utiles, l'arole (*pinus cembro*) et le mélèze (*larix europæa*). L'arole, aux rameaux d'un vert sombre, se mêle d'ordinaire aux mélèzes, dont les aiguilles, petites, fines, légères, et d'une teinte si douce, se renouvellent à chaque printemps. Ces deux arbres semblent préférer les hautes croupes de formation cristalline, et pour les voir dans toute leur beauté il faut les chercher dans les vallées sauvages des Grisons, dans les gorges latérales de l'Engadine surtout. Là ils forment de vastes forêts où l'on peut errer des jours entiers, et où des races d'animaux, partout ailleurs éteintes, trouvent encore un dernier asile, entre autres le gigantesque coq des bois, le tétras, aux cris retentissans, qui le trahissent à l'époque des amours, et l'ours brun, qu'on vient traquer jusque dans ces solitudes pour en peupler les fosses de Berne. L'arole croît avec une lenteur extrême : pour former un beau fût, il faut cinq ou six siècles. Il porte un gros cône arrondi qui contient des amandes douces que se disputent les aigles et les jeunes pâtres. Son bois résineux, d'un grain très serré, est extrêmement précieux, et l'on s'en sert pour lambrisser les chambres, qu'il orne de ses belles teintes brunes et qu'il parfume d'une douce odeur d'aromate. Le mélèze est moins recherché pour les ouvrages de boiserie, mais il résiste admirablement aux intempéries de l'air, et dans les premières années il croît extrêmement vite. Fortement implanté par ses longues racines traçantes, il résiste à toute la violence des tempêtes sur les escarpemens les plus exposés, et jamais ses branches flexibles ne se brisent sous le poids des neiges. L'arole et le mélèze se plaisent au milieu des frimas d'un hiver de huit mois et dans l'air raréfié des hautes chaînes : à moins qu'on ne les y plante, ils ne descendent pas dans les vallées inférieures (1), et ils forment encore des massifs jusqu'à 6,200 pieds sur le versant nord et 7,000 pieds sur le versant sud. L'épicéa est le conifère le plus répandu. On le trouve à peu près partout, mais principalement sur les montagnes calcaires, qu'il orne de ses élégantes pyramides de rameaux superposés, d'un vert presque noir. Le sapin argenté avec ses aiguilles striées de

(1) Comme le mélèze réunit deux qualités qui d'ordinaire s'excluent, — une croissance rapide et un bois très durable, — on en a beaucoup planté, même dans des pays peu élevés, comme en Allemagne et en Belgique. Dans ces régions basses, il croît d'abord très vite, mais vers trente ans il se met en graines et cesse de se développer. Arbre mystérieux, dit avec raison je ne sais quel traité de sylviculture, on ne peut deviner ce qui lui convient. Brantôme, invoquant l'autorité de César, raconte que le bois de mélèze est incombustible : il n'en est rien.

filets blanchâtres, le pin sylvestre aux branches rigides d'un vert glauque, accompagnent l'épicéa jusque vers 6,000 ou 6,500 pieds; mais partout on les rencontre en moindre abondance. Ce sont les résineux qui constituent en Suisse la beauté du paysage et la richesse du montagnard; ils lui fournissent les matériaux nécessaires pour élever les parois de sa demeure, la couvrir, la chauffer, chose essentielle au milieu des frimas, pour fabriquer tous ses meubles, ses outils, les clôtures de ses prés, les conduits de ses fontaines, etc. Cette énumération indique assez que sans ces arbres, qui croissent dans les fentes des rochers et résistent aux froids les plus vifs, les hautes vallées seraient inhabitables.

Parmi les arbres à feuilles caduques, le hêtre est le plus commun. Il n'apparaît qu'exceptionnellement dans la zone alpestre, où il s'élève par endroits jusqu'à 4,500 pieds, dans le canton du Tessin par exemple. Ce n'est que dans la région inférieure qu'il forme des massifs boisés. On le rencontre principalement sur le terrain de la molasse et du calcaire, notamment dans le Jura. Dans beaucoup de localités, on recueille ses feuilles pour remplacer la paille, qui fait généralement défaut. Celles de l'érable servent au même usage. Le chêne, si commun dans toutes les forêts de l'Europe centrale, est extrêmement rare dans toute la Suisse, et les chemins de fer, qui en réclament le bois pour leurs billes, l'ont presque entièrement fait disparaître. Les deux espèces de bouleaux, les *betula alba* et *nana*, et l'aune dans sa forme alpine accompagnent les résineux jusque vers la limite des neiges; mais avec leurs branches rampantes et rabougries, leurs formes naines, ils n'ont d'autre utilité que de retenir les terres sur les déclivités des montagnes et d'empêcher la formation des avalanches. Aux bords des cours d'eau s'élancent le tremble, qui monte jusqu'à 5,000 pieds le long de l'Inn, et le frêne, qui a une certaine importance pour l'étable, parce que, dans plusieurs vallées, son feuillage, séché comme du foin, sert l'hiver de nourriture au bétail. Telles sont les principales essences qu'on trouve en Suisse; mais celles à feuilles persistantes l'emportent de beaucoup sur les autres pour la masse et pour la qualité de leurs produits.

La plupart des forêts appartiennent aux communes. Les différens cantons en possèdent tout au plus la vingtième partie, et les particuliers n'en ont guère davantage. Dans les régions bien boisées, les forêts communales sont encore assez étendues pour fournir largement et sans mesure aux habitans le bois de chauffage et de construction dont ils ont besoin. Dans les districts où les forêts deviennent plus rares, on procède avec plus de ménagement, et la quantité de bois dont chaque ménage peut disposer est strictement limitée. Même

avec ces restrictions, on comprend quel énorme avantage c'est pour les habitans de la campagne de pouvoir obtenir gratuitement les matériaux nécessaires pour entretenir ou rebâtir leur demeure, et les moyens de la tenir chaude pendant les longs hivers. On estime que chaque famille consomme en moyenne par an 2 1/2 *klafters* cubes (le *klafter* équivaut à 5,83 stères), ce qui fait en tout, pour les 485,087 ménages qu'accusait la statistique de 1853, un total de 1,212,718 *klafters*, estimés 25 francs le *klafter*. En ajoutant une exportation annuelle de bois d'une valeur de 10 millions, on obtient, pour le produit annuel des 712,800 hectares de forêt que possède la Suisse, une somme de 40 millions de francs ou environ 56 francs par hectare (1). Ce produit est sans doute très beau; malheureusement il n'est réalisé qu'aux dépens du capital forestier. En effet, d'après les calculs du département de l'intérieur, on estime qu'on ne peut régulièrement obtenir de chaque *juchart* de 36 ares qu'à peu près un demi-*klafter* de bois, tandis qu'on en abat 67 centièmes de *klafter*. L'excès de la consommation menace donc l'avenir des forêts; on n'en est point étonné quand on songe que le bois est à peu près l'unique moyen de chauffage, non-seulement dans les foyers domestiques, mais dans les usines, dans les bateaux à vapeur, dans les locomotives mêmes, et que, dans une grande partie de la Suisse, les murs, les toits des maisons, des granges, des étables, les clôtures et les conduits d'eau sont uniquement en bois. A mesure que l'industrie se développe, le besoin du combustible augmente; on le paie à des prix plus élevés, et les causes qui poussent les communes et les particuliers à forcer les coupes agissent avec plus d'intensité. D'autre part, il est vrai, la cherté du bois et l'extension du réseau ferré permettront au charbon étranger de pénétrer en Suisse et de remplacer de plus en plus le bois. L'importation de la houille monte déjà à 70,000 tonnes.

Les funestes effets du déboisement dans les pays de montagnes ont été si souvent et si bien décrits qu'il est inutile d'y insister ici. Nulle part la destruction des forêts ne peut occasionner plus de désastres que dans les hauts cantons, tous couverts de crêtes abruptes et de vallées profondément déchirées. Que dans les gorges alpestres certains bois protecteurs soient abattus, et en quelques années l'aspect du pays change, la montagne se pèle, les versans se ravinent, la terre végétale des pentes gazonnées est emportée par les eaux; il ne reste plus que le rocher nu, et dans les vallées les terres cultivées disparaissent sous les débris qu'entraînent les tor-

(1) D'après M. J. Clavé, l'hectare de forêt ne produit en France que 34 francs et en Prusse que 22 francs seulement; mais il est à remarquer que les bois de la Suisse sont presque tous des futaies peuplées d'arbres séculaires.

rens. La vallée du Rhin en amont du lac de Constance, celle de la Nolla derrière Tusis, celle d'Urseren dans le canton d'Uri, la plupart des vallées du Tessin, sont de tristes exemples de ces irréparables dévastations. Une autre conséquence de la diminution des massifs boisés particulière à la Suisse, c'est que le climat se refroidit et que par suite le niveau de la végétation arborescente descend. En maints endroits, entre autres aux passages de la Fluela et du Juliers, le voyageur est frappé de voir d'énormes troncs morts, noircis par les tempêtes, squelettes séculaires d'arbres jadis vigoureux, qui ont vécu là où depuis longtemps il a cessé d'en croître. Les glaciers aussi avancent et tendent à regagner le terrain qu'ils ont perdu à la cessation de la période *glaciaire*. Naguère encore on attaquait les forêts sans ménagement, on coupait à blanc, et les chèvres arrêtaient radicalement toute espèce de repeuplement. On cite une commune des Grisons qui, voulant transformer un bois en pâturage, essaya à plusieurs reprises de le brûler sur place sans pouvoir y réussir, et qui, quelques années après, pouvait obtenir 20,000 florins des arbres qu'elle avait voulu réduire en cendres. Heureusement on s'est aperçu du danger : des voix éloquentes se sont élevées pour le signaler, et on commence à comprendre de plus en plus que sans combustible toutes les hautes vallées deviendraient inhabitables, et que la moitié de la Suisse se transformerait en un désert glacé. Celui qui veut se faire une idée du degré de misère où tombent les populations alpestres quand les bois leur font défaut n'a qu'à visiter dans les Grisons le val d'Avers qui s'ouvre derrière la gorge de la Roffla sur le haut Rhin et qui s'étend jusqu'au passage du Septimer; il verra les habitans réduits à la plus triste existence et obligés d'employer la fiente de leurs bestiaux comme unique combustible.

Avant que des observations multipliées eussent indiqué tous les désastres qui accompagnent le déboisement des hauteurs, on avait déjà remarqué que certains massifs boisés formaient la seule protection efficace des villages et des routes qu'ils défendaient contre la chute des avalanches : aussi les autorités locales veillaient-elles à leur conservation, et il était strictement interdit d'y abattre des arbres. C'est ce qu'on appelait des *bannwälder* dans la Suisse allemande. Ces précautions suffisaient autrefois, quand une population peu dense encore trouvait sans peine dans ses immenses forêts un combustible surabondant. Aujourd'hui, malgré la répugnance qu'inspire dans une société démocratique toute intervention du pouvoir central, plusieurs législatures cantonales ont voté récemment une série de lois destinées à imposer aux communes, en tout indépendantes, des règlemens sévères pour l'exploitation de leurs forêts.

Berne, les Grisons, Thurgovie, Argovie, Schaffhouse, Fribourg, le Valais, Neuchâtel, Vaud, Saint-Gall, Soleure, ont sérieusement mis la main à l'œuvre. Le Tessin (1) lui-même, où les bois étaient ravagés avec autant d'imprévoyance qu'en Lombardie, le Tessin s'est ému dans ces dernières années. Désormais les défrichemens et les coupes sombres ne sont plus permis qu'après enquête et autorisation de qui de droit. Dans plusieurs cantons, des pépinières ont été établies aux frais du trésor public, des semences et de jeunes plants sont livrés à bas prix aux communes et aux particuliers. Des inspecteurs et des gardes forestiers cantonaux ont été nommés, et pour les former à l'exercice de leur profession, on a ouvert des cours à la fois théoriques et pratiques. Argovie a même fondé une école fréquentée déjà par deux cent cinquante élèves. Chaque année, les autorités cantonales publient un rapport constatant l'état des forêts et les améliorations réalisées; mais dans ces rapports une observation qui revient fréquemment, c'est que le système électif appliqué aux fonctions d'inspecteurs empêche ces utiles fonctionnaires de rendre tous les services que peuvent attendre d'eux les pays où ils vieillissent dans un emploi qui demande avant tout une longue expérience et une parfaite connaissance des conditions particulières à chaque localité. Quoi qu'il en soit, l'opinion est saisie de la question, et il faut espérer qu'à l'avenir la Suisse saura conserver avec un soin jaloux sa belle couronne de verdure, le plus magnifique ornement de ses montagnes, la plus sûre protection de ses vallées et l'une de ses plus précieuses richesses. Ici, bien plus encore qu'à propos des laves du Vésuve, on peut dire : *Posteri, posteri, res vestra agitur.*

La Suisse est, après la Norvége, le pays où l'agriculture proprement dite occupe relativement le moins de place, même en y comprenant les terres plantées de vignes. Elle ne s'étend que sur les 15 centièmes de la superficie totale, c'est-à-dire sur 581,400 hectares seulement. Les prairies permanentes de la région inférieure s'étendent sur 636,480 hectares, embrassant ainsi à elles seules, sans compter les alpages, une plus grande surface que les terres labourées. Celles-ci manquent presque complétement dans la moitié des cantons; elles n'y sont représentées que par de petits champs d'orge et de seigle resserrés au fond de quelque étroite vallée ou suspendus sur quelque terrasse au flanc des montagnes. On ne trouve la culture conduite sur une plus large échelle que dans les

(1) Les terribles accidens causés cet hiver (1862-1863) par les avalanches dans les vallées Bedretto et Formazza, où les neiges ont écrasé des groupes entiers de maisons, montrent assez qu'il est plus que temps d'arrêter le déboisement, déjà porté trop loin en plus d'un canton.

parties basses du canton de Berne, de Vaud, de Zurich, de Thurgovie, d'Argovie, de Soleure, de Fribourg, de Lucerne, de Schaffhouse et de Bâle.

Longtemps en Suisse, l'attention s'étant entièrement concentrée sur l'économie pastorale, la culture des champs labourés avait été négligée. Les dîmes, les droits de pâture à l'automne sur les terres cultivées, l'attachement aux vieilles coutumes, si prononcé dans les cantons, telles étaient les principales causes qui arrêtaient tout progrès. L'antique assolement triennal, c'est-à-dire la succession toujours identique d'une céréale d'hiver, d'une céréale de printemps et d'une jachère, était partout suivi il y a cinquante ans. Quoique toutes les dîmes ne soient pas encore rachetées, de grandes améliorations ont été accomplies, surtout pendant les vingt dernières années. L'introduction de plus en plus générale de plusieurs plantes nouvelles, de la pomme de terre d'abord, puis des légumineuses, trèfle et luzerne, enfin des plantes oléagineuses, conduisit successivement à une rotation mieux entendue. Aujourd'hui la culture alterne domine, et, par l'influence des écoles et des nombreuses publications relatives à l'agriculture, elle se répand de proche en proche. Cependant, dans les parties les plus fertiles de la région des collines, en Thurgovie, dans le bassin du lac de Constance et du Rhin inférieur, la succession trop souvent répétée de deux céréales l'une après l'autre rappelle encore l'ancien assolement; mais du moins la jachère nue, c'est-à-dire tout à fait improductive, a presque complétement disparu. Dans le Tessin, grâce à la fertilité du sol et à l'activité qu'imprime à la végétation le soleil du midi, on obtient, en suivant la rotation lombarde, la même année, après la première récolte, une récolte dérobée de sarrasin, de maïs quarantain ou de millet. Au nord des Alpes, le petit cultivateur qui n'épargne pas sa peine commence également à demander à la terre un double produit en semant des navets dans le chaume, comme on le fait en Flandre, ou en y mettant du sarrasin, comme on le voit par exemple entre Coire et le lac de Wallenstadt. Cette pratique, trop peu répandue, devrait, semble-t-il, se généraliser : on obtiendrait ainsi un supplément de nourriture pour le bétail pendant l'hiver, et on recueillerait plus d'engrais. Or c'est par le manque d'engrais que pèche encore maintenant la culture des terres labourées. Les prairies à faucher et les vignes absorbant énormément de fumier, il n'en reste pas assez pour engraisser convenablement les céréales, dont le produit n'est pas en rapport avec la qualité généralement bonne du sol. Le blé primitif, l'épeautre, occupe une grande place dans l'assolement. Chose qui étonne dans un pays où l'industrie est aussi développée, les instrumens aratoires laissent beaucoup à désirer, notamment le premier

de tous, la charrue, que la bêche, il est vrai, remplace dans beaucoup de districts. La charrue à la Dombasle et même la charrue américaine en fer commencent néanmoins à se répandre, et, grâce à la diffusion générale de l'enseignement, des changemens notables peuvent s'accomplir en peu de temps. Les grandes machines d'invention nouvelle, les semoirs, les moissonneuses, les batteuses, n'ont guère apparu qu'aux expositions. Par suite de l'extrême division des exploitations, ce n'est qu'au moyen de l'association qu'on pourrait les faire pénétrer dans l'usage ordinaire.

Si l'on se rappelle la répartition du territoire entre les prés et les champs, on ne s'étonnera pas de trouver les produits des seconds beaucoup moindres que ceux des premiers. La Suisse est sans doute le pays de l'Europe qui récolte le moins de grains, eu égard à sa population et à son étendue. On ne porte sa production totale en céréales de toute espèce qu'à 4,400,000 hectolitres, ce qui ne fait pour ses 2,760,000 hectares d'étendue productive que 1,60 hectolitres, et pour ses 581,000 hectares de terre arable que 7,59 hectolitres, tandis que la Belgique en fournit autant par chaque hectare de superficie, terrains incultes compris, ou en tout 24 millions d'hectolitres. En déduisant la semence et l'avoine, il ne reste en Suisse pour la consommation de 2 millions 1/2 d'habitans que 3,330,000 hectolitres de grain. D'après des calculs rigoureux, il y a au plus de quoi suffire à la consommation locale pendant trente et une semaines de l'année. C'est à l'étranger qu'il faut demander le surplus, c'est-à-dire 2,250,000 hectolitres, soit environ 1 hectolitre par tête, proportion énorme qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, pas même en Angleterre. Nul autre peuple ne dépend à ce point, pour le pain qu'il mange, du marché extérieur; c'est le résultat d'une entière liberté commerciale et du développement industriel de la Suisse, qui paie avec ses produits manufacturés, exportés au loin, les céréales qu'elle tire de l'Allemagne méridionale, de l'Autriche, de la Hongrie même par les voies ferrées. Rorschach, Arbon, Romanshorn, sur les bords du lac de Constance, sont les entrepôts où les cantons viennent s'approvisionner. La pomme de terre, d'une croissance rapide pendant l'été, supporte mieux le climat des montagnes que le blé, auquel ne conviennent pas de trop longs hivers. Aussi le produit de ce tubercule est-il plus grand que celui des céréales, on le porte à 9 millions d'hectolitres. Parmi les plantes industrielles, on peut citer le lin, dont la culture est peu répandue, le chanvre que le petit cultivateur récolte et prépare lui-même pour faire la forte toile nécessaire à sa famille, la soie produite dans le val Misocco et dans le Tessin et dont on porte la valeur annuelle à 1 million 1/2 de francs, un peu de tabac qu'on cultive dans le pays

de Vaud et de Fribourg et qu'on y transforme en cigares, et quelques plantes oléagineuses dont le produit est tout à fait insuffisant pour les besoins du pays. La vigne est de plus d'importance, surtout dans les cantons de Vaud, de Zurich, de Saint-Gall, d'Argovie et de Schaffhouse (1). Les vignobles occupent environ 27,700 hectares; c'est la cent quarante-sixième partie du territoire. On estime la production moyenne du vin à 200,000 hectolitres, soit 44 hectolitres à l'hectare. Heureusement, jusqu'à ce jour, l'oïdium a épargné les vignobles, excepté dans le Tessin, où la vigne, suspendue aux arbres et conduite en berceaux comme en Lombardie, a souffert des atteintes du fléau. La vigne est partout cultivée avec soin, car le Suisse, comme le remarque Jean-Jacques, aime à égayer ses fêtes par de larges rasades du cru national. La culture des vignobles est surtout admirablement entendue dans le pays de Vaud. La main-d'œuvre n'est pas épargnée ni l'engrais non plus, et pour en obtenir on paie des prix exorbitans. Le produit aussi est énorme; on parle dans le pays de 5 à 6,000 francs par an à l'hectare. L'étranger attiré à Vevay ou à Montreux, sur les bords du Léman, par le doux climat et le charme incomparable de ces beaux rivages, ne peut se lasser d'admirer dans les vignobles, s'élevant en terrasses superposées depuis le lac jusqu'à la région des noyers, les ceps vigoureux qui, sous le vert luxuriant des pampres, étalent la pourpre et l'or de leurs baies appétissantes et splendides. Beaucoup de ces admirables grappes se vendent aux malades que les médecins d'Allemagne envoient ici faire la *cure aux raisins*.

Les autres fruits constituent encore pour la Suisse un produit qui n'est pas à dédaigner. Les arbres fruitiers qui ombragent les vergers et qui entourent les demeures rurales égaient presque partout le paysage champêtre. Ils s'élèvent en général jusqu'à l'altitude de 2,800 pieds, et dans l'Engadine jusqu'à 3,600 pieds. Les cerisiers même montent encore plus haut. On croit généralement que les arbres fruitiers ne nuisent pas à la croissance de l'herbe : aussi toutes les prairies qu'on peut clore et surveiller sont-elles plantées de poiriers et de pommiers. Le statisticien Franscini porte la récolte des fruits à 3 millions d'hectolitres. Une partie sert à faire du cidre, du *most*, qu'on consomme beaucoup dans les cantons où l'on ne fait

(1) Quelques crus sont renommés en Suisse, par exemple le cortaillod et le favergne, ensuite le neufchatel, que Frédéric II avait introduit à la table de la cour de Prusse, l'yvorne et le lacôte des bords du lac de Genève, l'oberlander et le malanser de la vallée du Rhin au-dessous de Coire, dont les premiers ceps ont été plantés par le fameux duc de Rohan, l'habile stratégiste de la Valteline, le bailloz et le malvoisie des environs de Sion, qui, entre deux chaînes de montagnes couvertes de glaciers, empruntent un feu extraordinaire à un climat si chaud, que le figuier, l'olivier et le laurier-rose croissent à l'état sauvage.

pas de vin; une autre partie est découpée en tranches, puis séchée, et le *schnitz* forme dans l'alimentation un accessoire très apprécié. Les noyers, l'ornement des lacs et l'orgueil des vallées au nord des Alpes, et le châtaignier, qui couronne de sa brillante verdure leurs versans méridionaux, donnent également d'abondans produits. Les noix servent à faire de l'huile, et les châtaignes rôties ou bouillies, *castaneæ molles*, apparaissent une ou deux fois par jour sur la table frugale du montagnard tessinois.

Comme la Suisse est principalement adonnée à l'économie pastorale, le chiffre de son bétail doit être élevé. Il monte à environ 2 millions de têtes, comprenant 400,000 moutons, 379,000 chèvres, 280,000 porcs, 100,000 chevaux et 875,000 bêtes à cornes, dont 525,000 vaches à lait. La Suisse possède deux races de l'espèce bovine très distinctes, également renommées à l'étranger, mais d'un mérite réel très différent. La première est la race de Berne, à robe tachetée. Elle est grande, forte, d'une fière tournure, imposante par sa masse, avec des cornes et une taille puissantes; seulement elle exige beaucoup de nourriture, donne relativement peu de lait et s'engraisse difficilement. La variété de l'Emmenthal a des membres plus légers et est meilleure laitière. L'autre race est celle de Schwyz, à robe brune. Elle est grande aussi, mais elle a les extrémités fines, les cornes très petites, et, d'après des expériences répétées faites à Grignon et à Hohenheim, près de Stuttgart, elle donne autant de lait que la vache hollandaise et plus de crème. On rencontre dans le canton d'Uri et dans le Haslithal une variété de la race de Schwyz plus dégagée encore, aux jambes sèches, à l'œil vif; leste et adroite comme les chèvres, c'est une vraie race alpestre. Jusqu'à présent les races suisses doivent leurs qualités aux influences naturelles du climat et de la nourriture : l'homme n'a rien fait pour les améliorer. Depuis quelque temps, l'attention publique s'est tournée de ce côté. Les expositions internationales de bétail, où la Suisse a paru avec honneur, ont stimulé l'amour-propre des cantons et leur ont fait mieux saisir l'importance de la question. Des concours ont été établis, des primes accordées, et une heureuse rivalité stimule les efforts des éleveurs; toutefois, dans un pays aussi montagneux que la Suisse, il ne faut admettre qu'avec prudence l'introduction du sang étranger : mieux vaut perfectionner encore la meilleure des races indigènes et la répandre le plus possible. Pendant les quarante premières années du siècle, le chiffre du bétail augmenta considérablement, depuis lors il est resté à peu près stationnaire : le nombre des bêtes à cornes a encore augmenté de 3 pour 100; mais celui des chevaux et du petit bétail a notablement diminué. Aujourd'hui, par 100 hectares d'étendue productive, la Suisse possède

32 têtes de l'espèce bovine, tandis que la Belgique en compte 46, et la France 20.

A combien s'élève le produit brut? C'est là une question du plus grand intérêt, car, en comparant le chiffre de ce produit et celui de la population, on peut se faire une idée approximative du degré de bien-être dont celle-ci jouit. En résumant les données fournies par les statistiques fédérales, on peut tracer le tableau suivant :

Produits végétaux.	
Céréales	55,000,000 fr.
Vins, fruits, plantes industrielles	50,000,000 fr.
Pommes de terre, légumes	40,000,000 fr.
Bois	40,000,000 fr.
Produits animaux.	
Lait, beurre et fromage	100,000,000 fr.
Viande	56,000,000 fr.
Laine, peaux, volailles, miel, etc.	15,000,000 fr.
Jeunes chevaux	5,000,000 fr.
Total général	361,000,000 fr.

Si l'on répartit ce total entre tous les citoyens, on obtient 144 fr. par tête, tandis qu'un semblable calcul donne en Belgique 116 fr., et en France 139. La nation suisse peut donc trouver dans la masse de ses produits les élémens d'une condition heureuse, d'autant plus qu'elle importe encore une notable quantité de denrées alimentaires, et que le cultivateur garde pour son usage presque tous les fruits de son labeur. Cette circonstance si favorable tient à la constitution de la culture et de la propriété.

Depuis longtemps il n'existe plus en Suisse de grandes terres seigneuriales. Ce pays sauvage, avec ses hautes montagnes couvertes de neige, ses forêts et ses rudes pasteurs, convenait peu au développement de l'aristocratie féodale. Dès le XIVe siècle, les paysans insurgés commencèrent à s'affranchir des petits tyrans dont on voit encore par-ci par-là les burgs en ruine. La seule noblesse qui se maintint fut un patriciat citadin, dont les intérêts étaient concentrés dans deux ou trois villes, Bâle, Genève et Berne. La terre resta entre les mains de la population rurale. Une grande partie du sol, — les forêts et les alpages, — appartenant aux paroisses, et étant ainsi hors du commerce, la jouissance en demeura forcément aux habitans de la commune. Indépendamment de la part indivise qui lui revenait dans les biens communs, chaque famille possédait généralement quelque propriété, petite ou grande. Aujourd'hui encore, malgré le développement industriel, chacun à peu près est propriétaire. Dans les cantons agricoles, quatre-vingt-dix ménages

sur cent prennent part à la propriété immobilière. Même dans les cantons où s'est fixée l'industrie, comme Zurich ou Glaris, la proportion ne tombe pas au-dessous de 70 pour 100. Presque tous les ouvriers employés dans les manufactures ont un bout de prairie ou un petit champ, une ou deux vaches et quelques chèvres que soignent la femme et les enfans, et dont le produit, suffisant en partie à leurs besoins, leur permet de traverser les crises sans de trop vives souffrances. Le sol est donc très morcelé. Cependant on ne trouve pas ici ce nombre infini de toutes petites parcelles qu'on rencontre en France et en Belgique au bas de l'échelle cadastrale. D'autre part, les propriétés de 100 hectares sont pour ainsi dire inconnues. Les biens de 50 ou 60 hectares, y compris les bois, sont rares, et passent déjà pour de grands domaines. La grandeur moyenne des exploitations est de 15 ou 16 hectares dans la région inférieure, de 3 ou 4 hectares seulement dans la zone élevée. C'est le canton de Berne, dans ses gracieuses vallées de l'Emmenthal et du Simmenthal, qui présente le plus de belles fermes. C'est là qu'on peut visiter ces riches paysans, fiers de leur opulence rustique et dédaigneux du sort précaire de l'habitant des villes, que Jeremias Gotthelf a si bien décrits (1). Le morcellement des biens opéré par les héritiers pour sortir d'indivision est chose rare. Dans la plupart des cantons, l'aîné hérite de la ferme et paie leur part aux autres enfans; ailleurs c'est le plus jeune, et ces coutumes anciennes, si favorables à une bonne culture, sont rigoureusement observées. Dans la campagne, la population augmente très lentement, et beaucoup de jeunes gens émigrent pour chercher fortune loin du foyer paternel, de manière que l'équilibre entre le nombre des biens et celui des héritiers se maintient. Peu d'exploitations sont louées; le propriétaire cultive presque toujours son bien lui-même. Il s'ensuit que la statistique n'a rien pu recueillir de très précis sur le prix des fermages. Quant aux prix de vente, ils varient tellement, dans un pays si accidenté, qu'il est difficile d'indiquer même une moyenne. Franscini porte le prix des bonnes prairies à 5,000 ou 6,000 francs l'hectare, et la terre arable ne doit pas se vendre moins cher. Dans les localités où se développe l'industrie, on paie la même étendue de 10 à 11,000 francs. Les vignobles ont encore une plus grande valeur : on l'estime de 10 à 20,000 fr. l'hectare, et, pour les expropriations dans le canton de Vaud, les chemins de fer ont été condamnés à les payer jusqu'à 40 et 50,000 fr. Comme il y a peu de travail à exécuter dans une contrée où domine le régime pastoral, chaque famille suffit d'ordinaire pour l'exploita-

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er août 1851 l'étude de M. Saint-René Taillandier sur Jérémie Gotthelf.

tion de la ferme qu'elle occupe. Le nombre des journaliers est donc moins grand que dans les autres pays. Il s'ensuit que leur salaire est en général élevé : il doit être environ de 1 fr. 50 c. à 2 fr. Le nombre des serviteurs des deux sexes faisant partie du ménage rural est plus considérable; ils partagent les occupations et les repas du fermier, et paraissent satisfaits de leur sort. Leurs gages ont presque doublé depuis une quinzaine d'années.

On a pu voir dans une étude précédente (1) qu'en Flandre, pays de petite propriété et de petite culture, la terre, fécondée par un travail intelligent et incessant, donne des produits plus abondans et plus riches que partout ailleurs; mais le cultivateur qui crée ces richesses n'en jouit pas : il n'a souvent ni indépendance, ni instruction, ni bien-être; il est à la merci de son curé et de son propriétaire, tiraillé entre les deux quand ils sont en désaccord, comprimé par les deux quand ils s'entendent. Il n'a qu'une nourriture végétale grossière, et la plupart du temps il ne sait ni lire, ni écrire. C'est qu'il ne possède pas la terre qu'il cultive. La Suisse nous offre un tableau bien différent. Le produit brut n'est pas énorme, mais il est également réparti. Les grandes fortunes sont rares, mais tout le monde est dans l'aisance. C'est que chacun à peu près est propriétaire. La civilisation est semblable à ce métal divin, forgé, disaient les anciens poètes, d'or, d'argent et de bronze : elle est formée de bonnes mœurs d'abord, ensuite de lumières, enfin de bien-être. Quelques chiffres montreront à quel degré s'est élevée la Suisse sous ces trois rapports. Commençons par le bien-être matériel, c'est ce qu'on peut le mieux constater. Se nourrir, se loger, se vêtir, voilà les trois besoins auxquels l'homme doit pourvoir. La Suisse est le pays du continent où l'on consomme le plus d'alimens d'origine animale : on compte par tête et par an 22 kilos de viande, 12 kilos de fromage, 5 kilos de beurre et 182 kilos de lait. La consommation de sucre et de miel, qui monte à 5 kilos, et celle du sel, qui va à 14 kilos, est aussi plus élevée qu'ailleurs. Sous le rapport du logement, la Suisse présente encore des conditions extrêmement favorables. Dans la campagne, chacun a sa demeure, et celle-ci est toujours spacieuse et bien éclairée, car de lourdes taxes n'ont pas fait mesurer ici d'une main avare l'air et la lumière. Les châteaux manquent, mais nulle part on n'aperçoit ces tristes masures à une ou deux fenêtres que les statistiques nous montrent encore si nombreuses en France et en Angleterre. Les Alpes forment la ligne de démarcation de deux systèmes de construction tout à fait différens. Au midi, où il s'agit de se préserver de la chaleur, les maisons

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1861.

sont en pierre et à toit plat, et on les voit de loin détacher crûment leurs murs blanchis à la chaux sur le ciel bleu ou sur le vert éclatant de la végétation méridionale. Au nord, où c'est du froid, de la neige et de l'humidité qu'il faut se garantir, les maisons sont en bois, avec de grands toits qui avancent et des balcons qui protégent le rez-de-chaussée. Chacun connaît ces pittoresques habitations rustiques, les chalets, qui, accrochés à la montagne ou assis au bord des lacs, s'harmonisent si bien avec la verdure tendre des prairies, les sombres teintes des sapins, et tous les accidens de forme et de couleur de la nature alpestre. La moyenne des chambres habitables s'élève, par famille de 4,79 personnes, au chiffre de 3,85. On sait assez maintenant l'heureuse influence qu'exercent sur la santé, sur la moralité, sur le bien-être, les commodités du logement, pour apprécier toute la signification de ce simple chiffre.

Pour le vêtement, les données recueillies sont tout aussi favorables. Chacun connaît ces costumes pittoresques où se reflètent les habitudes, les traditions et pour ainsi dire l'individualité de chaque canton. Au grand regret de l'artiste, ces diversités caractéristiques tendent à disparaître; mais, si l'habillement devient plus uniforme, il reste ce qu'il doit être dans un pays de température si variable. Sans exclure le coton, la laine y entre dans une proportion plus large que partout ailleurs. D'après des calculs faits avec soin, la dépense pour le vêtement monte à 60 francs par tête. Aucune autre nation n'atteint un chiffre aussi élevé. Nourriture abondante et fortifiante, logement sain, aéré et bien chauffé, habillement comfortable, voilà bien certes tous les élémens qui composent le bien-être d'une nation. Une donnée recueillie avec soin par la statistique moderne peut ici servir de contrôle. Si le bien-être est réel, la durée moyenne de la vie doit être longue, et en effet elle est de trente-quatre ans et trois mois. C'est le chiffre le plus élevé que l'on constate sur le continent européen, et ce terme est atteint ici malgré la rigueur d'un climat rude et changeant. On peut encore ajouter deux autres indices de prospérité : l'activité du commerce extérieur et le nombre des personnes qui déposent aux caisses d'épargne. Le chiffre des exportations et des importations réunies, réparti par tête, dépasse d'un tiers celui de l'Angleterre, et se trouve être quatre fois plus grand que celui de la France. D'autre part, on compte en Suisse 1 déposant sur 12 habitans, en Angleterre seulement 1 sur 20, en France 1 sur 30.

Si ces quelques traits peuvent faire apprécier le développement matériel, il est plus difficile de fournir des preuves irrécusables du progrès moral et intellectuel. Voici deux ou trois faits qui en donneront cependant une idée. La Suisse est le pays du monde qui compte

le plus d'instituteurs et le plus d'enfans fréquentant l'école. C'est après l'Amérique du Nord celui qui fait pour l'enseignement le plus de sacrifices. On compte sur 100 habitans 17 enfans recevant l'instruction publique et 1 maître par 356 habitans, c'est-à-dire deux fois autant de maîtres qu'en Prusse. Les dépenses pour l'enseignement doivent être environ de 6 millions, ce qui fait 2 fr. 25 cent. par tête. La France devrait relativement dépenser 83 millions pour le même objet; elle est loin d'y consacrer cette somme, et les autres états n'approchent pas davantage d'un tel chiffre. Quant aux mœurs, afin d'en juger, on prend volontiers pour base le nombre des naissances illégitimes; or nulle part elles ne sont plus rares qu'en Suisse. La proportion y est de 6 pour 100, tandis qu'en Autriche elle est de 13 et en Bavière de 21 pour 100. Dans le canton de Glaris, contrée très industrielle, elle tombe à 1 pour 100. En résumé, le peuple suisse est donc celui qui se loge, s'habille, se nourrit le mieux, fabrique et exporte le plus, fait le plus grand commerce, dépose le plus aux caisses d'épargne, vit le plus longtemps, envoie le plus exactement ses enfans à l'école, paie le moins d'impôts, entretient le moins de soldats et le plus d'instituteurs et compte le moins d'enfans naturels. Ce sont là sans contredit les indices d'une civilisation saine et d'un bon emploi des forces productives.

Je me garde bien de ne voir ici que les effets d'une cause unique, je sais trop ce que peut entre autres pour la liberté, et par suite pour la prospérité d'un peuple, l'émancipation religieuse, mais je ne puis m'empêcher de croire que le partage de la terre entre les mains de ceux qui l'exploitent et la prédominance de la vie rurale sont pour beaucoup dans les heureux résultats que l'on vient de constater. Il n'y a point de grande ville en Suisse. Bâle et Genève n'ont qu'une quarantaine de mille habitans chacune, Berne 30,000, Lausanne et Zurich 20,000 environ. On tombe ensuite à de petites cités beaucoup moins peuplées, quoique souvent très importantes encore par l'activité qui y règne. Comme la centralisation est presque nulle et que la nation est formée d'une agglomération de communes souveraines, chaque localité forme un centre indépendant, et les populations rurales sont à peu près aussi éclairées, aussi riches, aussi avancées sous tous les rapports, que les populations urbaines. En parlant des guerres héroïques qui ont affranchi les Suisses au moyen âge, on a coutume de les appeler un peuple de bergers. L'expression ne serait plus de mise depuis les merveilleux progrès qui ont fait de cette contrée alpestre le pays le plus industriel de l'Europe. Cependant les traditions de l'ancien état de choses exercent encore leur influence. L'industrie, à peu près partout combinée avec l'agriculture, s'est principalement fixée aux champs dans les can-

tons de Neufchatel, de Zurich, de Glaris, de Saint-Gall, d'Appenzell, et, malgré le développement de la richesse, le caractère national a conservé les qualités solides de l'esprit campagnard : la prudence, l'économie, l'attachement aux anciennes coutumes. C'est ainsi que, sous les formes d'une démocratie radicale, se perpétue un esprit conservateur qui sert de lest à la république au milieu des changemens incessans que provoquent et facilitent les institutions des divers cantons.

Sans doute l'économie rurale en Suisse a encore beaucoup de progrès à faire, surtout dans l'exploitation des terres arables; mais ici, comme dans toute l'Europe, l'attention se tourne de ce côté. Les autorités cantonales instituent des primes, organisent des concours, font des lois pour la conservation des forêts. Les associations agricoles, déjà au nombre de trente, se multiplient et deviennent plus actives. Les journaux d'agriculture, qui vont s'améliorant, vulgarisent les connaissances des pratiques rationnelles des autres pays, et préparent les réformes dont ils signalent la nécessité. Déjà trois écoles d'agriculture sont fondées : l'une à Altenryf, dans le canton de Fribourg, l'autre près de Zurich, la troisième à Muri, en Argovie. Les traditions d'Hofwyl, consacrées par le nom de Fellenberg, et les établissemens où, d'après l'admirable méthode de Wehrli, on joint à l'instruction scolaire le travail des champs, font pénétrer jusque chez les petits propriétaires les principes d'une bonne culture appropriés aux circonstances locales. Dans un pays où l'habitant des campagnes non-seulement sait lire, mais lit effectivement, la routine cède plus facilement aux innovations heureuses, et les améliorations se généralisent parfois avec une rapidité inconnue ailleurs. Ici le capital ne manquera pas à l'agriculture, car il n'existe pas de grande ville centrale qui aspire en son sein toutes les richesses du pays, et l'on ne croit pas qu'il soit d'une bonne économie d'employer les épargnes disponibles à créer des armemens formidables, à bâtir des palais, à organiser des fêtes, et à fomenter le luxe sous toutes ses formes. Si dans le domaine de l'industrie, malgré les obstacles en apparence insurmontables que lui opposaient la nature et la jalousie aveugle ou étroite de ses voisins, la Suisse a su conquérir les marchés lointains de l'Orient et de l'Amérique, il est à croire que la même activité, la même intelligence, appliquées à l'agriculture, y obtiendront des résultats aussi merveilleux et moins soumis aux vicissitudes du commerce étranger. Les progrès réalisés depuis vingt ans font bien augurer de ceux de l'avenir, et, grâce à la constitution de la propriété, l'augmentation du produit profitera à ceux qui l'auront fait naître.

ÉMILE DE LAVELEYE.

LA CHINE

DEPUIS LE TRAITÉ DE PÉKIN

LES ANGLO-FRANÇAIS, LES IMPÉRIAUX ET LES TAÏ-PINGS.

Il y a deux ans, à la suite de la brillante campagne qui portait les troupes anglo-françaises jusqu'au cœur de la Chine, chacun se plaisait à croire qu'une ère nouvelle allait commencer pour les Européens appelés ou retenus par leurs intérêts dans ce vaste empire. On n'avait aucune raison de craindre beaucoup une régence encore mal affermie et assez peu favorable en apparence à ce vieux dogme de la politique chinoise qui ferme l'empire aux étrangers. On savait cette régence sans grand appui dans le peuple, presque sans finances à cause de l'indemnité de guerre à payer, et ne possédant qu'une armée peu exercée, aussi incapable de la protéger efficacement contre les rebelles que de nous attaquer avec succès. Une grave question apparaissait toutefois comme un point noir dans cet avenir qui s'annonçait si brillant. On se demandait avec inquiétude comment tourneraient les choses le lendemain du jour où, conformément aux stipulations des traités, les garnisons anglo-françaises auraient quitté Ta-kou, Tien-tsin et Shang-haï. N'aurions-nous pas à craindre un revirement dans la politique du gouvernement de Pékin, lorsque la protection matérielle de nos intérêts serait définitivement remise entre les mains des ministres et des consuls, n'ayant d'autre appui que les forces d'une station navale dispersée sur les côtes?

A en juger par l'histoire du passé, on avait tout à redouter de la mauvaise foi des mandarins. Bien souvent déjà depuis des siècles, des missionnaires, des armées, des ambassadeurs qui avaient entrepris la tâche ingrate de pénétrer et de s'établir en Chine, avaient cru toucher au but de leurs désirs, de leurs travaux et de leurs victoires. Il semble malheureusement qu'il y ait au fond de cette mystérieuse cour de Pékin un esprit jaloux, surveillant d'un œil inquiet les progrès des Européens. Un jour un ordre sort tout à coup du palais impérial : « Vous n'irez pas plus loin ! » Alors on dirait qu'un typhon se déchaîne, engloutissant et broyant tout sur son passage : les persécutions religieuses recommencent, les ports sont fermés, les traités sont déchirés, et cette grande population se trouve une fois de plus séquestrée du reste du monde. Cette question chinoise, qui s'est déjà réveillée trois fois en trente ans, ne ressemble-t-elle pas au rocher de Sisyphe? Aussi une vague inquiétude perçait dès la fin de 1860 dans tous les esprits malgré l'étonnante activité commerciale qui régnait dans les cinq ports. On vivait en quelque sorte au jour le jour, profitant des ressources créées par des victoires récentes, espérant aussi que le temps conjurerait des complications encore mal définies et dans tous les cas éloignées. C'est alors que les insurgés chinois, les Taï-pings, en se dirigeant vers la mer, à la recherche des grands débouchés, rencontrèrent les Européens. Pour la première fois, les alliés se trouvaient face à face avec ces rebelles qui venaient réclamer, les armes à la main, les seuls ports où nous puissions commercer d'après les traités. Le moment était critique, car la neutralité était impossible à garder. L'amiral Protet, en prenant parti pour les impériaux, rendit un service signalé à la civilisation aussi bien qu'à la Chine elle-même. Son heureuse intervention mit tout d'un coup les alliés au cœur des affaires chinoises sans qu'ils le cherchassent; elle changea notre attitude en face du gouvernement de Pékin, et si l'on sait mettre à profit le prestige qu'elle nous a valu, elle peut avoir des résultats inespérés pour les intérêts de l'Europe dans l'extrême Orient. C'est le tableau de notre situation en Chine depuis le traité de Pékin, soit vis-à-vis du gouvernement impérial, soit vis-à-vis de la rébellion, que nous voudrions tracer ici, et rien ne prouvera mieux que l'histoire de ces deux ans la grave portée de la révolution qui tend à se produire dans nos relations avec la société chinoise.

I.

Parmi les épisodes mémorables de cette rapide campagne de Chine, il faut compter assurément, après la vigoureuse opération

militaire qui livra Pékin aux alliés, l'hivernage des Anglo-Français à quelques lieues de cette capitale. On était au mois de décembre 1860 : l'escadre et le gros de l'armée venaient de partir; l'hiver sévissait déjà, le Peï-ho était gelé; une poignée de soldats et une faible flottille se trouvaient prises dans les glaces, presque sans communications avec le reste du monde. Les secours ou les ordres ne pouvaient venir que par la Sibérie ou par Tche-fou après quatorze jours de marche, par des froids prodigieux, à travers un pays inconnu, hérissé de montagnes et coupé de grandes rivières. Les deux représentans de France et d'Angleterre, MM. Bourboulon et Bruce, se trouvaient à Pékin, sans forces sous la main, en présence d'un gouvernement dont la mauvaise foi est proverbiale. Le prince Kong, après avoir rendu un grand service à son pays en concluant la paix, semblait avoir perdu une partie de son influence. L'empereur persistait à se tenir retiré à Géhol, malgré les clauses formelles des conventions et les promesses du premier ministre. Ainsi frustrés de leur droit de traiter les affaires auprès du souverain et craignant de retarder encore son retour en l'exposant à voir les barbares près de son palais, les représentans de la France et de l'Angleterre osaient à peine assurer l'accès de la capitale à tous les Européens.

Les faibles garnisons laissées dans le nord pour surveiller le paiement de l'indemnité de guerre étaient comme noyées au sein de cette immense population, dont on connaissait mal encore les mœurs, les opinions et la force; mais, après les quelques jours donnés à l'installation, les craintes d'attaque ou de conflit entre nos soldats et la population se dissipèrent peu à peu. Cette inquiétude sourde et vague que devait inspirer à des chefs militaires une position peu sûre dans une grande ville ouverte, sorte de carrefour de toutes les routes de l'empire, s'évanouit elle-même promptement. Le peuple chinois, que les mandarins se plaisaient à représenter comme l'ennemi acharné des Européens, apparut alors sous son véritable jour, et les alliés apprirent à mieux juger cette race si forte, si laborieuse et si opprimée. D'ailleurs les graves événemens qui se passèrent dans le courant de l'année 1861 étaient bien faits pour servir d'enseignement, pour nous montrer surtout combien les Chinois sont peu accessibles aux passions politiques. La mort de l'empereur, l'avénement de son successeur, âgé de sept ans, la dissolution du premier conseil de régence, cassé par le prince Kong, qui en était exclu et qui en forma un second, la punition des trois mandarins auteurs des massacres de Tong-cheou, toutes ces nouvelles se succédèrent coup sur coup, sans que le peuple s'en émût et sortît de son apathie habituelle. Cette grande révolution de palais ne donna même lieu à aucune protestation de la part des vice-rois et des mandarins, qui tous acceptèrent lesfaits accomplis.

A partir du coup d'état de 1861, les relations des légations avec le prince Kong devinrent, sinon profitables, du moins plus directes. Nos plénipotentiaires purent mieux juger les finesses de la diplomatie chinoise, avec ses faux-fuyans et ses longueurs interminables. Après avoir pendant plus d'un an exécuté loyalement les traités, les alliés étaient en droit d'exiger de la cour de Pékin la même fidélité à la foi jurée. Cependant les persécutions contre les missionnaires et les chrétiens, un moment apaisées, reprenaient déjà, et de toutes les provinces s'élevaient des plaintes contre la cruauté des mandarins, toujours mortels ennemis de nos idées. Dès que ces tristes nouvelles parvenaient aux ministres ou aux amiraux alliés, ils obtenaient, à force de fermeté, des destitutions, des réparations matérielles, des rectifications de l'esprit et de la lettre des traités, si diversement appliqués par les gouverneurs de province. On s'aperçut alors que la religion chrétienne était mise sur le même pied d'infamie que les autres croyances du peuple, si méprisées des mandarins, qui, pour torturer encore nos missionnaires, faussaient effrontément l'article du traité relatif à la liberté du culte catholique. Il fallut une nouvelle convention, en date du 7 avril 1862, pour rendre aux mots leur véritable sens, et de ce jour seulement date l'émancipation des chrétiens en Chine.

Ces mille difficultés, ces petits piéges, qui, même lorsqu'ils ne sont rien dans le fond, deviennent profondément blessans dans la forme, surgissaient à chaque instant, sans altérer gravement toutefois nos rapports avec la cour de Pékin tels qu'ils existaient depuis la paix. Aussi, jusqu'au mois de décembre 1861, en supposant que la prudence de nos ministres fût secondée par la sagesse des missionnaires et des autres résidens européens, on pouvait espérer que les relations avec le gouvernement impérial resteraient longtemps bonnes, sans chocs, bien que sans progrès de notre part dans l'esprit du peuple. Les Chinois en effet, jugeant, comme toujours, sur les apparences, ne voyaient en nous que leurs mauvais génies. Ils avaient été persécutés à cause de l'opium vendu par les Anglais et torturés pour avoir écouté la parole divine prêchée par les Français. En souvenir de tous ces maux que les Européens leur avaient apportés, les Chinois nous appelaient les *diables occidentaux*, et ne pouvaient comprendre que la responsabilité de tout le sang versé dans deux grandes guerres retombât sur leur gouvernement. Après une occupation militaire de plus d'un an, la position des Européens devant la nation chinoise n'était pas sans quelque analogie avec celle des Juifs au milieu des populations du moyen âge. Nous étions supportés comme un mal dont on ne pouvait se débarrasser, mais nous ne pouvions nous rattacher par aucun point commun à tout cet immense peuple, qui, dans son ignorance, voyait en nous ses fléaux. Ce préjugé, habile-

ment exploité et entretenu par les mandarins, afin de mettre ainsi la nation entre eux et nous, ce préjugé, les Chinois l'eussent gardé des siècles, s'ils n'avaient vu à Shang-haï, à Ning-po, à Tche-fou, une poignée de leurs prétendus ennemis venir à leur secours et leur épargner l'humiliation d'être conquis par une bande innombrable de rebelles.

Tout le monde connaît en Europe les Taï-pings; mais jusqu'à ces derniers temps on ignorait encore l'immensité des désastres qu'ils ont causés. Ce grand mouvement d'insurrection avait dès le début gagné les sympathies du peuple chinois en lui parlant au nom de sa nationalité perdue. Un pareil cri trouve toujours de l'écho dans les cœurs les plus engourdis, et bientôt la société secrète si faible encore en 1849 (1), puissamment recrutée dans cette immense population de mécontens qui fourmillent toujours parmi les vastes agglomérations d'hommes, se trouvait assez forte pour prendre Nankin et occuper toute une province. Les Taï-pings se mirent promptement en communication avec les Européens; ils lancèrent des manifestes politiques et religieux empreints d'une certaine sagesse et d'une sorte de mysticisme catholique. Les Anglais et les Français, fatigués à cette époque des fourberies de la cour de Pékin, suivirent avec une curiosité attentive les progrès de cette rébellion prêchant la paix, la concorde, anathématisant le gouvernement tartare, et offrant aux Européens des facilités de commerce toujours refusées jusqu'alors par la Chine. La rébellion cependant ne pouvait s'étendre sans perdre l'unité qui faisait sa force, et sans se détourner même du but qui en eût assuré le succès. Lorsqu'ayant quitté les bords du Yang-tse-kiang, les rebelles marchèrent sur la capitale de l'empire, ils pesèrent tellement sur le pays, que les habitans ouvrirent les écluses du Fleuve-Jaune, pour arrêter la terrible invasion. Dans l'immense catastrophe qui en résulta, les principaux chefs furent noyés, et cette armée de naufragés rentra en désordre à Nankin. La grande pensée de la restauration nationale disparut dès lors dans le déchaînement des appétits et le désordre des mœurs, et l'indiscipline désunit bientôt ces bandes armées. L'avortement de la révolution pouvait dès ce moment être prévu.

De 1852 à 1861, les ministres et les amiraux alliés allèrent souvent à Nankin traiter avec les chefs rebelles. Ces conférences aboutirent à des compromis dans lesquels on stipula la liberté pour les Européens d'aller et de venir, avec leurs marchandises, dans tous les lieux où l'insurrection était maîtresse. Les Taï-pings s'engagèrent de leur côté à ne jamais s'approcher en armes ni en force à plus de quarante milles de Shang-haï et des ports ouverts. Les alliés devaient

(1) Voyez, sur l'origine de l'insurrection chinoise, la *Revue* du 1er juillet 1861.

d'ailleurs rester toujours neutres dans la guerre qui se poursuivait entre les rebelles et les impériaux. On eut ainsi bien des occasions de visiter la capitale de la rébellion, de voir ces Taï-pings chez eux, d'étudier leurs mœurs et de connaître leurs projets. Il faut le dire, la seconde ville de la Chine n'était plus qu'un tombeau, sa plus riche province qu'un désert. Cette insurrection, qui comptait dans son sein des millions d'hommes, qui devait régénérer le peuple chinois, était complétement dévoyée : elle aboutissait misérablement au meurtre, au viol et à l'incendie. De Nankin, leur position centrale, des bandes de trente ou quarante mille rebelles rayonnaient dans toutes les directions, semant partout la terreur et la désolation, faisant fuir devant elles les soldats impériaux, détruisant tout, et, sans souci du programme primitif, ne rétablissant ni les anciennes mœurs, ni les vieilles traditions, ni les maximes des sages.

Bientôt, à leur exemple, d'autres bandes de révoltés, sans relations les unes avec les autres, se répandirent dans les grandes provinces de la Chine; mais les Taï-pings restèrent et ils sont encore les plus redoutables par leur nombre et leur position stratégique. Ils sont aujourd'hui complétement maîtres des cours du Yang-tse et du Canal-Impérial, ces deux artères de l'empire, les grandes voies d'écoulement de tout le commerce de ce pays, et ils en interdisent la navigation à toutes les jonques qui ne sont pas de leur parti. Déjà, vers la fin de l'année 1861, la marche des rebelles vers la mer se dessinait nettement. Soit audace, soit instinct politique, ils s'avançaient vers les grands ports ouverts aux Européens malgré leurs promesses de s'en tenir éloignés de quarante milles. Leur plan était évidemment de s'emparer des débouchés du Yang-tse, de sortir de l'espèce d'île où ils étaient enfermés au centre de l'empire et d'en finir avec cet isolement qui nuisait à leur expansion. Ils cherchaient enfin des alliés sûrs dans les pirates qui pullulent sur les côtes de Chine, et aspiraient aussi à se rapprocher du commerce européen, qui peut seul leur fournir des armes et des munitions.

Tout semblait les encourager dans cette voie : d'un côté le peu de résistance qu'ils rencontraient de la part des populations et des soldats impériaux, et de l'autre l'inaction dans laquelle la politique des ministres de France et d'Angleterre maintenait les forces alliées. En effet, tant que les rebelles se tinrent au centre de l'empire, nous n'avions aucun droit d'intervenir contre eux, malgré leurs progrès évidens, sans l'approbation du gouvernement impérial. Le prince Kong déclinait toutes les offres de service, alléguant que ses mesures étaient prises, que de grandes victoires avaient été déjà remportées, que notre intervention le gênerait et diminuerait le prestige de son souverain. Pris entre les rebelles et les étrangers, le prince semblait ménager les premiers en haine des seconds. Espé-

rait-il que les Taï-pings jetteraient les Européens à la mer, et qu'il ne lui resterait alors qu'un ennemi sur les bras? Quoi qu'il en soit, les ministres avaient défendu aux Européens tout rapport et toute lutte avec les rebelles. Les chefs des forces alliées devaient se borner à couvrir et à défendre les concessions territoriales faites aux étrangers dans les ports ouverts au commerce.

C'est à ce moment (décembre 1861) que les Taï-pings prenaient sans difficulté la grande ville de Ning-po. Elle ne fut pas même défendue un instant par le gouverneur chinois, et le rôle des amiraux Protet et Hope, témoins de l'escalade, dut se borner à obtenir des chefs rebelles le respect des Européens et la neutralisation du faubourg de la ville appelé Malo, où se trouvent toutes les *concessions* (1) et les établissemens religieux des alliés. On crut un instant que les rebelles, maîtres enfin d'un grand port, allaient s'organiser, établir le commerce sur des bases plus larges, favoriser la rentrée des habitans et les travaux des champs. L'illusion fut de courte durée; Ning-po resta désert, une partie des fermes et des maisons furent incendiées, et pas une jonque ne parut.

Le vide qui se faisait ainsi autour des rebelles tuait tout le commerce des thés, des soies et du riz. Les routes de l'intérieur étaient interdites aux négocians chinois, nos seuls intermédiaires possibles avec les pays producteurs. Les Taï-pings ne voulaient que des armes et de la poudre; aussi bientôt la vente des munitions de guerre, défendue par les traités dans tout l'empire, se fit sur une large échelle le long des côtes. L'archipel de Chusan offrait aux pirates et aux contrebandiers des asiles inaccessibles; les quelques jonques impériales en croisière dans ces parages n'osaient sortir pour visiter les navires, et le nombre réduit de nos bâtimens ne permettait pas aux amiraux d'établir une surveillance complète du littoral ni un blocus effectif. Par le Canal-Impérial, qui débouche au fond du golfe de Ning-po, les rebelles faisaient passer des armes à toutes les bandes répandues dans la province de Shang-haï, et bientôt, grâce à l'activité de la contrebande, l'on prévoyait le moment où tous les Taï-pings allaient être armés de fusils. Notre inaction doublait les forces morales et physiques de l'ennemi : ils s'exerçaient sous la direction de déserteurs européens et savaient par eux notre petit nombre.

Les amiraux, liés par des ordres formels, eussent laissé les choses en cet état, attendant une solution du temps ou du hasard, lorsque cette loi générale qui force les grandes réunions d'hommes mal disciplinés à un déplacement continuel sans jamais pouvoir se fixer vint brusquer le dénoûment. Les rebelles faisaient un désert autour d'eux

(1) On désigne ainsi les terrains dont la propriété est garantie aux alliés par le gouvernement impérial.

et s'affamaient dans leurs propres conquêtes, portant ainsi en eux-mêmes le germe de leur destruction. La famine les poussait sans cesse en avant, et le jour approchait où ils devaient fatalement se présenter devant Shang-haï et les baïonnettes européennes, après avoir laissé une mer de sang et de feu derrière eux.

Dans les mois de janvier et février 1862, les canonnières anglaises et françaises envoyées en reconnaissance dans le haut de la rivière de Shang-haï la trouvèrent défendue par des jonques blindées avec du coton et de la terre ou barrée par des estacades; aux coudes principaux s'élevaient des forts en terre, garnis de canons, où s'enfermaient des milliers de rebelles armés de fusils. Les capitaines des bâtimens alliés engagèrent de véritables combats pour franchir ces obstacles et porter secours aux populations en fuite. L'attitude des rebelles vis-à-vis de nous avait complétement changé. A Ning-po, ils armaient des batteries menaçantes contre les *concessions*; à Shang-haï, ils placardaient la nuit des affiches ou envoyaient des lettres insolentes aux amiraux. Ils indiquaient le jour et l'heure où ils seraient maîtres de la ville, et ordonnaient aux Européens de retirer leurs troupes et leurs vaisseaux. A chaque instant, le blocus se rétrécissait autour de Shang-haï; le fleuve seul était encore libre pour nous, grâce à nos canonnières. Les rebelles étaient partout; leurs têtes de colonnes et leurs cavaliers paraissaient sur la rive droite, en face des frégates, sous le feu de leurs canons; des villages entiers brûlaient, les habitans étaient égorgés en vue des troupes alliées; la nuit, les alertes étaient continuelles; enfin notre prestige moral, notre seule force réelle en Chine, diminuait chaque jour.

L'escadre française, réunie à Shang-haï, avait alors à sa tête le contre-amiral Protet. Jamais peut-être officier-général loin de son pays ne s'était trouvé en présence d'une situation aussi critique et aussi difficile. De la décision qu'il allait prendre en ces graves circonstances allait sortir la délivrance ou la ruine de tout un empire, l'établissement ou la perte de notre influence dans ces contrées. On était au cœur de l'hiver; demander des ordres à Pékin en montrant le véritable état des choses et l'imminence du péril, il ne fallait pas y songer. Le Peï-ho était gelé, et les lettres, en prenant à Tche-fou la route de terre, n'arrivaient qu'après de longs retards. Laisser faire les rebelles en neutralisant nos riches concessions, c'était renouveler l'essai déjà si malheureusement tenté à Ning-po, c'était perdre notre premier port en Chine, l'entrepôt de tout le commerce européen. Livrer Shang-haï aux rebelles, c'était abandonner la clé du Yang-tse, car Woo-sung et nos grands magasins ne pouvaient plus dès lors tenir un jour; c'était perdre sans combat une ville qu'il eût fallu reprendre bientôt au prix des plus grands

sacrifices, c'était la ruine de nos églises, la mort de nos missionnaires et le massacre de la population de toute une province, véritable fourmilière humaine, sans pain, sans abris, pressée comme dans un étau entre l'ennemi et nous. Une fois maîtres de Shang-haï, les rebelles pouvaient couper les câbles et mettre le feu aux milliers de jonques mouillées en amont des bâtimens européens; alors, par une forte marée descendante, une irrésistible débâcle de brûlots eût incendié et coulé les deux escadres.

C'est dans ces momens terribles qu'il est beau de voir un homme de cœur et d'énergie chargé d'un grand commandement. La responsabilité ne lui pèse plus, dès qu'il sent que l'initiative est devenue le plus sacré des devoirs. L'amiral Protet alla trouver l'amiral Hope : ces deux hommes se comprirent du premier mot, et le lendemain les habitans de Shang-haï renaissaient à l'espérance: on apprenait que les Français et les Anglais, prenant en main la défense d'un peuple près de périr, allaient mêler encore une fois leur sang sur les mêmes champs de bataille.

II.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de Chine, l'on voit la province de Shang-haï former un énorme cap, terminé au sud par le golfe de Ning-po et borné au nord par l'immense fleuve du Yang-tse-kiang, qui traverse la moitié de l'empire avant de se perdre dans la mer par deux énormes embouchures. Celle du sud reçoit encore le tribut des eaux de la rivière Whampoa, sur les bords de laquelle s'élève, à sept lieues dans l'intérieur, la ville de Shang-haï. Toute cette province, que les Chinois nomment le Kiang-see, semble un gigantesque delta, coupé dans tous les sens par des milliers de canaux qui, partant du Yang-tse, vont, en s'enchevêtrant les uns dans les autres, rejoindre le Whampoa, le traversent en quelque sorte, recommencent, dans la partie sud de la province appelée Pou-tong, leur inextricable réseau, pour aboutir enfin à un grand canal collecteur, espèce de régulateur de cette masse d'eau dont il verse, par un système ingénieux d'écluses, le trop-plein dans le golfe de Ning-po. Vue à vol d'oiseau, la province de Shang-haï paraîtrait une immense toile d'araignée dont les fils si nombreux seraient les canaux. Deux fleuves puissans, de grands lacs et la marée alimentent tous ces cours d'eau, auxquels les Français donnent le nom espagnol d'*arroyos*, sans doute en souvenir de nos longues campagnes maritimes dans la rivière de la Plata. Ils sont tous navigables, les plus grands par les bâtimens de guerre et les canonnières, les autres par les embarcations du pays appelées jonques ou *sampans*.

Dans ce coin de la Chine, où la surface plane du sol n'offre à l'œil aucune ondulation, l'aspect du paysage est monotone malgré de grands arbres qui entourent çà et là les pagodes aux toits bigarrés et ornés du dragon fantastique à cinq griffes. D'interminables rizières boueuses et fétides se succèdent à perte de vue. Dans les villes, l'uniformité des constructions et l'absence des femmes communiquent au visiteur européen une profonde impression d'ennui, et cependant, sur la terre et sur l'eau, dans ces rues qui sont si étroites, sur ces routes qui sont des sentiers, dans ces bateaux qui cachent littéralement le fleuve, partout règne une activité incroyable. Un peu avant d'arriver à Shang-haï par le Whampoa, on aperçoit par-dessus un des nombreux coudes de la rivière les grandes mâtures des frégates amirales, puis bientôt on vient mouiller au milieu d'une centaine de bâtimens de commerce européens et de milliers de jonques amarrées vingt par vingt les unes derrière les autres. Une foule de barques admirablement manœuvrées à la godille entourent le navire, et vous conduisent à terre devant des quais monumentaux, où s'élèvent de grandes maisons européennes à plusieurs étages, qui contrastent autant avec les édifices bas et peints des Chinois que nos costumes avec les leurs.

La ville de Shang-haï, construite sur la rive gauche du Whampoa, est divisée en trois parties bien distinctes, dont chacune a sa physionomie bien tranchée. C'est d'abord la cité chinoise avec sa malpropreté nationale, ses murailles en brique, ses tours et son fossé servant de canal. Entre la ville et le fleuve, un peu vers l'ouest, s'étend le faubourg de Ton-ka-dou, où grouille une population énorme, vivant moitié sur l'eau, moitié dans ces petites maisons borgnes que l'on retrouve, toujours les mêmes, dans toutes les parties de la Chine. A l'est s'étendent les concessions françaises, anglaises et américaines, séparées les unes des autres par des *arroyos* navigables, que l'on passe sur ces ponts pointus en forme de toits de maisons, si communs autrefois chez nous. Chaque nation apporte dans ce coin de terre où elle est parquée ses mœurs, ses institutions, son caractère. On dirait une photographie réduite des villes d'Europe : c'est la patrie vue par le gros bout de la lorgnette. On sort de la ville chinoise, on passe un fossé, et l'on a fait six mille lieues en une minute. On retrouve sa vie habituelle : des magasins à riches devantures, des cavaliers, des amazones, des musiques militaires, des *policemen* ou des sergens de ville, rien n'y manque. La partie chinoise de Shang-haï est soumise à la juridiction d'un *foutaï*, gouverneur militaire, et d'un *taoutaï*, chef civil. Chaque concession est régie par un consul assisté d'un conseil municipal, et la police du fleuve est faite par un capitaine de port choisi entre les trois nations anglaise, française et chinoise.

A quelques lieues de Shang-haï s'élèvent encore deux petites colonies européennes : ce sont Woo-sung à l'est, sur la rive gauche et à l'embouchure du Whampoa, avec les grands magasins de l'escadre française, et Zi-ka-wei à l'ouest, avec son collége de jésuites, la pépinière des missionnaires de cet ordre, où ils viennent, en débarquant, se familiariser pendant un noviciat de quelques mois avec les coutumes du pays, et se défaire le plus possible de leur physionomie européenne, qui serait un obstacle à l'exercice de leur apostolat. De ces deux petites villes, l'une est la clé de la mer, l'autre celle de la campagne. Elles servent de postes avancés contre les pirates et les bandes de rebelles, et il faut toujours en être maîtres pour assiéger Shang-haï.

Au mois de janvier 1862, au moment où la lutte contre les Taïpings allait s'engager, les alliés comptaient d'abord les deux mille hommes de troupes de ligne qui restaient de l'armée expéditionnaire; mais ces régimens, exclusivement placés sous les ordres de l'administration de la guerre, étaient considérés comme en garnison, et les amiraux ne pouvaient les engager dans une expédition. Ils gardaient les murs de la ville, Zi-ka-wei et les concessions européennes. C'était en quelque sorte une réserve, ne pouvant donner que dans un cas désespéré. La véritable force active était dans les navires et les équipages qui les montaient. La station navale française se composait de deux frégates à voiles avec des équipages réduits, l'*Andromaque* et la *Force*, cette dernière portant le pavillon de l'amiral Protet, des canonnières 12, 13 et 15, et de quelques petits avisos à vapeur presque sans chaudières, peu armés et montés par un petit nombre de matelots. On attendait, vers le milieu d'avril 1862, la frégate la *Renommée*, la corvette le *Monge* et le bataillon de zéphyrs envoyé de France pour relever la garnison de Shang-haï.

La station navale anglaise, sous les ordres du vice-amiral Hope, qui avait son pavillon à bord de l'*Impérieuse*, était bien plus forte en gros bâtimens, et ses moyens d'action étaient encore augmentés par la présence d'un grand nombre de canonnières et les ressources inépuisables de l'arsenal de Hong-kong. Les Anglais attendaient aussi deux régimens des troupes de l'Inde, un régiment de ligne de Tien-tsin, et ce qui leur manquait en artillerie, génie, ambulances et pontonniers. Pour le moment toutefois, les deux amiraux ne pouvaient jeter à terre que six cents matelots, renforcés par l'artillerie légère; mais cet effectif était suffisant, si l'on ne tentait un assaut ou un coup de main qu'à peu de distance des rives du Whampoa, à portée des canonnières qui protégeraient la retraite et l'embarquement dans le cas d'un insuccès difficile à prévoir.

Autour de ce noyau d'hommes d'élite, de ces matelots rompus aux fatigues et habitués à la guerre, venaient se grouper les forces

tirées du fond même du pays. C'étaient les artilleurs chinois de Zi-ka-wei, les troupes du colonel américain Ward, les soldats et les marins impériaux. Dès le commencement même de l'expédition de Chine, pour la défense des avant-postes ou des murailles de la ville, et pour soulager la faible garnison anglo-française, on avait songé à enrôler des Chinois et à les exercer à l'européenne. Zi-ka-wei offrait de grandes ressources pour la formation d'un corps de réguliers indigènes : les environs étaient peuplés de chrétiens à peu près ruinés par la guerre, très attachés aux missionnaires, qui, par leur connaissance de la langue chinoise, devaient rendre de grands services comme interprètes. Deux officiers et quelques sous-officiers furent mis à la tête de cette nouvelle école militaire, espèce de pépinière appelée à jouer un grand rôle en Chine. En quelques mois, ces nouveaux soldats purent armer et servir quatre pièces d'artillerie de campagne et former une compagnie d'infanterie capable de les défendre. Leur costume rappelait celui des zouaves, leur tenue était irréprochable, et ils montraient une aptitude merveilleuse à tout comprendre et à tout imiter. Attentifs, sobres, patiens, craignant peu la fatigue, ils accomplissaient avec une précision extraordinaire toutes les manœuvres de l'artillerie légère. Bien souvent ils vinrent à Shang-haï pour être passés en revue par les autorités alliées et chinoises; leurs sous-officiers les commandaient en français, avec cette pureté de prononciation que nous remarquons chez toutes les races asiatiques parlant notre langue, et les nombreux spectateurs, en se retirant après avoir vu ces hommes intelligens, robustes, sans préjugés religieux, n'hésitaient pas à les préférer aux chétifs soldats que l'Angleterre avait fait venir de l'Inde.

Depuis une dizaine d'années aussi, afin de s'opposer aux incursions des bandes de pillards et contenir la population flottante si nombreuse de Shang-haï, le taoutaï et le foutaï avaient formé un petit corps recruté parmi les Tagals de Manille et les déserteurs de toutes les nations. Plus tard, ils avaient complété leur système de défense en l'étendant et confié à des Européens le commandement de Chinois pris dans la ville. C'était une espèce de garde nationale mobile, à la tête de laquelle se trouvait le colonel américain Ward. Petit, maigre, vif et intelligent, Ward avait fait un peu de tout, jusqu'au jour où, venu à Shang-haï capitaine d'un navire, il l'avait quitté pour enlever aux rebelles, à la tête de quelques centaines d'hommes résolus, la grande ville de Son-kiang, à l'ouest et à douze lieues de nos concessions. Criblé de blessures dans ce brillant assaut, la bouche et la langue traversées par une balle, parlant à grand'peine un anglais inintelligible, il menait avec une énergie incroyable ses soldats, qui l'admiraient comme le plus brave d'entre eux. Il s'était fait en quelque sorte Chinois en se mariant dans le

pays avec la fille d'un mandarin; il avait reçu, en récompense de ses services, un bouton d'un rang élevé. Très bien secondé par une flottille à vapeur assez nombreuse et par des officiers qu'il choisissait avec soin dans cette foule de marins insoucians et braves qui commandent ou servent à bord des navires de commerce, Ward tenait garnison dans Son-kiang, sa conquête, couvrait ainsi Shanghaï à l'ouest, exerçait ses troupes et organisait son artillerie. Son influence était énorme sur les autorités chinoises, auxquelles il imposait par sa résolution, son activité, son sans-gêne d'Américain et l'éclat des services rendus. Son passé, un peu obscur, avait été noirci; mais, calomnié ou non, il s'était fait dans la colonie européenne, auprès des amiraux et des marins, une grande réputation de bravoure et de loyauté. Il était tout dévoué à notre cause malgré sa naturalisation chinoise; il haïssait profondément les rebelles, et savait donner à ses troupes cet élan qui enlève la victoire. Aussi, avec son millier d'hommes, formant un fort bataillon, bien commandé par des officiers et sous-officiers européens, avec ses moyens de transport et sa grande connaissance du pays, Ward pouvait, au début des hostilités, rendre de sérieux services aux alliés (1).

A côté de ces Chinois réguliers, et comme pour former un contraste frappant, on voyait ces tristes soldats impériaux, espèces de *bachi-bozouks* recrutés dans la lie du peuple, peu vêtus, mal nourris, jamais payés, armés de lances en bambou, de fusils à mèche, de tam-tams, avec le mot *brave* écrit sur l'estomac et sur le dos, le seul côté qu'ils montrassent toujours à l'ennemi. Mal commandés par de lâches mandarins, leur grande occupation consistait à établir des camps dès qu'ils s'arrêtaient : ils creusaient un fossé formant un grand carré, élevaient un faible parapet percé de meurtrières et d'embrasures pour des canons gros comme le doigt, passaient la journée à fumer de l'opium, à tirer des coups de fusil en l'air, à jouer du gong, et fuyaient dès que les rebelles s'avançaient, laissant à leur merci, après l'avoir pillée, toute une population qui était venue chercher près d'eux refuge et protection. Incapables de tenir campagne, quel que fût leur nombre, passant souvent aux rebelles, c'était une véritable plaie que ce ramassis d'hommes, tirés pour la plupart de la populace des grandes villes.

La marine impériale, forte de plus de huit cents jonques, grandes et petites, à voiles et à rames, présentait un armement formidable en canons de toutes les dimensions. Bien dirigée, cette flotte, par sa facilité à manœuvrer dans ce dédale inextricable d'*arroyos*, eût

(1) Ward a été frappé il y a deux mois à peine (février 1863) à la tête de ses soldats, et sa mort a laissé un grand vide.

pu rendre d'immenses services aux alliés; mais son concours faisait même défaut aux populations en fuite, qu'elle laissait misérablement se noyer dans le fleuve, sans chercher à le leur faire traverser. Mouillées en petites escadrilles le long des rives, les jonques pesaient sur le pays tout autant que l'ennemi lui-même, et semblaient obéir à un plan de trahison conçu d'avance en reculant sans cesse vers Shang-haï, perdant sans combattre les meilleures positions, au lieu de se réunir en grandes masses et de présenter une barrière infranchissable à cette marée montante de rebelles qui marchaient au pillage d'une grande ville. Rien de navrant comme ce spectacle de tant d'argent et de forces gaspillés par l'incurie ou le mauvais vouloir du foutaï. Ces soldats auraient pu servir, comme éclaireurs, à harceler, à poursuivre l'ennemi, et les amiraux devaient au contraire prendre toutes les précautions possibles pour les empêcher de grossir, par leur trahison et l'abandon de leurs pièces, le nombre, l'audace et les forces des Taï-pings. Il n'y avait pas non plus à compter sur les populations des campagnes voisines de la ville, qui presque toutes s'étaient réfugiées sur des jonques. Quoique sympathiques à leurs défenseurs, les Chinois des environs de Shang-haï pouvaient être comptés pour rien, tant ils étaient abrutis par la peur et par cette rapide succession d'événemens qui les faisaient passer chaque jour des mains des rebelles à celles des impériaux. Tiraillés dans tous les sens, ils étaient comme frappés de vertige ou de stupeur, et cédaient à la destinée, inertes comme ces galets que la vague roule et entre-choque sans cesse.

C'était donc avec de bien faibles ressources que les amiraux allaient entreprendre une lutte gigantesque contre les bandes innombrables des rebelles. Des conférences préparatoires eurent lieu, chez le consul d'Angleterre, entre les autorités chinoises et les chefs militaires et maritimes des alliés. Chacun y apporta sa part d'influence et ses plans, et l'on eut tout d'abord quelques difficultés à se comprendre dans le conseil de guerre, où chacun parlait une langue ignorée de son voisin et représentait des intérêts différens, qu'une raison de défense commune faisait oublier à cette heure. Les colonels des deux garnisons, ne pouvant consentir à faire sortir leurs troupes de Shang-haï, envoyèrent seulement quelques soldats de renfort à Zi-ka-wei. Woo-sung, à l'embouchure du Whampoa, dans le Yang-tse, que son admirable position maritime et nos grands magasins rendaient l'objet de toutes les convoitises des rebelles, fut gardé par l'*Andromaque* et une canonnière. Il fut convenu que les concessions anglaises et françaises seraient entourées d'une ceinture de fortifications en terre d'un relief et d'une profondeur de fossés suffisans pour prévenir toute surprise et déjouer un coup de main. Le

faubourg de Ton-ka-dou fut couvert par un ouvrage à crémaillère. Chaque nation devait en outre garder sa propre concession et un certain nombre des portes de la ville.

Les cartes chinoises et celles des environs de Shang-haï, dressées autrefois par les jésuites, furent étudiées avec soin, et l'on reconnut les routes et les *arroyos* qui menaient au cœur de l'ennemi. Les anciennes dynasties, après avoir doté la province de Kiang-see de tous ces canaux, avaient défendu les principales de ces admirables voies de communication par une ceinture de villes fortifiées, placées autour de Shang-haï, dans un rayon de dix à douze lieues. Toutes ces places fortes, à l'exception d'une seule, Son-kiang, alors entre les mains du colonel Ward, étaient au pouvoir des rebelles. C'étaient, à commencer par le nord, Kia-ding, Tsin-poo, Tsa-olin, Vo-mié, Ne-wei et Tse-Suoa. De ces villes, qui leur servaient de boulevards et de magasins, les Taï-pings lançaient leurs bandes à travers les campagnes. Pour resserrer le blocus autour de Shang-haï, ils avaient établi à Ko-djo, Siao-tan, Wan-ka-tse et Tseu-pou, à demi-distance des places fortes et de la ville, des camps fortement retranchés, ou fortifié de grands villages par des travaux en terre entourés de fossés. Cette manière de procéder, en leur permettant de se débarrasser promptement de leur butin, leur assurait une grande facilité de mouvemens. S'ils étaient battus ou surpris en rase campagne, ils avaient ainsi des lieux de retraite à peu de distance les uns des autres, où ils ne craignaient rien des impériaux.

Les amiraux, n'ayant avec eux que très peu de matelots, convinrent d'ouvrir la campagne par la destruction de tous ces réduits de rebelles. Les grandes villes ne devaient être assiégées que plus tard, et amener par leur chute la disparition complète des Taï-pings dans un rayon de quarante milles autour de Shang-haï. C'était en définitive les faire rentrer de force dans les limites imposées par les anciennes conventions. Il fut de plus formellement stipulé que les Européens, en prenant les villes fortifiées et ces réduits, y laisseraient des garnisons en attendant que les Chinois fournissent eux-mêmes assez de troupes bien armées pour relever nos soldats. On fit venir, à cet effet, des provinces du nord dix mille soldats impériaux, qui devaient être tous Tartares, et dont le foutaï lui-même prit le commandement.

Lorsque le bruit d'une expédition prochaine contre les rebelles se répandit dans la petite escadre française, ce fut une joie générale parmi les marins. Ils allaient donc secouer cet ennui qui finit par gagner les équipages lorsque les stations se prolongent longtemps au même mouillage. Les matelots étaient comme alléchés par le récit des engagemens heureux soutenus par les canonnières dans le

haut du fleuve; ils brûlaient du désir d'aller à terre se mesurer aussi avec ces hommes qu'ils voyaient chaque jour commettre tant d'atrocités. Les équipages étaient d'ailleurs rompus à ce service mixte, pour ainsi dire amphibie, qu'avaient exigé les expéditions de Pékin et de Cochinchine. Aussi, en attendant le signal du départ, et comme pour tromper leur impatience, ils caressaient longtemps d'avance leurs armes, préparaient leurs sacs de toile, et prenaient ces mille précautions qui précèdent, pour des matelots, le moment d'aller un peu *ramer* en pleine terre.

Vers le mois de février 1862, nos établissemens de Woo-sung et la petite ville chinoise qui s'élève à côté étaient très sérieusement menacés. La frégate mouillée en face protégeait bien une partie de la rive gauche; mais déjà la rive droite regorgeait de populations en fuite, se jetant pêle-mêle dans le fleuve, et trouvant ainsi la mort en voulant l'éviter. On sentait que les deux tronçons de rebelles du nord et du sud cherchaient à se rejoindre en traversant le seul obstacle qui les séparait encore. Réunis alors en grande masse, ils tomberaient sur Woo-sung, puis sur Shang-haï. Leur camp retranché, ou centre principal sur la rive droite, était à Ko-djo, grand village qu'ils avaient puissamment fortifié. Ce fut le premier point que les amiraux résolurent de frapper.

Le 21 février, à trois heures du matin, les canonnières 12 et 13 embarquaient à leur bord et remorquaient 150 hommes des frégates avec deux obusiers de montagne. Les Anglais partaient à la même heure avec de l'artillerie et 300 hommes. Le colonel Ward vint au rendez-vous désigné, à mi-chemin entre Woo-sung et Shang-haï, avec 500 de ses Chinois réguliers. Au point du jour, chacun était à terre, à quelques milles en dessous de Ko-djo, et la colonne franchissait sans obstacles, sur la digue du fleuve, la petite distance qui la séparait de l'ennemi, qu'elle trouva très bien préparé à la recevoir. L'artillerie, mise aussitôt en batterie, fit taire en quelques heures les pièces de la place, puis les marins lancés par les amiraux, les impériaux par Ward, coururent à l'assaut. Les rebelles tinrent bon et continuèrent un feu nourri de mousqueterie jusqu'au moment où les têtes de colonnes couronnèrent les parapets. A cet instant seulement, ils prirent la fuite et disparurent avec cette célérité particulière aux gens serrés de près par des baïonnettes et décimés par des obus. On put dès lors se former une opinion sur la manière de combattre des rebelles : il était douteux qu'ils se risquassent jamais en rase campagne contre les Européens; mais ils tiendraient toujours avec opiniâtreté derrière des murailles. Peu effrayés par la précision de notre tir et la portée de nos fusils, l'arme blanche et les obus, ces pastèques allumées, comme ils les nomment, pouvaient seuls les faire déloger. Les alliés firent dans le

village en ruine de Ko-djo de nombreux prisonniers; ils ramassèrent aussi des centaines de ces enfans que les rebelles arrachent à leurs familles pour les élever avec soin dans la pratique de tous les vices. A peine trouvèrent-ils quelques femmes, car les Taï-pings professent pour le sexe féminin un profond mépris. Le soir même, la colonne rejoignait les bâtimens, enchantée d'un succès qui nous promettait des victoires plus importantes.

Bientôt les amiraux eurent connaissance que la petite ville de Siao-tan, située dans le Pou-tong, à quinze milles en amont de Shang-haï, était devenue la résidence des principaux chefs de la rébellion de ce côté du fleuve. On ne perdit pas un instant; le 28 février, les canonnières anglaises et françaises partaient avec le même contingent qu'à la première expédition. On débarquait l'artillerie le soir même, et le lendemain matin au jour on marchait résolûment à l'attaque de la redoute, située à deux lieues dans les terres. Après une assez longue canonnade, l'assaut fut donné, et malgré la ferme résistance de l'ennemi la ville tomba bientôt entre nos mains.

Tout le mois de mars 1862 fut affreux et ne permit pas aux alliés de sortir de Shang-haï; la pluie, la neige et le vent leur imposèrent une sorte de trêve. Les Français reçurent de Ta-kou une compagnie d'infanterie de marine, et la frégate la *Renommée*, sur laquelle l'amiral arbora son pavillon, mouilla en rivière, venant de Saïgon. Ce renfort important arrivait bien à propos, car la campagne allait se rouvrir par des expéditions plus lointaines, qui demandaient par conséquent plus de monde. Le général Staveley arriva aussi de Tien-tsin et prit le commandement des troupes anglaises. Il amenait avec lui un régiment; il en demanda un autre à Hong-kong, d'où il fit venir également ses différens services d'intendance, d'ambulance, de génie et d'artillerie.

L'amiral Protet, obligé de tout tirer de son propre fonds, profita de cette relâche forcée pour se créer les ressources qui manquent naturellement à des marins naviguant en pleine terre. Nos hommes possédaient heureusement une merveilleuse aptitude à tout comprendre et à s'adapter à tous les rôles. On les voyait souvent, le soir, immobiles à terre, au port d'armes, sac au dos, guêtrés, bourrés de cartouches, couverts de vivres pour cinq ou six jours, après les avoir vus le matin au haut d'un mât, presque nus, luttant contre une voile que les rafales déchiraient. Il y a dans cette élasticité morale et physique le secret de bien des succès remportés par nos équipages de marine depuis les grandes guerres de l'empire. L'amiral eut ainsi relativement assez de facilités pour constituer son petit corps de matelots; il leur fit faire des reconnaissances, des marches militaires pour les rompre à la fatigue et habituer leurs pieds à porter de lourdes chaussures. Comme pendant quelque

temps encore les expéditions devaient se faire exclusivement par terre, il y avait une question importante à résoudre, celle du transport des vivres, des munitions et de l'artillerie, dans un pays où les charrettes, les routes et les chevaux sont à peu près inconnus; mais, entre autres bizarreries, la Chine offre le spectacle singulier d'un peuple qui s'acharne à tout transporter à dos d'homme. On peut dire que la moitié de la nation porte l'autre. A deux ou à vingt, jamais les Chinois ne reculent devant le transport d'aucun poids sur leurs épaules. Ils semblent nés un bambou à la main. On n'eut donc aucune peine à se procurer un millier de ces hommes, que l'on numérota avec soin, tant ils se ressemblent tous, et que l'on embrigada sous la surveillance un peu brusque, mais nécessaire, de quelques robustes matelots. Un officier de marine parlant le chinois fut mis à la tête de cette armée de coulies, presque aussi nombreuse que celle des combattans. Il faut toute l'adresse et la patience de ces mulets humains pour mener à bonne fin une expédition dans un pays coupé de ponts larges comme la main. On était à peu près sûr d'ailleurs de ne jamais rester en route faute de moyens de transport, car, si les coulies manquaient au départ, on barrait tout simplement une rue aux deux extrémités, et les Chinois prisonniers comprenaient immédiatement ce que l'on exigeait d'eux. Généralement ils fournissaient eux-mêmes le bambou, et se montraient satisfaits, le soir, d'avoir gagné, après douze heures de marche, un peu de riz et 20 sous en sapecks.

Cependant, malgré la rigueur de la saison durant tout le mois de mars, les rebelles avaient encore marché vers Shang-haï, et venaient par bandes énormes tout brûler et piller autour de Zi-ka-wei, à deux lieues de la ville. Les amiraux, dès que le temps le permit, se décidèrent à les déloger de Wan-ka-tse, leur centre principal de ce côté. Ils convinrent de se rendre d'abord jusqu'à Tsi-pao, petite ville autrefois très florissante, située à six lieues de Shang-haï. Les colonnes devaient s'y reposer avant d'aller attaquer les camps des rebelles six milles plus loin. Les forces furent ainsi réparties : 600 Français avec huit pièces d'artillerie, et 1,500 Anglais avec neuf canons, dont trois de fort calibre. Le colonel Ward devait venir de Son-kiang avec son régiment, fort à peu près de 1,000 réguliers.

Le 3 avril, de grand matin, la petite armée partait gaîment, musique en tête, au milieu des flots pressés d'une population accourue sur le passage de ses vengeurs. Le soir, on arrivait à Tsi-pao, où les maisons ruinées et brûlées, les rues désertes attestaient les luttes récentes dont la petite ville avait été le théâtre. Une avant-garde, arrivée de la veille, avait préparé, pour recevoir les Français, un immense mont-de-piété, seul monument de la ville qui se tînt encore à peu près debout. Les Anglais se logèrent comme ils purent

dans les maisons démolies, et tout le monde fut assez mal. La nuit aurait pu être tranquille, malgré les craintes d'éboulement, sans le voisinage de quelques camps de troupes impériales réunies depuis peu de jours. L'on connaît le goût passionné de cette nation pour les pétards, les feux d'artifice et les coups de canon à poudre. L'officier chinois commandant les impériaux ne discontinua pas toute la nuit ses feux de bordées; c'était alors leur seule manière d'user leurs munitions; ils ne songeaient guère à s'en servir contre leurs ennemis, et déménageaient toujours avant d'être attaqués. A leur retour à Shang-haï, ils racontaient les assauts terribles qu'ils avaient soutenus, et demandaient qu'on remplaçât ces munitions si utilement épuisées.

Vers le matin du 4 avril, le rapport des éclaireurs annonça que les rebelles, au nombre de 20,000, n'avaient pas levé le camp, et qu'ils se préparaient à se défendre. Cette bonne nouvelle combla nos hommes de joie, et bien avant l'heure ils étaient debout, parés, guêtrés. On partit au jour, et, après s'être dirigés vers le nord, les alliés arrivèrent par un petit sentier, où l'on passait à peine deux de front, devant les camps de Wan-ka-tse. Rien ne peut donner une idée de la fatigue que l'on éprouve dans ces marches lentes par une seule route, où l'on s'arrête des heures entières, attendant que les bagages, les pièces et les caissons aient franchi tous les obstacles, les canaux et les villages en ruine. Les Français eurent à se féliciter de la légèreté de leurs pièces de campagne, pesant à peine 100 kilos, pouvant toujours passer à dos d'homme sur les ponts en ruine ou sur des planches; les Anglais au contraire étaient obligés de lancer leurs canons dans les arroyos pour les hisser ensuite à grand renfort de bras sur les berges opposées.

Enfin, à neuf heures du matin, les alliés étaient en bataille devant l'ennemi : l'artillerie en avant, à 400 mètres des retranchemens, les troupes derrière, les Chinois de Ward à gauche, les Français au milieu et les Anglais à droite. Les camps, construits depuis longtemps, présentaient un énorme développement : les rebelles avaient mis à profit toutes les facilités qu'offre ce terrain coupé d'arroyos et de rizières pour rendre leur position presque inexpugnable au moyen d'un épais rempart en terre, percé de meurtrières et couvert par une série de fossés et d'abatis de bambous. Tout enfin était prévu pour briser l'élan d'un assaut; mais l'ennemi avait compté sans les ravages des canons rayés. Le feu s'ouvrit de part et d'autre avec une grande vivacité : les obus portèrent bientôt l'incendie dans les tentes, et les Taï-pings se débandèrent effrayés. Une colonne donna vivement l'assaut, une autre se lança au pas de course pour couper la retraite; malheureusement les ponts étaient partout détruits, les planches que les alliés traînaient avec eux pour les rempla-

cer étaient loin derrière; les matelots ne pouvaient traverser les arroyos qu'un à un sur des troncs d'arbres ou dans l'eau jusqu'au cou; l'ennemi gagna du terrain, et la chasse ne fut bientôt plus appuyée qu'à une grande distance. On s'arrêta dès que l'on eut acquis la certitude que les rebelles avaient pris la direction de la ville fortifiée de Tsin-poo. Les camps furent fouillés avec soin; ils regorgeaient de riz, d'étoffes et d'objets informes pillés de tous les côtés. Rien de hideux comme les logemens où croupissaient pêle-mêle ces hommes d'une saleté repoussante. Des fusils européens, des balles, des poires à poudre ramassées en énorme quantité, prouvaient combien les rebelles trouvaient à s'approvisionner facilement auprès des négocians européens. Les parapets des camps furent détruits, les tentes furent brûlées, et à la lueur de l'incendie les hommes déjeunèrent sur le champ de bataille. Le soir, à quatre heures, ils rentraient au bivouac de Tsi-pao.

Les matelots goûtaient à peine à leur soupe, faite depuis quelques instans, lorsque le cri *aux armes* retentit. Se précipiter sur les carabines, prendre son rang et sortir de la ville au pas de course du côté de l'ouest, ce fut l'affaire d'un instant. Les nouvelles les plus contradictoires se croisaient pendant la marche. On apprit coup sur coup que l'amiral Hope était dangereusement blessé, que les troupes du colonel Ward avaient subi un échec grave, et que les rebelles les poursuivaient vivement en marchant vers la ville; mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, les faits étaient grandement exagérés : s'il était vrai que l'amiral Hope avait eu la jambe traversée par une balle, il n'était pas exact que la défaite de Ward eût quelque gravité. Le colonel avait voulu, après la prise de Wan-katse, rentrer directement à Son-kiang, en suivant le canal par terre au lieu de revenir sur ses pas et de faire un grand détour en passant par Shang-haï et le fleuve. Comme tout le monde, il croyait le pays purgé de rebelles; mais à cinq milles de Tsi-pao il avait butté contre une suite de forts qui lui barraient complétement sa route. Malgré le petit nombre d'hommes qui l'avaient suivi et son manque d'artillerie, il avait voulu donner l'assaut; il avait été repoussé, mais revenait tranquillement, très peu inquiété dans sa retraite.

Il était nuit déjà, les alliés rentrèrent, et dans le conseil de guerre qui se réunit aussitôt autour du lit du blessé, l'amiral Protet réclama l'honneur de venger son collègue dès le lendemain. Le général Staveley, dont les troupes manquaient de vivres, partit le 5 pour Shang-haï, au moment où les hommes des deux marines et le régiment de Ward sortaient pour détruire ces nids de bandits si heureusement découverts. L'amiral Protet, à peine arrivé, ne laissa pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. L'artillerie lança quelques volées en avançant toujours, suivie des matelots en colonnes d'assaut. Les

réguliers chinois firent un mouvement tournant sur la droite, Ward saisit son drapeau, l'agita et enleva ses troupes; un immense hourra retentit, tout le monde s'élança : le premier fort fut emporté, puis un second. Cinq de ces camps furent successivement pris, il n'y eut de résistance sérieuse qu'au deuxième. L'ennemi, aveuglé par la peur, tourbillonnait dans la plaine sans pouvoir sortir du cercle de feux dans lequel il était broyé. On trouva d'immenses approvisionnemens, mais très peu de métaux précieux, et les prisonniers, en petit nombre, furent presque tous massacrés, malgré les alliés, par les troupes impériales, qui avaient suivi de loin la marche des colonnes, et venaient s'abattre, après la victoire, comme des corbeaux, sur le champ de bataille.

Le 6 avril, après une interminable étape dans un terrain transformé en tourbière par une pluie battante, les matelots ralliaient Shang-haï et regagnaient leurs navires. Le résultat des deux journées précédentes, 4 et 5 avril, était des plus importans : tout le pays se trouvait dégagé à partir de la rive droite du fleuve jusqu'à la ceinture des places fortes, toujours entre les mains des rebelles. Les habitans de la campagne rentraient par milliers à la suite des alliés, et se mettaient immédiatement, avec la patience et la ténacité des fourmis, à réparer leurs maisons et à ensemencer pour la deuxième fois leurs champs dévastés.

Il ne restait plus aux amiraux qu'à s'emparer de Tseu-pou, dans le Pou-tong, pour compléter la destruction des camps retranchés si laborieusement construits par les rebelles pendant un rude hiver. Le bataillon de zéphyrs et le *Monge*, arrivés depuis peu à Shang-haï, permirent à l'amiral Protet de jeter, le 18 avril, 700 Français dans le petit arroyo qui menait à Tseu-pou. Les Anglais étaient 1,200, et les deux nations traînaient seize pièces avec elles. A onze heures, après une étape de 18 milles, après les mêmes fatigues qu'à Wan-ka-tse, et malgré de grandes difficultés provenant des ponts coupés par l'ennemi ou de villages barricadés, mais évacués par lui, les alliés étaient en bataille devant le front nord de la ville, attendant l'artillerie anglaise, retardée par son poids. On apercevait un grand nombre d'embrasures percées dans des murailles en terre et garnies de canons. L'ennemi dirigeait un feu nourri de mousqueterie sur nos tirailleurs, envoyés en enfans perdus jusque sous les murs de Tseu-pou, à la faveur des débris de pagodes et de maisons dont la ville était entourée. C'était la première fois que les alliés se trouvaient en présence d'un front à peu près régulier, bien armé et couvrant une grande ville. Malgré l'énorme disproportion entre l'armée assiégeante et les défenseurs, le général et les amiraux, comptant sur leurs hommes et sur leur tir, résolurent d'éteindre le feu de la place, de pratiquer une ou deux brèches et de lancer leur monde à l'as-

saut. A une heure, les canons anglais, mis en position les premiers, avaient à peine lancé quelques boulets, qu'ils furent obligés de se taire pour ne pas tirer sur les Français. Voici ce qui s'était passé : les matelots et les zéphyrs se battaient pour la première fois à côté les uns des autres; chacun voulait montrer sa supériorité, et dans cette lutte d'amour-propre, vieille rivalité de courage entre les troupes de terre et celles de mer, tous, craignant d'arriver les derniers, partirent sans attendre le signal d'attaque, et se trouvèrent arrivés ensemble et pêle-mêle sur le talus extérieur du premier fossé. Le plus dangereux était fait, car, en voulant se dépasser les uns les autres, ils venaient de traverser 300 mètres sous une grêle de balles et de biscaïens. L'élan était donné; ils franchissent les trois fossés, sautent aux embrasures, escaladent les parapets et poursuivent dans les rues l'ennemi, surpris d'un coup d'audace si inattendu. Ce fut une vraie bataille de zouaves; mais on s'exposait ainsi à faire des pertes sérieuses dans une guerre où la vie d'un Européen valait celle de milliers de rebelles, et les chefs étaient comme mécontens de cette victoire, qui aurait pu causer la mort de tant de braves gens. Ce fut une véritable bonne fortune pour les matelots que la prise de Tseu-pou avec l'immense quantité de butin et de prisonniers que l'on y trouva. Chaque homme prit au moins un rebelle pour lui porter son sac et sa part de razzia; mais bientôt la nuit vint surprendre toute cette immense colonne en route pour revenir à bord. Les coulies, soumis depuis le matin à une distribution régulière de coups de bambou, profitaient de l'obscurité pour s'éclipser dans les momens de halte. On entendait jurer dans toutes les langues contre ces malheureux, qui portaient en définitive tout le poids de la campagne sur leurs épaules. Ce retour avait tout le pittoresque d'une marche de bohémiens, et le désordre était à peu près complet lorsque la nuit vint encore augmenter les difficultés de la route. Heureusement une attaque à cette heure en rase campagne était peu probable de la part d'un ennemi nombreux, il est vrai, mais démoralisé par sa défaite du matin, et d'ailleurs on avait laissé une garnison dans la place. Enfin, à force de glisser, de tomber et de se relever, on finit par arriver, et à dix heures tous nos hommes étaient au complet sur la plage, autour de grands feux où cuisaient côte à côte les poules, les canards et les cochons faits prisonniers de guerre. Alors aussi commençaient les histoires interminables, les causeries longues et confuses qui marquent d'ordinaire la fin d'une journée de guerre bien remplie.

La première partie du plan de campagne contre les rebelles se trouvait accomplie avec succès par la chute de Tseu-pou. Dans un rayon de cinq lieues autour de Shang-haï, le pays était délivré des bandes qui le ravageaient. Les habitans revenaient enfin dans leurs

villages pillés et dévorés par l'incendie. Des milliers de jonques les ramenaient en foule; elles étaient chargées de meubles entassés pêle-mêle et emportés à la hâte dans un jour de fuite. De ces barques sortaient des figures hâves et contractées par la souffrance, et l'on voyait avec un serrement de cœur de pauvres femmes, aux pieds mutilés, portant leurs enfans, trop faibles encore pour marcher. Beaucoup parmi ces malheureuses créatures avaient passé les longs mois d'un rude hiver accroupies dans ces étroits sampans, où l'on ne pouvait ni s'allonger, ni se tenir debout. Ainsi, pour un grand nombre de ces malheureux Chinois, aux misères de l'exil, aux angoisses de la faim, s'étaient jointes encore les tortures de la prison dans ces misérables barques, leur unique et dernier refuge. On lisait sur leurs visages altérés cette résignation du désespoir et cette mortelle tristesse qui saisissent les cœurs les plus durs à la vue du foyer paternel détruit. Nos soldats avaient bien le droit d'être fiers en pensant à toutes ces existences qu'ils venaient de sauver par une courte et glorieuse expédition.

III.

Shang-haï offrait au retour de Tseu-pou, dans les derniers jours du mois d'avril, le spectacle d'un vaste camp et d'une ville de guerre de premier ordre. Les alliés avaient reçu successivement tous leurs renforts. Sur le fleuve, de nombreuses canonnières et des bateaux à vapeur se croisaient dans tous les sens, transportant du matériel, remorquant des jonques ou revenant de croisière. Les rues étaient littéralement encombrées des soldats des deux nations, zéphyrs, sicks, cipayes, matelots et coulies embrigadés, aux uniformes bizarres et disparates. C'était une étrange réunion d'hommes venus de toutes les parties du monde, du pied de l'Himalaya et du fond des déserts de l'Afrique. Chaque groupe, chaque arme, chaque nation vivait à part sans se mêler, presque sans se connaître. Les officiers eux-mêmes se fréquentaient peu. Il régnait, malgré les causes qui devaient réunir des hommes courant des dangers communs, ce même sentiment de froideur que l'on remarque généralement entre des troupes alliées. A la guerre, on critique son voisin, on l'admire rarement, et la jalousie de peuple à peuple persiste malgré des victoires communes.

Au moment d'entreprendre une lutte sérieuse contre les grandes villes fortifiées des environs de Shang-haï, ces rivalités d'amour-propre national se traduisaient par des prodiges d'activité de part et d'autre : personne ne voulait rester en arrière. Aussi tous les préparatifs qu'exigeait une longue suite d'opérations furent-ils terminés en une semaine. Chacun comprenait que dès le début de la

campagne on serait aux prises avec des difficultés sérieuses. La ville de Kia-ding, au nord de Shang-haï, que les amiraux voulaient d'abord assiéger et prendre, pour dégager tout à fait Woo-sung, avait 12 milles de tour, des fossés de 40 mètres de large, des murailles en terre revêtues de briques en parfait état, de 8 mètres d'épaisseur et de hauteur. La situation de cette ville, à sept lieues de Shang-haï, sur un canal, facilitait, il est vrai, le transport des approvisionnemens; mais à mi-chemin le village de Ne-zian, qu'il fallait traverser, était complétement en ruine, occupé par les rebelles, et une partie des maisons de Kia-ding, en s'écroulant, avaient presque comblé le canal. On était d'ailleurs dans les petites marées, et l'échouage d'un convoi de jonques transportant le matériel de siége, des munitions et des vivres pour dix jours, était fort à craindre.

Il fut décidé que cette nouvelle expédition serait en quelque sorte mixte. Les troupes, portant deux jours de vivres, prendraient la route de terre; tout le reste, bien convoyé par des détachemens et des canots armés en guerre, ferait la route par les arroyos dans de petits sampans. Les alliés firent immédiatement la chasse aux bateaux dans la rivière de Shang-haï : les demander aux autorités chinoises, qui disent toujours oui, mais ne font jamais rien, était parfaitement illusoire. Les Français, les Anglais et les hommes du colonel Ward se rencontraient souvent sur le pont d'une barque, parlant tous à la fois, chacun dans sa langue; mais la discussion se terminait invariablement de la même façon : le sampan était toujours remorqué par le plus fort, et, grâce aux énormes ressources qu'offre le batelage de Shang-haï, chaque nation put réunir et installer près de ses canons une véritable flottille de jonques.

Le 27 avril 1862, l'avant-garde quittait Shang-haï par terre. Le 28 au matin, l'immense convoi, parfaitement étiqueté, numéroté et divisé en *spécialités*, appareillait à bord de la *Renommée* et de l'*Impérieuse* avec la fin du courant descendant, et se présentait à la marée montante à l'entrée de l'arroyo de Sou-cheou, qui mène à Ne-zian. Les Français avaient en ligne un effectif de 1,000 hommes avec dix pièces d'artillerie, dont deux canons-obusiers de 30, installés par l'amiral Protet dans de petits sampans, d'où ils pouvaient tirer au besoin : c'étaient nos pièces de siége. Les Anglais avaient 2,400 hommes et dix-huit canons, dont quatre Armstrong et quatre mortiers. Ward, avec son régiment, devait rejoindre les alliés à Kia-ding même et tenir la plaine avec les troupes et les jonques que le foutaï devait mettre à sa disposition et sous son commandement.

Dès le 27 avril, les avant-gardes anglo-françaises avaient occupé sans combat les deux rives du canal dans le village de Ne-zian. Une reconnaissance avait eu lieu le soir même sur la route de Kia-ding : à 1,000 mètres environ de Ne-zian, une pagode fortifiée barrait le

passage et coupait la navigation du canal. Trop avancés pour reculer, les Anglais, soutenus par l'artillerie des réguliers de Zi-ka-wei, voulaient tenter un coup de main et enlever la position; mais le général Staveley, désirant n'attaquer qu'avec toutes ses forces, fit battre en retraite, et les troupes eurent des pertes sérieuses à regretter. Le 28, le convoi et les colonnes entraient à Ne-zian, dont pas une maison n'offrait un abri sûr, tant la rage de tout détruire, même ce qui peut leur servir, anime les rebelles. L'homme, devenu comme une bête fauve à force de vivre dans le sang, finit par s'en prendre aux choses inanimées, et ne peut rien voir debout autour de lui. On bivouaqua dans les rues. Le lendemain 29, à sept heures du matin, les pièces de campagne furent mises en batterie devant la redoute et la pagode fortifiée. Les zéphyrs et les troupes de ligne anglaises commencèrent un mouvement tournant sur la gauche, jetèrent un pont sur un arroyo à 600 mètres de la place; les marins des deux nations restèrent en colonnes d'assaut et en réserve aux pièces; on ouvrit le feu à huit heures, et, dès que l'arroyo fut traversé, les matelots coururent à l'escalade. L'ennemi, attaqué de front et par sa gauche, n'attendit pas même le choc : une partie des rebelles se jeta dans le canal pour le traverser et s'y noya; le reste s'enfuit rapidement dans la direction de Kia-ding.

Les alliés prirent immédiatement la même route, à travers un pays splendide, couvert de moissons, mais où régnait un silence de mort. Les colonnes alliées marchaient lentement en suivant les rives du canal, où çà et là flottaient des corps de femmes, d'enfans et coupés en morceaux. Une sourde colère bouillonnait dans le cœur de chaque soldat à la vue de tant d'atrocités, et on oubliait la fatigue du jour en pensant à la vengeance du lendemain. Le 29 au soir, les alliés campaient dans d'immenses faubourgs en ruine, à 800 mètres de la ville, vis-à-vis de la porte du sud. Pendant ce temps, le convoi avait eu une peine inouie à traverser Ne-zian. Il fallut décharger les sampans pour les porter vides à dos d'homme et leur faire traverser les obstacles et les plateaux de vase où ils s'échouaient; mais dans cette lutte où les Anglo-Français étaient engagés, chacun apportait un courage et un dévouement absolus. Arriver quand même était le but de tous; chaque nation voulait seulement prévenir l'autre, et c'est peut-être la meilleure manière de comprendre et de pratiquer l'entente cordiale. On fit des miracles d'énergie. Le convoi passa et mouilla le soir devant les campemens.

La journée du 30 fut employée à des reconnaissances faites avec soin par le général Staveley et l'amiral Protet. La ville de Kia-ding était fortifiée d'après le procédé ordinaire employé par les Chinois

depuis des siècles. Elle présentait l'aspect d'un vaste carré aux angles un peu arrondis; un grand canal l'entourait et lui servait de fossé. De 30 mètres en 30 mètres, des tours flanquaient les murailles. Les quatre portes de la ville se trouvaient aux quatre points cardinaux; l'enceinte des portes était double, et chacune avait à sa gauche, à 50 mètres d'intervalle, une arche percée dans le mur, servant de passage aux sampans. C'étaient les portes dites « de l'eau. » Depuis peu, les rebelles avaient complété ce système de défense en plantant sur la berge des fossés ces éternels abatis, chevaux de frise et bambous piquans, destinés à embrocher un homme, comme une épingle perce un coléoptère. Le canal de Ne-zian, menant au fossé, entre la porte du sud et une des portes de l'eau, était barré en outre par des estacades en troncs d'arbres et en sampans coulés. Par les meurtrières, les créneaux et les embrasures, les rebelles ne cessaient de tirer sur les travailleurs ou les reconnaissances. De grands arbres séculaires, dominant les remparts, indiquaient que la ville renfermait de riches pagodes et de vastes palais. De distance en distance, des observatoires en bambous, espèces de corps de garde aériens, permettaient aux rebelles d'étudier les mouvemens des alliés.

Pour éviter toute confusion dans le service et dans l'attaque, le général et l'amiral décidèrent que les Français prendraient la rive droite du canal, et les Anglais la rive gauche. On choisit pour point d'escalade l'espace compris entre les deux portes du sud, la porte de terre et la porte d'eau. Le tir des canons devait converger vers cet endroit et faire deux brèches. Quelques pièces seraient réservées pour battre en ricochet les faces de la ville et éteindre le feu des tours qui les flanquaient. Dans la nuit, les estacades et les troncs d'arbres devaient être enlevés par des sapeurs et des matelots. Les canons de campagne, mis d'abord en batterie à 400 mètres des murailles, devaient s'avancer peu à peu pour les écrêter, en chasser les défenseurs, couronner le fossé, et protéger ainsi jusqu'au dernier moment les colonnes marchant à l'assaut. Enfin une première fusée devait indiquer l'instant où les sampans destinés à servir de ponts sur le fossé auraient à s'avancer; une deuxième fusée annoncerait le moment de l'escalade. Dans la nuit, nos obusiers de 30 furent débarqués et mis en batterie à 250 mètres de la ville après bien des difficultés, si l'on songe que ces canons de marine sont sans roues aux affûts, et que, pour éviter le feu de l'ennemi, il fallut prendre un détour et faire parcourir à des pièces pesant 2,000 kilos un espace de 500 mètres dans des terres labourées.

A deux heures du matin, les colonnes alliées vinrent prendre position et se massèrent derrière les plis de terrain. Le 1er mai au jour, un feu roulant s'engagea de part et d'autre; mais au bout

d'une heure celui de l'ennemi se ralentissait déjà. Les canons de 30, merveilleusement servis, eurent bientôt fait deux brèches praticables : déjà les bateaux-ponts s'avancent malgré la mousqueterie des assiégés; l'artillerie de campagne marche intrépidement jusqu'au fossé et les soutient. Le signal de l'assaut a traversé l'air; c'est le moment suprême : les colonnes s'élancent sur les ponts au pas de course; les échelles sont dressées, on monte les uns par-dessus les autres; les tambours battent, les clairons sonnent la charge, les musiques jouent les airs nationaux; un immense cri de victoire, partant de toutes les poitrines, salue les premiers rendus sur la brèche. L'ennemi ne peut résister à un pareil élan; il lutte un instant sur les murailles, se débande à travers la ville dans toutes les directions; on le poursuit l'épée dans les reins, et Kia-ding, que les rebelles n'avaient conquis qu'après un siége de six ans, tombe en quelques heures au pouvoir des alliés.

La ville avait dû, dans ses momens de splendeur, renfermer une puissante population. Coupée par des canaux autrefois couverts de jonques et aujourd'hui presque tous comblés, remplie de palais, de temples en ruine, Kia-ding n'était plus que l'ombre d'elle-même. Tout croulait, les rues étaient presque impraticables. Cinq mille prisonniers, une bande d'étoffe blanche sur la tête en signe de soumission, s'y pressaient à genoux sur le passage des vainqueurs, les uns poussant des cris lamentables, les autres attendant avec le stoïcisme de l'apathie la mort ou un peu de riz. La plupart d'entre eux n'étaient que des paysans prisonniers des rebelles, et montraient leurs membres meurtris par les coups de bambou ou de lance. Cinq cents chevaux tout harnachés furent ramassés dans les rues par les marins, qui professent un goût passionné pour l'équitation. Perchés sur ces selles chinoises qui ressemblent à des toits de maison, ils ramenaient à la place désignée tous les rebelles qui fuyaient en les tenant par les cheveux, que les Taï-pings portent longs, sans queue, en signe de révolte contre la coutume tartare de se raser une partie de la tête. Une telle discipline d'ailleurs régnait parmi les alliés que l'on ne vit plus se renouveler ces scènes honteuses de pillage où chacun, oubliant son grade, ne semble préoccupé que de s'enrichir après la victoire. 600 hommes, choisis par moitié entre les deux nations, furent chargés de ramasser et de conduire dans les grandes pagodes tous les objets précieux. Une commission mixte présidait à ce sac, organisé militairement, et par les portes de la ville, sévèrement gardées, on ne laissait passer aucun homme sans le fouiller. Plus tard, à Shang-haï, on devait vendre tout ce butin, et une équitable répartition, basée sur les effectifs des deux nations, devait récompenser chacun d'une façon régulière.

La trahison des troupes et des jonques du foutaï fit malheureusement perdre le résultat principal de cette brillante journée. Les chefs alliés avaient tout lieu de croire que la ville était parfaitement entourée de tous les côtés et que toute fuite était impossible, même pour un seul rebelle. Il n'en était rien : les troupes impériales, sans doute effrayées de notre victoire ou épouvantées de la déroute de l'ennemi, laissèrent fuir les principaux chefs et les mieux armés d'entre les Taï-pings; les jonques de guerre leur offrirent même passage à leur bord.

Kia-ding était à nous, mais il restait à poursuivre l'insurrection dans un centre non moins formidable, à Tsin-poo. Une garnison de 400 hommes des deux nations fut laissée dans la ville prise, et le 2 mai le convoi et les troupes rentraient à Shang-haï pour se préparer au siége de Tsin-poo. Plusieurs routes et arroyos, partant de Kia-ding, conduisaient à cette ville; mais les alliés étaient devenus trop nombreux pour s'engager avec un si grand convoi dans des canaux peu connus, et que les rebelles pouvaient avoir barrés ou desséchés. Il était plus sûr de partir de Shang-haï, de s'embarquer sur le Whampoa jusqu'à Son-kiang, et là seulement de s'engager dans l'arroyo menant directement à Tsin-poo. Cette nouvelle expédition allait se faire exclusivement par eau, et les sampans étaient si petits qu'il fallut créer pour le transport des vivres et des hommes une véritable flotte de barques. Il était nécessaire que chaque homme pût s'y loger, y vivre et s'y reposer. L'amiral Protet perfectionna l'installation de ces espèces de tentes flottantes en rendant chaque groupe indépendant, maniable et combattant. Les deux obusiers de 30 furent établis sur deux jonques assez fortes pour supporter le tir des pièces. L'artillerie de campagne, composée de huit canons, pouvait être mise en batterie à terre en quelques instans, et être soutenue immédiatement par des troupes désignées d'avance. On se mettait en garde contre toute surprise dans un pays qui offre de si grandes facilités pour la guerre d'embuscade. En outre la canonnière n° 12, apportant l'appoint de son formidable canon rayé de 30, devait escorter le convoi et remorquer les traînards.

Une des grandes difficultés de la campagne dans un tel pays, sorte de Venise gigantesque, était de faire converger et arriver à jour dit, contre vent et marée, toute cette masse de jonques. La plupart étaient montées par des soldats complétement étrangers à la navigation de rivière. De rares Chinois, plutôt effrayés que flattés de leur pénible mission, suffisaient à peine à diriger ces barques encombrées et mal armées. Un malentendu, une faute de manœuvre suffisaient pour causer une horrible catastrophe, la perte d'une centaine d'hommes. Les amiraux, montés sur de rapides vapeurs, les

capitaines des canonnières, les officiers de l'état-major-général sur de frêles baleinières, allaient d'un groupe à l'autre, ramassant les traînards, stimulant chacun, et imprimant à cette espèce de machine flottante aux mille articulations cet entrain et cette régularité si difficiles à obtenir sur l'eau. Deux jours suffirent à remonter le fleuve jusqu'à l'embouchure d'un arroyo assez profond où toute l'armée vint s'engouffrer. Le 8, toute cette escadre de huit cents jonques quittait le Whampoa et donnait dans le canal de Tsin-poo. Rien de pittoresque comme cet immense ruban de navires qui s'étendait sur plusieurs lieues de long. Mille cris étranges sortaient de ces barques chargées de monde et se remorquant les unes les autres, lorsqu'un accident, un échouage ou une maladresse arrêtait la marche de tout le convoi. Pendant ces deux mois de campagne, le vocabulaire anglo-français-chinois ne s'était guère enrichi que de quelques mots; hors de là toute explication était inutile : aussi l'entente n'était pas toujours parfaite entre les Chinois qui godillaient derrière les bateaux et les matelots qui poussaient de fond à l'avant avec des perches de bambou. Cet instrument, d'une utilité incontestable, était à deux fins : un bout était destiné à diriger la marche, l'autre à stimuler le Chinois. A toutes les observations que les officiers pouvaient faire sur cette manière un peu brusque de procéder, les matelots répondaient que c'était absolument nécessaire, et que les Chinois aimaient cela. D'ailleurs supprimez le bambou, et la Chine s'arrête.

De toutes les canonnières alliées, la canonnière française n° 12 put seule entrer dans l'arroyo après un travail de géant. Elle fut pour ainsi dire portée, traînée, enlevée par les efforts réunis de son équipage et des corvées qui lui furent envoyées. Tous faisaient de son passage un véritable point d'amour-propre national. Elle cassa trois branches de son hélice sur les pierres de granit dont les rebelles avaient semé le fond du canal, et souvent les officiers et les matelots furent obligés de plonger pour attacher des cordes à ces énormes cailloux et les hisser à terre. Enfin le 10, après avoir triomphé de mille obstacles, un formidable hourra saluait son arrivée au mouillage du convoi, arrêté à 1,000 mètres de Tsin-poo devant la porte du sud. Les reconnaissances commencèrent tout de suite; les arroyos furent sondés et les approches étudiées malgré les sorties et le feu continuel des Taï-pings. La place présentait une grande analogie avec celle de Kia-ding; l'ennemi semblait seulement plus résolu, mieux commandé et bien armé.

Le 12 mai, le soleil levant éclaira une scène splendide : à 300 mètres, dans le canal, étaient mouillés la canonnière n° 12 et les deux sampans portant les obusiers de 30; sur la rive droite, si l'on regar-

dait du côté de la ville, on voyait les mortiers et les grosses pièces anglaises en position; à gauche, on apercevait les canons Armstrong; vis-à-vis de la porte du sud, mais un peu loin, l'artillerie légère des alliés était en batterie, et derrière elle les colonnes d'assaut et les réserves massées attendaient avec une fébrile impatience le signal d'avancer. Le feu s'ouvrit bientôt vivement de part et d'autre. Tsin-poo était comme entouré d'un cercle de boulets. L'honneur de la journée resta à la canonnière n° 12, dont les obus firent de prodigieux ravages. Pas un coup ne fut perdu : à chaque volée de son canon rayé, un cri de joie retentissait et un pan de mur roulait avec fracas dans les fossés. Quarante-deux obus suffirent pour faire trois énormes brèches. Les ponts, protégés par les tirailleurs, l'artillerie légère et les canots armés d'obusiers de 12 s'avancèrent et vinrent buter sur une estacade que sa solidité et la proximité de la place avaient empêché de démolir pendant la nuit. Il fallut plus de vingt minutes d'efforts et d'audace pour que les matelots, dans l'eau jusqu'au cou, sous une grêle de balles, pussent faire une trouée permettant aux sampans de passer un à un. L'ennemi se sentait perdu, si cette dernière barrière était enlevée; il réunissait tout son feu pour forcer cette poignée de braves à reculer, mais ils passèrent enfin : les colonnes se précipitèrent sur les ponts, s'engouffrèrent dans les brèches béantes; une dernière lutte s'engagea, courte et acharnée, et Tsin-poo fut enlevé à la baïonnette.

Après cette rude victoire, la prise de Ning-po, annoncée aux amiraux sur le champ de bataille même, vint encore augmenter la joie de tous. Depuis quelque temps, des événemens d'une haute gravité faisaient pressentir l'imminence d'une lutte prochaine de ce côté entre les rebelles et les bâtimens de la petite station navale anglo-française. Les Taï-pings s'écartaient de plus en plus des conventions; ils construisaient de formidables batteries dirigées contre nos établissemens, ils tiraient à balles sur les Européens du faubourg Malo sous prétexte de fêtes ou de fantasias; ils frappaient de droits exorbitans notre commerce, ils exigeaient l'éloignement des bâtimens de guerre qui protégeaient seuls nos nationaux et nos missions, et menaçaient hautement d'employer la force pour nous faire quitter notre mouillage dès que la construction de leurs batteries serait achevée. Les forces alliées devant Ning-po, réduites à cinq navires des deux nations, étaient commandées par deux capitaines énergiques : le lieutenant de vaisseau Kenney, de la canonnière n° 15, et le capitaine Dew, de l'*Encounter*. Si les travaux des rebelles continuaient encore quelques jours seulement, la position de ces deux officiers devenait des plus critiques. Ils étaient exposés à être broyés sans pouvoir compter sur aucun secours des amiraux,

dont toutes les forces étaient employées et engagées dans une expédition qui pouvait durer encore un mois. Se retirer c'était tout perdre, même l'honneur; ils n'y pensèrent pas. Les deux capitaines adressèrent un ultimatum aux chefs taï-pings, dans lequel ils exigeaient impérieusement la cessation de tout travail d'attaque contre les Européens et la démolition, dans un délai de vingt-quatre heures, de la batterie dirigée contre le Malo. Les rebelles, au nombre de 20,000 bien armés, avec des canons de gros calibre et une centaine d'Européens parmi eux, ne tinrent aucun compte de cette sommation. Le 10 mai, dès le matin, tout le monde était aux pièces. Quelques jonques impériales, mouillées hors de portée, envoyèrent quelques volées, se retirèrent et ne reparurent plus de la journée. Les rebelles répondirent tout de suite et couvrirent l'escadre alliée de balles et de boulets. Les deux officiers commandans s'y attendaient; mais, pour conserver le bon droit de leur côté jusqu'à la fin, ils n'avaient pas voulu ouvrir le feu les premiers. Ils envoyèrent immédiatement leur bordée, et la canonnade devint bientôt acharnée de part et d'autre. Trois fois l'ennemi abandonna ses pièces, écrasé par la puissance de l'artillerie des bâtimens; trois fois les chefs rebelles ramenèrent des troupes fraîches et recommencèrent le combat à outrance. A deux heures de l'après-midi, la flottille mettait à terre le plus de monde possible pour tenter l'escalade à une brèche faite à la face nord. Pendant l'assaut, les navires devaient appareiller, concentrer leurs feux sur un pont-estacade garni de canons, le briser, s'engager dans le bras du fleuve qui longe la face sud de la ville et couper ainsi la retraite à l'ennemi. Trente Français conduits par le capitaine Kenney et quatre-vingts Anglais commandés par le capitaine Dew, protégés par le feu de la canonnière, plantèrent les échelles au pied des murailles, et l'on vit bientôt cette poignée d'hommes se précipiter à l'assaut d'une ville défendue par 20,000 rebelles. Ce coup prodigieux d'audace réussit malgré la défense désespérée des Taï-pings, qui chargèrent trois fois à l'arme blanche. Les alliés se maintinrent sur les murailles, et bientôt les rebelles, entendant derrière eux le bruit des canons de l'escadre qui avaient coupé l'estacade, lâchèrent pied et gagnèrent la porte sud avant que leur ligne de retraite sur la campagne ne fût interceptée (1).

La prise de Tsin-poo avait brillamment terminé la campagne sur la rive gauche du Whampoa. Avec les trois villes fortifiées de Kia-ding, de Tsin-poo et de Son-kiang, avec les garnisons que les alliés

(1) Ce brillant fait d'armes coûta cher aux Français : le capitaine Kenney, arrivé le premier sur la brèche, reçut un coup de feu qui lui traversa la poitrine. Il mourut dix-sept jours après, laissant un nom illustré par la conception et l'exécution énergique d'un plan d'attaque d'une grande hardiesse contre une ville formidablement défendue.

y laissaient et celles que les impériaux devaient y mettre, Shang-haï était débloquée de ce côté. Les travaux des champs étaient repris partout avec la plus grande activité, et les craintes de famine diminuaient chaque jour, car il était encore temps de semer le riz. Les colonnes alliées se rembarquèrent le 11 mai, et allèrent se reposer pendant trente heures à Son-kiang.

Cette ville, si on se le rappelle, était la conquête et l'arsenal de Ward. Les jonques des alliés furent attachées, aussi serrées que possible, le long des rives des arroyos. Une nuée de soldats, tous joyeux de ce repos, commencèrent ces installations éphémères, ces cuisines en plein vent, ces gourbis, ces lessives, ces jeux, ces mille choses enfin qui font de tout bivouac un spectacle si pittoresque. Cette gaîté guerrière, qu'une courte halte fait naître en un instant, régnait d'un bout à l'autre de ce campement d'amphibies. Chacun put ainsi voir dans Son-kiang le changement que causent chez les Chinois la présence et l'autorité d'un Européen. Ce ne sont plus les mêmes hommes : il y a quelques jours, un bambou levé par un mousse les eût fait fuir; maintenant on voyait sur leurs visages une certaine dignité à la place de cet air humble et faux qui distingue cette race opprimée entre toutes les autres. Ils avaient presque tous vu le feu, et si le danger ennoblit l'homme, il peut régénérer promptement tout un peuple; aussi Ward était-il fier de son œuvre, et se plaisait-il à montrer ses officiers chinois criblés de blessures.

Les alliés parfaitement reposés, après avoir reçu les ravitaillemens et les munitions indispensables, s'embarquèrent dans leurs tentes flottantes et débouchèrent, le 15 mai, de Son-kiang pour entreprendre la campagne du Pou-tong.

Cette partie de la province de Shang-haï, comprise entre la mer et le Whampoa, semble une presqu'île d'une douzaine de lieues de large. Les nombreux arroyos qui partent du fleuve, après avoir arrosé le pays dans tous les sens, viennent, comme on le sait, aboutir tous à un grand canal collecteur, courant parallèlement au pied de la première des deux digues élevées le long du rivage autant pour s'opposer aux envahissemens de la mer que pour régulariser par des écluses tout cet ingénieux système hydraulique. Le long de cette digue s'élèvent les villes fortifiées de Tsao-lin, Wo-mié, Ne-wié et de Tse-soua, que les rebelles occupaient encore. Pour maintenir le cercle des opérations dans les limites convenues des quarante milles, le général et les amiraux résolurent de prendre le canal qui mène de Min-ho à Na-djo et à Tsao-lin comme base d'opérations. Dès que ces deux dernières villes seraient enlevées, on remonterait vers Woosung en prenant successivement les cinq places fortes. Les troupes marcheraient par la digue, le convoi par le canal collecteur, et les

canonnières descendraient le Whampoa, à mesure que les alliés s'avanceraient, pour appuyer leur gauche, faciliter les envois de vivres et de munitions, et empêcher toute fuite de l'ennemi par eau. On était sûr ainsi d'acculer la rébellion sur la pointe extrême du Pou-tong, en face de Woo-sung, et de lui causer le plus grand désastre qu'elle eût encore essuyé.

Les convois alliés descendirent la rivière pendant quelques milles et entrèrent dans l'arroyo d'Izia, qui mène à Na-djo. Le 16 au soir, les têtes de colonnes s'arrêtaient à 1,200 mètres de la ville, qui fut reconnue immédiatement. Na-djo avait été autrefois un grand village ouvert. Les rebelles en avaient détruit une partie et fortifié l'autre avec les décombres. Les approches étaient défendues par un inextricable fouillis de fossés, d'abatis, de sauts-de-loups, de redoutes, qui dissimulaient complétement le corps de la place, garnie de plus de 10,000 défenseurs. Jamais les Européens n'avaient vu autant de travaux accumulés, ni une si profonde entente chez l'ennemi des moyens de défense. Les reconnaissances de nuit et de jour se firent avec une incroyable difficulté à cause des sorties vigoureuses des rebelles, parfaitement menées. On sentait qu'une main ferme dirigeait ces bandes, ordinairement si indisciplinées. Cette ville presque enfouie, que l'on distinguait à peine, inspirait un vague sentiment d'inquiétude. Et cependant la campagne était magnifique, et les troupes, bivouaquées dans de grandes fermes, trouvaient en abondance le gîte, le bois, la paille et les légumes, si chers aux soldats.

Dès le lendemain de l'investissement, les canons-obusiers de 30, qui avaient déjà rendu tant de services, furent encore une fois tirés de leurs sampans, d'où ils ne pouvaient faire feu à cause de la hauteur des berges du canal où le convoi était engagé. Ils furent hissés sur une butte de 40 mètres de haut, et à 350 mètres de la ville, que l'on attaquait par la face ouest. Les armstrong furent placés plus à droite, où ils avaient un certain nombre de pièces à faire taire. L'artillerie légère, ayant derrière elle les colonnes d'assaut, fut mise en batterie au pied même des gros canons, prête à s'avancer lorsque les brèches seraient rendues praticables par les pièces de siége.

A quatre heures du soir, le feu s'ouvrit sans que l'ennemi y ripostât. La ville semblait déserte, silencieuse comme une tombe. On entendait seulement le fracas des maisons qui s'écroulaient, et çà et là des lueurs d'incendie montraient que les obus commençaient leur œuvre de destruction. Le signal de l'assaut fut donné, et alors seulement les rebelles, sortant de leur immobilité, saluèrent par une mousqueterie des mieux nourries les têtes de colonnes. Le danger n'était rien cependant pour des hommes électrisés par la présence de leurs chefs; une lutte de vitesse et de courage s'établit entre les

deux nations : déjà les premiers assaillans sont sur les murailles, lorsque l'amiral Protet tombe mortellement frappé d'une balle au cœur.

Certes il est beau pour un amiral de mourir sur la brèche, à la tête de ses matelots victorieux, il est beau d'avoir un pavillon criblé de boulets pour linceul et une ville prise d'assaut pour tombe; mais dans le premier moment de stupeur officiers, soldats et marins, oubliant cette gloire qui fait l'immortalité, ne pensèrent qu'à l'immensité de la perte qu'ils venaient de faire. Aussi, lorsque le corps de l'amiral, porté par quelques hommes de sa garde, traversa lentement les réserves anglo-françaises, lorsque les clairons et les tambours eurent cessé leurs lugubres sonneries, dernier hommage rendu au chef, un silence solennel plana sur ces hommes naguère si animés. On entendait à peine quelques sanglots étouffés, les prières du missionnaire qui montaient au ciel avec l'âme du mort, et dans le lointain la voix grave du canon, qui semblait le saluer encore et le venger déjà. En un instant, la ville de Na-djo fut mise à feu et à sang. Cette rage de destruction venait chez tous de la profonde douleur qu'ils ressentaient : les rebelles tombèrent par milliers. C'était la première fois que les matelots manquaient à ces sentimens d'humanité qui leur font toujours épargner et soigner les vaincus après la victoire; mais ils avaient à venger leur chef, et rien ne pouvait les arrêter.

M. de Kersauson, capitaine de vaisseau, chef d'état-major de l'amiral Protet, avait pris aussitôt le commandement de l'expédition. Deux jours après la prise de Na-djo, les alliés mettaient le siége devant Tsao-lin. La place formait un grand carré, fortifié à la chinoise. Elle regorgeait de défenseurs malgré le petit nombre de maisons qu'elle paraissait renfermer. Les préparatifs d'attaque contre la face de l'est commencèrent dès le 19 mai. Les ouvrages avancés furent successivement enlevés à la baïonnette par les alliés, qui s'y établirent fortement. Les canons de 30 furent, suivant l'habitude, débarqués pour faire brèche, les armstrong mis en batterie sur la digue pour ricocher les faces, l'artillerie légère mise en position devant les murailles pendant la nuit, et les canots armés en guerre s'avancèrent dans le canal de la porte de l'est jusqu'à une estacade qui fut détruite sous le feu de l'ennemi. Les ponts furent préparés et les échelles portées aux avant-postes. Le 20 au jour, la canonnade commença. Le tir des alliés, toujours terrible et concentré, éteignit le feu de l'ennemi, ouvrit en moins d'une heure et demie deux brèches praticables, et les colonnes d'assaut s'élancèrent sur les murailles garnies de 10,000 défenseurs. Une telle ardeur animait les troupes que les soldats, gagnant de vitesse les fuyards, arrivèrent à la muraille opposée à la brèche avant eux. La plupart des

rebelles se jetaient de vingt-cinq pieds de haut; ceux qui hésitaient étaient précipités en bas par un choc irrésistible, et tombaient par centaines sous une grêle de balles ou étaient hachés par la mitraille des armstrong tirant du haut de la digue. Ce fut une boucherie sans pitié, car l'œuvre de vengeance continuait encore.

La prise de Tsao-lin assurait le succès de la campagne du Pou-tong. Les Anglo-Français étaient maîtres d'une excellente base d'opérations; leurs derrières étaient assurés, et les approvisionnemens faciles par la digue, la mer et les canaux. Il n'y avait plus qu'à marcher en avant et à pousser les rebelles avec cette vigueur, cette célérité qui avaient donné déjà de si heureux résultats; mais il semblait que, depuis la mort de l'amiral Protet, l'âme de la campagne se fût comme envolée. Tout le monde sentait comme un vide immense; tout paraissait sombre et triste. Les chaleurs étaient suffocantes, et les fatigues incroyables pour des hommes qui se battaient le matin, traînaient péniblement les jonques pendant toute la journée, souvent durant la nuit, et recommençaient le lendemain. L'amiral n'était plus là, avec son activité dévorante et sa foi ardente dans la grandeur de l'entreprise qu'il avait conçue, pour ranimer les faibles, consoler les blessés et entraîner les masses comme un seul homme. Le choléra, cette hideuse maladie que les Européens traînent à leur suite dans tous les pays, sous tous les climats, sévissait cruellement et dévorait la petite armée.

Malgré tout, il y a tant de ressort et d'énergie chez les hommes, que les alliés allaient continuer leur œuvre : les ordres de départ étaient lancés, les colonnes s'ébranlaient lorsque, par une étrange fatalité, la trahison, qui, depuis l'ouverture de la campagne, semblait les suivre pas à pas, vint encore compliquer la situation et tout arrêter. Le foutaï, fidèle à sa politique hostile aux Européens, n'avait envoyé de garnison ni à Kia-ding ni à Tsin-poo; il n'avait point fait marcher non plus de colonnes mobiles dans les campagnes pour rassurer les habitans et détruire les bandes de rebelles isolées. Aussi les Taï-pings, venant du nord au nombre de 200,000, envahissaient de nouveau le pays sur la rive gauche du fleuve, bloquaient et assiégeaient les faibles garnisons européennes laissées dans les places, et menaçaient d'enlever Shang-haï pendant l'absence des alliés.

En présence d'un tel état de choses, les commandans en chef durent brusquement interrompre la campagne; ils gardèrent leur base d'opérations en laissant à Na-djo une garnison capable de s'y maintenir plusieurs mois, et le 21 mai les alliés rentraient à Shang-haï. Les garnisons de Tsin-poo et de Kia-ding furent dégagées et retirées par une pointe hardie en rase campagne, puis toutes les forces militaires et maritimes anglo-françaises furent concentrées dans Shang-haï, à Zi-ka-wei et à Woo-sung, dont on augmenta les

moyens de défense en les mettant aussi bien à l'abri d'une attaque de l'extérieur que d'une trahison de l'intérieur.

Ce n'est donc pas la rébellion seulement qui crée aujourd'hui aux Anglo-Français les embarras les plus pressans; le danger vient encore de la mauvaise foi du gouvernement impérial, représenté par le foutaï de Shang-haï. Ce fonctionnaire, malgré la parole donnée, en ne sortant pas de ses camps, placés sous les murs de Shang-haï, qu'il ne pouvait pas même défendre, n'a pas seulement compromis le résultat de la campagne; il a exposé notre petite armée à des catastrophes de détail terribles dans un pays où il faut toujours vaincre pour ne pas périr étouffé sous le nombre de ses ennemis. Il est à peine croyable qu'une poignée d'hommes, trahis par ceux-là mêmes qu'ils secouraient, aient osé se lancer en flèche sur un territoire inconnu, inextricable, offrant pour la guerre de si grandes facilités à des gens presque aguerris, impossibles à poursuivre, et reparaissant au point d'où on venait de les chasser par masses pour ainsi dire inépuisables. Les amiraux avaient sagement agi en voulant opposer aux rebelles une armée de Tartares venus de l'intérieur de l'empire, auxquels ils auraient seulement déblayé la route. Dans cette lutte, où il s'agit d'écraser un ennemi qui compte des millions de combattans, les troupes d'élite préparent bien la victoire; mais une armée moins aguerrie, en faisant l'office de cavalerie, peut seule la rendre complète. La résistance opposée par les mandarins à ce plan des amiraux est venue enlever à notre intervention une partie de son efficacité. Faire campagne devenait désormais inutile et même dangereux (1).

Il semble donc au premier abord que si notre influence morale a grandi de tout l'éclat de nos victoires et des services rendus à une population aux abois, les bénéfices matériels nous ont été complétement enlevés par l'abandon des places fortes retombées au pouvoir des rebelles, après avoir été prises par les alliés. La vérité cependant, c'est qu'à la suite des événemens militaires de 1861 et 1862 il se forme pour les alliés en Chine une situation nouvelle, et loin d'être affaiblis par l'attitude du gouvernement impérial, qui les privait de troupes dont ils ne pouvaient se passer, ils sont au moment de trouver les plus précieuses ressources dans ce peuple même qui vit et souffre autour d'eux.

(1) Aucune campagne sérieuse n'a été entreprise dans l'hiver de 1863 par les alliés contre les rebelles pour leur faire respecter les limites autrefois fixées des 40 milles. On s'est borné à les repousser par des expéditions de détail à quelque distance de Shang-haï, lorsqu'ils devenaient trop menaçans. Kia-ding, indispensable à la sécurité de Woo-sung, a été cependant repris cet hiver, et les environs de Ning-po ont été dégagés par les troupes chinoises que commandaient Ward, tué dans l'action, et deux officiers de la marine française.

Jusqu'à ce jour en effet, malgré trois grandes guerres soutenues avec succès, depuis 1830, contre la dynastie tartare, les Européens, pressés de recueillir les avantages commerciaux assurés par leurs victoires, s'étaient peu préoccupés des populations qui les entouraient. Les Anglo-Français voyaient bien qu'ils luttaient seulement contre les mandarins, et que le vrai peuple chinois restait indifférent au milieu de ces combats; mais personne ne pensait à faire tourner cette apathie politique à notre profit. D'ailleurs à cette époque le centre des affaires était à Hong-kong et à Macao, deux ports perdus dans le sud de ce vaste empire, où n'affluait que le rebut des gens du peuple, fuyant pour la plupart la justice de leur pays. Il était difficile de s'appuyer sur de tels auxiliaires, toujours prêts à trahir toutes les causes : aussi se bornait-on à ne pas les avoir contre soi; mais lorsqu'après les traités de Pékin et l'ouverture du Yang-tse Shang-haï devint tout à coup la capitale du commerce européen, nos relations avec la population de toute la province prirent ce caractère intime qui seul peut en assurer la durée. La nécessité de fuir la mort a jeté dans nos bras une masse énorme de Chinois qui ont trouvé près de nous seulement cette protection qui leur manquait jusqu'à ce jour. Nous-mêmes, menacés par les Taï-pings, bloqués étroitement dans Shang-haï et Ning-po, nous étions perdus, si le peuple, las de l'abandon où on le laissait et nous prenant pour ses ennemis, eût fait alliance avec l'insurrection. Nous nous trouvons maintenant, par le fait de notre intervention militaire contre les rebelles, entourés et comme protégés par une population amie, sympathique, reconnaissante, qui nous met aussi bien à l'abri d'une invasion des Taï-pings que d'un revirement dans la politique de la cour de Pékin. Il ne restait donc plus aux Européens qu'à tirer parti de cette situation nouvelle en organisant les forces vives d'un peuple devenu si inopinément notre allié sincère.

L'amiral Protet avait reconnu depuis longtemps combien il était difficile d'obtenir quelque chose des mandarins, même quand ils sont de bonne foi; il savait aussi que tôt ou tard il faudrait renoncer à agir de conserve avec eux à cause de leur lenteur, de leur impuissance ou de leur lâcheté : aussi, dès le premier jour de la guerre, nous l'avons vu enrôler, instruire et mener au feu des Chinois de Zi-ka-wei. Ces hommes durs à la fatigue, sobres et craignant peu la mort, rendirent d'excellens services comme artilleurs et comme fantassins. L'amiral, en mourant, légua donc à notre station de Shang-haï le germe d'une institution qu'il suffisait d'étendre. A peine revenus de Tsao-lin, à la fin de mai 1862, les deux commandans en chef adoptèrent ces idées, et le recrutement se fit bientôt avec une grande rapidité à Shang-haï et à Ning-po. Les Chinois arrivaient en foule, on les encadrait au fur et à mesure dans les

compagnies de la garnison, et l'on put former en quelques mois le noyau d'une excellente armée; mais il fallut encore une fois arrêter un mouvement pour ainsi dire spontané. Comment pourvoir aux frais d'entretien et d'équipement des troupes indigènes sans recourir aux revenus des douanes de Shang-haï et de Ning-po? Malheureusement ces revenus énormes étaient, de la part des Chinois, l'objet du gaspillage le plus honteux. A peine les droits perçus par des Européens, comme agens du gouvernement impérial, étaient-ils versés dans une banque de l'état, qu'ils disparaissaient. Ici encore c'était l'amiral Protet qui avait le premier signalé le meilleur système, la création d'une commission mixte, où l'Angleterre, la France et même la Chine auraient des représentans, chargée de surveiller toutes les dépenses. Les revenus de douane seraient mis par moitié dans une banque de chacun des deux pays européens, et ne pourraient en sortir sans la permission et le visa des membres de ce tribunal des finances. Les dépenses d'utilité générale, comme celles qu'entraînerait la défense commune, devraient naturellement passer les premières. La permission d'installer ce contrôle indispensable fut demandée à Pékin par l'entremise des légations; elle ne put être refusée, et cette commission donne la vie à l'espèce de conscription que nous levons sur les Chinois : c'est la clé de voûte de tout le système de défense et d'attaque contre les rebelles. Les commissaires alliés installés dans les ports ouverts seront les gardiens sûrs des intérêts chinois comme des nôtres, et les petites armées nationales administrées par eux, commandées par des Européens tirés de notre garnison et de notre station, auront bientôt rassuré les habitans, purgé les campagnes des brigands. N'aurons-nous pas ainsi jeté les fondemens d'un nouvel ordre de choses et doublé nos forces? De pareils exemples peuvent-ils se perdre au milieu d'un peuple ami de la paix, à qui la tranquillité est nécessaire, et qui n'aura jamais été aussi efficacement protégé que par nous? Les populations errantes, chassées de leurs terres par la rébellion, ne viendront-elles pas se grouper autour de ces centres européens où régneront la justice, la bonne administration et la concorde? N'y voit-on pas déjà le commencement de cette conquête pacifique de l'opinion publique chinoise que nous cherchons vainement depuis des siècles? C'est notre race enfin s'implantant au cœur d'un pays jusqu'alors si inaccessible. Bientôt l'on verra cette institution grandir et prospérer, car notre influence sur ces masses ne peut se limiter et se circonscrire autour des ports. Nous avons, pour la propager et la faire dominer même, le puissant concours des missionnaires. Dans leur apostolat, ils ne se contenteront plus de baptiser des païens; en gagnant des âmes à Dieu, ils les ramèneront aussi aux idées européennes d'honneur, d'ordre et de solidarité. C'est ainsi qu'agissaient ces hommes de dévouement

qui, dans les siècles passés, ont porté l'Évangile à la plupart des nations de l'Asie. Bien moins préoccupés de faire des catholiques purs que de changer les mœurs, ils comptaient leurs prosélytes par millions, surtout chez les peuples qui souffraient. Désormais nous ne serons donc plus isolés au milieu de ce vaste empire, avec lequel nous ne pouvons plus interrompre notre commerce, et ainsi se trouvent déjouées les espérances de la cour de Pékin, qui voyait avec plaisir les Européens se débattre contre des difficultés insurmontables, sans un appui sérieux dans le pays.

Une révolution complète se prépare donc en Chine, révolution d'autant plus radicale qu'elle a pour base le peuple honnête qui défend son sol, sa famille et sa vie en s'appuyant sur nous; mais c'est aussi une révolution qui nous assure des relations pacifiques avec la société chinoise en dépit même de la dynastie tartare ou de ceux qui veulent la remplacer. Grâce à l'intervention des Anglo-Français dans la guerre civile qui désole le Céleste Empire, le rôle des Européens a bien grandi en Chine. Naguère les alliés sacrifiaient tout, même leur amour-propre national, à des bénéfices commerciaux qu'un décret venait anéantir; leur situation était sans dignité, leur politique sans grandeur. Indécis entre les impériaux et les Taï-pings, ménageant les deux partis, ils ne savaient sur qui s'appuyer, et, après avoir fait de grands sacrifices pour s'imposer à la cour de Pékin, ils n'avaient réussi qu'à être tolérés par les mandarins et menacés par les rebelles. Aujourd'hui les alliés, avec l'appui des populations qui les entourent, n'ont rien à craindre des deux partis. L'avenir est donc débarrassé de ces incertitudes qui le rendaient si menaçant, et de ce moment commence peut-être pour les Européens leur invasion morale en Chine. A la suite des alliés, toutes les autres nations sont venues les aider dans cette tâche, et ce vaste pays, battu en brèche par les idées européennes, secouru par les Anglo-Français, envahi par le commerce du monde entier, offre désormais à l'activité humaine le champ le plus étendu qu'elle ait rencontré depuis des siècles. Une fois encore les coups frappés par nos marins et nos soldats auront servi la civilisation en préparant un avenir pacifique. L'intelligente et infatigable activité des chefs militaires et marins a montré la vraie ligne politique à suivre, en même temps que l'attitude énergique de l'amiral Protet sauvait les Européens d'une ruine complète. S'il n'a pas été donné au brave amiral d'accomplir tout entière la mission qu'il s'était imposée, du moins il est mort avec la satisfaction d'avoir tout fait pour la grandeur de son pays, et jamais plus belle cause n'aura été consacrée par un plus noble sang.

A. Des Varannes.

SOUVENIRS
D'ASIE-MINEURE

IV.

AMASSIA ET L'INFLUENCE EUROPÉENNE EN TURQUIE.

I.

Le surlendemain de notre arrivée à Tchouroum, le 25 novembre 1861, nous partions pour Amassia (1). Il y a deux jours de route à travers un pays fort ennuyeux, des landes couvertes de genévriers nains et parfois des terres labourées. Quelques bouquets de pins garnissent çà et là les hauteurs. Le paysage ne redevient agréable et intéressant que vers le soir du second jour, deux heures environ avant d'atteindre Amassia, à partir du moment où notre sentier rejoint la vallée du Ieschil-Irmak, ou « Fleuve-Vert, » autrefois l'Iris. C'est une jolie rivière, qui mérite son nom : ses eaux claires sont d'un beau vert foncé qui contraste avec le gris sale des eaux troubles du Kisil-Irmak ou « Fleuve-Rouge, » l'ancien Halys. Des saules, des aunes, baignent dans le courant leurs branchages et leurs racines. Tout alentour, de vastes plantations de mûriers où se dressent par centaines les magnaneries. L'été, tout ceci doit être d'une riante et fraîche couleur, que font sans doute encore ressortir le grand aspect et la teinte sombre des montagnes qui bornent des deux côtés la

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 mars, et du 1er avril.

vallée. Toutes ces maisons, avec leurs toits de tuiles rouges, dominent non-seulement ces taillis de mûriers, toujours coupés et retenus dans leur essor par la serpe de l'émondeur, mais dépassent même de beaucoup les plus hauts de ces beaux arbres fruitiers dont Amassia est si fière. C'est un tableau qui nous paraît plus aimable encore, quand nous le comparons à ces déserts nus et pelés que nous traversons depuis Bey-Bazar, à ces villages à demi souterrains, sans relief et sans forme, qui se confondent presque avec le sol qui les porte.

A mesure qu'on approche d'Amassia, les montagnes se resserrent, la vallée devient une gorge de plus en plus étroite et profonde. A une heure de la ville, on traverse le Ieschil-Irmak sur un pont de pierre, et le sentier court ensuite, en tournant avec le fleuve, entre la naissance du roc et la rivière, toute bordée de jardins et de plantations. A l'un des détours du chemin, on découvre tout d'un coup Amassia, et c'est certainement la ville la plus pittoresque que nous ayons encore rencontrée en Asie-Mineure. Elle s'étend ou plutôt elle s'allonge sur les deux rives du Ieschil-Irmak, au pied d'immenses murailles de rochers gris qui forment partout d'effrayans précipices et qui semblent menacer les maisons de leur chûte. Sur la rive droite, la haute crête de la montagne s'écarte un peu du fleuve, et laisse ainsi place, par endroits, à des pentes moins raides, quoique très rapides encore, où s'étagent en bas les maisons de la ville, et qu'occupent plus haut des vignes semées de maisonnettes. C'est là qu'on va prendre le frais pendant les grandes chaleurs de l'été. Sur la rive gauche au contraire, le pic à deux têtes qui porte le vieux château démantelé et sa quintuple enceinte baigne son pied dans la rivière; seulement une étroite langue de terre, formée sans doute par les éboulemens de tant de siècles, porte comme une mince frange d'habitations serrées entre la montagne et les eaux vertes du fleuve. Vers la base de ce pic et sur la face qui regarde la ville, une saillie du rocher dessine au-dessus des toits de ce quartier comme une large console où des murs de construction hellénique indiquent encore l'emplacement de l'ancien palais des rois de Pont. Plus haut s'ouvrent dans le flanc de la montagne de grands tombeaux, d'une belle et singulière ordonnance, dessinés à l'œil par la large bande creuse qui les entoure et qui les isole en tout sens de la masse du rocher, auquel ils ne tiennent que par la base. C'étaient, Strabon nous le dit expressément et il n'y a point à s'y tromper, les tombeaux des rois. Pour ces princes, de leur demeure d'un jour à celle où ils espéraient reposer pendant des siècles, le chemin n'était pas long.

Quand on pénètre dans la ville, les détails ne sont pas moins cu-

rieux et moins attrayans que la vue d'ensemble. A la porte par laquelle nous arrivons, ce sont des monumens seljoukides d'une capricieuse et riche ornementation, puis une grande mosquée, celle du sultan Bayezid-Ilderim, le vainqueur de Nicopolis, fort bien entretenue, au milieu d'une esplanade plantée d'arbres qui donne sur la rivière; ce sont des quais qui nous rappellent un peu ceux du Tibre à Rome, des maisons bâties sur pilotis, des moulins qui s'avancent jusqu'au milieu de la rivière, avec des barrages qui leur amènent l'eau, de grandes roues hydrauliques pour arroser les jardins, plusieurs ponts de bois, un pont de pierre qui remonte sans doute à l'époque byzantine, tout construit qu'il est avec des débris antiques, des bases et des fûts de colonne, des fragmens de corniches. Enfin dans la ville même, au-dessus, au-dessous, tout alentour, se pressent l'un contre l'autre les mûriers, maintenant dépouillés de leurs feuilles. Malgré la teinte grise que l'hiver a répandue sur tout cela, ce premier aspect d'Amassia nous enchante.

Méhémed-Aga et un cavas du pacha nous attendaient à la porte de la ville pour nous conduire chez M. K..., riche négociant et industriel suisse établi depuis longtemps à Amassia, et à qui nous étions recommandés. Un peu plus loin, nous rencontrâmes M. K... lui-même, qui venait à cheval au-devant de nous. Sa maison est située presque à la campagne, au sud-est d'Amassia, en un point assez élevé d'où l'on a une vue admirable sur la gorge, la ville et le château. Nous éprouvons un indicible plaisir à nous retrouver cordialement accueillis par quelqu'un que nous pouvons appeler un compatriote (en Orient, les Suisses sont sous la protection française), dans une maison européenne fournie de tous ces objets dont nous sommes privés depuis Angora, lits, chaises, tables, livres et journaux d'Europe, etc. Il y a même un piano! Un piano, quand on vient de vivre huit jours à Boghaz-Keui, huit jours à Euiuk, paraît quelque chose d'admirable, et on pardonne avec effusion au pauvre instrument tous les mauvais momens qu'il vous a fait passer en France, dans ces soirées de famille où s'essaient les jeunes débutantes, dans ces maisons de Paris où retentissent à chaque étage deux ou trois clavecins, où les gammes qui vous réveillent le matin vous empêchent le soir de fermer l'œil. C'est comme ces gens qu'on évite ou qu'on salue froidement quand on les aperçoit à Paris, tandis qu'on leur saute au cou, si on vient à les rencontrer inopinément à cinq cents lieues de la France. Il n'y a plus ici par malheur personne pour faire chanter les notes endormies, pour nous jouer quelque vieil air du pays; celle qui touchait ce clavier, et dont les morceaux favoris sont là dans un coin, tout couverts de poussière, celle pour qui cette maison avait été meublée à grands frais, loin

de l'Europe, avec toute la recherche et le goût européen, une jeune femme que M. K... avait ramenée d'Allemagne il y a deux ans, est morte depuis six mois, après un an et demi de séjour dans ce pays. M. K... avait déjà perdu à Amassia une première femme après quinze ans de mariage. Tous ces malheurs l'ont profondément attristé; il est seul dans cette grande maison, au milieu de tous ces étrangers; les enfans qu'il avait eus de son premier mariage sont maintenant en Suisse pour y faire leur éducation; il ne reste ici que deux petites filles, de six ans et d'un an. Aussi notre arrivée est-elle pour M. K... une distraction, un soulagement. En pareil cas, la confiance vient bien vite. Nous passons la soirée, au coin du feu, à causer comme de vieux amis de vingt ans avec quelqu'un qu'il y a deux heures nous ne connaissions pas.

Pour la première fois depuis cinq mois, nous allons dormir entre deux draps! L'hospitalité la plus luxueuse des plus riches beys turcs n'avait jamais été plus loin qu'un drap unique, celui de dessous; celui de dessus ne peut plus s'appeler un drap; il est cousu à la couverture, et il va sans dire qu'on ne le découd pas tous les matins, qu'on ne le change pas à chaque hôte nouveau, mais seulement quand sa couleur, sensiblement altérée, raconte trop clairement ses services passés. A ce propos, et comme nous disons à M. K... la joie que nous cause la vue, le contact de cette belle toile fraîche et blanche, il nous raconte l'histoire d'un Anglais de sa connaissance qui se rendait aux Indes par Bagdad et Bassorah. Débarquant à Samsoun, ce voyageur candide demandait au consul s'il trouverait tous les soirs, sur sa route jusqu'à Bagdad, dans les hôtels, de bons lits et des draps blancs. Il n'avait vu pareille naïveté que chez la fille de M. B..., consul français, qui passa par Amassia, il y a quelques années, se rendant à Mossoul. Cette jeune personne, qui comptait faire sensation à Mossoul par ses toilettes parisiennes, avait emporté force chapeaux et robes dans de simples cartons, comme on pourrait le faire en France pour aller de Paris à Dieppe. Les muletiers, pour faire tenir les cartons sur leurs bâts, les sanglaient par le milieu en serrant les cordes à tour de bras; naturellement bonnets, robes et chapeaux souffraient d'un pareil traitement. On faisait remarquer à Mlle B... qu'elle aurait mieux fait de mettre tout cela dans de solides cantines. « C'est vrai, répondit-elle, mais je ferai réparer et arranger tout cela par les modistes de Mossoul. » Le mot a eu beaucoup de succès à Tokat, où il a été prononcé, et il est parvenu jusqu'ici. Malheureusement il y a tel de nos consuls qui arrive en Orient avec des idées à peu près aussi justes que celles de la jeune Parisienne sur cette société orientale où il va avoir à jouer un des premiers rôles. Cela tient à l'inexplicable habitude que nous avons

de promener nos agens d'un bout à l'autre du monde habité, sans les laisser s'établir et s'enraciner nulle part ni apprendre aucune langue, sans leur permettre de se rompre la main, par une longue pratique, aux manières de faire propres à chaque pays. Les Anglais sont plus habiles; ils comprennent mieux, pour ne parler que de l'Orient, combien il est essentiel d'avoir ici des gens accoutumés à parler aux Turcs et sachant comment il faut traiter et agir avec eux. Il y avait à Samsoun, pendant ces dernières années, un agent consulaire anglais, M. G..., qui a laissé de grands souvenirs dans le pays; tout en n'ayant qu'un titre inférieur, il jouissait d'une influence considérable dans toute cette région, et il était horriblement craint des Turcs. C'est qu'il ne les ménageait pas. Un jour, à Samsoun, il entrait au conseil; le pacha et tous les autres se lèvent; seul, le muphti, un vieillard très connu pour son orgueil et le mépris qu'il témoignait aux chrétiens, reste assis. M. G... va droit à lui, le saisit par la barbe et le met ainsi sur ses pieds, à la force du poignet, en lui disant : « Tu sauras que quand le représentant de la reine d'Angleterre entre quelque part, on doit se lever. » Une autre fois, le cadi de Sinope lui joua le même tour. M. G... tenait à la main son fouet de chasse; il alla droit au vieux Turc, et, brandissant son arme : « Qu'aimes-tu mieux, lui dit-il, te lever devant un ghiaour, ou recevoir des coups de fouet d'un ghiaour? » Le choix du personnage ainsi apostrophé fut aussitôt fait : à l'instant même il était debout. Sans doute l'énergie peut paraître ici bien voisine de la brutalité, et je suis loin de dire qu'il faille souvent recourir à des moyens aussi violens; mais, qu'on y songe, l'Oriental est tellement habitué à voir tous ceux qui ont en main la force en abuser, qu'il ne la comprend pas autrement que manifestée par l'insolence : dès que vous ne cherchez pas à vous faire craindre, il croit que vous vous sentez faible et que vous avez peur; il devient aussitôt ingouvernable. Demandez à tous ceux qui ont voyagé en Orient : le seul moyen de s'y faire respecter, c'est de commencer par être aussi dur et hautain que possible; ce n'est qu'après avoir ainsi parfaitement établi sa situation qu'on peut s'humaniser et devenir sans péril, comme on y est naturellement porté, bienveillant et poli. M. G... connaissait son terrain. Deux ou trois algarades de cette espèce suffisaient à avertir les gens, à leur faire bien comprendre, une fois pour toutes, comment ils seraient reçus, s'ils s'avisaient de manquer d'égards au consul d'Angleterre; elles lui ont évité, j'en suis garant, pour tout le reste de son séjour à Samsoun, l'ennui d'avoir à subir et à relever ces mille petites impertinences dont les Turcs un peu fanatiques savent si bien trouver l'occasion et le prétexte dans leurs rapports avec les Européens. M. G... est maintenant consul à La Canée, dans

l'île de Crète, et je ne doute pas que, dans ce poste important, il n'ait pris, par les mêmes moyens, une grande influence sur les affaires de l'île. L'Angleterre a en Orient beaucoup d'agens aussi habiles et aussi énergiques que celui-ci, et, sachant quels services ils lui rendent en Turquie, elle n'a garde de les envoyer, aussitôt qu'ils ont montré quelque talent, faire aux antipodes un nouvel apprentissage. Je suppose un homme comme l'agent consulaire de Samsoun arrivant en même temps qu'un nouveau consul français dans une ville quelconque de l'empire turc, à Janina, Trébizonde ou Damas; l'Anglais sait le turc et le grec, il connaît les usages du pays, le caractère des primats musulmans et chrétiens, les habitudes de l'administration turque; l'autre, le Français, arrive de Rio-Janeiro, de Québec ou de Melbourne. Mettez que ce soit un homme de mérite, très supérieur même à son collègue : encore lui faudra-t-il au moins un an pour étudier son terrain et savoir de quel pied partir sans trop risquer de faire de faux pas.

Amassia est, après Angora, la ville où nous faisons le plus long séjour; il faut nous mettre tout de suite en règle avec les autorités. Le lendemain de notre arrivée, nous allons rendre visite au gouverneur, Salih-Pacha; dès le matin, il avait envoyé son *kiaïa* ou lieutenant prendre de nos nouvelles et nous offrir ses complimens de bienvenue. Nulle part on ne nous avait fait encore un accueil aussi brillant. Tous les zaptiés qui forment la gendarmerie de la province sont rangés en haie sur notre passage, depuis la porte du *konak* jusqu'au bas de l'escalier. Le pacha nous attend à la porte de son salon; il épuise toutes les politesses en usage : ainsi il fait apporter le sorbet après le café, il nous fait servir avant lui, il nous empêche de nous en aller quand nous en manifestons l'intention, et il fait remplir une seconde fois les pipes. Pour ne pas être en reste, je l'accable de complimens auxquels il est parfois embarrassé de répondre, et qu'il n'a pas l'air de prendre tous pour argent comptant. M. K..., en sortant de l'audience où il nous a accompagnés, me plaisante sur l'habitude que j'ai prise du style oriental et de ses exagérations. Le pacha est loin, à ce qu'il paraît, de mériter tous ces éloges; il a pourtant un assez rare mérite, me disent même des gens qui ne l'aiment pas : il ne vole point. On m'en avait déjà dit autant du *vali* d'Iusgat, Riswan-Pacha. Il est donc en Anatolie jusqu'à deux pachas qui passent pour honnêtes. Celui-ci gâte d'ailleurs cette qualité par de graves défauts : il est, m'assure-t-on, fourbe, avare et négligent; tout en paraissant grand ami des Européens, lui aussi, dans les affaires qui les concernent, il se laisse conduire par cette sourde jalousie que ressentent contre eux presque tous les Turcs, et que les Francs, il faut le dire, justifient trop

souvent par leur improbité notoire et l'ardeur effrénée de leurs convoitises. Au lieu d'obéir aveuglément à des antipathies instinctives, il faudrait savoir faire des exceptions et tenir compte des personnes. Établi dans le pays depuis près de vingt ans, notre hôte, par sa scrupuleuse honnêteté, s'y est acquis l'estime générale, et a fait beaucoup de bien tout en gagnant une assez belle fortune. Or il s'était récemment décidé à établir sur l'Ieschil-Irmak, près de la ville, un second moulin, semblable à celui qu'il possède dans Amassia même; les terrains, la chute d'eau, tout était acheté; mais voici que le pacha, tout en protestant de son amitié pour M. K..., dont il apprécie fort les belles farines et dont il boit volontiers la bière allemande, conteste ou plutôt fait contester par des tiers la valeur des actes, et, par ses rapports à Constantinople, empêche M. K... d'obtenir de la Porte l'autorisation spéciale sans laquelle un étranger ne peut encore devenir propriétaire en Turquie. Il y a deux ans que l'affaire est pendante, et il est impossible de savoir quand ni comment elle se terminera.

Toutes ces industries, une bluterie, une filature de soie, outillées à l'européenne, n'en sont pas moins pour le pays un véritable bienfait. Par l'empressement avec lequel il montre et explique à tout le monde les avantages des procédés qu'il emploie, M. K... ouvre une espèce d'école de perfectionnement industriel, et on a déjà autour de lui commencé à profiter de ses exemples. Les cultivateurs sont toujours sûrs de lui vendre avantageusement leur blé; beaucoup de muletiers et de chameliers sont employés à transporter ses farines et ses soies à Samsoun; de pauvres familles trouvent enfin un supplément précieux à leurs faibles ressources dans le salaire très convenable que les enfans et les femmes rapportent de la filature. Pourtant les autorités du pays voudraient voir le Suisse, son moulin et sa filature, à tous les diables. « Il faut avouer que ces ghiaours ont de l'esprit, » disent les vieux Turcs en hochant la tête, et c'est ce qui les irrite et les inquiète. Ils ont peur de cet esprit européen, si énergique, si hardi, si entreprenant, mais en même temps si peu indulgent pour les faibles, si impitoyable conquérant et si terrible destructeur, si prompt à écraser ou à dévorer tout ce qui lui fait obstacle. Ils se disent que, partout où nous nous établirons, nous les remplacerons, et que la richesse passera, sans qu'ils sachent comment, de leurs mains dans les nôtres. Il leur faudrait un singulier désintéressement pour ne pas s'alarmer de cette révolution qu'ils soupçonnent, qu'ils prévoient, sans avoir la force de rien tenter d'efficace pour la prévenir.

Il y a plus, les progrès de l'industrie, cette lutte féconde de l'homme contre les choses, cette transformation du monde par les

continuelles victoires du génie humain, tout cela répugne profondément aux instincts religieux des Turcs; ils y voient une sorte de révolte contre Dieu et les lois immuables qu'il a posées, une véritable impiété. Ils s'indignent très sincèrement en présence de certaines innovations qui nous paraissent la chose du monde la plus simple. Les Européens les accusent alors de stupidité et de malveillance, tandis qu'ils n'ont d'autre tort que de rester soumis à un système de fatalisme religieux et de conceptions absolues par lequel nous-mêmes avons passé, et auquel nous tenons encore par plus d'une racine mal arrachée. Quand la filature commença à marcher, et que fut introduit ici le système de l'étouffage des cocons à la vapeur, ce fut une grande émeute dans le pays. Depuis des siècles, c'était au soleil qu'on exposait les chrysalides pour les faire périr. Se servir d'un autre agent que celui-là pour tuer un insecte, c'était troubler l'ordre établi par Dieu lui-même, c'était commettre un crime défendu par le Coran. On avait beau leur faire remarquer que l'insecte, soumis aux rayons du soleil, souffrait beaucoup plus, puisqu'il fallait ainsi deux ou trois jours pour amener sa mort, tandis qu'avec la vapeur tout était fini en cinq minutes : ils ne voulaient rien entendre. Tous les imans, tous les mollahs signèrent une déclaration dans ce sens; elle fut envoyée à Constantinople, où elle dort dans les cartons. L'esprit qui animait ce jour-là les Turcs était le même que celui qui, il y a quelques siècles, combattit et persécuta avec non moins de raison, ou, pour mieux parler, avec non moins de logique, Roger Bacon, Galilée, Copernic, tous les grands précurseurs.

Les Turcs prétendent que c'est à ces innovations coupables que serait due la maladie qui depuis quatre ans pèse ici, comme un peu partout, sur les vers à soie, et qui, à Amassia du moins, paraît augmenter d'année en année. C'est, disent-ils, un châtiment envoyé de Dieu pour apprendre aux hommes à se substituer à lui, à employer des agens artificiels à la place de ceux qu'il avait mis lui-même à notre disposition, et dont avait su se contenter la pieuse sagesse de nos pères. Ils n'admettent pas qu'il se produise naturellement, par l'action de causes non encore pénétrées et dont on n'a pas trouvé la loi, des troubles comme les grandes épidémies, comme les maladies de la pomme de terre, du raisin et des vers à soie. Je sais des gens chez nous qui pensent au fond tout à fait comme ces braves Turcs d'Amassia, et qui parlent à peu près de même : voyant partout du surnaturel, à chaque événement qui se rattache à des phénomènes encore mal étudiés, ils mettent en avant la Providence; parfois même, dans leur enthousiasme, ne vont-ils pas jusqu'à risquer des prophéties que les événemens s'empressent en général de

démentir, sans que cela déconcerte jamais leur zèle et leur confiance?

Ce vieil esprit, hostile à tout progrès, est plus puissant à Amassia qu'à Angora, et la condition des chrétiens est moins bonne ici que dans cette dernière ville : c'est d'abord qu'ils y sont moins nombreux, ne formant guère que le quart de la population; mais c'est surtout qu'Amassia, malgré son essor industriel, n'a pas cessé, depuis l'époque des Seljoukides, d'être une ville d'université, une ville savante, si l'on peut employer le mot de science pour désigner toute cette vaine et morte scolastique dont la tradition se conserve encore dans l'enceinte et à l'ombre des mosquées. On peut dire qu'Amassia est l'Oxford de l'Anatolie : sur une population d'à peu près vingt-cinq mille âmes, il y a deux mille *softas* ou étudians, partagés entre dix-huit *médressés* ou colléges. Chacun de ces colléges, comme ceux des universités anglaises, a des propriétés à lui, domaines et fermes dans la province, maisons en ville et boutiques au bazar; il offre donc aux étudians qu'il admet, outre le logement dans les petites chambres qui s'ouvrent sur ses cours, des subventions en nature, telles qu'une certaine quantité de pain, de riz et d'huile, distribuée chaque semaine; certains médressés donnent même une petite somme en argent. Depuis le règne de Mahmoud, ces établissemens, comme les mosquées dont ils dépendent, ont cessé de percevoir eux-mêmes leurs revenus; ils les touchent par l'intermédiaire d'une administration qui a son chef à Constantinople, où il a le rang de ministre et porte le titre d'*evkaf-naziri*, directeur des *vakoufs* ou biens de mainmorte. Cette administration a partout des représentans nommés par le pouvoir central, qui gèrent les biens des établissemens religieux, biens qui formeraient, assure-t-on, plus du tiers des propriétés que comprend l'empire; ces fonctionnaires ont à surveiller l'état de tous ces biens des mosquées, à faire exécuter les réparations nécessaires, à renouveler les baux et à en assurer l'exécution; les frais d'entretien une fois couverts, ils doivent remettre aux établissemens qu'ils ont dans leur circonscription ce qui revient à chacun d'eux des sommes perçues pour leur compte. Le jour où le sultan, de plus en plus pressé par un impérieux besoin d'argent, se déciderait à une réforme qui a déjà été souvent conseillée à la Porte, à la mise en vente de tout ou partie de ces biens de mainmorte, il ne rencontrerait nulle part de résistance sérieuse; il faudrait seulement qu'il s'engageât à entretenir les édifices et à rétribuer les personnes auxquelles étaient consacrés les revenus de ces biens; les bénéfices que lui donnerait cette opération, si elle était conduite judicieusement, lui assureraient à cet effet des ressources plus que suffisantes, et pourvu que les intéressés ne se vissent pas réduits à la misère, ils ne réclameraient que pour la forme. Quant à

la promesse qu'avait faite le pouvoir d'améliorer, en s'en emparant, la gestion de ces biens, elle n'a été que très imparfaitement tenue; les directeurs envoyés de Stamboul n'administrent guère avec plus d'intégrité que les anciens conseils de fabrique. Quand nous arrivâmes à Amassia, on venait de destituer l'*evkaf-naziri*; ses malversations avaient été poussées si loin, il avait si bien affamé étudians et mollahs, si bien fait sa propre fortune, que la Porte avait fini par accueillir les réclamations qui lui arrivaient d'Amassia : elle annonçait, pour le remplacer, un administrateur qu'elle présentait comme un modèle d'intégrité; on l'attendait à l'œuvre, non sans quelque incrédulité.

Ce n'est pas dans une ville où domine l'influence des mosquées que l'on peut attendre de la justice turque quelques égards pour les chrétiens, quelque impartialité à leur endroit. Il va sans dire que jamais ici le témoignage d'un raïa n'est admis contradictoirement à celui d'un Turc. Les Européens établis dans le pays me racontent certaines iniquités judiciaires qui pourront paraître presque incroyables à ceux qui ne connaissent la Turquie que par des relations complaisantes ou naïves et par les déclarations officielles de la Porte. Voici un fait qui s'est passé à Amassia en 1860 : une femme arménienne entre un matin chez une Turque, sa voisine, pour lui réclamer un tapis qu'elle lui avait prêté; à l'entrée du harem, au lieu de la maîtresse, elle trouve le maître de la maison, qui se jette sur elle, se porte sur sa personne, malgré sa résistance et ses cris, aux derniers excès, puis finit par la dépouiller des pièces d'or qu'elle portait au front et au cou. L'Arménienne, dès que le misérable la laisse aller, sort éperdue, et raconte l'affaire à son mari. Les Arméniens se réunissent aussitôt, et vont en corps porter plainte au pacha; on cherche le Turc; il s'était déjà sauvé de la ville. On le trouve dans un village voisin, et sur lui le diadème, le collier de l'Arménienne. Il est amené devant le juge musulman, qui prononce une incroyable sentence : il fait rendre les pièces à l'Arménienne, reconnaissant ainsi qu'elles étaient sa propriété et qu'elles lui avaient été indûment enlevées. En même temps, sur la question de l'attentat à la personne, à l'honneur de cette femme, il renvoie le Turc acquitté, parce que l'Arménien ne pouvait produire de témoins musulmans qui attestassent les violences commises. De pareils actes ont-ils souvent des témoins? Il ne manquait d'ailleurs pas de chrétiens qui avaient vu dans quel état la malheureuse s'était précipitée hors de la maison du Turc, tout en désordre encore et toute tremblante de la lutte où elle avait succombé; mais leur témoignage n'avait aucune valeur aux yeux du juge, et ne fut pas invoqué. L'affaire fut donc traitée comme une espièglerie sans conséquence, et le misé-

rable, qui partout ailleurs eût été puni des galères, rentra tranquillement au logis.

Il s'agissait là de l'honneur d'une femme et d'un insolent outrage à tout ce que l'homme tient pour cher et sacré. Voici un autre trait qui n'est guère moins inique et moins impudent, quoique l'argent seul y fût en jeu : à Amassia, il y a trois ans environ, un Arménien emprunta de l'argent à un Turc, à un iman, et lui donna en garantie des bijoux dont la valeur était bien supérieure à celle de la somme prêtée. Quelques mois après, le débiteur rapporte l'argent et redemande les bijoux. Le Turc fait semblant de chercher dans la caisse où il les avait serrés, et manifeste le plus grand étonnement de ne rien trouver; il finit par dire à l'Arménien de garder l'argent, parce qu'il ne sait ce que sont devenus les bijoux et ne peut les rendre. Ce n'était pas le compte de celui-ci, qui perdait beaucoup à cette combinaison; il traduisit devant le medjilis le Turc, qui se contenta de faire cette déclaration : « J'avais enfermé les bijoux dans une caisse solide et dont la clé ne me quittait pas; s'ils ont disparu, il faut que les *djins* soient venus et les aient emportés : je n'y puis rien. » Le cadi et le tribunal acceptèrent ce moyen de défense, et déclarèrent à l'Arménien qu'il eût à se résigner à cette perte, puisqu'elle n'était pas le fait du dépositaire. Amassia était alors gouverné par Kiamil-Pacha, que beaucoup d'Européens ont connu à Jérusalem; c'est un esprit éclairé; le premier il avait ouvert aux voyageurs européens les portes de la fameuse mosquée d'Omar, jusque-là obstinément fermées à tout infidèle. M. K..., qui me racontait cette histoire, causant avec le pacha le lendemain de cette belle sentence, lui disait en riant : « Excellence, comment recevriez-vous votre caissier, s'il venait demain vous dire que les djins ont emporté l'argent de la caisse du gouvernement? » Le pacha haussa les épaules et répondit : « Que voulez-vous que j'y fasse? » Il n'y pouvait pas en effet grand'chose.

Quand il y a des Européens engagés dans le procès, il n'en va pas tout à fait ainsi; mais alors même ce n'est qu'à grand'peine qu'on se décide à punir un Turc. Un mois environ avant notre arrivée, un peu après la chute du jour, on avait attaqué, dans les terrains déserts qui s'étendent entre la ville et la maison de M. Imbert, négociant français établi à Amassia, son commis, un jeune Arménien de quinze à seize ans. On voulait lui voler l'argent qu'il rapportait du comptoir, situé dans un des principaux khans de la ville; c'était le samedi soir, jour où l'on a l'habitude de vider la caisse et de faire rentrer à la maison tout ce qu'elle contient. En même temps on espérait sans doute assouvir aussi d'autres désirs. A cet effet, on essaya d'entraîner l'enfant dans un bain abandonné situé sur la route.

Le jeune homme se débattit résolûment, cria, échappa aux malfaiteurs, et arriva chez M. Imbert avec la main droite fendue d'un coup de couteau. Celui-ci se rendit immédiatement au sérail, et désigna l'un des deux agresseurs, qu'avait reconnu la victime : on l'arrêta; il nia d'abord, puis fut forcé d'avouer le fait quand on vit sur ses vêtemens les traces de doigts ensanglantés. Il reçut tout d'abord quelques bourrades et quelques coups de bâton, puis il fut mis en prison, où il était encore au moment où l'affaire nous fut contée. M. Imbert a fait demander, par l'entremise de l'agent consulaire de France à Samsoun, que le coupable fût jugé régulièrement, d'après le nouveau code ottoman, qui punit d'un emprisonnement de trois à cinq ans un pareil attentat sur les personnes. On le lui a promis, mais on ne peut se décider à le faire. Il n'y a pas de jour que quelque Turc influent ne vienne chez M. Imbert le prier de consentir à l'élargissement du prisonnier; on voulait aussi nous demander d'intervenir. M. Imbert a résisté jusqu'ici; mais de guerre lasse il finira par céder. Ce que les intercesseurs allèguent pour excuse, et ceci peint le pays, c'est que l'auteur de la tentative aurait songé plutôt à satisfaire un brutal caprice qu'à s'emparer de l'argent. « Quel imbécile, disait l'autre jour à notre compatriote un des beys du pays, quel sot d'être allé s'attaquer à votre domestique ! S'il s'était adressé à tout autre, il y a longtemps déjà que nous l'aurions fait sortir de prison ! »

Notre séjour à Amassia est coupé par une promenade de cinq jours à Zileh, l'ancienne *Zéla*, célèbre par la victoire que César y remporta sur Pharnace, cette victoire qu'il a racontée en trois petits mots qu'aiment à citer ceux qui voudraient faire croire qu'ils savent le latin. Nous y allions surtout pour tâcher de reconnaître le théâtre de l'action et de suivre sur le terrain le récit si net et si vif d'Hirtius; par la même occasion, nous avons vu la foire de Zileh, une des plus célèbres et des plus courues de l'Anatolie. On y vient de Diarbékir, de Bagdad, de Damas, d'Alep, d'Angora, de Castambol, des côtes de la Méditerranée et de la Mer-Noire, des bords de l'Euphrate et du Tigre. Beaucoup de boutiques n'étaient pas encore ouvertes; on déballait partout. C'était pourtant déjà une scène animée et curieuse. Nous allâmes d'abord au bazar arabe, comme on dit ici; on le reconnaît bien vite aux sons rauques, aux rudes aspirations de la langue qu'y parlent entre eux les marchands, ainsi qu'à leur coiffure, au mouchoir de soie dont les Aleppins entourent leur fez. On trouve là, rangées sur les tablettes des boutiques, les soies de Damas, les étoffes coton et soie de Diarbékir et d'Alep, les mouchoirs et les turbans brodés de larges palmes, dont le goût rappelle celui des cachemires de l'Inde, les *keffiehs* aux franges pendantes, aux éclatantes couleurs. Au lieu d'être étalée aux regards, comme

chez nous, chaque pièce est pliée et enveloppée dans un carré de papier. Pour trouver ce que l'on cherche, il faut prier le marchand de développer sa marchandise, ce qu'il ne fait pas toujours de bonne grâce. A celui qui viendrait en droite ligne de Paris, qui serait accoutumé à voir le vendeur faire toutes les avances, déployer, pour tenter l'acheteur, une adresse infinie, il paraîtrait singulier d'avoir à solliciter le marchand. A peine de temps en temps quelque Arménien d'Angora ou de Kaisarieh, un peu plus roué que les autres, vous appellera-t-il au passage : « Voyez, *tchorbadji*, les beaux tapis, les beaux mouchoirs que j'ai dans ma boutique! » Avec quelques mois de stage dans un grand magasin de Paris, un Arménien aurait chance de devenir un assez bon commis de vente; quant à un Turc, j'en désespérerais.

Il y a des boutiques tout le long de chacune des rues du bazar et de celles qui y aboutissent; en outre chacune des industries principales qui sont représentées à la foire a son *bezestein* ou son enceinte couverte. C'est là que se vendent les marchandises les plus précieuses et celles qui ont le plus grand débit; il y a là ces draps gris, d'une extrême solidité, qui se fabriquent en Roumélie : ornés de broderies noires d'un goût original, ils font des vêtemens très bon marché, très agréables à l'œil, et qui durent fort longtemps. On ne saurait nier que ce ne soit plus joli que la blouse bleue de nos paysans. Les Persans n'ont que quelques boutiques disséminées çà et là. Le bazar d'Angora révolte l'œil par les tons durs et criards des indiennes, des tissus imprimés, dont la Suisse et l'Angleterre inondent maintenant la Turquie, et qui y ont un très grand succès parce qu'ils coûtent fort peu de chose; au moins les étoffes de soie que nous faisons à Lyon pour l'Orient, et qui imitent les dessins des soies de Damas et de Brousse, sont-elles de bonne qualité et d'un ton harmonieux. M. Guillaume maniait et observait avec la curiosité d'un artiste, dans la boutique d'un Aleppin à Zileh, une pièce d'étoffe rayée de rouge dont l'apparence et la couleur l'avaient séduit; il songeait à l'acheter et à la rapporter quand je lui fis remarquer qu'elle portait l'étiquette d'un fabricant de Lyon, avec le prix, la longueur et la largeur du morceau marqués en français. C'est surtout à la nature du tissu que l'on peut reconnaître, sans courir grand risque de s'y tromper, les étoffes fabriquées dans le pays; tissées à la main, elles présentent toujours des irrégularités que n'offrent pas nos tissus à la mécanique.

La fabrication indigène diminue d'ailleurs tous les jours; le traité de commerce qu'a préparé et conclu avec la Turquie en 1838 lord Stratford de Redcliffe a porté un coup mortel aux manufactures du pays. Les industriels anglais, qui avaient déjà l'avantage de procédés de fabrication bien plus économiques, grâce à leurs im-

menses capitaux et à l'emploi des machines, purent dès lors faire entrer en Turquie tous leurs produits, de quelque nature qu'ils fussent, moyennant un simple droit de 5 pour 100. Aussi les économistes de la Grande-Bretagne ne tarissaient-ils pas en louanges sur le compte de ces hommes d'état turcs qui, devinant les vrais principes et devançant presque toute l'Europe civilisée, avaient supprimé chez eux toute prohibition, abaissé les barrières de douane et inauguré en Orient la liberté du commerce. Ils oubliaient seulement de montrer à ces hommes d'état combien les mesures prises à l'égard de l'industrie nationale étaient contraires aux principes les plus élémentaires de la science, ou, pour mieux parler, au plus naïf bon sens. Tandis qu'on ouvrait les portes à deux battans aux produits de l'industrie étrangère en ne les frappant que d'un droit très léger, l'industrie nationale était gênée par de lourds impôts, perçus d'une manière irrégulière et vexatoire, ainsi que par des douanes intérieures; la soie d'Amassia n'arrive entre les mains qui la tissent à Diarbékir et à Alep qu'après avoir payé d'abord la dîme, puis un droit de douane de 12 pour 100, ce qui fait en tout 22 pour 100. Comment voulez-vous que les pauvres tisserands arabes de Syrie, dans de pareilles conditions et avec une telle surcharge, puissent longtemps soutenir la concurrence? Aussi tous les ans le nombre des métiers en activité diminue.

Il est juste de dire que cet état de choses a été heureusement modifié par le traité de commerce entre la France et la Turquie, dont les ratifications ont été échangées le 29 avril 1862; ce traité a servi de modèle, avec quelques légères variantes, aux conventions du même genre que la Porte a conclues, vers la même époque, avec les autres puissances qui ont des intérêts commerciaux engagés en Orient. Ces actes suppriment implicitement les douanes intérieures, élèvent les droits d'importation qu'auront à subir les marchandises étrangères, sans leur donner pourtant un caractère prohibitif, et abaissent d'année en année, jusqu'à une réduction de 1 pour 100, le droit que paieront à la sortie les produits de l'empire. Des dispositions accessoires, qui tendent à ménager également les intérêts des parties contractantes, se groupent autour de ces principes généraux et paraissent sagement combinées; mais le mal est plus facile à faire qu'à réparer, et tant de causes concourent encore en Turquie à mettre l'industrie nationale dans une situation défavorable, à paralyser ses efforts, que les stipulations nouvelles ne réussiront probablement pas à ralentir sa décadence en lui assurant des prix plus rémunérateurs (1).

(1) Voyez l'*Annuaire des Deux Mondes*, 1861, p. 537.

Les *bezesteins*, à Zileh, sont neufs et en bois. On n'en voit pas un seul en pierre et voûté, à la manière de ceux de Constantinople. Aussi, il y a dix ans, quelques jours avant l'ouverture de la foire, quand beaucoup de marchandises, sans être encore déballées, étaient déjà déposées dans les khans, presque tout le bazar a brûlé. Les pertes ont été immenses. Une part a été incendiée, une portion plus grande encore a été pillée par les mauvais sujets de la ville et des environs, accourus pour profiter du désastre. La police, qui devrait en un pareil moment exercer une surveillance des plus actives, est ici, comme presque partout en Turquie, d'une incroyable incurie. Pendant trois jours que j'ai passés à Zileh, je n'ai pas vu une patrouille parcourir les rues encombrées, où l'on coupe fort adroitement les bourses et où s'engagent des rixes fréquentes. Depuis une semaine que la foire avait commencé, plusieurs tentatives avaient déjà été faites pour incendier le bazar. On est d'ailleurs si habitué en Orient à l'absence de toute sécurité, qu'on n'en dormira pas moins tranquille les nuits suivantes, qu'on n'en viendra pas moins à la foire l'année prochaine. S'il se faisait en 1861, à la foire de Zileh, très peu de transactions, et si tout le monde se plaignait, la cause n'en était point là; ce fâcheux état du marché s'expliquait par le malaise universel, la rareté du numéraire, l'inquiétude que causait l'introduction du papier-monnaie dans toute l'étendue de l'empire avec cours forcé, annoncée pour le mois de mars 1862. Sous cette impression, tous ceux qui avaient un peu d'argent comptant, au lieu de le dépenser en achats, le gardaient précieusement. On n'achetait que l'indispensable. Chacun d'ailleurs resserrait son crédit. Les Aleppins vendaient ordinairement d'une foire à l'autre, ils livraient leurs marchandises contre billets à une année d'échéance; en 1862, ils ont refusé de faire de pareilles conditions : ils ne vendent qu'au comptant, aussi ne vendent-ils presque rien.

C'est seulement à ces circonstances exceptionnelles qu'il faut attribuer le manque d'activité commerciale qu'on déplorait à Zileh en 1861. L'Asie-Mineure est d'ailleurs dans un état qui, pour bien des années encore, rend utiles ces marchés extraordinaires, assure le succès de ces foires qui chez nous diminuent chaque année d'importance. Les foires rendent des services et attirent une grande affluence là où les routes sont mauvaises et peu sûres, les relations entre les différens centres de production rares et difficiles. Dans ces pays, à certains momens, la prévision d'un gain assuré décide les marchands à transporter leurs denrées à des distances considérables, sur un point où ils sont certains de les placer avec avantage et de pouvoir acheter en retour ce qui manque chez eux. Alors les routes se couvrent de monde; le gouvernement, qui en temps ordinaire ne gêne point l'in-

dustrie des voleurs de grand chemin, fait au moins semblant de prendre des précautions; il multiplie les postes de zaptiés. On arrive de toutes parts dans une ville où se rendent, outre les négocians, tous les gens des environs, qui, sachant trouver sur le marché ce dont ils ont besoin, ont attendu jusque-là pour se pourvoir. Là au contraire où l'on peut se procurer aisément chaque jour, au fur et à mesure des besoins, tous les objets nécessaires, comme cela maintenant arrive chez nous, on ne réserve point ses achats pour une époque éloignée, et les foires, excepté celles où se vendent les grains et les bestiaux, n'ont plus de raison d'être; mais les foires d'objets fabriqués comme celle-ci, comme autrefois notre foire de Beaucaire, correspondent à un état de société imparfait et troublé comme l'était le moyen âge, comme l'est encore pour l'empire turc le XIXe siècle.

Les trois premiers jours de la foire, on court à cheval et on lance le *djérid* dans un vaste champ, à la sortie de la ville; mais ce n'est plus là qu'un pâle et faible reflet de ce qu'était autrefois ce noble jeu. Les vieillards haussent les épaules quand nous leur parlons de ce que nous venons de voir. Ce n'est plus, disent-ils, qu'une pauvre parodie des prouesses de leur jeune temps. Il n'y a plus guère dans l'arène qu'une quinzaine de cavaliers qui se poursuivent confusément, sans ordre et sans suite; quelques-uns atteignent celui qu'ils visent, mais la plupart tirent à peu près au hasard, et leur trait, un léger bâton que fait dévier le vent, ne fournit pas la moitié de sa course. Il y a encore vingt-cinq ou trente ans, c'était tout autre chose : une cinquantaine de cavaliers, renommés dans les environs pour leur agilité et leur adresse, prenaient part à la lutte. On était divisé en deux camps : chacun sortait à son tour, comme dans une partie de barres; le djérid était lourd et effilé, et on s'atteignait si bien qu'il n'y avait point de jour que le sang ne coulât plusieurs fois. En Turquie, tout s'en va, les exercices virils et les vieilles mœurs, les anciens édifices, qui croulent, et les brillans costumes, que remplacent la triste livrée de la réforme et les cotonnades anglaises.

Pendant que nous étions à Zileh, M. Guillaume et moi, le docteur Delbet était resté à Amassia, occupé à soigner des malades chrétiens et musulmans, à recueillir, grâce aux relations que lui créaient ces soins donnés sans aucune rétribution à tous ceux qui les demandaient, d'intéressans détails sur la situation économique du pays et le régime intérieur des familles. Dans cette ville de vingt-cinq mille âmes, il n'y a qu'un médecin à proprement parler, un jeune Italien, qui s'y est récemment établi, et qui n'a pu encore y acquérir grande autorité. En revanche les empiriques y abondent. Un maréchal-ferrant, qui n'est jamais sorti de la ville où il tenait encore boutique il y a quelques années, est le médecin du pacha,

et le medjilis lui donne des appointemens pour qu'il visite gratis tous ceux qui l'appellent. Les médicamens se paient à part. Il y a aussi des imans qui vous guérissent de la fièvre en écrivant sur un petit papier certaines formules de prière ou certains versets du Coran dont ils connaissent la vertu magique : on jette ce petit papier dans un verre d'eau et on l'y laisse tremper une nuit; le lendemain matin, vous retirez le papier et vous buvez l'eau. Si vous n'êtes pas guéri, c'est que la foi vous manquait, et que votre incrédulité a empêché Dieu de faire un miracle en votre faveur. On ne peut imaginer jusqu'où va en Turquie, dans toutes les classes de la population, la croyance aux amulettes. Il y a quelques années, un Juif karaïte de Crimée était venu passer quelques jours à Amassia pour y faire des achats de soies. Je ne sais quel mauvais plaisant répandit dans la ville le bruit qu'un poil de la barbe de ce Juif coupait les fièvres. Le malheureux ne pouvait plus sortir, que trois ou quatre personnes ne le suivissent dans la rue en lui criant : « Au nom de Dieu, effendi, au nom de tes enfans, un poil de ta barbe, un seul! C'est une bonne action. Dieu te le rendra! » Leur dire qu'ils se trompaient eût été peine perdue; il fallait s'exécuter. La nuit, le pauvre Juif soupçonné de posséder ainsi des vertus magiques ne dormait que la porte bien fermée, de peur que pendant son sommeil on ne vînt lui voler sa barbe. Si son séjour à Amassia se fût prolongé, il serait reparti sans un poil au menton.

Pendant notre visite à Zileh, l'hiver a brusquement commencé avec le mois de décembre; en une nuit la neige a blanchi les montagnes, puis, continuant à tomber pendant quatre journées consécutives, elle a fini par tenir aussi dans la vallée. C'est les pieds dans la neige à demi fondue et recevant des averses glacées sur le dos que M. Guillaume et moi, nous avons mesuré et relevé le champ de bataille de Zéla; c'est encore avec cette même température que mon compagnon, après notre retour à Amassia, achève l'étude des tombes royales; il lui faut de temps en temps aller réchauffer à un petit feu de branchages allumé contre le rocher ses doigts engourdis par le froid. Heureusement nous avons pour nous dédommager et nous remettre le bon poêle allemand de notre hôte, autour duquel nous passons ces longues soirées de décembre; mais le voyage dans l'intérieur ne serait plus possible sans des souffrances extrêmes, et ne donnerait que de médiocres résultats. Dans toutes les parties un peu élevées du pays, la neige reste sur le sol pendant six semaines ou deux mois, et là où elle fond, des boues indescriptibles arrêtent à chaque pas les chevaux de bagages. En outre les plus petits cours d'eau deviennent alors des torrens infranchissables. Le dégel interrompt quelquefois d'une manière absolue les communications entre

des villes très voisines. Il faut donc renoncer à Tokat et à Siwas, qu'un moment nous avions espéré atteindre; il nous faut borner ici nos explorations. Il s'agit, pendant que la neige tient, de gagner au plus vite Samsoun sur la Mer-Noire. Nous nous y embarquerons sur un des bateaux qui de Trébizonde vont à Constantinople, sur le premier auquel le temps permettra de toucher. D'Amassia à Samsoun, on compte, à la manière du pays, dix-neuf heures de marche, une centaine de kilomètres environ. L'été, la route, qui traverse un pays montueux et boisé, est fort agréable, dit-on; mais dans cette saison, avec notre équipement qui n'avait pas été calculé pour braver l'hiver, ce devait être, sans comparaison, la partie la plus pénible de tout notre voyage.

Nous avions expédié depuis quelques jours déjà nos bagages à Samsoun; nous nous étions, sans trop de perte, défaits de nos montures à Amassia. C'est avec des chevaux de poste que nous nous proposions de courir jusqu'à Samsoun. Nous partons le 14 décembre. La neige couvre la route : dans la plaine, elle a déjà commencé par endroits à se changer en une fange profonde et glissante, tandis que dans la montagne elle atteint souvent jusqu'au ventre de nos chevaux. Nous n'en allons pas moins au grand trot ou au galop partout où la pente n'est pas trop raide, et nous ne nous reposons dans toute la journée qu'une heure, pour changer de chevaux, à Ladik, petite ville qui possède une mosquée à deux minarets de l'époque seljoukide. La nuit nous prend en route, mais une nuit si claire, grâce à la lune qu'on entrevoit derrière les nuages et à la neige qui partout blanchit le sol, que l'on voit son chemin comme en plein jour. A huit heures, nous arrivons au village de Kavak, où se trouve le second relais. Nous étions en selle depuis huit heures du matin, et nous avions fait à peu près 70 kilomètres. Méhémet n'avait pu nous précéder; il nous fallut descendre au khan, gelés et rompus. Si au moins nous trouvions de bons lits! Mais nous avons le malheur de regarder les couvertures qu'on nous apporte d'une maison voisine, et, quoique nous ne soyons pas difficiles, elles nous paraissent si sales que nous nous décidons à coucher tout habillés; aussi ne dormîmes-nous guère.

Le lendemain matin, le froid est très vif et le temps clair. Un soleil splendide fait étinceler les cristaux de la neige à travers laquelle nous poussons nos chevaux; malheureusement la route est très difficile : ce ne sont que montées et descentes, profonds ravins boisés où coulent de nombreux ruisseaux. Il nous faut parfois mettre pied à terre et marcher dans la neige, qui par endroits nous monte jusqu'à la ceinture. En approchant de Samsoun, nous trouvons une température plus douce; mais la plaine est changée en une sorte de

lac, et chaque pas de nos chevaux fait rejaillir sur nous une eau sale et glacée. Aussi saluons-nous avec enthousiasme la ville de Samsoun, ses rues étroites et boueuses, les baraques de bois élevées à la suite des derniers incendies et où loge une partie de la population. Nous trouvons un abri à peu près convenable dans une petite maison que possède à Samsoun M. Imbert, un de nos amis d'Amassia, et dont un Arménien, son commis, nous fait les honneurs. Il y a un petit poêle que nous faisons chauffer à blanc, et que nous serions tentés d'embrasser.

Le lendemain, la mer était mauvaise, et un vent violent soufflait du large. Le bateau, qui aurait dû paraître le soir même de notre arrivée à Samsoun, ne se montre pas; il y a plus de quinze jours qu'aucun *steamer* n'a pu toucher à Samsoun. La perspective d'un long séjour autour de ce poêle qui nous avait enchantés le premier soir n'a rien de séduisant. Nous étions d'ailleurs à bout de courage et de force, impatiens de renouer nos communications avec l'Europe et de rentrer dans la vie civilisée. Ce fut donc avec transport que nous vîmes le troisième jour le vent s'abattre, et poindre une fumée à l'entrée de la rade. C'était le paquebot des Messageries impériales venant de Trébizonde, la *Mitidja*. Nous nous hâtons de nous embarquer, et le vendredi 20 décembre, en nous réveillant, nous nous trouvions mouillés dans le Bosphore en face de Top-Hané. Le ciel était bas; il commençait à pleuvoir. On ne peut imaginer combien perd au manque de soleil le panorama de Constantinople. Par ce jour d'hiver gris et terne, ces palais de planches avec leur couleur blafarde ont quelque chose de triste et de mesquin; il faut, pour transfigurer ces masures, une éclatante lumière, ou, mieux encore, une de ces brumes d'argent dont s'enveloppe le Bosphore les matins d'été.

Le voyage avait été pénible. Pendant la nuit qui suivit notre départ de Sinope, nous avions eu un coup de vent furieux, qui, nous l'apprîmes plus tard, a fait périr dans la Mer-Noire un grand nombre de navires. Le capitaine a eu un moment de sérieuses inquiétudes. L'année précédente, en une semaine, les Messageries avaient perdu sur cette même côte deux de leurs meilleurs bâtimens. J'avais passé la nuit à me cramponner dans mon lit pour ne point être précipité, à chaque coup de roulis, hors de l'étroite couchette. Au point du jour, la force de la tempête ayant diminué, je montai sur le pont. Une centaine de Turcs l'occupaient, couchés sur les planches dans leurs couvertures qu'avait tout imbibées d'eau salée la tourmente de la nuit. Maintenant encore il pleuvait. Ces pauvres Turcs recevaient tranquillement la pluie, comme s'ils ne se fussent point aperçus qu'elle tombât. L'autre jour, me dit le médecin du bord, pendant que nous allions à Trébizonde, les lames balayaient

tout le pont, de l'avant à l'arrière; parmi tous ces passagers qu'elles inondaient presque à chaque tangage, c'était ce même silence, cette même immobile résignation. Il y a quelquefois de ces malheureux qui, sans rien dire, sans appeler personne à leur secours, meurent de froid à bord; on ne s'en aperçoit qu'en arrivant à destination. Dernièrement, le bateau marchant penché sur un de ses flancs, il y avait à bâbord plusieurs pieds d'eau; le capitaine, qui enjambait pour se rendre à son banc de quart tous ces corps étendus sans mouvement, trouva un Turc couché la tête dans l'eau et près de se noyer sans faire le moindre effort pour changer de position. Rien ne caractérise mieux ce peuple, tel que l'ont fait les prédispositions originelles de la race et ses croyances religieuses. Est-ce avec ce genre de patience et de courage qu'une nation a quelque chance de relever sa fortune, et de donner au monde le spectacle d'une de ces grandes résurrections qui ont étonné notre siècle?

II.

Nous passâmes environ trois semaines à Constantinople, occupés à mettre en ordre nos notes et nos collections, et à expédier directement en France tout notre butin. Je tâchai de tirer le meilleur parti possible de ce nouveau séjour dans la capitale des Turcs ottomans; j'en profitai pour compléter mes observations sur le caractère de ce peuple, pour achever de fixer mes idées sur l'état actuel de l'empire et sur l'avenir qui l'attend. Ce qui me préoccupait, et ce que je demandais à tous ceux qui se trouvaient sur mon chemin, ce n'étaient point les détails de ces mille intrigues politiques qui se nouent au palais, dans les bureaux de la Porte et dans les chancelleries des grandes ambassades, et qui défraient la conversation des cercles de Péra; n'osant croire, malgré l'incontestable habileté de quelques-uns des ministres dont l'Europe connaît les noms, que la Turquie possède un seul homme d'état doué tout à la fois de patriotisme et de génie, je n'attache pour son avenir qu'une importance tout à fait secondaire aux changemens de personnes. Quand on n'est d'ailleurs pas mêlé soi-même au jeu, que l'on ne connaît point les acteurs en renom ou que tout au plus on a entrevu un instant quelques-uns d'entre eux, on risque fort, en essayant d'ébaucher leur portrait et de peindre leur caractère, de tracer une image de fantaisie d'après des bruits inexacts ou de vagues informations. Ce qui doit, à mon avis, décider des futures destinées de l'Orient, ce n'est pas la dextérité de tel pacha, plus habile que les autres à se moquer des ambassadeurs et à duper l'Europe : c'est l'influence exercée par l'Occident sur les mœurs, les idées et les affaires du Levant; ce sont aussi et surtout les prédispositions innées et le génie propre des

races diverses qui y vivent côte à côte, chacune marchant dans sa voie et ayant son ambition particulière. Chacune de ces races est une puissance en action, une force vivante qui se développe à travers le temps et l'espace, et dont nous avons à évaluer l'intensité et à noter la direction. Or c'est dans les aptitudes natives de chacune de ces populations, dans les croyances qu'elle professe, dans l'état où elle est parvenue et les tendances qu'elle trahit, qu'il convient de chercher le secret de son avenir.

De tous les peuples qui doivent être l'objet de cette sorte d'enquête, le plus difficile à bien connaître pour un Européen, c'est évidemment le peuple turc : il est plus éloigné de nous par le sang et par toutes ses traditions, il tient son éducation religieuse d'une croyance différente de la nôtre; enfin la clôture du harem dérobe presque complétement à nos yeux tout le côté intime de son existence, toute sa vie de famille. Et pourtant c'est lui qu'il importe le plus d'apprécier à sa juste valeur, puisqu'il est le seul, d'un bout à l'autre du vaste empire auquel il a donné son nom, qui gouverne et qui porte l'épée, puisqu'il prétend garder encore intacte la suprématie que lui avaient acquise, il y a plusieurs siècles, ses prouesses guerrières. Ce furent donc encore surtout les Turcs qui m'occupèrent pendant ces dernières heures du voyage; recueillant sur leurs habitudes et leurs mœurs de nouveaux renseignemens, je les rapprochai des observations que j'avais pu faire moi-même en vivant auprès d'eux et sous leur toit, et je m'efforçai d'arriver ainsi à réunir les élémens d'une saine appréciation et d'un jugement équitable.

A Constantinople comme dans les provinces, il n'y a qu'une voix sur la vénalité des gens en place. Ces traditions d'improbité, cette absence d'honnêteté chez presque tous les fonctionnaires, petits ou grands, c'est là certainement une des plaies les plus profondes de la Turquie. Ce mal d'ailleurs ne date pas d'hier; il est facile d'en signaler plusieurs causes : la paresse et la médiocrité des sultans qui se sont succédé sur le trône depuis Amurat IV, la disette de ministres énergiques et capables depuis les Kuprugli, l'affaiblissement du principe religieux, la maladroite application de la centralisation occidentale tentée par Mahmoud, le contact corrupteur de notre civilisation, qui ne s'est guère présentée aux Orientaux que par ses mauvais côtés. Si grave qu'il soit, ce mal n'est peut-être pas tout à fait sans remède, et il peut jusqu'à un certain point être efficacement combattu. Les fonctionnaires ottomans ne forment dans la nation qu'une minorité; ils vivent les yeux toujours fixés sur le pouvoir, et obéissent docilement à l'impulsion qui vient d'en haut. Quelques châtimens sévères, accompagnés de bons exemples offerts par quelques hommes de cœur, quelques réformes maintenant faciles à opérer, et qui permettraient au pouvoir central d'exercer sur tous ses agens un con-

trôle plus sérieux, tout cela ferait réfléchir : on s'abstiendrait d'abord par crainte de la peine, et peu à peu se créeraient de meilleures traditions, des habitudes plus honnêtes. Il ne suffirait pas cependant d'être justicier par caprice et par boutade : il faudrait vouloir la même chose avec suite et longtemps, sans intermittence ni faiblesse; il faudrait de plus avoir assez de sens et de pénétration pour bien choisir ses auxiliaires, ses instrumens principaux. Si l'on réunit ces deux conditions, on pourra remédier à bien des abus et faire disparaître l'un après l'autre des usages qui semblaient avoir pris force de loi. Voyez l'administration française sous Mazarin et Fouquet : le premier ministre et le surintendant font, à la manière turque, de vraies fortunes de grands-vizirs, et, prenant modèle sur eux, tout le monde, nobles et roturiers, intendans et généraux, vole l'état et pille le peuple. En était-il de même après dix années du ministère de Colbert, et sous l'influence de cette main rigide, sous l'œil de ce perçant esprit, l'administration royale n'avait-elle pas déjà commencé à prendre de tout autres habitudes, qu'elle gardera pendant tout le règne, et qui ne se perdront plus jamais complétement?

Il serait d'ailleurs plus que temps de se mettre à combattre une maladie, une lèpre qui a déjà fait de bien profonds ravages. Dans ce pays, les gens en place, depuis un siècle et plus, ont été abandonnés à eux-mêmes, à tous leurs mauvais instincts, à toutes les convoitises naturelles au cœur de l'homme; jamais, pour ainsi dire, pendant ces longues années d'affaiblissante torpeur, un bon exemple n'est venu d'en haut les rappeler au bien et les relever, une leçon sévère les avertir. Aussi les Turcs ne comprennent-ils pas du tout ce qu'on soupçonne au moins chez nous, que le pouvoir oblige, que notre dette envers la société croît en proportion des avantages qu'elle nous assure, des titres et des honneurs qu'elle nous confère, de la rétribution qu'elle nous accorde. Chez nous, le général sent qu'il se doit plus au pays que le simple soldat, et qu'il est tenu, pour donner l'exemple, de paraître, encore plus qu'un officier inférieur, mépriser le danger et la mort. Ici c'est tout le contraire. Un officier polonais au service de la Porte, qui lui a conféré le titre de général de division, nous raconte à ce sujet une curieuse anecdote. Sur le Danube, il avait distingué en plusieurs rencontres, pour sa brillante valeur, un capitaine que nous nommerons, si vous voulez, Moustafa. Il le fit avancer rapidement, et au bout d'un an Moustafa-Aga, devenu Moustafa-Bey, était colonel. En Crimée, dans je ne sais plus quel combat, Moustafa, à la tête ou plutôt à la queue du régiment qu'il commandait, se conduisit comme un lâche. Son protecteur le fit venir pour lui exprimer sa surprise et son chagrin. « Que voulez-vous, mon général? lui répondit naïvement Moustafa. Par votre pro-

tection je suis, à mon grand étonnement, devenu colonel, et, si Dieu me prête vie, j'ai toute chance de devenir pacha; irai-je maintenant me faire casser les os comme un pauvre diable? » A Giurgewo, il y avait, me dit encore le même personnage, deux régimens. Au moment du combat, tous les officiers supérieurs avaient disparu; il ne se trouva plus, pour mener les soldats au feu, qu'un simple capitaine.

Mal commandés, mal vêtus, mal nourris, les soldats turcs sont pourtant admirables de courage en face de l'ennemi, de patience et de résignation dans la misère. C'est l'impression qu'ils ont produite sur tous ceux qui les ont vus de près pendant la guerre de Crimée, et que j'ai entendu notamment exprimer par un bon juge en fait de valeur militaire, Ismaïl-Pacha (le général Kméty). Kméty, un des défenseurs de Kars, ne parlait pas sans émotion de l'héroïsme qu'avaient montré les soldats turcs pendant ce long et triste siége, volés et trahis par leurs chefs, mourant de froid, de faim et de maladie derrière des remparts croulans que les Russes ne purent cependant parvenir à emporter de vive force. Le peuple de ce pays a d'admirables qualités. On trouve chez lui un sentiment qui devient de plus en plus rare chez nous, et dont une société ne saurait pourtant rester impunément privée, le sentiment profond de la solidarité. M. Ritter, ingénieur français au service de la Porte, membre du conseil des travaux publics, a beaucoup étudié les Turcs, et, n'apportant heureusement pas à cette étude l'esprit absolu qui est la source de tant de faux jugemens, il a beaucoup et bien observé. Il assistait par hasard, devant l'entrée d'un *imaret* ou hospice, à une distribution d'aumônes; chacun des mendians avait reçu sa portion; la distribution était terminée, et on allait partir, quand arrive en retard un nouveau mendiant : les autres lui firent immédiatement sa part sur ce que chacun d'eux avait reçu. Verrait-on souvent pareille scène à la porte d'un de nos bureaux de bienfaisance? Les *hamals* ou portefaix forment pour chaque quartier une sorte de société sans statuts écrits ni comptabilité; le soir chacun met son gain à la masse, et il est presque sans exemple que l'un d'eux cherche jamais à soustraire et à garder pour soi une part même minime des salaires qu'il a reçus. Le malade, le faible, sont soutenus par les autres et ne souffrent pas de leur infériorité. De même pour les rapports des ouvriers avec leurs maîtres; ainsi, dans l'industrie du bâtiment par exemple, les ouvriers sont associés aux bénéfices des patrons. Ces ignorans, ces barbares, avec qui nous aimons à le prendre de si haut, se trouvent presque avoir résolu naïvement quelques-uns de ces graves problèmes d'organisation industrielle qui préoccupent et qui parfois agitent si douloureusement nos sociétés occidentales. Ils vont plus loin : ils comprennent tous les êtres vivans dans ce sentiment délicat d'affectueuse solidarité; ils sentent que l'homme a

des devoirs envers ses compagnons de travail, envers tous ceux qui l'aident dans l'accomplissement de sa mission terrestre. M. Belin, secrétaire-interprète de l'ambassade française, un jour qu'il passait dans la grande rue de Péra, vit arrêter et mener à la police des chevaux de bât et les muletiers qui les conduisaient. Il demanda à un des zaptiés qui les emmenaient de quoi ils étaient coupables; on lui expliqua que les chevaux n'avaient pas à leur bât le clou qui doit empêcher le conducteur de s'asseoir par-dessus le bagage et de surcharger ainsi la malheureuse bête. La loi Grammont, qui s'est fait bien attendre en France, et qui d'ailleurs n'est guère appliquée, n'a point de ces délicatesses. Il y a plus, les ânes avaient droit jusqu'ici à deux jours de congé, le vendredi et le dimanche, pendant lesquels il n'était pas permis de les faire travailler. M. Ritter se trouvait une fois chez le ministre des travaux publics au moment où il reçut une pétition lui demandant que ces deux jours fussent réduits à un, pour que les âniers pussent gagner un peu plus d'argent. Après mûre délibération, l'on fit droit à la demande en fixant comme jour de congé le vendredi; mais, la plupart des âniers étant chrétiens, les braves animaux se reposeront aussi presque toujours le dimanche. M. Ritter aurait dû faire envoyer à son ministre, Ethem-Pacha si je ne me trompe, un diplôme de membre de la société protectrice des animaux. Chez nous, ces égards, ces ménagemens, tout cela est artificiel, ou pour mieux dire exceptionnel, vue de l'esprit, raffinement moral chez quelques hommes d'élite, affaire de lois et de règlemens qu'ils s'efforcent sans grand succès d'imposer à la grossièreté de la foule. En Orient au contraire, tout cela est d'instinct et semble presque remonter aux patriarches, à la vie de tribu, de tente et de caravane. Le règlement que nous citions tout à l'heure sur le clou que doit porter le bât des chevaux de charge est peut-être contemporain de cette loi de Moïse qui recommande à l'Hébreu de laisser goûter sur l'aire au bœuf de labour ces épis qu'il a aidé à faire pousser, et que maintenant il foule aux pieds sous les chaudes ardeurs du soleil.

C'est ainsi qu'en Orient l'antique législateur du monde primitif et l'instinct populaire, dont il n'est ici que l'interprète, couvrent d'une affectueuse protection jusqu'aux animaux; à plus forte raison, les hommes que n'y séparent point des haines séculaires de race et de religion s'y traitent-ils avec une mutuelle charité qui les aide à traverser de cruelles épreuves. Depuis deux ans, les employés turcs, soldats, officiers, fonctionnaires civils, ne sont pas payés; chacun a dix, quinze, vingt mois d'appointemens en retard. Avec tout cela, on ne se révolte pas, car les fautes et les manques de foi du gouvernement n'ont pas encore réussi à tuer partout le respect de l'autorité, on ne songe même pas à refuser des services qui ne

reçoivent plus leur salaire; mais on attend des jours meilleurs en s'aidant les uns les autres, de sorte qu'on est gêné sans doute et qu'on souffre, mais que pourtant on ne meurt pas de faim. Le Turc ne conçoit évidemment pas la propriété tout à fait à notre manière, comme un droit égoïste et absolu; celui qui a de l'argent croit que les autres y ont presque autant de droit que lui. « Quand je donnais, dans les premiers temps de mon séjour en Turquie, de l'argent à mon cavas, me disait M. Ritter, j'étais tout étonné d'abord de voir ses amis s'installer chez lui et vivre à ses dépens, je me demandais comment cela finirait, et je lui faisais des reproches de son imprévoyance; mais je compris bientôt qu'il était moins fou que je ne croyais : je le vis, quand il n'eut plus d'argent, envoyer sa femme et sa fille passer quinze jours, un mois, chez ses amis de Stamboul, et lui-même aller leur demander à dîner quand il était libre. » Il n'est pas rare de voir un Turc, quand il a de l'argent, donner à un compatriote qu'il connaît à peine, mais qui se plaint d'être gêné, 40 ou 50 piastres.

Que les gens sages et avisés prennent en pitié, s'il leur plaît ainsi, ces cœurs trop grands ouverts et ces mains si facilement généreuses; qu'ils parlent, en haussant les épaules, de prodigalité et d'insouciance, je le veux bien : je ne peins pas les mœurs des Turcs pour demander que nous les imitions à Paris, mais pour que nous comprenions que tout n'est pas mal chez eux, parce que tout ou presque tout y est autrement que chez nous. On devrait, en politique aussi bien qu'en littérature, se rappeler souvent ces deux vers si justes d'un de nos poètes les plus sensés :

> Chacun, pris en son air, est agréable en soi;
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Nous avons voulu donner aux Orientaux *l'air d'autrui*, nos idées, nos goûts, nos manières, et nous n'avons réussi qu'à créer chez eux des besoins nouveaux. De là un trouble profond jeté dans les rapports sociaux, tels que les avaient institués et réglés le génie même de la race, les conditions de son développement historique et le lent travail des siècles. Pour mieux faire comprendre ma pensée, je citerai un exemple. En Turquie, partout où a pénétré l'influence européenne, et où se trouvent des musulmans ayant vécu quelque temps parmi nous et ayant pris quelque goût pour nos usages, les subventions abondantes qui aidaient les pauvres à vivre tendent à diminuer, ce qui est certainement une des causes de la misère actuelle. Autrefois, par la large hospitalité qu'ils accordaient à tout venant, hospitalité de leur toit et de leur table, les gens en place rendaient en quelque sorte d'une main au peuple ce qu'ils lui prenaient de l'autre. Ainsi, pendant le mois de ramazan,

plusieurs centaines de personnes soupaient chaque nuit chez chacun des grands pachas; cette hospitalité, qu'offrait alors, suivant ses moyens, tout riche musulman, n'avait d'autres limites que celles mêmes du palais qui servait à la donner; quand le sélamlik était plein d'hôtes, les nouveaux arrivans s'en allaient ailleurs. Maintenant les pachas ferment leurs portes, qui ne s'ouvrent plus qu'à quelques amis, et ils s'épargnent de la sorte une grande dépense. C'est que le contact des Européens leur a donné le goût d'un certain luxe, a créé chez eux certains besoins autrefois ignorés qui leur coûtent cher à satisfaire, et qu'en même temps ils ont vu chez nous chacun tenir sa porte close et garder sa fortune pour soi et les siens. Ils nous ont donc pris notre économie, tout en conservant leurs vices, et tandis qu'autrefois, par la force même de l'usage, ils répandaient à chaque instant autour d'eux toute la richesse qu'ils attiraient entre leurs mains, rien ne compense plus maintenant la gêne que causent au pauvre peuple leur avide improbité, leur détestable administration. De cette manière, à Constantinople surtout, la moyenne et la basse classe, dépaysées par ces brusques modifications, et ne pouvant changer aussi vite que la petite minorité qui les gouverne leur caractère et leurs habitudes, souffrent de plus en plus d'une situation où les vices héréditaires de leur état social, s'accusant chaque jour davantage, cessent d'être accompagnés de ces dédommagemens involontaires, de ces corrections tacites qu'y apportaient les mœurs.

C'est une question bien complexe et bien délicate que celle des services que l'influence européenne est appelée à rendre à la Turquie, et de la mesure dans laquelle l'esprit occidental peut agir avec fruit sur la société turque et son gouvernement. Il y a d'apparens progrès qui ne sont qu'un trompe-l'œil, qui souvent même préparent la décadence; il y a des progrès réels et féconds qui rajeunissent et transforment. De quelle nature seront ceux que devra la Turquie à ses communications de plus en plus intimes avec l'Occident et au concours des hommes spéciaux, administrateurs, financiers, ingénieurs, qu'elle emprunte à l'Europe? Si ce sont des esprits sensés, modérés et doués de quelque souplesse, s'ils n'arrivent pas avec des idées préconçues, s'ils tiennent compte des différences profondes qui séparent la société ottomane de nos sociétés européennes, ils mesureront leurs efforts au tempérament du peuple sur lequel ils veulent agir. Ce peuple et ce siècle, qu'ils ne sauraient arracher à lui-même et changer en un jour, ils ne s'acharneront pas à les faire entrer de force dans des cadres qui n'ont pas été faits pour eux, dans les vêtemens de nations plus robustes et plus âgées; mais ils modifieront leurs idées et leur pratique d'après l'ensemble des conditions nouvelles où va s'exercer leur action.

Il n'y a rien là de chimérique ni même de vraiment difficile. On

pourrait citer, comme ayant bien compris ce rôle, plusieurs des hommes distingués que le gouvernement français a mis depuis quelques années à la disposition du gouvernement turc. Si M. de Plœuc, inspecteur-général des finances délégué à Constantinople, a réussi depuis quatre ans à améliorer sensiblement la situation pécuniaire de la Turquie, si sous son influence le caïmé a été enfin retiré et le déficit considérablement diminué, c'est que tout d'abord il avait senti qu'il ne pouvait être question pour le moment d'établir en Turquie une administration et une comptabilité financière calquées sur le patron français. Tandis que d'autres proposaient tout un système compliqué de réformes savantes qui supposaient une armée d'employés dressés à nos pratiques d'administration et importés d'Europe ou tombés tout exprès du ciel, M. de Plœuc avait très bien vu que le meilleur moyen de ne rien faire était de vouloir trop faire d'un seul coup. Selon lui, ce serait déjà beaucoup d'arriver à savoir tout de suite, avec une approximation plus ou moins exacte, ce que l'on recevait et ce que l'on dépensait. Sans multiplier bureaucrates ni paperasses, l'observation de certaines règles très simples suffirait pour assurer d'importans résultats. Enfin, avant de songer à organiser une cour des comptes, il convenait de créer de meilleures mœurs administratives en faisant quelques exemples, en punissant sévèrement les plus effrontés voleurs des deniers publics pour donner à réfléchir aux autres. Peut-être même n'eût-il pas été mauvais de pouvoir revenir pour une quinzaine de jours à l'époque où le sultan envoyait le cordon au pacha qui avait trop impudemment volé peuple et prince. Une ou deux exécutions de ce genre auraient eu plus d'effet sur les comptables qu'une de ces institutions pompeusement annoncées qui ne valent que par les hommes qui les appliquent. La Grèce a depuis bien des années une cour des comptes; demandez à ceux qui ont vu de près la Grèce, qui ont examiné, comme M. de Plœuc, l'histoire et l'état de ses finances, si cette haute magistrature a jamais rendu au pays des services réels, si elle a signalé un abus ou relevé un détournement!

Ce même esprit modéré et pratique se retrouve chez les quelques Français qui jouent le premier rôle dans le *conseil des travaux publics*. Ce conseil est presque uniquement composé d'Européens; il n'y entre que trois sujets du sultan. Le ministre du département auquel il se rattache en est censé le président; mais en fait ces fonctions sont remplies tantôt par un ingénieur, M. Deleffe, tantôt par un conservateur des eaux et forêts, M. Tassy (1). Cette commission permanente se réunit à la Porte deux fois par semaine; tous les projets de travaux d'utilité publique, toutes les demandes de concession

(1) M. Tassy a, depuis quelques mois, été rappelé en France.

lui sont soumis. Son rôle, d'abord purement consultatif, tend sans cesse à s'agrandir. Sans doute bien des mesures que le conseil a proposées et fait adopter attendent encore un commencement d'exécution, ou bien si l'on a commencé, comme pour l'école forestière, que M. Tassy s'était chargé d'organiser, on n'a pas été jusqu'au bout; on a créé des talens que l'on néglige ensuite d'employer, sollicité des efforts que l'on oublie de récompenser, fait naître des espérances que l'on ne paraît pas aujourd'hui songer à réaliser. Pourtant tout n'a pas été vain dans l'œuvre de ce conseil. Ne parlons pas des études qu'il a faites et des matériaux qu'il a réunis, des utiles travaux qu'il a fait commencer sur plusieurs points, des entreprises dont il a facilité la réussite, comme celle du chemin de fer de Smyrne à Aïdin; c'est déjà un bien grand résultat que d'avoir accoutumé les Turcs à prendre assez de confiance en des Européens pour remettre entre leurs mains des affaires qui touchent de si près aux plus chers intérêts de l'empire, et pour s'en rapporter presque toujours implicitement à leur décision. Le public s'étonne à Péra qu'en deux ou trois ans, sous la conduite d'hommes aussi capables que MM. Deleffe, Ritter et Tassy, des services publics n'aient pas été organisés sur le même pied qu'en France. Le public, là comme partout, est impatient et injuste. Les membres du conseil, qui auraient plus que personne le droit de se montrer irrités de lenteurs dont ils sont les premiers à souffrir, ont le bon sens de juger le pays et la situation d'un œil plus calme; ils ont de l'ardeur, mais se défendent de l'impatience. Sans se laisser gagner par l'indolence turque, sans se lasser d'insister et de presser, ils s'applaudissent à part eux d'avoir réussi à faire quelque chose plutôt qu'ils ne s'étonnent de ne pas avoir encore tout fait.

A entendre bien des personnes, celles qui veulent paraître prendre les questions de haut, la vraie cause de cette lenteur, de cette inertie des Turcs, c'est qu'ils sont musulmans. L'islamisme, ajoute-t-on, par son dogme de la fatalité et par l'insistance qu'il met à en pénétrer les âmes fidèles, endort l'esprit et abat le cœur; il arrête l'élan de l'activité humaine. — Cela est vrai en principe, et le serait également dans la pratique, si les hommes poussaient toujours à bout les croyances qu'ils font état de professer, si leur conduite était uniquement dirigée par les dogmes auxquels s'est soumise leur intelligence, si la logique enfin était la seule reine de ce monde; mais ce n'est heureusement point ainsi que les choses se passent, et ni l'islamisme, ni les autres doctrines religieuses ne vont point nécessairement toujours et partout jusqu'à leurs conséquences extrêmes. Voyez dans le sein du christianisme lui-même : certains principes qu'il renferme implicitement n'ont-ils point paru prendre par momens une telle prépondérance que tout

mouvement semblait devoir cesser, l'homme perdre le sentiment de sa liberté, se réfugier au cloître et se dégoûter de la vie? L'ascétisme de l'*Imitation*, le *serf arbitre* de Luther, la prédestination absolue de Calvin, tout cela n'était-il pas aussi hostile à la nature humaine, aussi menaçant pour le progrès que le fatalisme musulman? Et pourtant catholiques et protestans ont passé outre, et, sans renier le christianisme, ne se sont pas arrêtés dans ces dogmes qui étaient bien sortis de lui, mais qui ne l'exprimaient pas tout entier. On peut même aller plus loin : à certains momens, au lieu de briser, comme on aurait pu le craindre, le vivant ressort de l'énergie humaine, ces hautes et cruelles doctrines lui ont pour ainsi dire donné une nouvelle et plus forte trempe, une élasticité surprenante; elles l'ont rendu capable de subir une tension plus violente, d'imprimer au siècle un plus puissant élan. Il en a été de même dans l'islamisme. N'est-ce point la confiance de ses premières générations de croyans dans le Dieu que leur avait révélé le Coran, n'est-ce point leur absolue soumission à ses volontés qui a précipité les Arabes à la conquête du monde, et qui leur a fait, en quelques années, étendre leur empire de l'Indus au détroit de Gibraltar? Une fois tombé ce premier emportement de la guerre et du prosélytisme, les califats de Bagdad et de Cordoue ne témoignent-ils pas devant l'histoire de l'activité multiple que peut déployer et de l'éclat que peut jeter une société musulmane en dépit du principe fataliste que sa religion renferme? Les Turcs eux-mêmes nous ont-ils toujours donné le triste spectacle qu'ils nous offrent aujourd'hui? La race tartare, d'où ils tirent leur origine, est incontestablement la moins bien douée de toutes celles qui ont paru sur la grande scène de l'histoire, où elle n'a guère joué, comme l'a si bien remarqué M. Ernest Renan, d'autre rôle que celui d'un fléau destructeur; les Turcs ottomans, malgré ces flots d'un sang plus noble qu'ont fait couler dans leurs veines, pendant les premiers siècles de la conquête, le tribut des enfans et de continuelles unions avec des captives chrétiennes ou avec les belles esclaves de Géorgie et de Circassie, malgré les avantages qu'ils ont tirés de ce croisement au point d'en être physiquement à peu près transformés, les Turcs ottomans sont encore, pour ce qui tient à la culture et à l'étendue de l'esprit, notoirement inférieurs aux peuples que le glaive leur a momentanément subordonnés, comme les Grecs et les Arméniens. Cette infériorité intellectuelle devait les disposer à prendre au pied de la lettre le dogme musulman, à l'accepter dans toute son étroite et rigide simplicité; ce sont les Turcs en effet qui représentent maintenant l'orthodoxie dans le monde musulman, tandis que les Bédouins n'ont pour ainsi dire plus de religion ni de culte, et que les Persans se sont fait un islamisme à eux, très opposé, sous bien des

rapports, à l'esprit du prophète. Pourtant les Turcs seljoukides et les Turcs osmanlis, sous les sultans d'Iconium et sous les descendans d'Othman, ont, eux aussi, dans leur histoire des périodes qui ne manquent ni de grandeur ni d'éclat. Je n'entends point parler ici seulement de la valeur guerrière et des succès qu'elle procure : tous les barbares que les événemens précipitent sur une société caduque, sur un vieux monde las et chancelant, en triomphent aisément par la rudesse même de leur jeune et farouche énergie; mais il en est, comme les Huns et les Avares, qui ne laissent rien derrière eux que les ruines qu'ils ont faites, et qu'un nom d'épouvante et d'horreur. Il y a autre chose que des villes prises et des batailles gagnées dans des règnes comme ceux d'Alaëddin et de Soliman le Magnifique; nous trouvons dans la société que gouvernaient ces princes et leurs prédécesseurs et successeurs immédiats, toute turque et musulmane qu'elle fût, une organisation bien appropriée au caractère du peuple auquel elle s'appliquait, et produisant par suite un grand développement de puissance politique; nous y trouvons, à défaut d'originalité, — les Turcs ne firent guère en littérature que traduire et compiler, en architecture qu'employer ou imiter les Grecs et les Persans, — une certaine activité d'esprit et un certain amour de l'art. C'est donc méconnaître la nature humaine et ses ressources cachées, c'est dédaigner le témoignage de l'histoire que de déclarer les Turcs incapables, en tant que musulmans, de tout progrès sérieux et de toute culture féconde.

Fût-il désirable de convertir les mahométans au christianisme, et y eût-il quelque chance d'y réussir, l'exemple que leur donnent les chrétiens avec qui ils se trouvent d'ordinaire en contact ne contribuerait guère à les entraîner vers ce changement. Il n'est pas ici question des raïas, qui le plus souvent sont notoirement inférieurs en droiture et en bonté aux vrais Turcs, à ceux que l'on trouve encore, quand on sait où les prendre, dans la campagne et parmi la petite bourgeoisie des villes; les vices des chrétiens d'Orient ne s'expliquent que trop par leur long esclavage, et ces pauvres gens sont encore plus à plaindre qu'à blâmer. C'est des Européens mêmes que nous voulons parler. Laissons cependant de côté les ambassades. Ce n'est pas que le spectacle qu'elles offrent soit en général bien édifiant; leurs membres pratiquent souvent, sous les yeux mêmes des Turcs, cette polygamie qu'ils ne manquent jamais, dans leurs conversations et leurs dépêches, de reprocher à la société turque comme une de ses plus tristes plaies. Les représentans des différentes nations chrétiennes se détestent mutuellement, et, pour satisfaire leur jalousie, trempent dans toute sorte d'intrigues, et perpétuent, en la soudoyant, cette corruption des fonctionnaires qu'ils blâment avec une si vertueuse indignation. Les ambassades

ne sortent guère d'ailleurs d'un faubourg de la capitale, et n'ont de relations qu'avec une société officielle fort restreinte. Ce qui s'étend plus loin, ce qui exerce une action plus générale, c'est l'exemple de ces Européens de toute provenance qui, à mesure que les communications deviennent plus faciles, accourent en Turquie pour y faire leur fortune. A part quelques honorables exceptions, tous n'ont qu'un souci, qu'une pensée : gagner de l'argent n'importe comment, n'importe à quel prix. Des devoirs qui leur seraient imposés, comme avant-garde de l'Occident, en face d'un peuple moins avancé, ils n'en ont cure; l'idée même du devoir leur est étrangère. Aucun scrupule moral ne les gêne. Ces vices que l'on jette sans cesse à la face de la Turquie, ils en font leurs complices, ils s'en servent pour pousser plus avant et plus vite leur fortune, et ils augmentent ainsi cette dépravation dont ils font de si noires peintures. L'Europe ne se montre pas à l'Asie par ses beaux côtés. Ceux qu'elle envoie là-bas, à part une bien faible minorité, ne peuvent inspirer aux Turcs qu'appréhension et répugnance. « Ces gens-là, se disent les Turcs, ne sont pas meilleurs que nous; mais ils sont plus actifs et plus habiles. Nous les valons bien, mais ils ont plus de pouvoir que nous. Ce sont des êtres puissans et dangereux; faisons tout ce qui sera en nous pour leur fermer la porte de notre pays, les empêcher de prendre pied sur notre sol, et les tenir à distance. » Ce n'est pas trop mal raisonner, et je comprends ce sentiment.

On ne se méprendra point, je l'espère, sur la pensée qui m'a dicté ces réflexions. J'ai, dans le cours des récits qu'elles terminent et complètent, assez souvent signalé les vices de l'administration turque et assez hautement témoigné le mépris que m'inspiraient la plupart de ses agens pour qu'on ne puisse avoir l'idée de me ranger parmi les panégyristes ou même parmi les apologistes du gouvernement actuel de la Turquie. Pendant que je parcourais et que j'étudiais l'Orient, ce qui me préoccupait surtout, ne l'aura-t-on pas déjà deviné? c'était l'état, les souffrances, les progrès, les destinées futures des chrétiens d'Orient. C'est à ces chrétiens, j'en suis profondément convaincu, qu'appartient l'avenir; un peu plus tôt, un peu plus tard, par un naturel effet de leur supériorité intellectuelle et morale, ils remonteront au premier rang, ils reprendront la direction des affaires. Néanmoins, à ce point de vue même et dans l'intérêt des chrétiens, il importe encore d'être juste envers les Turcs et de favoriser tout ce qui se peut faire de progrès par eux ou tout au moins avec eux; il convient de les surveiller sans distraction et de les contenir sans faiblesse, si le vieux fanatisme menace encore d'éclater quelque part, mais de ne point pousser leur empire à la ruine, de ne point le supprimer brusquement par un coup d'impatience et de colère. Dans cet Orient régénéré où j'aime à me représenter les chré-

tiens débarrassés de toute entrave, jouissant d'une liberté qu'ils sauraient défendre au besoin par l'épée, redevenus les maîtres de ces villes que leurs aïeux ont fondées, il y aura encore un rôle à jouer pour les Turcs, pour ceux-là surtout que n'aura point corrompus une maladroite imitation de nos usages et de nos idées, mais qui seront le mieux restés eux-mêmes, qui auront le plus fidèlement conservé, avec la foi de leurs pères, leur naïve droiture, leur simplicité de mœurs, leur affectueuse bonté, les traditions enfin de la tente et de la tribu. Dans plusieurs provinces de l'empire, et notamment en Anatolie, quel que soit le système politique qui prévale, ils seront longtemps encore en majorité, ils formeront jusqu'à nouvel ordre le gros de la population agricole. On peut se les figurer, suivant les lieux, soumis à différens régimes, en Roumélie par exemple sujets d'un prince chrétien, mais conservant, garantie par des stipulations formelles et par le progrès de l'esprit libéral, leur indépendance civile et religieuse, en Anatolie au contraire constituant un ou plusieurs états où l'islamisme resterait encore provisoirement la religion dominante, celle du souverain. En tout cas, quelles que soient les nouvelles conditions d'existence qu'ils doivent accepter, suivant la région qu'ils habitent et la tournure que prendront les affaires, laboureurs, pasteurs, bûcherons, artisans, on ne peut songer à se priver brusquement des Turcs et de leurs services. Travailleurs sans initiative, sans esprit d'invention ni de renouvellement, mais sobres, robustes, réguliers et patiens, ils continueront utilement à produire une bonne part des denrées que mettront en valeur, que distribueront dans tout l'Orient, qu'échangeront avec l'Europe les Arméniens et les Grecs, plus portés par leurs inclinations naturelles et par les habitudes prises vers l'industrie et le commerce.

Ainsi il est utile à l'Orient que les Turcs y demeurent et y survivent à la chute même de leur suprématie, pour qu'aucune force n'y périsse, et, si l'on peut ainsi parler, qu'aucune note ne manque au concert. Allons plus loin. Il n'est pas de l'intérêt des sujets chrétiens du sultan que son empire se dissolve dès ce jour, que la puissance ottomane s'évanouisse à bref délai et par un subit écroulement. Les raïas ne sont pas prêts, et ils se trouveraient pris fort au dépourvu. Leur éducation intellectuelle et morale n'est pas encore assez avancée; dans cette carrière administrative où ils n'ont un accès régulier que depuis quelques années seulement, mais où leurs services deviendront de jour en jour plus nécessaires et leur concours plus demandé, ils n'ont guère eu le temps de s'accoutumer au maniement des grandes affaires et de se donner par une longue pratique ces habitudes de confiance en soi-même, de décision rapide, de naturelle et tranquille assurance, sans lesquelles le commandement reste dé-

pourvu de force et d'autorité. Comme peuvent l'attester tous ceux qui ont un peu vécu dans ces contrées, du Soudan au Danube, de Tripoli de Barbarie à Bagdad, les Turcs, en possession exclusive du pouvoir depuis plusieurs siècles, ont sans effort et comme de naissance et d'instinct le geste et l'accent impérieux. Sans doute ils sont loin de posséder la science du gouvernement, mais ils en ont l'attitude et le prestige. Dans le train ordinaire de la vie, tous les raïas, à part quelques esprits cultivés et nourris d'ambitieuses espérances, Grecs et Arméniens, Valaques du Pinde ou Bulgares, Chaldéens, Iézidis, Aleppins, catholiques et schismatiques, se résignent sans effort à obéir aux Turcs, parce que c'est une habitude héréditaire, et que d'ailleurs ils se savent tous égaux devant ce maître qui tient une place où aucune de ces races et de ces religions ne consentirait à voir s'établir une de ses rivales. Que les Turcs disparaissent comme par un coup de baguette, et ce sera entre tous ces peuples et tous ces groupes religieux une compétition effrénée, une guerre à outrance. Ils se détestent l'un l'autre, et n'ont guère entre eux d'autres rapports que de payer l'impôt au même souverain et de vivre l'un auprès de l'autre dans différens quartiers d'une même ville, dans différens districts d'une même province; chacun enfin, plus faible et à peine représenté dans telle ou telle région, l'emportera dans telle autre en nombre et en richesse sur tous ses concurrens, et ne se résoudra jamais à tomber au second rang dès que le premier ne sera plus occupé par l'autorité turque.

Le développement du royaume de Grèce, si l'Europe avait eu jadis la main plus heureuse en lui choisissant un roi, aurait pu modifier profondément la situation au profit des Grecs, les plus intelligens, les plus avancés et les plus ambitieux de tous les chrétiens orientaux. Que le roi Othon se fût trouvé mieux approprié par la nature et l'éducation aux difficiles fonctions où l'avait appelé la diplomatie, que le petit royaume prît l'essor que pouvaient lui faire espérer l'esprit éveillé et l'activité un peu inquiète de sa population, ainsi que le patriotique et prodigue concours des Grecs opulens de l'étranger, l'Orient avait son Piémont; les circonstances aidant et les hommes ne leur faisant point défaut, la Grèce aurait pu, un jour ou l'autre, attirer à elle, outre la Thessalie et l'Épire, les provinces maritimes de la Turquie d'Europe et les îles, qui sait même? reporter sa capitale sur les rives du Bosphore, dans Stamboul, redevenue Constantinople. Notre siècle a vu se réaliser des rêves qui paraissaient plus chimériques. Ces espérances semblent aujourd'hui quelque peu compromises; admettons néanmoins que les choses prennent la tournure la plus favorable : ne faudra-t-il pas toujours plus d'une année à la Grèce, même sous un prince intelligent et avec l'appui de l'Europe, pour arriver au point où elle

aurait pu être il y a dix ans? Quoi qu'il en soit, dans la situation actuelle de l'Orient, que demain le sultan et son gouvernement viennent à manquer : cette riche succession tombe en déshérence; c'est alors un chaos de prétentions exagérées et contradictoires, un tumulte d'ambitions à la fois acharnées et impuissantes qui auront pour inévitable effet de réveiller ces vieilles idées de partage, où je vois un grave danger tout à la fois pour la paix de l'Europe et pour l'avenir des populations orientales.

Aussi bien que son intérêt, la justice défend à la France d'encourager de pareilles idées. Ces odieux partages, dont on ose encore parler, il semble que l'Europe devrait en être dégoûtée; n'est-elle pas assez instruite par l'exemple de la Pologne et par le spectacle des embarras que le crime de Catherine et de Frédéric II cause aux puissances qui l'ont commis et à celles qui l'ont laissé commettre? Mais, dira-t-on, l'analogie n'est que lointaine; hors les Turcs, auxquels vous ne tenez pas, il n'y a point dans le Levant de nationalité historique, de peuple organisé et indépendant qui se trouve atteint et supprimé par un traité de partage. Sans doute; mais il y a dans le Levant des races antiques et vigoureuses dont tant de siècles n'ont pas épuisé l'indestructible vitalité, dont tant de malheurs et de souffrances n'ont pas découragé l'effort, et qui ne demandent qu'à renaître sous la forme de nations à la fois vieilles et nouvelles, rajeunies par l'épreuve, éclairées par une longue et douloureuse expérience; il y a là des germes vivans que vous n'avez pas le droit d'étouffer, ou même de gêner dans leur essor, quand, après avoir traversé sans périr un si froid et si dur hiver, ils s'apprêtent à éclore aux tièdes brises qui leur viennent de l'Occident, à pousser dans l'air libre d'un joyeux printemps feuilles et fleurs renouvelées. Ainsi font ces vieilles souches d'oliviers que chacun a pu remarquer aux environs d'Athènes. Combien de fois, depuis le temps où Pallas luttait avec Poseidon sur le rocher de l'Acropole, un ennemi, un barbare, jadis le Perse ou le Thébain, plus tard le Slave ou le Turc, a coupé les rameaux de l'arbre et brûlé le tronc, nul ne le sait; mais la puissante racine reste enfouie dans le sol fidèle, et l'envahisseur à peine parti, sous les branchages flétris dont la campagne est jonchée, sous les cendres grises commence à pointer une faible tige que gonflera bientôt la séve immortelle. Attendez quelques années, et de nouveau les rameaux élancés se pareront de leur élégant et pâle feuillage, et plieront à l'automne sous le poids des fruits!

GEORGE PERROT.

LA
TÉLÉGRAPHIE OCÉANIQUE

III.

ESQUISSE DE GÉOGRAPHIE TÉLÉGRAPHIQUE.

I. *Annales télégraphiques*, Paris 1858-1863. — II. *The Electrician, a weekly Journal of telegraphy*, London. — III. *Report of the Committee of submarine telegraph cables*, London 1861.

La télégraphie océanique n'a franchi jusqu'à ce jour que de faibles distances, si l'on tient compte de l'immensité des mers (1). Des procédés encore imparfaits, on a pu le reconnaître, en limitent la puissance et en contrarient le développement. Cependant il est permis de croire que, sous l'impulsion des grands intérêts politiques et commerciaux de notre époque, on verra se multiplier les efforts pour étendre le domaine de la télégraphie océanique. Il est clair que tôt ou tard la télégraphie doit atteindre toutes les contrées où s'exerce l'activité humaine, et que nous ne devons assigner à son action d'autres limites que l'étendue de notre planète. Le but qu'elle poursuit est d'établir des communications promptes et certaines entre tous les continens, entre les îles et les empires que séparent les vastes espaces de l'Océan ou les déserts terrestres. Il faut rattacher les colonies à la mère-patrie, relier les peuples entre eux; il faut surtout et avant tout mettre en communication l'ancien et le Nouveau-Monde. Le réseau télégraphique ne sera complet qu'à l'époque où chaque matin la presse pourra répandre les nouvelles de

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1862 et 1er février 1863.

Chine, du Mexique, d'Australie, arrivées la veille, de même qu'elle nous informe aujourd'hui des moindres incidens qui pendant les vingt-quatre dernières heures ont agité tous les coins de l'Europe. Nous sommes loin d'avoir atteint ce but; mais quels progrès nous avons faits depuis quelques siècles et surtout depuis quelques années! Déjà pour correspondre entre toutes les grandes villes de l'Europe, de Lisbonne à Saint-Pétersbourg, de Glasgow à Constantinople et Athènes, il suffit de quelques heures. Vers l'est, nous nous étendons à travers la Méditerranée jusqu'en Égypte. Au nord-est, une ligne se continue en Sibérie et dépasse Tobolsk. Sur toute l'étendue de ce réseau, les dépêches s'échangent sans interruption. En un jour, deux jours au plus, les nouvelles se propagent d'une extrémité à l'autre de l'Europe.

Pour franchir l'Atlantique, les paquebots mettent de 9 à 12 jours, sauf les retards exceptionnels dus au mauvais temps. Communiquant à Queenstown (Irlande) et au cap Race (Terre-Neuve), pointes les plus avancées des deux continens, ils nous donnent des nouvelles d'Amérique en 7 ou 10 jours. New-York correspond télégraphiquement avec le sud jusqu'à la Nouvelle-Orléans, avec l'extrême-ouest jusqu'à San-Francisco. Nous recevons quelquefois en 8 jours les dépêches de la Californie. L'Amérique du Sud est plus éloignée; cependant par Lisbonne, dernier port de relâche des paquebots du Brésil, nous avons le courrier de Rio-Janeiro en 20 jours, de La Plata en un mois. D'autres lignes de paquebots desservent l'Amérique centrale et nous apportent les dépêches des Antilles en 15 ou 20 jours, du Mexique en un mois au plus, du Pérou et du Chili en 35 ou 40 jours.

Vers l'Orient, les lignes télégraphiques sont plus avancées. Grâce aux câbles sous-marins qui relient l'Égypte à l'Europe, nous communiquons avec Bombay et l'Inde en 16 ou 20 jours, avec Singapoor et la Cochinchine en un mois, avec Shang-haï en 40 jours et enfin avec l'Australie, station extrême de la civilisation, en 50 jours environ. Ainsi en deux mois au plus l'Europe entière peut être informée des grands événemens qui surviennent dans ses colonies. Le monde entier est aujourd'hui, par rapport à l'Europe, ce qu'était, à la fin du siècle dernier, le bassin de la Méditerranée par rapport aux côtes de la Provence; mais, nous avons honte de l'avouer, la télégraphie sous-marine est pour peu de chose dans la rapidité de ces communications lointaines. C'est à peine si çà et là quelques tronçons se trouvent en exploitation. Cependant elle seule est capable de donner des correspondances promptes, fréquentes, indépendantes du mauvais état de la mer et de la marche des paquebots. Les services de la télégraphie sont d'autant plus appréciables que

les distances sont plus grandes. Dans un petit pays comme la Belgique ou la Hollande, elle devance à peine les chemins de fer. D'un continent à l'autre, elle va plus vite que le soleil, et ce ne serait pas un des moins étonnans résultats du câble transatlantique que de voir une dépêche partir à cinq heures du soir de Londres et arriver à New-York avant midi, le même jour. Les progrès de la télégraphie confondront les divisions légales du temps. L'électricité fera en un jour ce qu'avaient fait en cinq ans les compagnons de Magellan. Lorsqu'ils revinrent en Europe, ayant fait les premiers le tour du monde, ils avaient vu le soleil se coucher une fois de moins que leurs compatriotes.

Nous sommes encore éloignés de l'époque où l'électricité fera le tour du monde. Déjà néanmoins quelques projets grandioses, trop grandioses peut-être, ont sollicité l'attention du public. Le demi-succès du câble transatlantique de 1858 avait surexcité les espérances que les débuts de la télégraphie sous-marine firent naître en Angleterre. La communication n'était pas encore établie avec l'Amérique qu'on dressait déjà le tableau des lignes à établir et qu'on énumérait les avantages de toute nature qu'elles produisaient. « De Falmouth à Gibraltar, disait-on alors (1), il n'y a pas 1,000 milles de distance; de Gibraltar à Malte, la distance est de 988 milles; de Malte à Alexandrie, elle est de 815 milles; de Suez à Aden, 1,310 milles; d'Aden à Bombay, 1,664 milles; de Bombay à Pointe-de-Galles, 960 milles; de Pointe-de-Galles à Madras, 540 milles; de Madras à Calcutta, 780 milles; de Calcutta à Penang, 1,213 milles; de Penang à Singapoor, 381 milles; de Singapoor à Hong-kong, 1,437 milles; de Singapoor à Batavia, 520 milles; de Batavia à la rivière des Cygnes, 1,500 milles; de la rivière des Cygnes au détroit du Roi-George, 500 milles, et du détroit du Roi-George à la Terre-Adélaïde, 998 milles. De la Terre-Adélaïde à Melbourne et à Sydney, on aurait en peu de temps une communication télégraphique par voie de terre. De la baie de la Trinité (Terre-Neuve) aux Bermudes, la distance est de 1,500 milles; des Bermudes à Inagua, 1,000 milles; d'Inagua à la Jamaïque, 300 milles; de la Jamaïque à Antigoa, 800 milles; d'Antigoa à Demerara, par la Trinité, 800 milles; d'Antigoa à Saint-Thomas, 227 milles: de la Jamaïque à Grey-Town, 1,000 milles; de la Jamaïque à Belize, 700 milles. Tous nos établissemens, nos dépendances et nos colonies dans la Péninsule, la Méditerranée, l'Arabie, l'Inde, la Chine, l'Australie et l'Amérique, peuvent être reliés à l'Angleterre par des câbles sous-marins moins longs que celui d'Irlande à Terre-Neuve, et sans qu'ils soient en contact avec au-

(1) Voyez le journal anglais auquel nous empruntons cette citation, le *Daily-News*.

cune autre grande puissance. Les seules dépêches intéressant la navigation, expédiées d'Angleterre à ces divers points et de ces divers points pour l'Angleterre, seraient d'une importance inappréciable pour les négocians, les armateurs et les marins; les dépêches politiques seraient d'un prix infini pour les gouvernemens des colonies et pour le gouvernement central. Les escadres anglaises, répandues sur les divers points du globe, pourraient n'être que le dixième de ce qu'elles sont, si les îles britanniques et leurs possessions lointaines étaient enlacées par un réseau télégraphique. Lorsqu'on apprendrait par le télégraphe qu'un bâtiment de guerre est nécessaire aux Antilles, ce bâtiment pourrait s'y rendre d'Angleterre dans un temps plus court qu'il ne faut en ce moment pour détacher un navire de l'escadre des Bermudes. »

Il n'y a dans tout ceci qu'une esquisse rapide des travaux à faire, et on ne soupçonnait sans doute alors aucune des difficultés imprévues qui pouvaient surgir sur la route que l'imagination des écrivains anglais parcourait si rapidement. Les projets télégraphiques seraient infinis en nombre et surtout en étendue, si l'on enregistrait toutes les rêveries des hommes étrangers à la science. Nous ne pouvons nous intéresser qu'aux entreprises qui ont été conçues et étudiées par des savans initiés aux difficultés géographiques de même qu'aux obstacles scientifiques de ces opérations, et nous choisirons parmi ces projets ceux qui intéressent plus spécialement le monde politique et commercial.

I.

Les projets qui ont pour but de mettre l'Amérique en communication avec l'Europe sont au nombre de quatre. En étudiant la configuration de l'Atlantique, les ingénieurs ont trouvé quatre lignes où la disposition plus ou moins heureuse des continens et des îles semble favorable à l'immersion de grands câbles sous-marins. La première part du Portugal (1), passe aux Canaries, à l'archipel du Cap-Vert et aboutit au Brésil. La seconde part également du Por-

(1) Lorsqu'on suit sur une mappemonde ou sur un planisphère le tracé des lignes télégraphiques sous-marines, il est impossible d'apprécier exactement les distances, parce qu'une surface sphérique comme celle du globe terrestre ne peut être représentée sur une feuille plane sans que les dimensions soient inégalement altérées. Le défaut de proportion entre les contrées dessinées sur une même page produit des illusions contre lesquelles l'esprit doit se tenir en garde. Les cartes à projection homalographique de M. Babinet, notamment son planisphère, évitent en partie cette cause d'erreur et permettent d'évaluer les longueurs avec plus de précision. Néanmoins la distance entre deux îles éloignées ne peut être connue avec exactitude qu'autant qu'elle a été calculée par les formules mathématiques que les marins emploient.

tugal et se termine à Boston en s'appuyant sur les Açores et sur l'île française de Saint-Pierre. La troisième va directement de l'Irlande à Terre-Neuve; c'est le tracé qui fut essayé en 1858. Enfin la quatrième ligne traverse l'Atlantique vers son extrémité septentrionale, en profitant des terres à peine connues, l'Islande, le Groënland et le Labrador, qui avoisinent les régions polaires. Il faut discuter scrupuleusement chacun de ces projets pour apprécier les avantages et les inconvéniens qu'ils renferment. Toutes ces lignes sans contredit seraient utiles, car les relations commerciales entre les deux mondes sont assez actives pour alimenter plusiers conducteurs télégraphiques. Nous avons plutôt à examiner lequel est le plus praticable et d'une exécution plus facile.

Vers la fin de 1859, un rapport sagement conçu et laborieusement préparé par les soins du baron de Roujoux était adressé au ministre de la marine et des colonies, M. de Chasseloup-Laubat, au sujet de la création d'un réseau télégraphique dont nos principales colonies auraient été les points d'attache. En présence du mouvement si caractéristique de l'époque qui transformera le monde en un marché gigantesque au moyen des révolutions douanières et des lignes télégraphiques, l'auteur pensait qu'il fallait se préoccuper de faire tourner cette transformation au profit de nos possessions extérieures. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de l'Atlantique pour être frappé du resserrement des côtes entre l'Afrique sud-occidentale et l'Amérique méridionale, et en même temps pour saisir l'intérêt immense que ce tracé présente pour la France et ses établissemens coloniaux. Au point de départ, en Europe, la France, dont le réseau télégraphique communique avec toutes les nations du vieux continent, et qui seule correspond par terre avec l'Espagne, devient l'intermédiaire obligé entre l'Europe et l'Amérique. Partant de là, le fil traverse l'Espagne et le Portugal, immerge au cap Saint-Vincent, atterrit à Madère, puis aux Canaries, de là au Cap-Blanc, où nous avons eu un poste que nous pourrions reprendre, et vient se raccorder à Saint-Louis à notre télégraphe sénégalien. Malgré l'énorme avantage d'économie que présente le trajet par terre, la situation politique du nord-ouest de l'Afrique ne permet pas d'arriver au Cap-Blanc ou à Saint-Louis par les côtes du Maroc et du Sahara; d'ailleurs l'importance intrinsèque de Madère et des Canaries justifie en partie les sacrifices du parcours sous-marin. On voit que, dans cette première partie du trajet, la France devient le centre des relations internationales, et que ses communications avec la colonie du Sénégal s'établissent de la façon la plus utile aux intérêts de chacun.

Gorée, située à 200 kilomètres environ de Saint-Louis et au sud

du Cap-Vert, est un point de relâche pour les navires qui viennent des Indes par le cap de Bonne-Espérance, et sa rade est l'une des plus sûres de la côte d'Afrique. Cet établissement est déjà relié à Saint-Louis par une ligne télégraphique construite en ces dernières années. En face s'étend l'Océan-Atlantique, qui sépare l'Afrique de l'Amérique, une largeur de 3,100 kilomètres environ entre le Cap-Vert et le Cap-Saint-Roch, mer très profonde sans doute, car on n'y connaît que la petite île Penedo-San-Pedro, distante de 1,000 kilomètres du Brésil. Cet îlot, appelé Saint-Pierre par les uns, Saint-Paul par les autres, n'est connu que par des renseignemens incomplets et presque contradictoires. Les marins les mieux informés le représentent comme un amas de rochers dénudés, escarpés, sans végétation aucune, où la lame déferle avec fureur; ce n'est peut-être que le sommet d'une montagne à pic s'élevant du fond de l'Océan.

Du Brésil, il serait facile de remonter vers le nord en traversant le Para, les Guyanes française, hollandaise et anglaise; puis, une fois parvenu aux Antilles, on rattacherait aisément les unes aux autres ces îles, qui sont comme les anneaux d'une même chaîne. Au milieu de cet archipel, les distances seraient médiocres; les atterrissemens seraient fréquens, et chacun d'eux féconderait un nouveau centre d'activité et d'industrie. On arriverait enfin à l'Amérique du Nord, but un peu détourné de l'entreprise, après un parcours d'environ 13,000 kilomètres, dont plus de la moitié serait en câbles sous-marins.

Pour examiner les difficultés que rencontrerait dans ces parages l'établissement d'une ligne télégraphique sous-marine, il faut reprendre isolément les différentes sections de ce long trajet. Jusqu'au Sénégal, les distances des points d'atterrissement ne sont pas très considérables. Du cap Saint-Vincent à Madère, il y a 840 kilomètres; de Madère à Ténériffe, 450; de Ténériffe au Cap-Blanc, 800; du Cap-Blanc à Saint-Louis, 540, en tout une longueur de 2,630 kilomètres fractionnée en quatre parties. Ces distances ne sont qu'approximatives; elles varieraient en plus ou en moins, suivant que telle ou telle île paraîtrait d'un atterrissement plus facile dans les archipels intermédiaires. Voyons maintenant les profondeurs; les sondages peu nombreux qui ont été faits paraissent plutôt exagérés que trop faibles. Il paraît possible de se rendre directement du Portugal aux Canaries sans rencontrer des profondeurs supérieures à 2,000 mètres; mais, si l'on veut toucher à Madère, il faut franchir en-deçà et au-delà de cette île des vallées de 4,000 mètres au moins. Des Canaries au Sénégal, on ne sort pas de la zone de 2,000 mètres. Tous ces sondages manquent de précision et n'ont

été faits que par hasard. En cherchant bien, les hydrographes trouveraient sans doute les chaînes de montagnes sous-marines, à profondeur moyenne, qui relient ces archipels entre eux et avec la côte d'Afrique. Le point capital à constater est que l'on peut aller d'Europe au Sénégal sans franchir des distances plus grandes que les distances abordées avec succès par la télégraphie dans d'autres mers, sans descendre à des profondeurs supérieures aux profondeurs trouvées dans la Méditerranée. Entre le Cap-Vert et le continent américain, les renseignemens font défaut. Une seule ligne de sondages due à la marine des États-Unis indique, beaucoup plus au sud que la route projetée, une profondeur supérieure à 6,000 mètres. Cependant les marins anglais ne croient pas qu'il y ait plus de 5,000 mètres d'eau. Ce serait encore trop pour un câble télégraphique. Tant que l'on ne sera pas plus exactement renseigné sur la géographie de l'îlot Saint-Pierre ou Saint-Paul, il ne faut pas compter sur ce point pour diviser le câble en deux sections; tout au plus peut-on espérer que la mer est moins profonde dans son voisinage. Dans l'état actuel de la science, ce serait assurément une entreprise téméraire de vouloir franchir la distance considérable qui sépare le Cap-Vert du cap Saint-Roch.

Considérée au point de vue climatérique, la ligne du Portugal au Brésil coupe l'équateur et traverse la partie la plus chaude de l'Atlantique, ce qui est un inconvénient pour la conservation des câbles jusqu'au moment de la pose. Par compensation, c'est pendant toute l'année une région paisible; les ouragans des Antilles ne s'étendent pas si loin; sur une partie du trajet règnent les calmes équatoriaux et les vents alizés, qui ne sont jamais assez violens pour nuire à l'opération de l'immersion.

Ainsi, en résumé, jusqu'au Cap-Vert, aucune difficulté plus grave que celles que l'on a rencontrées dans la Méditerranée, mais au-delà l'inconnu, peut-être des profondeurs trop considérables, à coup sûr une longueur de câble énorme, plus de 3,000 kilomètres. Et puis aborder le Brésil n'est pas une solution satisfaisante du problème de la télégraphie transatlantique. C'est l'Amérique du Nord et non l'Amérique du Sud qui mérite les sacrifices d'une grande ligne sous-marine.

Le second projet qui va nous occuper part du Portugal, touche aux Açores, à Saint-Pierre-Miquelon, et aboutit à Boston ou à tout autre point voisin du littoral américain. Moyennant un faible allongement de parcours, le point de départ pourrait être pris à Brest, et les Açores seraient reliées directement à la France. Ce projet est d'un intérêt éminemment français; aussi la concession de cette ligne a-t-elle été demandée plusieurs fois au gouvernement. Il existe

même un décret impérial, en date du 19 mai 1857, qui autorise M. Glower, représentant d'une compagnie internationale européenne et américaine, à faire atterrir sur la côte de France, près de Bordeaux, une ligne télégraphique sous-marine touchant au cap Finistère en Espagne, à Lisbonne, aux Açores, et aboutissant à Boston. D'autres compagnies se présentèrent plus tard avec des projets presque identiques. Malheureusement aucune d'elles ne put réunir les fonds nécessaires à l'entreprise, et toutes ces concessions sont en déchéance. La distance totale du Portugal à Saint-Pierre est par cette voie de 4,200 kilomètres, savoir 1,300 de Lisbonne aux Açores, 500 à travers l'archipel et 2,400 des Açores à Saint-Pierre. Cette seconde partie du parcours pourrait même être raccourcie de 300 kilomètres environ en substituant à l'atterrissement de Saint-Pierre, île française, celui de Saint-Jean, extrémité méridionale de Terre-Neuve. Dans ces conditions, ce tracé enlèverait encore à l'Angleterre le monopole des communications avec les États-Unis, et c'est probablement le motif pour lequel le projet dont nous parlons a été accueilli jusqu'à ce jour avec trop peu de faveur par les hommes qui se sont spécialement occupés de télégraphie sous-marine.

Entre le Portugal et les Açores, la sonde plonge dans une profonde vallée sous-marine qui peut avoir 700 à 800 kilomètres de longueur et 4,000 ou 4,500 mètres de profondeur au-dessous du niveau des eaux. Le sol se relève autour de l'archipel açoréen, dont les pentes paraissent très abruptes; il redescend ensuite à 4,500 mètres, remonte en bas-fonds avec environ 1,000 mètres d'eau vers le milieu du trajet, retombe encore une fois à 4,500 mètres sur une petite longueur, et se relève enfin pour former le banc de Terre-Neuve, qui occupe, au sud-est de cette île, une étendue considérable. Le terrain compris entre les Açores et Terre-Neuve forme donc deux vallées très creuses que sépare une chaîne de hautes montagnes dont le sommet est très rapproché peut-être de la surface des eaux. Il serait nécessaire de chercher sur le banc une ligne assez profonde pour que le câble ne pût être atteint par les ancres des bâtimens pêcheurs. C'est assurément une condition très favorable que la profondeur soit inférieure à 2,000 mètres sur les deux tiers de la longueur totale des Açores à Saint-Pierre. D'ailleurs la ligne dont il s'agit est située tout entière dans la région des alizés, et s'éloigne peu de la route suivie par les navires qui vont du Havre à New-York. Les ingénieurs et les marins anglais, dont ce tracé contrarie les intérêts nationaux, insistent vivement sur les inconvéniens que présenterait la nature volcanique du sol açoréen. Il paraît probable en effet que cette région est sujette à des perturbations

fréquentes. Jusqu'en 1841, on avait conservé mémoire de soixante-dix tremblemens de terre éprouvés dans l'archipel, sans compter ceux qui n'auraient été sensibles qu'en pleine mer. De temps en temps des îles apparaissent, puis disparaissent subitement, comme s'il se produisait de fréquentes éruptions de volcans sous-marins. Les hydrographes ont observé que le niveau du sol de la mer varie fréquemment dans ces parages. En 1757, on vit sortir dix-huit îles du sein des eaux; leur apparition fut précédée de tremblemens de terre; la mer bouillonnait avec violence; une colonne de feu, de fumée, de cendre et de pierre ponce s'élevait dans les airs. L'aspect général des Açores indique une origine volcanique; on n'aperçoit que des rochers qui ont subi l'action du feu, des laves, des scories, des cratères de volcans éteints. Les côtes sont abruptes et présentent presque partout de hautes falaises. Les fonds sur lesquels les navires peuvent jeter l'ancre ont peu d'étendue, et la sonde rencontre tout autour des îles, entre les îles mêmes, des profondeurs de quelques centaines de mètres avec un sol rocailleux.

Voilà bien des dangers pour les câbles télégraphiques, qui sont si fragiles; mais les phénomènes volcaniques ont été principalement observés entre les îles de Terceira et de Saint-Michel; le reste de l'archipel, sans en être tout à fait exempt, n'y est pas à beaucoup près aussi sujet. Les neuf îles, qui sont groupées à quelque distance l'une de l'autre, s'étendent sur 300 kilomètres de largeur du nord au sud et 700 kilom. de longueur de l'est à l'ouest. Est-il croyable que cet immense espace soit simultanément affecté par des tremblemens de terre? Il serait sans doute aisé de prévenir les accidens par un choix judicieux des points d'atterrissement, de manière à éviter les côtes où les volcans sont le plus à craindre. Ce serait d'ailleurs se tromper grossièrement que de limiter à la zone des Açores les dangers que les tremblemens de terre sous-marins font courir aux câbles. Il n'est pour ainsi dire pas un océan où quelque phénomène de même nature ne se manifeste. De nos jours, nous avons vu se former en 1831 l'île Julia au sud-ouest de la Sicile, Bogoslaw en 1814 dans l'archipel aléoutien. Les relations des navigateurs signalent des éruptions semblables autour de l'Islande, dans les îles de la Sonde, les Philippines et les Moluques, dans tout le grand Océan et jusqu'au Kamtchatka, c'est-à-dire dans toutes les mers et sous toutes les latitudes. Nous sommes portés à croire que certains câbles de la Méditerranée ont été détruits par des tremblemens de terre. Les Anglais eux-mêmes reconnaissent que ces dangers ne sont pas spéciaux à la région qui nous occupe, et l'un d'eux proposait d'en préserver les conducteurs sous-marins en les suspendant à des balises au-dessus des bas-fonds suspects. A l'appui de ce moyen, qui sem-

ble peu praticable, le capitaine Belcher rappelait que, dans un voyage hydrographique sur les côtes d'Afrique, il avait attaché un signal de cette façon par 200 ou 300 mètres d'eau, et qu'il l'avait retrouvé intact au bout de trois ans et demi.

Quoi qu'il en soit, la nature volcanique des Açores est loin d'être, à notre avis, un obstacle sérieux à l'établissement d'une ligne télégraphique, et la ligne qui traverserait cet archipel présenterait plusieurs avantages sur lesquels il est bon d'insister. L'immense largeur de l'Atlantique est divisée en deux portions. L'une, de 1,300 kilomètres, n'excède ni par sa longueur ni par sa profondeur les ressources actuelles de l'industrie. L'autre partie mesure 2,400 kilomètres de longueur, distance bien considérable sans doute; cependant le profil de la mer y est éminemment favorable, car les grandes profondeurs d'eau ont peu d'étendue, et le câble serait divisé en trois fractions à peu près égales par des bas-fonds que l'on pourrait sans doute atteindre en cas de réparation indispensable. Qu'un conducteur soit interrompu, il ne sera pas perdu en entier comme sur les autres lignes; on le rétablira rien qu'en changeant la portion défectueuse. Si pour remettre en bon état le câble transatlantique d'Irlande à Terre-Neuve il avait suffi de remplacer 400 ou 500 kilomètres de fil, n'est-il pas évident que cette réparation eût été promptement faite, et que le capital entier n'eût pas été englouti?

En dépit de l'expérience du passé et de l'étude géographique de l'Atlantique, c'est encore par la ligne directe d'Irlande à Terre-Neuve que les Anglais veulent réunir télégraphiquement les deux continens. Nous avons raconté assez longuement l'entreprise malheureuse de 1858 pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister à nouveau sur les conditions d'établissement de cette ligne. Nous nous bornerons donc à signaler les nouvelles études dont elle a été l'objet et les efforts que quelques ingénieurs font en ce moment pour relever la confiance des capitalistes. En Angleterre, un tel projet, quelque aventureux qu'il paraisse d'abord, attire toujours l'attention du public, tant on apprécie les avantages que produirait l'exécution. On sait qu'il s'agit d'une longueur de 3,200 kilomètres avec des profondeurs d'eau de 4,500 mètres au plus.

Vers la fin de 1862, un bâtiment de la marine royale, le *Porcupine*, a été chargé d'opérer des sondages sur la route projetée d'Irlande à Terre-Neuve. Le but principal de cette expédition était, paraît-il, de chercher, au sortir des parages de l'Irlande, une pente convenable sur le sol de la mer, afin que le câble pût descendre doucement jusqu'aux fonds de 3,000 à 4,000 mètres sans être jamais exposé à rester suspendu entre deux rochers à pic. Le *Porcupine* a trouvé sur la côte de Galway (Irlande) un fonds d'atterris-

sement très convenable. Les ondulations du sol sont douces. Les hauteurs d'eau augmentent peu à peu, puis diminuent, parce que l'on rencontre un banc à 25 mètres de profondeur environ. A la suite de ce bas-fond commence une descente graduelle de 4,000 mètres répartie sur 20 kilomètres, c'est-à-dire avec une pente insensible. Les fonds sont formés de sable; les rochers que l'on trouve auprès du rivage sont des blocs arrondis qui ne peuvent être dangereux pour un câble. Cependant cette exploration laisse encore planer bien des doutes sur la véritable nature et la conformation réelle du sol de l'Océan. Aussi la Société royale de géographie s'est-elle saisie de la question. L'un de ses membres, le docteur Wallich, a prétendu que les travaux télégraphiques ne peuvent réussir qu'à condition d'étudier le sol sous-marin avec infiniment plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. Suivant ce savant, il faudrait explorer complétement toute la distance de l'Irlande à Terre-Neuve au moyen de deux navires s'avançant parallèlement à 3 kilomètres l'un de l'autre et faisant des sondages à 8 kilomètres d'intervalle. Cette reconnaissance donnerait 700 cotes de sondage, occuperait deux bâtimens pendant cinq ou six mois; mais il est indispensable de l'opérer avant que l'on se décide à dépenser encore une douzaine de millions pour une communication transatlantique.

Sans attendre la clôture de cette discussion plus théorique que pratique, une compagnie se forme pour reprendre l'œuvre avortée en 1858. Au lieu de diviser son capital en parts de 25,000 francs comme la première fois, elle émet des actions de 100 francs, qui seront à la portée de toutes les fortunes. Elle a déjà réuni, dit-on, plusieurs millions. Quoiqu'ils ne renoncent pas à l'espoir de servir à leurs actionnaires de gros dividendes, les promoteurs de l'affaire s'attachent surtout à lui donner l'apparence d'un grand intérêt national qui la distingue d'une spéculation ordinaire. « J'ai déjà, dit l'un d'eux, 1,400 livres sterling qui dorment au fond de l'Atlantique; mais je ne puis ajouter qu'une chose, c'est que je vais en placer encore 500 de la même manière, et si chacun en faisait autant, l'entreprise réussirait. »

C'est assurément un spectacle curieux que l'activité avec laquelle nos voisins d'outre-Manche s'occupent de la télégraphie sous-marine. Les sociétés savantes et les *meetings* de négocians, les hommes politiques aussi bien que les ingénieurs et les marins, discutent les problèmes de cette grande industrie. Cette agitation est-elle sérieuse? Sera-t-elle stérile? On n'ose espérer un succès décisif, et néanmoins on ne peut croire à l'inutilité de tant d'efforts, car, lorsque l'opinion publique s'empare ardemment d'une question, c'est une loi du progrès social que le succès doit venir tôt ou tard.

Le dernier projet qu'il reste à discuter vient encore d'Angleterre, et assurerait aussi bien que le précédent une communication entre la Grande-Bretagne et les États-Unis indépendante des autres états du continent. Imbu de cette idée que l'excès de longueur des câbles est un obstacle insurmontable pour une exploitation commerciale à cause de la lenteur des transmissions, M. Shaffner a proposé de passer au nord de l'Atlantique, vers le 60e degré de latitude, où la Providence semble avoir semé des îles, l'Islande, le Groënland, comme gîtes d'étape de la véritable route télégraphique. La ligne qu'il projette part de l'extrémité septentrionale de l'Écosse, touche aux îles Feroë, atterrit sur la côte orientale de l'Islande, traverse cette île de l'est à l'ouest, se continue en câble sous-marin jusqu'à la côte occidentale du Groënland, et se termine par un autre câble sous-marin qui aboutit au Labrador. Ce tracé, rendu curviligne en apparence par la déformation de nos cartes, est en réalité plus court que le trajet direct d'Irlande à Terre-Neuve; il raccourcit de 500 kilomètres la distance de Londres à New-York. La profondeur de la mer diminue de plus en plus à mesure que l'on s'avance vers le nord. Les distances entre les points d'atterrissement ne sont pas très considérables. Malgré tous ces avantages, on s'effraie à l'idée d'aborder les contrées désolées et stériles qui bornent au nord l'Océan-Atlantique. Il semble impossible de traverser une mer de glace comme le détroit de Davis, de s'arrêter sur une terre volcanique comme l'Islande, ou sur un continent inconnu comme le Groënland.

La ligne télégraphique de l'Atlantique nord a été l'objet d'explorations consciencieuses pendant l'été de 1860. Le *Bull-Dog*, bâtiment à vapeur de la marine royale, fut chargé par le gouvernement anglais d'étudier le sol de la mer sur le trajet en question, en même temps que les chefs de l'entreprise envoyaient eux-mêmes un autre navire pour étudier les points d'atterrissement et les parcours terrestres. Les détails qui suivent sur les difficultés géographiques du tracé sont extraits des rapports publiés à la suite de ces expéditions.

Entre l'Écosse et les Feroë, la distance est de 400 kilomètres et la profondeur *maxima* est de 460 mètres. Entre les Feroë et Beru-Fiord, sur la côte orientale de l'Islande, la distance est de 450 kilomètres et la profondeur de 1,200 mètres. Les glaces flottantes apparaissent rarement au sud-est de l'Islande, et la surface de l'eau gèle à peine pendant l'hiver. La côte est souvent couverte de brouillards pendant la saison d'été; mais l'immersion du câble exige un temps si court que l'on trouvera les quelques beaux jours nécessaires à cette opération. Entre l'Écosse et l'Islande, la pose des câbles est donc facile : faible distance, faible profondeur; le fond

de la mer est un sable fin; toutes les conditions favorables sont réunies.

L'Islande, qui est une colonie danoise, a 400 kilomètres de largueur depuis Beru-Fiord, point d'atterrissement du câble du côté de l'Écosse jusqu'à Reikiavik, capitale de l'île, située sur la baie de Fax, en face du Groënland. Le pays n'est pas désert : jusque dans les montagnes centrales, le voyageur rencontre un peuple doux et hospitalier. Quoique la contrée soit tout entière d'origine volcanique, les ravages des feux souterrains se bornent aujourd'hui à la partie sud-ouest, où se trouvent l'Hécla, le Katla, volcans en activité. On a même observé quelquefois des éruptions sous-marines au sud de l'île; aussi les câbles télégraphiques doivent être éloignés de cette région suspecte.

En allant de l'Islande au Groënland, distance de 1,000 kilomètres environ, la profondeur croît régulièrement jusqu'à 2,500 mètres, maximum que l'on atteint à peu près à moitié distance; mais la côte orientale du Groënland est bloquée par les glaces flottantes pendant toute l'année. Il faut doubler le cap Farewell et arriver sur la côte occidentale pour trouver un point d'atterrissement convenable. C'est là que sont établies les colonies danoises, Julianshaab, Fredericks-haab, etc., qui servent de relâche aux bâtimens baleiniers. Le Groënland est une terre élevée, qui se termine au bord de la mer par des côtes escarpées, stériles, mouchetées de dépôts de glace. « Le Groënland, a dit l'amiral Ross, est la seule terre que les marins n'aperçoivent pas avec joie. » Cependant quelques vallées intérieures sont couvertes de verdure, d'où ce nom de *terre verte*, qui lui a été donné par contraste sans doute avec la désolation des contrées arctiques.

Du Groënland au Labrador, la distance est de 900 kilomètres, et la profondeur ne dépasse pas 3,800 mètres. Le Labrador est aussi un pays stérile, qu'il faut traverser sur une longueur de 400 à 500 kilomètres pour atteindre le golfe Saint-Laurent et les premiers établissemens canadiens. En Islande, au Groënland et au Labrador, le thermomètre descend souvent pendant l'hiver à 20 degrés au-dessous de zéro. Ce climat sévère n'arrête pas les pêcheurs et les négocians, qui ont en été des comptoirs plus au nord que les régions qu'on vient de traverser.

La rigueur du froid et la stérilité du pays ne sont pas encore les inconvéniens les plus graves pour l'établissement d'une ligne télégraphique dans ces parages. Ce qu'il faut craindre surtout, ce sont les glaces flottantes. Le Groënland est entièrement bloqué par les glaces pendant huit ou neuf mois de l'année. Ce n'est pas une congélation locale : ce sont des montagnes flottantes, des banquises dé-

tachées des glaciers de l'intérieur, ou bien des flots de glace provenant de la congélation superficielle de la mer dans les régions polaires. Les banquises les plus élevées peuvent avoir une hauteur de 25 mètres au-dessus du niveau de l'eau; quant à leur profondeur au-dessous, on ne peut l'évaluer avec exactitude : elle est certainement plus considérable; aussi rasent-elles souvent le fond sur les côtes où elles s'échouent. Ces masses glacées s'éloignent du rivage sous l'action des vents et de la marée, et viennent se mêler aux grands courans arctiques, qui les entraînent vers des climats plus chauds. Les courans réguliers qui sillonnent les mers arctiques descendent du nord en s'inclinant vers l'ouest. Il en résulte que les rivages exposés à l'est sont plus longtemps bloqués, et même au Groënland la côte occidentale est seule abordable. Heureusement pour les navigateurs, les banquises n'ont pas une marche capricieuse, quoique leur arrivée et leur départ varient un peu suivant les années. Généralement le flot de glace double le cap Farewell à la fin de janvier et continue à passer jusqu'au milieu de septembre. A cette époque, la glace diminue peu à peu, et au milieu d'octobre la mer est redevenue libre. On peut compter chaque année sur deux ou trois mois favorables, soit pour la pose, soit pour la réparation des câbles.

Si, pour apprécier la valeur de ce projet, on met en comparaison d'une part les faibles profondeurs de la mer et les courtes distances des points d'atterrissement, d'autre part la rigueur du climat et les difficultés propres aux latitudes élevées, on est forcé de reconnaître que les dangers spéciaux aux contrées arctiques ne sont pas bien graves. A peine si l'on aura trois mois par an pour poser les câbles et les relever lorsqu'ils seront endommagés; mais l'hiver est partout un temps d'arrêt pour les travaux de télégraphie sous-marine. Certains savans ont prétendu que l'aurore boréale, dont nous éprouvons parfois en France l'effet perturbateur sur les lignes électriques, serait un obstacle absolu aux transmissions dans les contrées où ce phénomène se produit avec toute sa puissance. Aucun fait positif ne justifie cette crainte. Plutôt que de voir l'activité des ingénieurs anglais se porter tout entière sur la communication directe d'Irlande à Terre-Neuve, on aimerait qu'une attention suffisante fût donnée à la ligne de l'Atlantique nord, ligne composée de plusieurs parties séparées qui pourraient fonctionner isolément. En cas d'échec, du moins la totalité du capital employé ne serait pas perdue.

En remontant l'Océan-Atlantique du nord au sud, depuis le Brésil jusqu'au Labrador, depuis l'Afrique centrale jusqu'à l'Islande, on trouve donc quatre voies ouvertes aux entreprises télégraphiques. Il n'est pas un îlot sur cette vaste étendue de mer qui n'ait attiré

l'attention des ingénieurs et suscité quelque projet. Cependant il faut reconnaître que les études des divers tracés proposés sont encore trop imparfaites pour qu'une opinion décisive puisse être émise sur la valeur de chacun d'eux. Tous sans doute ont quelques avantages et présentent beaucoup de dangers. Il est surtout un inconvénient capital commun aux trois premiers, l'immense longueur des distances à parcourir sans point d'arrêt intermédiaire. Que si l'on s'étonnait de voir préférer la ligne directe, il faudrait remarquer qu'elle a été mieux explorée que toute autre, que la voie est tracée en quelque sorte par les tentatives antérieures, dont l'échec peut être attribué à l'inexpérience des hommes. En outre elle satisfera le mieux les exigences du commerce anglais. Il n'est donc pas surprenant que les Anglais y concentrent leur science et leurs capitaux. Noble exemple à suivre par les nations que leurs intérêts attirent dans d'autres régions de l'Atlantique.

II.

La civilisation européenne s'étend vers l'orient aussi bien que vers l'ouest. Les Indes, la Chine et l'Australie n'ont pas pour l'homme d'état et le négociant un intérêt moindre que les deux Amériques. Il n'y a pas de grand Océan qui nous sépare de l'Asie, et le voyageur pourrait se rendre de Paris à Calcutta sans franchir une seule mer. Cependant les progrès de la télégraphie sont lents dans cette direction, et ne marchent pas en proportion des immenses intérêts commerciaux qui s'agitent dans cette partie du monde. Les contrées désertes et les peuplades insoumises sont-elles donc un obstacle comme les profondeurs de l'Océan? A l'origine de la télégraphie, on s'exagérait volontiers les périls que la malveillance fait courir aux lignes terrestres, et la protection dont elles doivent être couvertes. Il y a douze ans à peine que les fils sont sortis de l'enceinte des chemins de fer. Aujourd'hui nous nous défions moins de ces dangers imaginaires, et nous abordons sans crainte les voies terrestres. Nous citerons les Américains, qui ont relié New-York à San-Francisco, malgré une distance de 4 ou 5,000 kilomètres à travers les solitudes du *far west*. Plus près de nous, Tunis communique télégraphiquement avec Alger à travers 800 kilomètres de montagnes, et ni les maraudeurs de la Kabylie ni les nomades de la frontière ne se sont montrés hostiles au fil qui porte la pensée.

Depuis la rupture des câbles immergés en 1859 et 1860 dans la Mer-Rouge et l'Océan-Indien, l'idée a prévalu en Angleterre de relier les Indes à l'Europe par une ligne principalement terrestre. Cette ligne, établie par le gouvernement ottoman, part de Constan-

tinople, traverse l'Asie-Mineure, et descend la vallée de l'Euphrate pour aboutir à Bassorah, en passant par Sivas, Diarbekir et Bagdad. Sur ce trajet se greffera un embranchement dirigé vers Téhéran, afin de relier la capitale de la Perse au réseau européen. A partir de Bassorah, le gouvernement indien, qui n'a voulu concéder cette entreprise à aucune compagnie, va faire immerger un câble de 1,200 à 1,500 kilomètres de longueur, dont le second point d'atterrissement sera à Gwadel, sur la côte du Béloutchistan. Enfin, de Gwadel à Kurrachee, une ligne terrestre complétera le circuit. Tous ces travaux sont en voie d'exécution, et sont poussés avec une extrême activité. On peut donc espérer que la communication avec les Indes sera complète avant la fin de l'année 1863.

Cette ligne présente des garanties de durée incontestables, puisqu'elle ne comporte qu'une section sous-marine dont la longueur n'est pas exagérée; mais on peut prédire à coup sûr que les transmissions échangées avec l'Inde par cette voie seront très lentes. Ce n'est pas une petite entreprise que de faire passer une dépêche de Paris à Constantinople à travers cinq ou six états dont chacun a ses procédés spéciaux d'exploitation. Puis, sur un parcours de plusieurs milliers de kilomètres, que de chances pour une interruption temporaire par un orage ou par tout autre accident! Au fond, il importe peu, car, pour une distance si grande, le temps que le télégraphe gagne sur le courrier ordinaire est toujours considérable. Qu'une dépêche mette deux jours au lieu de deux heures pour se rendre de Calcutta à Londres, le résultat n'en est pas moins merveilleux. D'ailleurs les transmissions officielles des gouvernemens, les plus importantes de toutes, devanceront encore les transmissions purement commerciales, grâce au droit de priorité que les traités internationaux leur garantissent partout.

Les retards inévitables que les dépêches éprouveront en traversant l'Europe pour gagner l'Asie-Mineure seront atténués par la multiplicité des voies qui leur seront ouvertes. Déjà une compagnie s'est formée sous le nom de compagnie des télégraphes de la Syrie pour relier Alexandrie à Diarbekir par El-Arish et Beyrouth. Dans la Méditerranée, si bien connue, si bien sondée depuis quelques années, la télégraphie sous-marine s'étendra inévitablement, à mesure que les procédés se perfectionneront, car l'activité commerciale est grande sur tous ses rivages. Oran sera mis en communication avec Carthagène; Tunis, où aboutit notre réseau d'Algérie, correspondra avec Malte ou Tripoli, qui n'en sont pas bien éloignés; Athènes se reliera à Candie et à l'Égypte. Toutes ces lignes sont indiquées par les besoins actuels, et elles se compléteront mutuellement, s'assureront les unes les autres contre les chances d'inter-

ruption. Toutes ces entreprises sont dès à présent praticables, puisqu'il s'agit de courtes distances et de faibles profondeurs. Pour qu'elles réussissent, il ne faut qu'un peu de cet engouement qui a manqué jusqu'à ce jour dans notre pays aux projets télégraphiques, et de cette prudence qui garantit le succès en modérant une activité trop inquiète.

Le réseau télégraphique va donc s'étendre jusqu'aux Indes. Ce n'est pas assez. Au-delà de la Péninsule, il y a de vastes contrées que la civilisation européenne gagne peu à peu. Les stations commerciales sont encore peu nombreuses, mais combien plus le deviendront-elles à mesure que ces peuples s'assimileront mieux nos idées! A ne citer que les principales, c'est Singapoor, à l'extrémité de la presqu'île malaise, sentinelle de l'extrême Orient; Saïgon, Hong-kong et Shang-haï, Batavia et les îles de la Sonde, enfin l'Australie tout entière. En jetant les yeux sur une carte de l'Asie, le lecteur devinera bien vite, à l'aspect de ces côtes profondément découpées et de ces innombrables archipels, que les mers de la Malaisie, de la Chine et du Japon sont peu profondes. On dirait d'une mince nappe d'eau qui s'est répandue sur une plaine, en laissant émerger quelques parties culminantes. Certes, si la Providence avait placé sur les rivages de l'Europe un océan ainsi parsemé d'îles, il y a longtemps que la télégraphie sous-marine serait une science certaine; mais nous sommes à quelques mille lieues de là, et les câbles sont encore des êtres si délicats, la pose et l'entretien demandent encore des soins si minutieux qu'il est permis de douter s'ils s'étendront sur tous ces parages avant que l'industrie de la fabrication se soit transportée elle-même sur les lieux.

C'est ici le moment de mentionner un mémoire publié vers 1860, par M. Vérard de Saint-Anne, sur un vaste projet de télégraphie universelle, projet conçu sur des bases gigantesques. L'auteur réunit d'abord le réseau européen au réseau indien par la voie qui a été décidément adoptée, c'est-à-dire la Turquie d'Asie, la Perse et le Béloutchistan. Puis il passe de l'Indoustan à Singapoor; de Singapoor, il immerge des câbles ou établit des lignes terrestres de ville en ville, de colonie en colonie, touche la Cochinchine, aborde en Chine, au Japon, atteint enfin les Kouriles, les Aléoutiennes, et arrive à San-Francisco par l'Amérique russe. Entre la Californie et New-York, il existe une ligne aérienne. Il en résulte que Paris communiquerait avec l'Amérique du nord, non point à travers l'Atlantique, mais en faisant en sens inverse le tour de la terre. Au lieu de 75 degrés de longitude, il y en a 285 entre les deux points extrêmes du parcours. L'idée fondamentale de ce projet est la préférence donnée aux lignes terrestres sur les lignes sous-marines, partout où

l'état politique et moral des populations le permet, et en outre la division des trajets sous-marins, lorsqu'ils sont inévitables, en sections de peu d'étendue ayant chacune un intérêt commercial suffisant pour subsister isolément. Aller directement de Londres à New-York, c'est, dit l'auteur, passer de Paris à Marseille, en négligeant Dijon, Lyon, Avignon et toutes les villes intermédiaires. Par l'Atlantique, il n'y a ni station commerciale à desservir, ni points intermédiaires qui puissent donner des recettes. Le nouveau plan suit au contraire la grande voie des relations politiques et commerciales; chaque tronçon pourrait être établi et exploité indépendamment de tous les autres.

Nous ne contestons pas la justesse de ces idées générales, mais le mémoire dont nous parlons est conçu à un point de vue plus économique que scientifique; l'auteur s'y montre plutôt diplomate qu'ingénieur. Ce n'est pas assez de tracer sur une carte les lignes imaginaires qu'il importe d'établir. Les explorations locales, l'étude approfondie des océans et des rivages, la topographie, l'ethnologie et la climatologie des contrées traversées sont les élémens indispensables d'un projet télégraphique. Nous avons quelque sympathie pour les rares écrivains qui essaient en France d'attirer l'attention sur l'extension si désirable de la télégraphie transcontinentale, et cependant cette vague énumération de travaux à exécuter rappelle involontairement le roi Pyrrhus qui ne voulait rentrer en Épire « qu'après avoir transfrété la mer Hyrcane, chevaulché les deux Arménies et les trois Arabies. » Il importe de ne pas se faire illusion sur les difficultés d'établissement, d'exploitation et d'entretien que présente une ligne sous-marine, fût-elle courte, que présente même une ligne terrestre. Nous ne citerons qu'un fait à l'appui des réserves que nous faisons, et nous le prendrons précisément sur la grande route de l'extrême Orient que nous avons parcourue si rapidement. La ligne de Rangoon à Singapoor doit rattacher ce dernier port, centre commercial de la plus haute importance, au réseau indien, et par suite à l'Europe. Elle ne traverse que des profondeurs d'eau peu considérables, quelques centaines de mètres; sur son parcours, il existe un établissement anglais, Penang, qui partagerait la distance; elle intéresse la France par la Cochinchine, la Hollande par Batavia, et l'Angleterre par Hong-kong et l'Australie. Cependant la ligne de Rangoon à Singapoor est projetée depuis quatre ans et n'est pas encore exécutée.

Le lieutenant-colonel Romanof, chef du service télégraphique de la Sibérie orientale, est auteur d'un projet qui présente une grande analogie avec le précédent, sauf que l'on y distingue le désir bien naturel chez lui de rendre la Russie l'intermédiaire des communi-

cations télégraphiques entre les deux parties du monde. On sait que le gouvernement russe crée en Sibérie une ligne qui dépasse déjà Tobolsk, s'étendra cette année jusqu'à Irkoutsk et arrivera bientôt jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour et jusqu'aux ports russes de la mer du Japon. Il est probable qu'en 1864 la communication sera complète entre la Baltique et l'Océan-Pacifique. Les tronçons de cette ligne qui sont en exploitation nous apportent depuis longtemps les nouvelles de Chine plus rapidement que les paquebots de l'Inde. C'est par là notamment que parvint en France la nouvelle de la paix conclue avec la Chine en 1860. Les dépêches commerciales sont transmises aujourd'hui par le télégraphe jusqu'à Omsk, réexpédiées par la poste à Kiachta, ville située sur les frontières chinoises, et envoyées de Kiachta avec la correspondance officielle par le courrier chinois à la mission russe de Pékin.

Lorsque les fils que l'on pose à travers la Sibérie seront en exploitation sur toute leur longueur, deux lignes aboutiront aux deux rives opposées du Pacifique, l'une communiquant avec Londres, Paris, Rome, Constantinople et toutes les villes de l'ancien continent; l'autre en communication avec Boston, New-York, Philadelphie, Québec, la Nouvelle-Orléans, en un mot avec tout le nord du Nouveau-Monde. Entre ces deux stations télégraphiques extrêmes, il existe une vaste mer, l'Océan-Pacifique, qui mesure plusieurs milliers de kilomètres de largeur, mais qui se rétrécit vers le nord et forme le détroit de Behring. Souvent l'attention des ingénieurs s'est portée vers cet étroit espace, point unique à la surface du globe, où l'ancien et le Nouveau-Monde se rapprochent à se toucher presque. Souvent des projets ont été présentés au gouvernement russe en vue de réunir télégraphiquement ces deux côtes si rapprochées; mais la nature des pays qui avoisinent le détroit de Behring, tant en Asie qu'en Amérique, est un obstacle insurmontable à la réalisation d'un tel projet. Un climat d'une rigueur excessive empêche qu'aucune construction puisse être élevée et entretenue dans ces contrées désertes couvertes d'une neige perpétuelle.

Plus au sud, et par conséquent sous une latitude plus clémente, on voit figurer sur les cartes une chaîne ininterrompue de petites îles, les Aléoutiennes, jetées, comme les piles d'un pont, entre les deux continens. Le Pacifique a dans ces parages 3,000 kilomètres de largeur, presque autant que l'Atlantique entre l'Irlande et Terre-Neuve; mais, différence capitale, au lieu d'un vaste océan très large et très profond, nous ne rencontrons qu'une série de bras de mer. Quatre-vingts îles plus ou moins grandes découpent la surface du Pacifique en détroits dont le plus large a 350 kilomètres. Les Aléoutiennes s'étendent entre les 50e et 60e degrés, ce qui est à peu près

la latitude de l'Angleterre; cependant les influences climatériques étant différentes, la température y est plus froide que dans les îles britanniques; la mer n'y gèle pas, quoique les glaces flottantes y descendent du pôle. Ces îles sont des volcans éteints; elles sont rarement boisées. Quelques-unes sont habitées par un peuple indigène, les Aleutes; d'autres servent de lieu de dépôt aux Russes et aux Américains. On ne peut songer à les traverser toutes, car il n'y a pas de bois, et la construction des lignes terrestres serait très onéreuse; puis les atterrissemens seraient trop nombreux, et exigeraient un personnel de surveillance très considérable; enfin plusieurs d'entre elles ne sont même pas habitables, faute d'eau potable. Le lieutenant-colonel Romanof propose onze points d'atterrissement intermédiaires, c'est-à-dire douze câbles de 130 à 600 kilomètres chacun, et d'une longueur totale de 3,300 kilom., depuis Petropavlosk au Kamtchatka jusqu'à la presqu'île d'Aliaska en Amérique. Une autre série de câbles serait posée entre cette presqu'île et Vancouver, par les îles de Schumagine, Kardiac, Sitka, de la Reine-Charlotte, et quelques autres plus petites, ce qui formerait une autre longueur de 2,400 kilomètres environ, pour aboutir à l'île Vancouver, qui est déjà reliée à San-Francisco. Du côté de l'Asie, il faudrait, pour arriver à Petropavlosk, soit suivre au nord les côtes de la mer d'Okhotsk, soit appuyer vers le sud, en traversant le Japon et les Kourilles. La plus courte de ces lignes aurait encore 2,000 kilomètres de longueur. En récapitulant, nous trouvons donc, pour aller de l'Amour à Vancouver, 2,000 kilomètres en Asie, 3,300 le long des Aléoutiennes, 2,400 en Amérique, total 7,700 kilomètres de lignes terrestres ou de câbles sous-marins, deux fois et demie la distance de l'Irlande à Terre-Neuve, à travers un pays désert, ou peuplé d'habitans hostiles, sous des latitudes où les Européens ne s'aventurent pas volontiers. N'y a-t-il pas dans ces conditions de quoi rebuter les ingénieurs? Cependant il serait téméraire de juger cette ligne impraticable après l'approbation officielle qui lui semble accordée. En effet, le message du président des États-Unis au congrès, en date du 1er décembre 1862, s'exprimait ainsi sur ce sujet : « J'ai favorisé le plan de relier l'Amérique à l'Europe par un télégraphe transatlantique, ainsi que le projet de prolonger le télégraphe au-delà de San-Francisco, pour nous rattacher par le Pacifique à la ligne qui s'étend actuellement au travers de l'empire russe. » Situées en dehors des grandes routes du commerce, les colonies que la Russie possède entre l'Amour et la presqu'île d'Aliaska sont peut-être la portion du globe la moins connue. Peut-être aussi n'apprécions-nous pas à leur juste valeur les ressources qu'elles présentent et l'avenir qui leur est réservé.

Les travaux télégraphiques que M. Romanof poursuit en Sibérie, avec tant de courage et de persévérance, pour le compte du gouvernement russe, auront un résultat plus certain qu'une jonction problématique avec l'Amérique du Nord : c'est l'établissement de relations promptes et sûres avec la Chine. L'an prochain, nous dit-on, les fils arriveront jusqu'à Kiachta. De cette ville jusqu'à Pékin, il existe plusieurs routes par le désert de Gobi. L'une d'elles, qui est actuellement fréquentée par les Russes pour le transport des dépêches, devrait être préférée pour la construction d'une ligne terrestre. Elle aurait environ une longueur de 1,800 kilomètres, dont les deux tiers se trouvent dans un terrain pierreux et sablonneux, privé de bois, et habité seulement par des Mongols nomades qui se relèvent aux stations de la poste. On trouve en certains points de l'eau en abondance et des pâturages où l'on pourrait établir des stations pour les gardiens. De Pékin à Shang-haï, à travers l'empire chinois, les lignes télégraphiques s'établiront tôt ou tard, mi-parties terrestres et sous-marines. Nous finirons donc par avoir, dans un avenir peut-être assez rapproché, une communication continue de Londres à Shang-haï, ligne de 12,000 à 13,000 kilomètres, dont la moitié est déjà faite.

On ne voit pas sans regret qu'une communication télégraphique qu'il serait si pénible d'établir fût non-seulement exposée aux ravages des élémens, mais aussi abandonnée à la merci des hommes. Les premières paroles échangées entre les deux continens par le câble transatlantique de 1858 réclamaient la neutralisation des lignes télégraphiques. Le président Buchanan demandait que les fils conducteurs de l'électricité fussent respectés et que les transmissions fussent libres, même au milieu des hostilités. Certes les lois de la guerre seraient plus dures que jamais si elles autorisaient la destruction d'un câble et l'interruption de communications lointaines. Cependant la télégraphie électrique n'étant pas seulement utile aux relations commerciales et pacifiques, nous ne pouvons espérer que cette neutralisation sera consacrée par le droit des gens. La guerre fait de l'électricité son profit et par conséquent sa proie. « L'homme, disait à ce sujet un publiciste anglais, l'homme qui tient une corde, quelle qu'elle soit, s'en sert pour toutes ses affaires, surtout s'il est Anglais ou Américain. »

III.

Nous venons de parcourir le globe à grands pas, en traçant du doigt sur une carte les étapes successives de la télégraphie. Peut-être sommes-nous tombés dans le défaut commun à tous les au-

teurs des projets qu'il importait de discuter. On ne peut toujours se mettre suffisamment en garde contre les entraînemens de la géographie. Sous cette influence, on arrive, comme le lecteur a pu le voir, à ne plus compter les kilomètres que par centaines ou par milliers; on se préoccupe à peine des profondeurs de la mer, si importantes pour les lignes sous-marines, et des obstacles physiques, fleuves et montagnes, si redoutables pour les lignes terrestres. En y réfléchissant bien, l'homme n'est-il pas trop présomptueux quand il se propose d'étendre à la surface de la terre un fil qui restera muet, si les nations en guerre et les élémens ne le respectent? Au sein de l'Europe civilisée, n'a-t-il pas suffi, il y a quelques mois à peine, d'une insurrection dans les Calabres pour interrompre les communications avec l'Italie méridionale, d'une tempête dans la Méditerranée pour isoler de nous l'Algérie? La modération dans les projets et l'étude approfondie des lignes les plus urgentes serviront plus les intérêts de la télégraphie qu'une revue à vol d'oiseau des contrées qu'elle doit desservir. A ce titre, il convient d'arrêter encore notre attention sur les divers projets mis en avant pour réunir l'Europe et l'Amérique. Aucune communication n'est assurément plus importante, ni plus digne de préoccuper l'opinion publique. Chacun des tracés proposés offre, on le sait, des avantages spéciaux; il a aussi des inconvéniens qui lui sont propres. On peut dire que chacun de ces tracés convient plus particulièrement à l'un des peuples formant le groupe qui s'en est occupé, la ligne de la Sibérie et des Aléoutiennes aux Russes, la ligne directe et celle de l'Atlantique nord aux Anglais. La France doit préférer la route des Açores ou du Brésil, et ses intérêts sont communs au Portugal et à l'Espagne.

Si nous laissons de côté les considérations politiques qui dictent ces préférences pour nous laisser guider par des motifs purement scientifiques, nous sommes arrêtés par l'imperfection de nos connaissances en orographie sous-marine. Nous ne sommes pas mieux renseignés sur le relief du sol de l'Océan que ne le serait un voyageur qui, traversant l'Europe en ballon au-dessus des nuages, ne verrait rien de la terre, et de temps en temps, à des intervalles de 30 ou 40 kilomètres, laisserait descendre un plomb de sonde. Ce voyageur pourrait passer au-dessus de la chaîne des Vosges sans en soupçonner l'existence; la France ne serait pour lui qu'un plateau sans ondulation appréciable. Puisque l'observation directe, par les sondages, n'a fourni jusqu'à ce jour que des renseignemens insuffisans ou incomplets, la géologie ne pourrait-elle donner, par induction, quelques résultats plus précis?

Examinons donc le terrain que nous avons sous les yeux. Les montagnes terrestres s'élèvent presque toujours en pente douce de-

puis leur pied jusqu'à une certaine hauteur : cette disposition est souvent exagérée par l'accumulation des débris qui se détachent du sommet; mais elle est une conséquence naturelle des soulèvemens géologiques qui ont bouleversé le sol. Plus haut, les flancs deviennent plus rapides; ils sont abrupts ou découpés en gradins. Vers le sommet, les escarpemens sont à pic; les cimes sont pour ainsi dire taillées à coups de hache. Cependant les sommets terminés en pointes aiguës, qui caractérisent les terrains primitifs, n'apparaissent que dans les chaînes très élevées, comme les Alpes, les Andes, l'Himalaya. Lorsque les montagnes sont d'une hauteur médiocre, lorsque le soulèvement qui les a produites a été en quelque sorte incomplet, les crêtes sont formées de terrains calcaires et conservent une forme arrondie. Les Vosges, le Jura, et même les Pyrénées, offrent cette apparence. On remarque encore que les pentes sont rarement égales sur les deux versans d'une chaîne; le Jura, par exemple, a des pentes très douces vers la France et abruptes vers la Suisse; les Andes descendent plus rapidement du côté de l'Océan-Pacifique. Le faîte de la chaîne est une ligne plus ou moins onduleuse dont l'élévation varie prodigieusement : ici quelques centaines, là quelques milliers de mètres au-dessus du sol de l'Océan, et lorsque deux massifs se rencontrent, la partie qui leur est commune présente une élévation subite plus considérable que partout ailleurs. Les vallées, dont le fond et les flancs n'offrent que des pentes douces, si les montagnes sont peu élevées, sont au contraire étroites, profondes et à parois escarpées dans les grands massifs; ainsi, dans les hautes régions de l'Asie centrale, on trouve des fissures verticales de 1,500 à 2,000 mètres de profondeur, et fréquemment si étroites que quelques blocs roulés en travers forment des ponts naturels. Il faut enfin observer que certaines contrées (le Mexique en est un exemple remarquable) s'élèvent peu à peu et par plateaux successifs depuis le sol de la mer jusqu'à une grande altitude.

Or, si tels sont les principaux linéamens de la partie de la croûte terrestre exposée à nos regards, il est naturel de supposer que le relief accidenté des continens se conserve sous les eaux et que le fond de l'Océan est irrégulier comme la surface découverte que nous habitons. Appliquons donc à l'étude du sol marin les connaissances que nous avons acquises par l'examen du sol terrestre. Au-dessous des flots, il doit y avoir des montagnes à pentes douces vers le bas, escarpées vers le sommet; les îles et les écueils en sont les points culminans; les archipels dénotent de grandes chaînes qui se rencontrent en plusieurs points. Il y a aussi des crêtes arrondies qui ne peuvent atteindre la surface et correspondent aux bas-fonds

de l'Océan, des lignes de faîte ondulées qu'on n'aperçoit pas, des vallées larges et faiblement inclinées qu'on prend pour des plaines, des crevasses, des échancrures verticales à parois escarpées, des plateaux qui s'étagent pour descendre de terrasse en terrasse depuis le bord de la mer jusqu'aux plus profonds abîmes. Au dire des géologues, les chaînes dont la direction est parallèle, telles que les Pyrénées et les Alleghanis, les Alpes principales et l'Himalaya, sont contemporaines d'un même âge de la terre et ont été produites par un même soulèvement, quoique situées sur des continens différens. N'est-il pas probable qu'elles sont réunies par des chaînes sous-marines dues aux mêmes causes, et que l'on retrouverait en prolongeant sous les eaux les lignes idéales de soulèvement?

Pour mieux apprécier encore ce que doit être le relief du sol marin, supposons que la mer s'élève peu à peu au-dessus de son niveau actuel et envahisse les continens. A 1,000 mètres, l'Angleterre serait engloutie tout entière, et les îles britanniques se réduiraient à quelques récifs qui couronneraient les montagnes de l'Écosse. La France aurait disparu, sauf quelques îlots dans les Vosges et le Jura, et un archipel de médiocre étendue dans les montagnes centrales de l'Auvergne; les Pyrénées deviendraient une grande île; les Alpes seraient un petit continent. A 2,000 mètres, il n'y aurait plus au-dessus des flots que les massifs des Alpes et des Pyrénées; la Corse, dont quelques sommets dépasseraient encore le niveau de la mer, serait transformée en trois ou quatre écueils très élevés. A 3,000 mètres, les Alpes et les Pyrénées se diviseraient en de nombreuses îles, et deviendraient des archipels; puis, les eaux s'élevant encore, les espaces découverts se rétréciraient de plus en plus, et l'Europe entière disparaîtrait sous les flots. L'immense espace que recouvre l'Océan-Atlantique peut être considéré comme un continent caché dont nous découvrirons les formes en abaissant peu à peu, par la pensée, le niveau des mers. Les Açores, Madère, les Canaries, l'îlot San-Pedro, les Bermudes sont les sommités de ses plus hautes montagnes. Si l'on suppose que les eaux se retirent, à mesure que leur niveau descendra les surfaces sèches gagneront en étendue, lentement d'abord, puis d'autant plus rapidement que l'on atteindra les parties faiblement inclinées qui forment la base des montagnes. Les chaînes et les lignes de faîtes se découvriront; les plateaux intermédiaires apparaîtront à la lumière du soleil, et l'Atlantique se divisera en plusieurs petites mers, en lacs séparés les uns des autres par les massifs de montagnes.

Ces idées ne sont pas nouvelles. Au siècle dernier, Ph. Buache (1)

(1) Voyez l'*Essai de Géographie physique*, où l'on propose des vues générales sur

essayait, malgré l'imperfection des connaissances géographiques de l'époque, de reconstituer les chaînes qui forment la charpente du globe en se guidant sur terre par les sources des fleuves ou grandes rivières qui indiquent naturellement les plus hautes montagnes, et sur mer par les îles, roches, vigies, etc., que le marin découvre à la surface. De même que les versans intérieurs de l'Europe constituent trois bassins dont le fond est occupé par la Méditerranée, la Baltique et la mer Caspienne, de même Buache croyait deviner sous les eaux de l'Atlantique trois mers distinctes, séparées l'une de l'autre par deux chaînes de montagnes. La première de ces chaînes, située près de l'équateur, fait suite aux montagnes du continent africain qui s'abaissent vers l'Océan sur la côte de Sierra-Leone; elle se montre au jour à la roche Penedo-San-Pedro, à l'île Fernando-de-Noronha, et se relève en Amérique au cap Saint-Roch, extrémité méridionale du Brésil. La seconde chaîne est plus au nord; c'est la continuation du Djebel-Hoggar, qui traverse le Sahara. Elle plonge au cap Noun, forme par l'émersion de ses plus hauts sommets les archipels des Canaries, de Madère, des Açores, se manifeste plus loin, entre les Açores et Terre-Neuve, par un certain nombre de bas-fonds que quelques navigateurs ont signalés, et rejoint par Terre-Neuve le cap Sable de l'Acadie. Avant que l'on connût aucun procédé précis pour faire des sondages à de grandes profondeurs, Buache avait soupçonné que les régions comprises entre les chaînes sous-marines doivent être plus creuses que les régions situées sur l'alignement des archipels, et, à l'examen de la carte du bassin de l'Atlantique dressée par le commandant Maury, il est aisé de se convaincre que les vues de ce savant ne manquaient pas d'exactitude. Au sud de l'Asie, il reconnaissait de même un massif qui commençait à Madagascar et rejoignait l'île de Sumatra par Ceylan, en séparant la mer des Indes de la grande mer Australe. Dans l'Océan-Pacifique, il indiquait deux chaînes principales, l'une issue du cap Corrientes au Mexique et dirigée vers les Sandwich et les Mariannes, l'autre entre le Chili et l'Australie par les îles Chiloé et les nombreux archipels de l'Océanie; mais nos connaissances orographiques sont encore trop imparfaites pour qu'il soit possible d'apprécier la valeur de ces suppositions.

S'il faut en croire les traditions consacrées par les plus grands génies de l'antiquité, ce n'est pas une vaine hypothèse de rechercher sous le niveau de la mer actuelle les traces d'un ancien continent. Le souvenir d'un peuple englouti dans l'Atlantique s'est con-

l'espèce de charpente du globe, composée de chaînes de montagnes qui traversent les mers comme les terres, dans l'*Histoire de l'Académie royale des Sciences pour 1752*.

servé avec toute la gravité d'une narration historique. Il est question des Atlantes et de leur île en deux endroits de l'Odyssée. Hésiode et Euripide en font mention. Solon consacra les loisirs de sa vieillesse à composer une grande épopée sur les conquêtes des Atlantes que les prêtres égyptiens de Saïs lui avaient racontées. Platon enfin a embelli de toutes les richesses de son style l'histoire de cette contrée disparue, et lui a consacré deux de ses dialogues, le *Timée* et le *Critias*. « Il y avait, au-devant du détroit que vous appelez les Colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie. De cette île on pouvait facilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le continent qui borde tout autour la mer intérieure... Dans cette île Atlantide régnaient des rois d'une grande et merveilleuse puissance; ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que plusieurs autres îles et quelques parties du continent... Dans la suite, de grands tremblemens de terre et des inondations engloutirent en un seul jour et en une nuit fatale tout ce qu'il y avait de guerriers, l'île Atlantide disparut sous la mer; aussi depuis ce temps la mer est-elle devenue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable par la quantité de limon que l'île abîmée a laissé à sa place (1)... Les noms des premiers citoyens ont été conservés; mais leurs actions ont disparu de la mémoire des hommes par la destruction de ceux qui leur ont succédé et par l'éloignement des temps, car, comme nous l'avons dit, il n'y a qu'une race qui ait survécu, c'est celle des habitans des montagnes, hommes sans lettres qui n'avaient conservé que les noms des anciens maîtres du pays et savaient très peu de chose de leurs actions (2). » Rien ne manque à cette légende de ce qui pourrait lui donner un caractère de réalité, ni la généalogie des rois issus de Neptune, et dont le premier, Atlas, a donné son nom à l'île entière ainsi qu'à la Mer-Atlantique qui l'environne, ni la topographie minutieuse des villes où s'entassaient les richesses de plusieurs générations, ni la description séduisante de ces contrées fertiles en fruits délicieux et en innombrables animaux, où l'on voyait des plaines immenses et des montagnes qui surpassaient, à ce que dit la renommée, en nombre, en grandeur et en beauté toutes celles que nous connaissons.

Les commentateurs et les géographes ont interprété diversement la tradition de l'Atlantide que Platon nous a transmise. Les uns l'ont considérée comme une fiction poétique qui ne serait qu'un simple ornement littéraire, ou bien comme une allégorie sur les phénomènes géologiques dont la terre a été le théâtre. Sans nier

(1) Platon, traduction Cousin, t. XII, Timée, p. 111.
(2) *Ibid.*, Critias, p. 253.

absolument le fait assez vraisemblable d'un continent enseveli, ils rejettent une légende vague et dénuée de preuves. D'autres, parmi lesquels on peut citer Mentelle, Tournefort, Buffon et Bory de Saint-Vincent, admettent volontiers que l'Atlantide a existé et s'est abîmée dans les flots à la suite d'un bouleversement du globe terrestre. Les vestiges de ce continent ne peuvent être cherchés que sur l'emplacement que Platon a désigné lui-même, c'est-à-dire en face du détroit de Gibraltar, et nous devons reconnaître que la configuration du sol marin dans ces parages s'accorde singulièrement avec la tradition. C'est précisément là que l'on voit émerger du sein de l'Atlantique les archipels des Açores, de Madère, des Canaries, du Cap-Vert, et cette foule de rochers, d'écueils, de bancs et de récifs dont la position incertaine fait le désespoir des hydrographes. L'Atlantide aurait occupé toute cette région et se serait rattachée à l'Amérique par les bas-fonds à grande profondeur que l'on rencontre en allant des Açores à Terre-Neuve. Il y a donc quelque fondement à chercher les hauts plateaux et les chaînes de montagnes de ce continent disparu pour y déposer les câbles destinés à rattacher les deux parties du monde. Les lignes télégraphiques qui s'appuieraient sur les sommets apparens de l'antique Atlantide rempliraient un double but : elles relieraient à l'Europe quelques-unes des principales colonies de la France, de l'Espagne et du Portugal, et elles nous mettraient en correspondance avec les États-Unis. Il faut donc examiner quel pourait être le tracé de ces lignes.

En partant de Lisbonne, du cap Saint-Vincent ou de tout autre point à déterminer sur la côte occidentale de la péninsule ibérique, on relie d'une part les Açores, de l'autre Madère, puis les Açores à Madère, afin d'avoir deux lignes indépendantes l'une de l'autre et aboutissant à des îles différentes dans l'archipel des Açores. On réunit de même par un triangle le Portugal, Madère et les Canaries, par un autre triangle les Canaries, les îles du Cap-Vert et le Sénégal. Dans l'état actuel de la science et de l'industrie, ces opérations n'ont, pour ainsi dire, rien d'aléatoire, car les distances ne sont pas excessives, et les grandes profondeurs sont de faible étendue.

Ce réseau aurait 7,500 kilom. de longueur, et coûterait environ 15 millions de francs. Il desservirait les Açores (250,000 habitans), Madère (100,000 habitans), l'archipel du Cap-Vert (50,000 habitans) qui sont des dépendances du Portugal, les Canaries (200,000 habitans), dépendance de l'Espagne, le Sénégal, dont l'importance commerciale et politique s'accroît chaque jour. Toutes ces colonies ont des relations nombreuses avec l'Europe et attirent plus volontiers que les régions glaciales de l'extrême nord. Quelques-unes de ces îles sont surtout à considérer comme points de relâche. Les paque-

bots du Brésil s'arrêtent à Saint-Vincent, dans l'archipel du Cap-Vert, et n'abandonneront ce port que pour faire escale à Gorée. Ténériffe, la principale des Canaries, est sur la route du Mexique, les Açores sur la route des États-Unis. Les *steamers* et les navires de toutes les nations prendraient bientôt l'habitude de relâcher devant ces îles pour y attendre les nouvelles d'Europe et d'Amérique. Les communications avec le sud, le centre et le nord du Nouveau-Monde gagneraient moitié du temps qu'elles emploient aujourd'hui pour traverser l'Océan-Atlantique.

D'ailleurs il est probable qu'une étude sérieuse des espaces compris entre le Cap-Vert et le Brésil, ainsi qu'entre les Açores et Terre-Neuve, ferait promptement découvrir des fonds convenables pour l'immersion d'un câble. Le tracé par les Açores serait sans doute préférable. Quoique la distance soit grande, il n'est pas douteux qu'elle puisse être franchie plus aisément que toute autre de même longueur, puisque nous rencontrons sur le parcours plusieurs bas-fonds qui permettraient au besoin de relever les conducteurs immergés. Les câbles n'ayant pas une durée indéfinie, il est d'un intérêt capital de les subdiviser en portions qui puissent être successivement remplacées. Les chances défavorables de l'immersion et les frais d'entretien sont diminués d'autant.

Peut-être les détails qu'on vient de lire sur les divers projets de télégraphie océanique auront-ils paru un peu minutieux. Ces détails cependant suffisent à peine pour motiver un jugement définitif, et les chiffres qu'il a fallu multiplier, quoique souvent incertains, étaient nécessaires pour donner quelque précision à cette critique. Sans plus nous appesantir sur des projets individuels que les inventeurs poursuivent avec plus ou moins de persévérance, nous essaierons, pour conclure, de résumer les faits acquis à la science télégraphique, d'indiquer la voie que le progrès semble suivre et les travaux nécessaires à son développement.

Et d'abord il faut combattre une erreur trop répandue, qui consiste à croire que les transmissions télégraphiques s'accomplissent avec une rapidité foudroyante. Nous ne voulons pas parler ici de la vitesse de l'électricité, qui est presque infinie, ni du temps qu'un signal emploie pour se rendre d'une station à une autre, de Paris à Marseille par exemple; ce temps est si court qu'il est inappréciable. Dans les longues lignes sous-marines ou souterraines, le retard qui se produit par l'effet de l'induction est un obstacle sérieux à la quantité, et non point à la célérité des messages; mais les nécessités de l'exploitation d'un grand réseau télégraphique ne permettent pas d'ordinaire qu'une dépêche se rende sans intermédiaire du lieu de départ au lieu d'arrivée. Les transmissions ne s'opèrent directe-

ment qu'entre les grands centres de population : ainsi, dans la direction de la Russie, de Paris à Francfort, de Francfort à Berlin, de Berlin à Saint-Pétersbourg. A chacun des points intermédiaires, la dépêche s'arrête et reprend son tour de passage au milieu de celles qui attendent. La somme de ces petits retards ne serait pas considérable, s'il ne s'y ajoutait les interruptions dues aux accidens et surtout aux influences météorologiques. Ces perturbations sont d'autant plus appréciables que l'espace parcouru est plus grand. Aussi regarderions-nous comme un beau résultat, lorsque la ligne de l'Inde sera terminée, que les dépêches de Calcutta parvinssent à Paris le lendemain de leur date. Ne demandons pas à la télégraphie plus qu'elle ne peut donner.

Les perturbations qu'éprouvent les fils sous l'influence des phénomènes météorologiques sont un des inconvéniens les plus graves auxquels sont soumises les lignes télégraphiques terrestres; il faut ajouter qu'elles exigent une surveillance et un entretien de tous les instans. Cependant il y a une tendance bien marquée à les préférer aux lignes sous-marines, pour peu que le choix entre les deux soit possible. Le nouveau tracé du télégraphe des Indes en est un exemple. Ce n'est pas à dire toutefois que cette préférence soit absolue. Dans les conditions où la télégraphie sous-marine promet un succès certain, lorsque les distances sont courtes et les profondeurs faibles, les lignes sous-marines remplacent à leur tour les lignes terrestres. Ainsi le gouvernement italien vient de faire immerger un câble entre la Sardaigne et la Sicile, afin de compléter, par la Corse et la Spezzia, une communication entre Turin et Palerme indépendante des provinces napolitaines. Ceci, comme le câble de Toulon à Ajaccio, dont nous avons parlé ailleurs, donne assez bien la mesure de ce que peut faire la télégraphie océanique et des limites où la prudence la plus stricte peut avoir pleine confiance en ses procédés.

Sans contredit, il y a longtemps que l'industrie des câbles serait passée dans le domaine ordinaire de la pratique, si les mers de notre planète avaient quelques centaines et non point quelques milliers de kilomètres entre leurs rivages opposés. Forcés que nous sommes d'accepter les conditions que la nature nous a imposées, il ne nous est pas permis de reculer devant les difficultés, et nous devons appuyer des entreprises, fussent-elles téméraires, qui éclaireront d'un jour nouveau les questions en litige. Vers l'Orient, la télégraphie s'étendra sans de nouveaux efforts, les résultats acquis lui suffisent : elle n'a plus qu'à s'imposer aux peuples qui ne la connaissent pas encore; mais aborder l'Amérique par l'Asie orientale nous semble une entreprise plus chimérique, disons mieux, moins probable que de franchir directement l'Atlantique. C'est la traversée de l'Atlan-

tique qui doit être l'objet de nos études, le but de nos travaux, et ce ne serait pas trop que du concours des savans de tous les pays et de l'encouragement des grandes nations maritimes pour arriver à cet important résultat.

C'est en France surtout que nous voudrions exciter en faveur de la télégraphie océanique un peu de cette ardeur qui surabonde au-delà de la Manche. Jusqu'ici le gouvernement a seul essayé d'établir des communications sous-marines, et la réussite des lignes de Corse et d'Algérie, qu'il a si vaillamment conduites, aurait dû entraîner les spéculateurs dans cette nouvelle branche d'industrie. Il n'en a rien été. En admettant même que les résultats financiers dussent être désastreux, n'y a-t-il pas un intérêt national à concourir au développement de la science, quand le but qu'elle veut atteindre est la vulgarisation de la plus merveilleuse découverte du XIXe siècle?

Le concours financier des gouvernemens est indispensable aux compagnies de télégraphie océanique. Ce concours n'a jamais fait défaut aux projets sérieux, lorsque par le but qu'ils poursuivaient ou par l'autorité de leurs fondateurs, ils offraient de suffisantes garanties; mais il est une aide non moins efficace qui a toujours manqué à leurs débuts : c'est l'étude préalable des tracés. Puisque l'orographie de la mer doit être la base de la télégraphie sous-marine, l'exploration des océans devrait être commencée depuis longtemps. Au moins faudrait-il étudier les routes où le besoin des communications télégraphiques se fait le plus sentir. Demander qu'une compagnie se constitue avant ces explorations indispensables, c'est proposer un chemin de fer dans un pays qu'on n'a jamais vu et dont on n'a même pas la carte.

Lorsque l'Océan aura été sondé et que tous les élémens de la question seront sous les yeux du public, les travaux de télégraphie sous-marine se multiplieront-ils? En dépit des lacunes de la science et des imperfections de l'industrie, nous l'espérons. Il a fallu jeter bien des millions au fond de la mer pour acquérir l'expérience que nous possédons aujourd'hui. Il faudra peut-être compter encore plus d'un échec et plus d'un sacrifice improductif avant que le réseau télégraphique s'étende aux continens lointains. Lorsque le but aura été atteint, on ne songera plus aux tentatives malheureuses. Pour le moment, il importe surtout d'encourager les hommes qui, par amour du progrès plus que par spéculation, travaillent à l'extension de la télégraphie. Nous nous estimerions heureux, si, en exprimant une conviction profonde, nous avions obtenu que l'attention des hommes d'état et des ingénieurs se portât sur leurs efforts.

H. BLERZY.

UN PEINTRE
DANS LES HIGHLANDS

JOURNAL ET OPINIONS D'UN PRÉ-RAPHAÉLITE.

A Painter's Camp on the Highlands and Thoughts about Art, by Philip-Gilbert Hamerton; two vols. Macmillan, Cambridge 1862.

Il y aura bientôt vingt ans, la Grande-Bretagne a vu se former une secte d'artistes qui, rompant violemment avec toutes les traditions de la peinture à partir de Raphaël, ont prétendu retrouver la source des vraies et durables beautés dans la communication directe de l'homme et de la nature. Ennemis de la tradition au point de professer un mépris complet pour les noms les plus éminens de l'art classique, ces fiers revendicateurs de l'indépendance individuelle, contestés, ridiculisés au début, se sont fait obstinément leur place sous le soleil. Quelques-uns d'entre eux, MM. John Everett Millais, William Holman Hunt (1), etc., jouissent dans leur pays d'une certaine renommée. Ces *mormons* de la peinture ne pouvaient se passer d'un évangile et d'un prophète. Ils ont trouvé l'un dans

(1) M. Millais est né en 1829. Son premier tableau, ainsi que celui de M. Holman Hunt, date de 1846. On voit que les promoteurs du mouvement *pré-raphaélite* n'ont pas attendu la maturité de l'âge pour s'affirmer résolûment et ouvrir la campagne contre les idées reçues. Cette audace prématurée peut devenir, suivant le point de vue adopté, une excuse ou une circonstance aggravante; de plus enthousiastes que nous y trouveront probablement un sujet d'éloges.

l'œuvre singulière du paysagiste Turner, l'autre dans la personne d'un critique d'art remarquable par ses qualités d'écrivain, M. John Ruskin, le *gradué d'Oxford*. C'est en 1843, on le sait, qu'âgé de vingt-quatre ans à peine, ce champion résolu de l'art moderne publia le premier volume de ses *Peintres*, accueilli par ses confrères avec une hostilité méprisante, par le public avec un étonnement, une curiosité de bon augure. En 1851, et alors que sa réputation était déjà solidement établie, il prit en main la cause de Turner et des *pré-raphaélites* dans une série de lettres accompagnées tout d'abord d'un pamphlet remarquable, puis (en 1853) d'un cours de *lectures* professé à Édimbourg en l'honneur de l'architecture gothique, du pré-raphaélitisme et de son peintre favori.

Depuis lors, la *jeune école* a vu grossir ses rangs et augmenter son influence; depuis lors aussi, elle a été encombrée, comme il arrive toujours, de médiocrités ambitieuses qui ont dénaturé, en l'exagérant, le principe novateur où elle puise sa raison d'être. Comme on le verra dans le cours de ces pages, empruntées au récit d'un voyage pittoresque dans les *highlands*, le pré-raphaélitisme en est à la période d'épuration, de classement, de triage. Il cherche à se dégager des élémens dissolvans, des énormités compromettantes. Il n'accepte plus sur parole tous les Cimabuë, tous les Giotto qui demandent à marcher sous l'attrayante bannière de l'interprétation individuelle. Il y a là une réaction naturelle dont M. Philip Hamerton, l'auteur du livre sur « un campement de peintre dans les hautes terres d'Écosse, » s'est fait un des promoteurs les plus résolus, et dont nous le croyons à présent l'organe le plus spirituel.

Les tableaux de M. Hamerton nous sont inconnus. Ce n'est donc point d'après les travaux du peintre que nous pourrions assigner aux théories et aux jugemens critiques de l'écrivain une valeur plus ou moins considérable. Ici même d'ailleurs, le *pré-raphaélitisme* et ses adeptes ont été caractérisés et jugés, peut-être sans beaucoup de sympathie, mais avec une compétence irrécusable (1). Nous n'avons point à y revenir directement, mais il nous paraît juste et nous ne croyons pas superflu de laisser un des jeunes novateurs prendre à son tour la parole. Mieux que tout autre, M. Hamerton a le droit de se faire écouter. Il est sincère dans ses croyances absolues. Il a un assez haut sentiment de la dignité de sa profession, et n'accepte pas le rôle insignifiant et subordonné que l'organisation sociale de l'Angleterre contemporaine semble assigner aux artistes. Son livre est d'un bout à l'autre, en ses pages les plus éloquentes, une protestation contre les préjugés aristocratiques ou politiques qui, renouvelés

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1860 et du 15 août 1861.

des Grecs (1), assimilent les plus hautes manifestations du génie humain aux œuvres les plus vulgaires de l'industrie humaine. Ces préjugés, il les analyse et les scrute avant de les combattre; il en cherche, il en trouve l'origine dans les calculs les moins légitimes, les penchans les moins avouables. Les fonctions sociales sont classées, selon lui, non d'après leur valeur intrinsèque, mais d'après celle que leur prête l'égoïsme de chacun, égoïsme sur lequel le soldat agit par la crainte, le prêtre dispensateur du ciel et de l'enfer par la crainte et l'espoir combinés, l'homme de loi par son influence sur toute question d'intérêt, l'homme d'argent par les sordides ambitions auxquelles il fait appel et le prestige dont l'entoure son opulence, acquise Dieu sait comme. Toutes ces catégories d'ailleurs prennent part à l'action gouvernementale, et l'écrivain lui-même, en tant qu'il dispose de l'opinion, a sa place marquée dans cette complication de rouages qui constitue le mécanisme social; mais l'artiste inoffensif qui vient, au milieu de cette foule armée et bruyante, solliciter simplement un regard sympathique, une admiration désintéressée, l'artiste, qui ne peut ni servir ni nuire, se trouve par là même rejeté aux derniers rangs. Son isolement relatif ne lui laisse de rapports qu'avec un petit nombre de protecteurs plus ou moins éclairés, plus ou moins capricieux, et tandis que l'avocat, le médecin, l'avoué même, ont leurs *cliens*, l'artiste, lui, n'a jamais que des *patrons*. En lui payant son travail, on croit faire acte de protection, et nullement acquitter une dette sérieuse.

Ce n'est pas sans une profonde ironie, à peine tempérée de jovialité, que M. Hamerton, *gentleman* de naissance et pourvu de quelque fortune, raconte à ce sujet les incidens qui marquèrent son début dans la carrière où l'appelait une vocation impérieuse. « Mes plans d'avenir une fois divulgués, nous dit-il, maint avocat m'offrit de me lancer au barreau; des littérateurs me laissèrent entendre que l'art était un champ bien étroit pour une intelligence comme la mienne; des professeurs de théologie me décrivirent, avec une élégance toute classique, les comfortables loisirs des *fellows* d'Oxford; une belle dame m'assura qu'elle soupirait après le bonheur de m'entendre prêcher; une autre souhaitait par-dessus tout savoir comment m'i-

(1) Plutarque ne nous laisse aucun doute sur la médiocre estime dans laquelle ses contemporains tenaient les artistes les plus éminens, lorsqu'après avoir dit que l'habileté à tout métier *mécanique* et *servile* suppose une coupable négligence d'études plus nobles, il ajoute ces paroles remarquables, citées avec un douloureux étonnement par M. Hamerton : « Pas un jeune homme de bon lignage ou de sentimens élevés ne désirerait être Phidias après avoir vu le *Jupiter* de Pise, ou Polyclète après avoir admiré la *Junon* d'Argos. » Il était impossible, on en conviendra, de choisir deux noms qui missent mieux en relief la pensée de l'écrivain, et en devinssent après bien des siècles une condamnation plus frappante.

rait l'uniforme. On me suggéra plus d'une fois que le mariage (un *riche* mariage, bien entendu) était la plus douce des professions connues. On parla même de me pousser au parlement... Bref, on me trouvait bon à tout, moyennant que je consentirais à ne plus peindre,... autant vaut dire à ne pas déchoir... »

M. Hamerton cependant ne se laissa convaincre ni par ce qu'on lui promettait, ni par tout ce que ses lectures lui avaient déjà révélé. Le portrait même du jeune Clive dans Thackeray (1) n'effaroucha point son indomptable volonté : ce fut les yeux bien ouverts qu'il marcha droit à l'abîme dont le détournaient à l'envi tous ses amis, et qu'il accepta le déclassement dont ils le menaçaient. Ses sentimens à cet égard, il les avoue nettement. « Bien assuré que les hommes en général, respectueux devant toute puissance, n'ont pour les artistes qu'une indifférence dédaigneuse, pourquoi, me dira-t-on, n'avoir pas suivi tant d'autres voies ouvertes à votre ambition? — Tout simplement parce que je me suis rendu, à cet égard, indépendant de la commune opinion. Je la connais, je n'hésite pas à la constater, mais sans faire abstraction de la mienne, qui, Dieu merci, en diffère totalement. »

Quand une âme d'artiste ainsi convaincue juge utile de raconter sincèrement ses travaux, ses efforts, il est peut-être bon de laisser la critique s'effacer devant la citation. C'est donc au jeune préraphaélite que nous céderons maintenant la parole.

I.

..... Si vous avez lu *Jane Eyre*, — et je prends ceci pour accordé, — vous n'avez point oublié la description de ces vastes landes où l'héroïne de miss Brontë, après s'être enfuie de chez M. Rochester, vient enfouir son désespoir et sa misère. Je ne connais rien d'aussi triste dans notre mélancolique Angleterre que ces *moors* du Lancashire par une journée de pluie. Les collines étendent à perte de vue leurs lignes monotones, et sur leurs flancs stériles courent les murs de pierre qui marquent les limites de chaque domaine. Çà et là, un pauvre village habité par les carriers qui fouillent les entrailles de ces monticules granitiques; çà et là, un ou deux châteaux datant du règne d'Élisabeth, abandonnés sur la crête de quelque coteau maintenant dénudé. Le parc a vu ses pelouses devenir pâturages, ses beaux chênes tomber sous la hache; les hauts pignons sont lézardés et chancellent sur leur base; les chambres à lambris sont désertes et glaciales. Il faut traverser ainsi

(1) Voyez les *Newcomes*.

bien des lieues et gravir maint sentier escarpé pour arriver à la région des bruyères.

C'étaient les bruyères qui m'attiraient. Je rêvais pour mes tableaux futurs certains premiers plans que je voulais étudier à fond et rendre avec cette fidélité scrupuleuse qui est la loi suprême de notre nouvelle école de peinture. D'ailleurs je prenais ainsi peu à peu le chemin des *hautes-terres*, et je m'initiais par degrés à l'intelligence de ces paysages à part dont l'interprétation est si ardue, la splendeur si insaisissable dans ses variétés infinies. Je pressentais bien des difficultés dans une lutte aussi obstinée, un aussi formel défi porté à la nature; mais une forte dose de cette obstination anglo-saxonne qui a déjà vaincu tant d'obstacles semblait me garantir la victoire après le combat. Je ne reculai donc pas, et sur la frontière des comtés d'York et de Lancastre, au point culminant de la route de Burnley à Hepstonstall, par une sombre journée d'octobre, j'allai fièrement installer dans une petite ondulation de terrain la hutte que j'avais inventée tout exprès pour cette campagne d'hiver.

Cette hutte, chef-d'œuvre de *joint*, est exclusivement composée de panneaux de bois dont les plus grands ont deux pieds six pouces carrés; ils peuvent être démontés et transportés à dos de mulet, ou même à dos d'homme, pour être ensuite assemblés, au moyen de chevilles en fer, de manière à former une construction solide. Quatre des plus grands panneaux, garnis de carreaux de vitre, les plus épais et les meilleurs qu'on ait pu se procurer, servent de fenêtres, et prennent vue sur tous les points de l'horizon. Une fois dressés, les murs de la hutte n'offrent à l'extérieur qu'une surface parfaitement unie et plane. Le chevillage est en dedans (précaution contre les voleurs aussi bien que contre la pluie, car une bonne fiche de fer est un objet fort tentant aux yeux de nos paysans du Yorkshire); de même pour le parquet, relié aux murailles par tout un système analogue de chevilles et de crampons. Le toit, en arceaux, est revêtu d'une forte toile (*water proof*), et enfin j'ai pourvu au renouvellement de l'air dans cette demeure portative au moyen d'un double ventilateur placé aux deux extrémités de cette voûte légère. Quel trésor eût été devant Sébastopol une aussi comfortable résidence! Et quelle joie pour un peintre, un jour de neige, alors que le vent la chasse devant lui en tourbillons étincelans, d'étudier ces effets merveilleux commodément et chaudement installé derrière une vitre bien nette!

Dès la première nuit qui suivit notre installation, la hutte montra ce qu'elle valait. Nous avions profité pour la dresser d'une assez belle après-midi; mais à peine mes hommes avaient-ils fini leur travail, que le vent s'éleva et sembla promener sur les landes solitaires une

plainte indignée, ce qui ne m'empêcha pas de fumer ma pipe et de prendre ma tasse de thé. Plus tard, et tandis que je dormais, ce fut une véritable tempête. Je m'éveillai tout à coup au bruit de la pluie qui battait mes murailles sonores et de l'ouragan qui les faisait craquer. C'était une sensation bizarre que de se trouver ainsi tout d'abord, à l'improviste, sur un hamac de marin, dans une frêle cabine de bois battue par la tempête, au sein d'une espèce de désert. Ma première idée fut que j'étais en mer, que l'écume des flots fouettait mes sabords, et que les voiles claquaient sous l'effort du vent. C'était ma toiture de canevas qui produisait cette dernière illusion. Réflexion faite, j'appréciai mieux ma situation et ses dangers. Il me semblait impossible que devant de si rudes assauts ma frêle coquille pût tenir bon; mais, quoique ébranlée en toutes ses fibres, la hutte demeura debout, et alors, bien convaincu que je n'étais pas en mer, mais à mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, je me retournai dans mon hamac avec une ineffable sensation de bien-être et de sécurité.

Les nuits qui suivirent ne furent pas beaucoup plus calmes. Il y avait des momens où le bruit du vent sous ma toiture ressemblait d'une manière saisissante à celui qu'eût fait un voleur essayant de s'introduire dans la hutte; mais d'abord mon chien n'aboyait point, et puis comment imaginer qu'un voleur tant soit peu avisé choisît un pareil temps pour ses expéditions nocturnes? Au surplus c'étaient là de vaines craintes. Le matin revenait, et je reprenais ma tâche avec plus d'ardeur que jamais. Il s'agissait de fixer sur la toile, — feuille après feuille, brin par brin, — une magnifique végétation dont les mille teintes, les nuances multiples s'abritent à demi cachées sous les tiges charbonnées des bruyères parmi lesquelles a passé l'incendie. De petites fougères, du vert le plus franc, émaillent des touffes écarlates plus brillantes que le plumage de l'oiseau des tropiques; puis il se trouve d'espace en espace quelques oasis exquises où le gazon est plus court, plus doux, plus velouté, plus vert que celui qui s'étale devant le seuil des palais, et vous pouvez voir, en vous rapprochant, qu'une source cachée baigne perpétuellement chaque tige de ses eaux abondantes et limpides.

Par malheur, la pluie a fini par se frayer un chemin à travers les jointures de mes panneaux, que le menuisier, dans un stupide accès d'amour-propre, a refusé de graisser. Il faut battre en retraite devant l'eau qui suinte ici ou là, placer des vases qui la recueillent à sa chute et préviennent l'inondation, suspendre mon hamac au centre de la cabane au lieu de le laisser plaqué contre une des parois. Tous ces travaux ont au reste l'avantage d'abréger la soirée, qui serait peut-être un peu longue par cet affreux temps et dans une si complète solitude.

Peindre d'après nature, — dans le sens que nous attachons à ce mot, — n'est pas une besogne commode. Aussi n'est-elle inventée que depuis très peu de temps, je veux dire pour le paysage : les paysagistes autrefois faisaient des études d'après nature, avec plus ou moins de courage, plus ou moins d'exactitude; mais pas un n'imagina jamais de *terminer* ses toiles ailleurs que dans l'atelier, d'après des documens plus ou moins complets, des souvenirs plus ou moins exacts. Aujourd'hui on aspire à une fidélité plus grande, on veut atteindre à une imitation plus parfaite. Les jeunes adeptes de l'art nouveau n'acceptent plus de lisières; ils prétendent voir par eux-mêmes et reproduire ce qu'ils ont vu : entreprise énorme, qui scandalise bien des gens, et n'a pas encore valu à ceux qui la tentent l'équivalent des labeurs et des soucis qu'elle leur coûte chaque jour.

La question soulevée entre les paysagistes anciens et les modernes est pour ainsi dire une question de frontières. Jusqu'où l'imitation doit-elle être portée? Qu'elle ait ses bornes, personne ne saurait le nier, puisque, si elle ne les avait pas, l'artiste, impuissant à tout rendre, ne verrait jamais le terme d'un seul de ses tableaux, et le public, exigeant l'impossible, serait condamné à le désirer toujours vainement; mais où sont-elles? Pour le public, il se contente de l'imitation la moins exacte, et la popularité, de nos jours, appartient aux esquisses les plus lâchées tout au moins autant qu'aux œuvres du dernier fini. Voyez par exemple le prix auquel arrivaient les toiles de Decamps. Pour les artistes, chacun imite la nature jusqu'à un certain point, et ne pousse pas au-delà. Le préraphaélite le plus rigoureux doit prendre son parti de s'arrêter *quelque part* dans la reproduction des phénomènes naturels, sans quoi il reconnaîtrait après quelque temps qu'il roule le rocher de Sisyphe, qu'il étreint la nuée d'Ixion, et qu'à poursuivre un résultat irréalisable il risque tout bonnement sa raison.

N'allons pas confondre au surplus le fini de la peinture et le fini de l'imitation. Un peintre peut finir minutieusement son ouvrage et n'être qu'un imitateur fort inexact. En revanche, il ne peut imiter minutieusement sans finir minutieusement sa peinture. Quand il travaille d'après nature, *toutes* les limites qu'il accepte enchaînent sa liberté, bornent son action et déterminent le caractère de son travail. S'il est de l'école classique, voué au culte des maîtres, soumis aux traditions, il adaptera tout ce que la nature lui présente à certaines idées préconçues qui se seront formées en lui devant les chefs-d'œuvre de tels ou tels musées. Claude et Poussin se placent entre lui et ce qu'il voit. Rencontre-t-il quelque chose qui lui rappelle le Lorrain, il juge que c'est là une légitime conquête, et il s'en empare au nom de l'art, prenant soin de rappeler le maître par

toute sorte de procédés convenus. Il rejette au contraire tout ce dont il ne trouve la donnée première ni dans Poussin ni dans Claude. Et si par hasard, ce qui arrive plus fréquemment qu'on ne le croirait, la nature donne un démenti aux règles tirées de certains chefs-d'œuvre, le disciple respectueux de Claude et de Poussin n'hésite pas à condamner tant d'insolence. « Cet effet est faux, » dira-t-il hardiment, et ce propos, que j'ai l'air d'inventer, a été tenu, m'assure-t-on, en face du Loch-Awe, par un artiste étranger : d'où je conclus, à bon droit sans doute, que si cet effet eût passé sur la toile d'un peintre rigoureusement fidèle, on lui eût dit aussi qu'il avait menti. — C'est au reste ce que le public fait chaque jour sans le moindre scrupule. Si la nature n'est qu'une mine à paysages selon Poussin ou Claude, l'artiste dont nous parlons est dans le vrai : il a également raison de prendre ce petit transparent de verre noir qui lui montre le paysage avec les teintes fuligineuses des vieilles toiles qu'il a si patiemment étudiées; mais nous pensons, nous, que la vénération le tue, que le respect l'aveugle, et que la déesse Nature, sacrifiée à d'autres divinités, se venge en lui refusant ses révélations.

Chez d'autres artistes, le travail de l'imagination limite le travail de l'imitation. Ce n'est pas le culte du passé qui les gêne, c'est la surabondance d'une faculté dominante. Ils sont trop inventeurs pour rester copistes. Turner est de cet ordre, et c'est le plus illustre à nommer. Je ne crois pas que de sa vie il ait imité, réellement imité un seul objet naturel. Après avoir, au début de sa carrière, porté les lunettes de Claude et de Poussin, il les jeta loin de lui une fois pour toutes, et se mit à regarder autour de lui. Sa mémoire encyclopédique retenait un nombre infini d'observations et de faits réels; mais jamais il ne les reproduisit sans les altérer, cédant à son instinct, à son génie propres. La nature fut pour lui ce que l'histoire et l'humanité furent pour Walter Scott. Tous deux ont fait des romans, mais des romans d'une vérité surprenante. Il n'y a point à blâmer des peintres, des écrivains de cet ordre. La faculté créatrice a ses droits comme la faculté d'imitation, et l'essor que lui donnèrent ces hommes hors ligne n'implique aucune irrévérence envers la nature. Au-dessous des inventeurs sont les *arrangeurs*, souvent remarquables par la dextérité de main avec laquelle ils évitent le détail, et y suppléent au moyen de certains artifices de manipulation qui leur permettent d'esquiver les principales difficultés du dessin. Ils n'apprennent pas à parler le langage de la nature; mais ils l'interprètent lestement, et par des équivalens ingénieux. M. Harding par exemple traduit la nature comme Pope traduisit Homère, et de même qu'au fond du cœur beaucoup d'étudians préfèrent la version anglaise au texte grec, un nombre immense d'ama-

teurs ont subi l'influence de Harding, qui du reste, et jusqu'à un certain point, les mettait sur une bonne voie.

Viennent maintenant les *imitateurs*, parmi lesquels il y a de grandes distinctions à établir. Les uns, très populaires, reproduisent indifféremment ce que voit le premier spectateur venu, et sans se donner la peine ni de choisir ni de comprendre plus que ce premier venu ne se l'est donnée lui-même; d'autres, — c'est le second degré, — admirateurs zélés de la nature et copistes très laborieux, très minutieux, — ne se distinguent des vrais chefs de file, des pré-raphaélites complets, que par l'absence de tout rapport intellectuel avec les sites qu'ils reproduisent sans en saisir l'intime valeur, les reliefs caractéristiques. Ébloui par l'abondance du détail et la finesse avec laquelle il est rendu, le public les prend aisément pour ce qu'ils croient être; mais dans leurs œuvres d'où l'imagination est presque toujours absente, et qui, malgré toute la peine qu'elles ont coûtée, n'ont pas la valeur sympathique de l'imitation intelligente, de la reproduction vraiment fidèle, le peintre ne se révèle pas, car le peintre est poète à certain degré (1), le peintre est observateur profond, et ceux-ci ne sont ni l'un ni l'autre. Il faut les classer parmi les plus habiles ouvriers d'une manufacture supérieure.

Quant au véritable imitateur, il travaille d'après nature, mais tout autrement que ceux dont je viens de parler. Il veut rendre tout ce que la couleur peut transporter sur la toile; mais il veut le faire sans immoler à de moindres résultats ceux qui doivent être regardés comme de première importance. Il veut le faire en s'arrêtant à ce point, si délicat à saisir, où l'imitation du détail, poussée au plus haut degré qu'elle puisse atteindre, veut être sévèrement contenue avant qu'elle n'ait compromis la vérité de l'ensemble. Si peu que vous franchissiez cette limite à peine sensible, votre œuvre est ruinée de fond en comble, car la fidélité outrée avec laquelle vous serez parvenu à rendre tel détail détruira l'harmonie de l'œuvre entière. Si d'autre part vous restez trop en-deçà de cette limite, vous n'avez pas encore acquis le mérite, la valeur d'un imitateur véritable. Une grande connaissance des ressources de l'art, une patience illimitée, un travail infini, telles sont les conditions requises pour ce genre de peinture...

Le soir où furent écrites ces lignes, j'étais étendu dans mon hamac, au sein des plus profondes ténèbres, quand un horrible hurlement vint retentir à mes oreilles, — je ne sais à quelle heure de

(1) « Peinture est une poésie muette, et poésie peinture parlante, » dit Plutarque dans le vieux français d'Amyot.

la nuit ou de la matinée. Avant d'avoir aucune notion bien précise de l'attaque dont je semblais être menacé, j'avais déjà saisi mon *revolver*, chargé d'avance et toujours à portée de ma main. La minute d'après, tout à fait réveillé, j'étais sur mon séant et j'écoutais la plus complète bordée d'injures et de provocations qu'un homme puisse adresser à un autre homme. A ces invectives furibondes et dont pas un seul mot ne saurait être reproduit ici, je n'avais garde de répondre. Le *revolver* au poing, l'œil du côté de la porte, j'attendais que mon agresseur inconnu se permît d'y porter la main pour lui expédier une balle qui l'eût fort bien atteint à travers une si frêle barrière. Du reste je prévoyais une pierre par la fenêtre plutôt qu'une attaque directe contre la porte; mais dans l'un ou l'autre cas, à moins que la pierre ne me mît hors de combat, je me tenais pour certain de blesser mon antagoniste avec l'une des cinq balles dont je pouvais disposer en sa faveur. Il semblait au courant de mes dispositions, et traduisait assez fidèlement mon silence : « Tire donc! tire!... » répétait-il à chaque instant; d'où je pouvais conclure qu'il voulait n'avoir plus à craindre mes armes à feu quand il entreprendrait d'entrer chez moi sans permission. Aussi me tenais-je coi, me consolant de mon inaction par la pensée des embarras auxquels je serais en butte le lendemain matin, s'il fallait expliquer à tout le pays la présence d'un cadavre gisant au seuil de ma porte. Qui ne connaît la stupidité proverbiale des jurys, et qui voudrait de gaîté de cœur affronter les dix mille plumes qui alimentent de *faits divers* les nombreux organes de la presse anglaise?

Tout à coup le torrent de menaces s'arrêta court, les anathèmes cessèrent; les hurlemens effrayans, les rires de démon, les clameurs aiguës qui se succédaient depuis plusieurs minutes furent à la fois interrompus. Un ou deux cris de plus en plus lointains, de plus en plus faibles, m'arrivèrent du fond des bruyères; puis tout se tut. Cet apaisement subit m'ayant laissé quelques soupçons, je prêtais une oreille attentive au moindre bruit qui pût m'indiquer une attaque moins tumultueuse, mais plus à craindre. Bientôt, las de faire ainsi le guet, je remis mon *revolver* dans sa boîte, que j'eus soin de laisser ouverte, et je ne tardai pas à me rendormir. La même voix, plus tard, vint encore interrompre mon sommeil; mais cette fois il faisait jour. Les malédictions en elles-mêmes n'avaient pas de quoi me toucher beaucoup, et, certain désormais d'avoir affaire à un lâche qui ne m'attaquerait pas avant que j'eusse vidé les canons de mon *revolver*, je pris un livre pour tâcher de me distraire. Quand cet homme s'éloigna définitivement, le coq avait chanté, le soleil commençait à rayonner. Au bout du compte, il n'y avait rien là-dessous qu'une visite de quelque *chasseur de nuit*.

Les chasseurs de nuit sont tout simplement des braconniers. Ils sont très nombreux dans le pays et se permettent de grandes témérités. On les a vus, réunis au nombre de cinquante ou soixante, très bien armés et le visage noirci, — quelques-uns avec des vêtemens de femmes, d'autres en costumes de diables, tous enfin sous les travestissemens les plus bizarres et défiant le regard de l'espion le plus subtil, — organiser de grandes chasses qu'aucun garde-forêt n'aurait osé interrompre. Chaque nuit, je suis exposé à recevoir leur visite. Ne peuvent-ils trouver fort gai de renverser sens dessus dessous la boîte où je dors? Ne serait-il vraiment pas très amusant, par quelque belle nuit bien sèche, de mettre le feu à mon toit? Comme flamberait bien cette toile enduite de goudron! Une volée de gros plomb dans une de mes fenêtres pourrait aussi passer pour une excellente plaisanterie, dont l'auteur se donnerait fort aisément le plaisir de garder l'anonyme.

Ces chances plus ou moins agréables constituent le revers de ma célébrité, qui commence à gagner du terrain. Dans un rayon que j'évalue à quatorze milles, ma hutte est devenue un véritable centre d'attraction. Il vient énormément de femmes et d'enfans; les visiteurs mâles sont en moins grand nombre, mais plus ennuyeux et plus impertinens. Derrière mes vitres à hauteur d'homme, je suis exactement dans la position où j'ai vu maint animal de ménagerie, et j'ai de plus, pour aggraver cette situation légèrement humiliante, l'intelligence complète de ce qui se dit à mon sujet. Aussi puis-je affirmer à mes lecteurs, et sans l'ombre d'exagération, qu'un ours brun, promené dans une foire de village, y est traité avec plus de courtoisie et s'y trouve en butte à moins d'outrages que je ne le suis, moi pauvre peintre, parmi ces *clowns* du Lancashire et du Yorkshire.

Il m'arrive parfois (dimanche dernier, sans remonter plus haut) de trouver autour de la hutte quarante ou cinquante curieux au retour de ma promenade dans les *moors*. Mon chien, qui devrait protester contre cette invasion de notre solitude commune, leur adresse de la queue un salut bénin. Je rentre : on se presse aux fenêtres. Les rideaux sont tirés, mais par l'interstice de l'un d'eux on peut entrevoir une portion de ma nuque. Cela suffit pour alimenter la curiosité de cette foule grossière. Mon repas terminé, je lève un à un, lentement, mes quatre rideaux. Douze nez pour le moins s'aplatissent à chaque vitre, et un grand cri de joie s'élève au moment où pour une seconde les regards du dehors ont pu pénétrer dans mon mystérieux abri. Les jeunes filles, escortées de leurs amoureux, viennent de tous côtés à ce rendez-vous qu'elles ont peut-être mis à la mode. Un de ces pastoureaux, que je félicitais sur la beauté des trois ou quatre bergères qu'il accompagnait, m'a riposté, — compli-

ment pour compliment, — qu'elles étaient curieuses de vérifier par elles-mêmes tout ce qu'on disait du « gentil cavalier » établi provisoirement dans leur voisinage. Telle vieille femme s'en est revenue de son pèlerinage à ma hutte tout édifiée d'avoir vu fonctionner mon fourneau de cuisine. Aux figures qui me déplaisent, je parle français, feignant de ne pas comprendre un mot du dialecte national, et ceci depuis que par mégarde j'ai apostrophé dans la langue de nos voisins un gros rustre qui était venu se placer tout naïvement devant mon chevalet, me masquant ainsi la perspective dans un moment où je fredonnais une romance d'outre-Manche. L'ébahissement du lourdaud me fit plaisir à voir, et j'ai, sur cet accident, bâti tout un système excellent pour écarter les questionneurs importuns.

Je mets à part un ami que j'ai. Il est fou et vient, pendant que je travaille, chanter des psaumes dans ma hutte. Il a par surcroît le don de prophétie et avait annoncé, paraît-il, qu'une habitation s'élèverait justement à l'endroit où je suis venu percher, du reste parfaitement obligeant et rempli de bonnes qualités. Il habite une ferme voisine dont le maître est veuf et n'a pas de servante; c'est mon fou qui est chargé de toute la besogne féminine, et il s'en acquitte, assure-t-on, avec une adresse merveilleuse, bon et robuste ouvrier d'ailleurs. Son enthousiasme sauvage va et vient selon la saison, mais sans jamais faire courir le moindre danger à ceux qui, comme moi, n'ont pour ce malheureux qu'une pitié bienveillante. Je trouve cette créature du bon Dieu parfaitement encadrée dans ce paysage abrupt et sévère. Son fanatisme y fait bien. Le tout me rappelle un roman bizarre issu de la collaboration des sœurs Brontë; il me semble que j'habite les *Wuthering Heights* (1).

Somme toute, je ne puis me flatter d'avoir beaucoup gagné dans l'opinion. Personne en ce pays ne paraît comprendre ce que j'y suis venu faire. Pour les gens comme il faut, un peintre est une espèce d'artisan dont le métier est de dessiner leurs chevaux et leurs chiens. Les plus éclairés, ceux qui ont quelques notions de ce que peut être un paysagiste, — ignorant absolument les tendances progressives de l'école moderne, — ne s'expliquent pas qu'on puisse se condamner à quelques mois de réclusion érémitique pour « étudier la bruyère. » Copier Claude, à la bonne heure; mais la bruyère, c'est autre chose : la bruyère appartient exclusivement aux chasseurs de *grouses*. Les conceptions d'un *country gentleman* en matière d'art sont troublées au dernier point lorsqu'au lieu d'un voyage à Rome on lui parle d'une tournée dans les *highlands*, et jamais il n'admettra que vous préfériez à son bon gros castel bien bâti, à ses riches guérets bien palissadés, à ses chevaux de chasse reluisans

(1) Ce pseudonyme topographique est le titre même du roman.

sous la brosse du *groom*, un pauvre *clachan* d'Écosse (1) habillé de mousse et de chèvrefeuille, un morceau de lande stérile où les genêts et les rochers foisonnent à l'envi, un jeune faon accroupi dans la bruyère, pauvre orphelin à demi apprivoisé que nourrissent les enfans de la ferme voisine.

Un de ces gentilshommes rustiques du comté de Lancastre m'a déclaré, parlant à ma personne, qu'il ne donnerait pas dix livres sterling du plus beau tableau qui soit au monde... à moins que ce ne fût pour le revendre avec bénéfice. Quant au jeune héritier de ce glorieux patriarche, il ignorait même l'existence en Angleterre d'une Académie royale des beaux-arts. Il ne connaissait pas le nom d'un seul des peintres modernes, et, n'en ayant jamais ouï parler, il les vouait, sans hésiter, au néant. — C'est fini maintenant de la peinture anglaise! me disait-il avec un aplomb superbe. Par cet échantillon des hautes classes, jugez ce que je pouvais espérer des autres. A mon arrivée dans le pays, les gardes-chasse avaient froncé le sourcil. Je devais être un braconnier déguisé. Les fermiers me croyaient un colporteur et s'informaient des objets que j'avais à vendre. Les meneurs de bestiaux, les herbagers, regardaient volontiers ma hutte comme un cabaret. Les femmes venaient pour s'y faire dire la bonne aventure, et les enfans avec l'espoir que je leur montrerais des animaux sauvages. A ces divers titres, on m'accordait quelque considération. Je l'ai perdue complétement depuis qu'on m'a vu préparer moi-même mes modestes repas sur ce petit « fourneau magique » inventé par l'illustre Soyer, et surtout à partir du jour où l'on a pu supposer que je travaillais « pour vivre. » Grande flétrissure en effet chez ce peuple dont les immenses travaux ont la richesse pour but, et qui, par une étrange inconséquence, ne respecte que le résultat acquis, méprisant au contraire la servitude héroïque par laquelle il faut passer pour l'atteindre!

II.

J'aurais pu passer cinq ans au lieu de cinq mois sur mes bruyères du comté de Lancastre; mais, sans regretter l'expérience que je venais de faire, il m'était impossible de m'acharner, comme le peintre Constable, à travailler d'après des modèles inférieurs, lorsqu'à trois journées de moi, vers le nord, je savais une mine presque inépuisable de paysages sublimes. Ceux dont je suis entouré manquent d'eau; c'est presque dire qu'ils manquent d'âme et, dans tous les cas, de mouvement. — Je me décidai à partir au printemps pour les *highlands*.

(1) Le *clachan* est le hameau des *highlands*.

Du jeune garçon qui m'apportait mon lait chaque matin j'avais fait mon domestique. Novice à tous égards, il fallait le former à tous les détails de sa besogne quotidienne; mais Jeudi, — c'est le nom que je lui donnai en commémoration du jour où je l'engageai définitivement, — devait m'être infiniment plus commode qu'un serviteur plus *fashionable*. Pendant que j'étais en train de monter ma maison, je mis à la réforme mon trop inoffensif chien couchant, que je remplaçai par un magnifique limier, acheté dans une ménagerie où on l'exhibait devant le public. C'était un des plus beaux échantillons de l'espèce qui jamais eût passé sous mes yeux, et sa force égalait sa beauté; mais par malheur ses instincts sanguinaires étaient développés outre mesure, et après avoir étranglé je ne sais quel nombre d'innocens moutons, à son tour il dut être expédié dans l'autre monde. Lion repose auprès de la tente où j'écris ces lignes, et sur sa tombe s'ébattent paisiblement une douzaine d'agneaux folâtres.

L'île d'Inishail, où j'ai planté cette tente dont je parle, est une longue prairie verte située au centre du Loch-Awe. Une petite éminence granitique couronnée de quelques rares épicéas rompt seule la paisible monotonie de ses lignes. Un misérable essai de plantation du côté de l'est n'ajoute rien à sa beauté. A l'extrémité opposée, on aperçoit une ruine entourée de tombes, mais sans aucun mérite architectural. Mes tentes sont entre la plantation et les ruines. Le camp se compose de ma hutte déjà dépeinte, et qui n'a rien perdu de ses mérites. La hutte de Jeudi a un bon plancher et des murailles de bois surmontées d'un pavillon pyramidal en fort tissu parfaitement imperméable. Elle est chauffée par un excellent fourneau de cuisine placé au centre, et dont le tuyau sert de piquet au pavillon. Une autre tente, qui a fait la campagne de Crimée et qui n'est guère habitable, sert d'abri à nos provisions de bois, et, munie d'une cheminée à grille, pourrait à la rigueur être transformée en cuisine.

Dans la baie à côté stationne une petite escadrille composée de deux navires à l'ancre, la *Britannia* et le *Conway*, tous deux construits sur mes dessins et lancés il y a quelques semaines, avec un certain apparat, à Colne, sur le réservoir du canal, grande nappe d'eau qui couvre environ cent acres de terrain. C'est là que plusieurs semaines durant j'ai fait faire à Jeudi son apprentissage nautique. Il rame à présent et prend un ris très proprement. Je viens de dire que les deux bâtimens ont été exécutés d'après mes plans. Ces plans eux-mêmes m'avaient été suggérés, au musée maritime du Louvre, par l'étude de ces intéressans canots doubles à balancier dont se servent les sauvages de la Mer du Sud. A l'imitation de ces embarcations si primitives et pourtant à peu près insubmersibles, j'ai fait établir le pont de mes barques sur deux tubes de fer séparés en cloisons étanches, le tout constituant le démenti le plus formel aux traditions

qui se sont perpétuées chez nous depuis l'époque où les Bretons peints en bleu ramaient sur leurs *coracles* gallois jusqu'au dernier tournoi des étudians d'université sur le Cam ou l'Isis (1). Je voulais des bateaux qu'on n'eût jamais besoin d'*écoper*, auxquels chavirer fût impossible, dont le tirant d'eau n'excédât jamais neuf pouces, et je voulais enfin que le pont large et bien assis pût supporter en temps calme un chevalet, une chaise, une table, aussi solidement fixés que dans mon atelier. Pareils bateaux n'existant pas, il a bien fallu les inventer. A peine étaient-ils construits qu'un autre inventeur, M. Richardson, m'a écrit pour se plaindre que j'eusse empiété sur son brevet, pris pour une nouvelle barque de sauvetage. Je l'ai renvoyé bien loin, c'est-à-dire aux insulaires polynésiens, nos vrais modèles à lui comme à moi, et l'affaire est maintenant arrangée.

De mon île, si peu pittoresque en elle-même, j'ai vue sur d'admirables paysages, Kilchurn-Castle, Ben-Cruachan, Ben-Anea, la passe de l'Awe. Inishail était habitée autrefois par des religieuses de l'ordre de Cîteaux. La réforme les en chassa. Les vents seuls depuis lors sont venus chanter vêpres dans leur humble chapelle, dont les ruines sont maintenant pêle-mêle avec les tombes moussues des anciens *chieftains*. Encore aujourd'hui les habitans des bords du lac apportent ici leurs morts. Mon île est un cimetière, et je n'en ai jamais vu de plus paisible, de plus silencieux, de plus poétique.

Quant au régime alimentaire, il est encore plus austère que dans le comté de Lancastre. A soixante milles à la ronde autour de ce lac, on ne trouverait pas une boucherie. Je pourrais véritablement acheter sur pied quelque vache étique ou quelque mouton osseux; mais qu'en ferais-je, — à moins de les saler, — maintenant que, les chaleurs venues, la viande ne se conserve pas vingt-quatre heures? Et pour ne pas souffrir du régime des salaisons, il faut être *highlander* ou marin. Quant à des légumes, le pays n'en produit pas. Il faut donc vivre de patience, en y ajoutant çà et là quelques tartines de pain et de beurre : maigre régime pour un Anglais! Figurez-vous un cheval de chasse habitué au froment et qu'on mène paître dans un champ de chardons! Jeudi soupire et se plaint; mais si par aventure il nous tombe du ciel quelque bonne fortune gastronomique, ses yeux lancent des éclairs. «Vous semblez bien réjoui, lui disais-je à ce sujet en je ne sais quelle occasion récente. — Eh! monsieur, me répliqua mon oiseau de bruyère, n'est-ce pas un bonheur de dîner *pour tout de bon?* »

Les chaleurs sont venues. Le lac baisse régulièrement, et on voit poindre à sa surface polie, en plus de cent endroits, de petits îlots

(1) Rivières qui coulent à Cambridge et à Oxford.

en pierre noire d'un aspect sinistre. En même temps se déclare une des plaies d'Égypte : les moucherons infestent l'air; l'eau elle-même foisonne à présent de petites bêtes rouges qui s'incrustent dans l'épiderme, et qu'il en faut extraire à la pointe du couteau. Comment travailler? Sous cet éblouissant soleil, comment se mettre à peindre? D'ailleurs autour de moi tout me donne l'exemple de la paresse. Les moutons, accroupis à l'ombre de ma tente, y demeurent immobiles et haletans; les mouettes blanches perchent des heures entières sur les roches à fleur d'eau; ma barque dort sur l'onde, que pas un souffle ne ride, cristal étincelant où le regard chercherait en vain une tare. Depuis combien de jours ceci dure-t-il? Je n'en sais rien, et je ne veux pas le savoir. Je n'irai pas non plus m'abîmer la vue en contemplant ce ciel qui semble fait de saphirs incendiés, et fatiguer ma tête à essayer de reproduire ces inimitables splendeurs. Le lapis-lazuli est trop terne d'un côté, trop coûteux de l'autre : il épuiserait ma bourse et ma patience. Livrons-nous plutôt au train naturel des choses; plongeons-nous dans cette oisiveté rêveuse qui semble tout envahir. Les cascatelles du Cruachan se sont arrêtées : les morts, mes voisins, dorment en paix sous les fraîches dalles où leur nom est gravé; tout est repos autour de moi. Je me reposerai donc. Je laisserai mon âme s'abîmer dans le sentiment de la *non-réalité*. En attendant que quelque prosaïque incident me réveille, je mâcherai du lotus. Du lotus, il n'en pousse guère autour de moi; mais j'ai ma pipe, et je n'envierai rien aux anciens Lotophages.

Je ne me suis baigné que huit fois depuis ce matin. Je mène la vie d'un phoque...

Changement de décor!... Je suis sur le plus haut pic du Cruachan... Depuis déjà quelques jours, une large tache blanche, étalée à sa cime rouge, semblait nous narguer et nous mettre au défi : c'était un champ de neige que je voyais chaque jour se rétrécir sous l'action du soleil de juin. Oh! tremper ses mains fiévreuses dans cette fraîcheur immaculée, poser sa tête sur cet oreiller glacial, arrêter un instant de ses lèvres arides ces filets d'eau qui çà et là étanchent la soif des herbes rajeunies!... Mais il y avait trois mille pieds à gravir pour atteindre ce lambeau du paradis... Je n'y ai pourtant pas tenu, et, si épuisés, si las que nous soyons, Jeudi et moi, l'entreprise a été tentée. J'en suis ravi maintenant, car j'ai pu étudier, à mille pieds du niveau de la mer, ce grand vallon désolé qui interrompt brusquement l'ascension, ainsi que ces précipices arides et rougeâtres dont un impitoyable soleil éclairait vivement les moindres anfractuosités. Et là seulement j'ai compris un tableau qui était demeuré pour moi une espèce d'énigme, le ***Campement sur le mont Sinaï*** de sir John Lewis Frank.

Jeudi par exemple a failli laisser ses os au fond de ces abîmes si pittoresques. Se fiant à ses jarrets de montagnard, il a voulu, sans descendre au fond de la vallée, la contourner à l'aide d'une espèce d'épaulement où un chamois n'aurait pas osé se risquer. Le sentier que lui offrait cette banquette étroite était rompu en plusieurs endroits par des fissures de deux à trois pieds de large. Il en avait franchi trois ou quatre, lorsqu'il s'aperçut qu'à un certain point la tranche sur laquelle il s'aventurait ainsi cessait tout à coup d'exister, interrompue par un de ces énormes contre-forts qui s'appuient aux flancs inclinés de la montagne. Maintenant ce contre-fort lui-même offrait deux ou trois saillies où le pied, à la rigueur, se pouvait poser. Moitié par témérité sans doute, et probablement aussi en vertu de ce mépris du danger qu'engendre la solidité du système nerveux, Jeudi voulut tourner ce cap de rochers. Il lui fallait, pour cela, poser un genou sur la saillie inférieure, puis s'accrocher de la main à celle d'en haut, et ce fut ainsi qu'il s'installa, dans une situation que fort peu de gens lui eussent enviée. Au-dessous de lui, cent pieds de précipice à pic; au fond, un plan incliné de menus débris granitiques, dont tout le monde peut apprécier la consistance rigide et les menaçans aspects. Jeudi, regardant au-delà du contre-fort, n'aperçut pas un relief où pussent trouver place les pattes mêmes d'un moineau. La muraille de rochers était lisse comme notre lac. Il m'a raconté qu'en ce moment il se vit perdu; mais après tout il valait mieux, pensa-t-il, tenter une retraite que de rester immobile jusqu'à ce que l'étourdissement et la fatigue vinssent lui faire lâcher prise. La saillie sur laquelle il avait la main était un fragment de roc qu'il sentait jouer dans son alvéole, et qui pouvait se détacher à tout instant... Il prit alors son parti en brave, et à reculons, tâtant du pied sa route; bref, à vrai dire, je ne sais comment, il regagna par degrés la banquette qu'il avait si imprudemment quittée, et par cette manœuvre hasardeuse réussit à se tirer d'affaire. Une minute d'hésitation, et il était mort.

Vues de ces hauteurs, les montagnes d'Écosse ressemblent de tout point à ces photographies *instantanées* où l'on voit reproduit l'aspect d'une mer furieuse. C'est un véritable océan de montagnes, sublime par sa grandeur et par les dimensions énormes de ses vagues de granit, mais qui n'offre rien de satisfaisant au point de vue de l'art : panorama splendide, mais tableau manqué. C'est encore sur la terre habitable, et non parmi les déserts neigeux, qu'il faut aller chercher les sites les plus sympathiques et les plus grandioses. Si vous voulez cependant concevoir l'immensité de notre planète, allez à la cime des monts, et dites-vous que cette vaste circonférence de votre horizon est un cercle imperceptible inscrit sur la sphère terrestre! — Nous avions, à l'ouest, le grand Océan, majestueux et

calme, drapé de vapeurs ardentes, parmi lesquelles se dessinaient çà et là, non sans une espèce de mystère, quelques îlots montagneux, à l'est les pics innombrables des *highlands*, découpés en vives arêtes, les uns étincelans de neige, les autres atténués par l'éloignement, qui semblait affaiblir leurs mille nuances, éteignant leurs pourpres, attendrissant leurs verts, et prêtant au ciel lui-même des teintes roses et bleues d'une délicatesse ineffable. A nos pieds, le lac étend sa nappe brillante, qui va se perdre au loin dans la brume pâle de l'extrême horizon. Les îlots verdoyans flottent à sa surface, comme les feuilles tombées des arbres d'un parc dans quelque bassin bien abrité. Sur l'un d'eux, simple tache blanche, est notre petit camp abandonné. Les landes sont tachetées çà et là de *lochs* en miniature, petits miroirs richement encadrés dans l'or chaud des bruyères...

De quelque côté que je vogue sur le Loch-Awe, je rencontre un mystérieux personnage, sur le compte duquel circulent les rumeurs les plus étranges. Son visage est hâlé; sa barbe affecte cette variété qui plaît à l'œil d'un peintre, brune sur les joues et nuancée vers le menton de quelques tons d'un gris froid. Il porte le costume des *highlands*, mais avec une paire de sabots pareils à ceux des paysans français dans certaines provinces. Sa taille est haute, ses formes sont celles d'un athlète. On ne le voit guère sans le *meerschaum*, monté en argent, qu'il fume sans relâche, et dont le fourneau, aussi brun que lui, atteste les bons services. Cet inconnu est accompagné d'un jeune homme aux longs cheveux noirs, qui passe pour être son fils; mais personne au fond ne sait rien des liens qui les unissent, rien du motif qui les fait résider sur le Loch-Awe. On prétend qu'il y est venu jadis sous un nom différent de celui qu'il se donne maintenant et qu'on regarde généralement comme un pseudonyme. Je l'appellerai Malcolm, et son jeune compagnon sera désigné sous le nom de Campbell. M. Malcolm donc n'a qu'une petite barque à deux voiles, avec laquelle on le voit parfois nager par les plus gros temps comme un petit oiseau blanc, l'aile ouverte à la brise et fuyant devant elle. Les heures lui sont indifférentes. Le *ferryman* passant dans son bac quelque fermier attardé le rencontre fréquemment, et suit de l'œil ses voiles blanches qui glissent dans les ténèbres. Fréquemment aussi, par un jour de soleil, la petite chaloupe se montre gaîment pavoisée, et réveille les échos du lac en leur jetant les notes cuivrées d'un cor de chasse.

Certain que le secret de cette existence errante devait être bien plutôt l'amour de la nature que le goût du *sport*, et sûr d'avoir au moins un instinct commun avec ce voisin que le hasard m'avait fourni, je décidai que nous lierions connaissance. Ainsi dit, ainsi

Jeudi par exemple a failli laisser ses os au fond de ces abîmes si pittoresques. Se fiant à ses jarrets de montagnard, il a voulu, sans descendre au fond de la vallée, la contourner à l'aide d'une espèce d'épaulement où un chamois n'aurait pas osé se risquer. Le sentier que lui offrait cette banquette étroite était rompu en plusieurs endroits par des fissures de deux à trois pieds de large. Il en avait franchi trois ou quatre, lorsqu'il s'aperçut qu'à un certain point la tranche sur laquelle il s'aventurait ainsi cessait tout à coup d'exister, interrompue par un de ces énormes contre-forts qui s'appuient aux flancs inclinés de la montagne. Maintenant ce contre-fort lui-même offrait deux ou trois saillies où le pied, à la rigueur, se pouvait poser. Moitié par témérité sans doute, et probablement aussi en vertu de ce mépris du danger qu'engendre la solidité du système nerveux, Jeudi voulut tourner ce cap de rochers. Il lui fallait, pour cela, poser un genou sur la saillie inférieure, puis s'accrocher de la main à celle d'en haut, et ce fut ainsi qu'il s'installa, dans une situation que fort peu de gens lui eussent enviée. Au-dessous de lui, cent pieds de précipice à pic; au fond, un plan incliné de menus débris granitiques, dont tout le monde peut apprécier la consistance rigide et les menaçans aspects. Jeudi, regardant au-delà du contre-fort, n'aperçut pas un relief où pussent trouver place les pattes mêmes d'un moineau. La muraille de rochers était lisse comme notre lac. Il m'a raconté qu'en ce moment il se vit perdu; mais après tout il valait mieux, pensa-t-il, tenter une retraite que de rester immobile jusqu'à ce que l'étourdissement et la fatigue vinssent lui faire lâcher prise. La saillie sur laquelle il avait la main était un fragment de roc qu'il sentait jouer dans son alvéole, et qui pouvait se détacher à tout instant... Il prit alors son parti en brave, et à reculons, tâtant du pied sa route; bref, à vrai dire, je ne sais comment, il regagna par degrés la banquette qu'il avait si imprudemment quittée, et par cette manœuvre hasardeuse réussit à se tirer d'affaire. Une minute d'hésitation, et il était mort.

Vues de ces hauteurs, les montagnes d'Écosse ressemblent de tout point à ces photographies *instantanées* où l'on voit reproduit l'aspect d'une mer furieuse. C'est un véritable océan de montagnes, sublime par sa grandeur et par les dimensions énormes de ses vagues de granit, mais qui n'offre rien de satisfaisant au point de vue de l'art : panorama splendide, mais tableau manqué. C'est encore sur la terre habitable, et non parmi les déserts neigeux, qu'il faut aller chercher les sites les plus sympathiques et les plus grandioses. Si vous voulez cependant concevoir l'immensité de notre planète, allez à la cime des monts, et dites-vous que cette vaste circonférence de votre horizon est un cercle imperceptible inscrit sur la sphère terrestre! — Nous avions, à l'ouest, le grand Océan, majestueux et

calme, drapé de vapeurs ardentes, parmi lesquelles se dessinaient çà et là, non sans une espèce de mystère, quelques îlots montagneux, à l'est les pics innombrables des *highlands*, découpés en vives arêtes, les uns étincelans de neige, les autres atténués par l'éloignement, qui semblait affaiblir leurs mille nuances, éteignant leurs pourpres, attendrissant leurs verts, et prêtant au ciel lui-même des teintes roses et bleues d'une délicatesse ineffable. A nos pieds, le lac étend sa nappe brillante, qui va se perdre au loin dans la brume pâle de l'extrême horizon. Les îlots verdoyans flottent à sa surface, comme les feuilles tombées des arbres d'un parc dans quelque bassin bien abrité. Sur l'un d'eux, simple tache blanche, est notre petit camp abandonné. Les landes sont tachetées çà et là de *lochs* en miniature, petits miroirs richement encadrés dans l'or chaud des bruyères...

De quelque côté que je vogue sur le Loch-Awe, je rencontre un mystérieux personnage, sur le compte duquel circulent les rumeurs les plus étranges. Son visage est hâlé; sa barbe affecte cette variété qui plaît à l'œil d'un peintre, brune sur les joues et nuancée vers le menton de quelques tons d'un gris froid. Il porte le costume des *highlands*, mais avec une paire de sabots pareils à ceux des paysans français dans certaines provinces. Sa taille est haute, ses formes sont celles d'un athlète. On ne le voit guère sans le *meerschaum*, monté en argent, qu'il fume sans relâche, et dont le fourneau, aussi brun que lui, atteste les bons services. Cet inconnu est accompagné d'un jeune homme aux longs cheveux noirs, qui passe pour être son fils; mais personne au fond ne sait rien des liens qui les unissent, rien du motif qui les fait résider sur le Loch-Awe. On prétend qu'il y est venu jadis sous un nom différent de celui qu'il se donne maintenant et qu'on regarde généralement comme un pseudonyme. Je l'appellerai Malcolm, et son jeune compagnon sera désigné sous le nom de Campbell. M. Malcolm donc n'a qu'une petite barque à deux voiles, avec laquelle on le voit parfois nager par les plus gros temps comme un petit oiseau blanc, l'aile ouverte à la brise et fuyant devant elle. Les heures lui sont indifférentes. Le *ferryman* passant dans son bac quelque fermier attardé le rencontre fréquemment, et suit de l'œil ses voiles blanches qui glissent dans les ténèbres. Fréquemment aussi, par un jour de soleil, la petite chaloupe se montre gaîment pavoisée, et réveille les échos du lac en leur jetant les notes cuivrées d'un cor de chasse.

Certain que le secret de cette existence errante devait être bien plutôt l'amour de la nature que le goût du *sport*, et sûr d'avoir au moins un instinct commun avec ce voisin que le hasard m'avait fourni, je décidai que nous lierions connaissance. Ainsi dit, ainsi

fait. Je croisai un beau jour sur sa route, de manière à le capturer au passage et à l'emmener dans mon île, où les deux promeneurs, par manière d'écot, apportèrent une truite pesant douze livres. Ils s'embarquèrent sur parole dès le soir même; mais deux jours après la plainte lointaine d'un cor nous arriva sur les ailes de la brise pendant que nous étions, Jeudi et moi, occupés à réparer nos agrès; une voile blanche glissa parmi les îles boisées qui se groupent autour d'Inishail; un pavillon rouge flotta derrière les massifs de feuillage, et Malcolm, quelques instans après, sauta sur notre grève.

Il avait, me dit-il, passé la nuit entière, sans fermer l'œil, dans ce qu'on appelle la *passe de Brandir*. Je comprends fort bien la fascination qui l'y avait retenu. Vous chercheriez en vain dans toute l'Écosse une scène plus frappante que le spectacle de ce détroit à minuit, alors que les eaux noires, prises pour ainsi dire entre deux lignes de rochers qui vont se rétrécissant toujours, se précipitent sans le moindre bruit dans le couloir qui leur est laissé, ou bien encore se heurtent aux parois rocailleuses et s'y brisent en lambeaux écumeux, en hurlant un chant de guerre dans ce défilé sonore. Malcolm assurait que, la nuit en question, l'horreur de ce sombre tableau avait été poussée à ses dernières limites. Je me demande effectivement ce qu'ont dû être ses impressions au moment où, sans rien voir, suivi par le rugissement de l'Awe rapide, courant tout droit à une destruction qui pouvait sembler inévitable, il lançait sa frêle embarcation dans le corridor ténébreux et vers ces *Portes de la Mort* que défendirent jadis les braves soldats du roi Bruce attaqués par John de Lorn. De ceux qui périrent dans le combat, on retrouverait encore les ossemens, si on fouillait sous ces *cairns* en pierres grises.

Malcolm déjeunait cependant et m'initiait à son régime, excentrique comme sa façon de vivre. Se pliant à l'irrégularité de nos approvisionnemens, il s'est accoutumé à se nourrir, quand l'occasion s'en présente, pour tout le temps où elle ne se retrouvera plus. Ainsi fait le chameau, mais il est pourvu d'un appareil *ad hoc* et d'un garde-manger que la nature semblait jusqu'ici n'avoir point départi à l'homme. Mon hôte me fit douter qu'il en fût ainsi, et je ne le vis pas sans quelque consternation, par manière de préface, casser une douzaine d'œufs dans une soupière, les arroser de *whisky* dans lequel il avait fait dissoudre un gros morceau de sucre, et après les avoir bien battus, mais sans aucune cuisson préalable, les avaler en quelques cuillerées. Tout le reste fut à l'avenant, et le pauvre Jeudi n'en revenait pas. Ce formidable appétit lui imposait à la fois un grand respect et une terreur profonde.

Tout en fumant les deux ou trois pipes qui lui paraissent indis-

pensables après le déjeuner, Malcolm me raconta que la veille, venant à lier conversation avec quelques touristes des deux sexes qui se promenaient sur les bords du lac, il a eu le plaisir d'entendre une jeune et jolie personne tenir le propos suivant : « Vous voyez sur cette île ces trois tentes? (c'étaient les miennes)... Chacune est habitée par un fou... » Puis, se tournant du côté de Ben-Loy : « Vous voyez, continua-t-elle, cette autre tente, sur la montagne? Elle sert à loger un quatrième fou, compagnon et associé des trois autres... » Sans répondre à ce qui me concernait, Malcolm voulut rectifier les idées de la jolie voyageuse en lui disant que la prétendue tente du mont Ben-Loy était tout bonnement un champ de neige. L'idée d'une neige quelconque se refusant à fondre sous un soleil comme celui qui nous persécute ne pouvait entrer dans la cervelle de nos *cockneys;* ils prirent l'assertion de Malcolm pour une méchante plaisanterie.

L'origine du propos relatif à mon état mental me parut être celle-ci. Quelques jours auparavant, un *yacht*, parti d'Inverarry, était venu débarquer ses passagers sur mon île. J'étais dans ma hutte occupé à peindre, et je donnais en même temps à Jeudi sa leçon de lecture. Il ne m'avait pas paru indispensable, en pareille circonstance, de sortir pour faire accueil à mes bruyans visiteurs, et j'avais entendu, sans y trop faire attention, leurs commentaires plus ou moins malveillans sur les hôtes *probables* de ce campement inhospitalier. Pendant que j'expliquais ceci à Malcolm, qui s'amusait à promener mon télescope dans toutes les directions : — *By Jove!* s'écria-t-il, les voici!... Voici nos étudians et leurs sœurs!...

— Ah! tant mieux, lui dis-je. Notre revanche est assurée... Justement nous sommes trois. Pourquoi ne pas prendre le rôle qui nous a été attribué? Pourquoi ne pas les confirmer dans cette idée que mon *camp* est une maison de fous?...

Les apprêts de cette folie improvisée n'exigèrent pas beaucoup de temps. Presque rien à changer dans la tenue de Malcolm. Il avait un pantalon de matelot en toile blanche et une chemise bleue. Sa barbe de sapeur devait suffire à terrifier des jeunes personnes dont les parens étaient à coup sûr les mieux rasés du monde. Seulement il se fit apporter par Jeudi une grande boîte en bois de rose où reposait, sur un lit de velours cramoisi, sa pipe favorite, énorme chef-d'œuvre de sculpture. Avec ses longs cheveux noirs et sa chemise rouge, Campbell avait un air suffisamment étrange. Quant à moi, je revêtis un costume que les *highlands* voyaient à coup sûr pour la première fois. L'année d'avant, passant l'hiver à Paris, je m'étais enrôlé parmi les élèves du gymnase Triat, et par manière

de trophée, après y avoir achevé mes études sans me casser le cou, j'avais conservé l'uniforme de cet excellent établissement. Il consiste en un caleçon rouge très ajusté, un gilet bleu également très étroit, plus une longue ceinture rouge et une paire de bottes jaunes. Sur le pont de notre barque, nous étendîmes une peau de buffle et plusieurs tapis; puis nous mîmes à la voile sans oublier le cornet à piston de l'ami Malcolm. C'est ainsi que les trois fous de l'île d'Inishail donnèrent chasse à de jeunes et innocens touristes qui, aux premiers bruits du cor, à la vue de cet équipage fantastique, pâles de terreur, ne sachant à quels excès pourraient se porter des hommes ainsi vêtus, se dirigèrent à force de rames vers la rive la plus prochaine. Puis, une fois là, nous les vîmes s'enfoncer en courant dans d'épais fourrés où nous ne jugeâmes point à propos de les poursuivre.

Je proposai alors à Malcolm une partie de natation, qu'il refusa d'abord sous prétexte de migraine à craindre; mais, comme j'insistais, il consentit. Quelques minutes après, je vis un vénérable vieillard fendre les flots d'un bras encore vigoureux. Il était chauve, majestueux, et tandis qu'il arrivait de mon côté, — nageant à merveille, je dois le dire, — je voyais sa barbe balayer l'onde. Or cette barbe était celle de Malcolm; mais cette tête ne pouvait être sa tête, car mon hôte avait une profusion de beaux cheveux bruns, tandis que j'avais devant moi un crâne parfaitement dénudé. Le mot de l'énigme et l'explication de cette migraine tant redoutée me furent donnés en même temps lorsque, regardant du côté de la barque, je vis, déposée sur les vêtemens de mon hôte, une magnifique perruque! Malcolm était un homme de soixante ans, vigoureux et frais comme beaucoup de jeunes gens ne le sont déjà plus. Quelle étonnante élasticité d'humeur, quelle énergie physique dans un vieillard de cet âge qui, après une nuit passée sans fermer l'œil dans cette coquille de noix qu'un saumon aurait pu mettre sens dessus dessous, venait de prendre gaîment sa part d'une équipée de jeunesse, et se jouait dans l'eau maintenant comme un imberbe élève d'Eton! Encore devait-il accepter, et sans hésitation, une autre partie pour le soir même. C'était un voyage d'exploration sur le lac, le long de ses baies abruptes et de ses anses aux recets mystérieux; rien moins qu'une tournée de vingt milles, et du double, y compris le retour. Aussi fallut-il faire escale et nous retirer pour la nuit dans une de ces anses que dérobait à la vue un rideau de rochers en marbre noir. Nous y pénétrâmes, Malcolm nous servant de pilote, à la fin du jour, et alors que quelques grosses gouttes de pluie nous présageaient une nuit plus ou moins orageuse, plus ou moins difficile à passer sur notre pont sans abri, car je n'avais pas encore installé

sur mon radeau tubulaire la tente qui plus tard me protégea contre de pareils hasards. L'ancre jetée, nous nous organisâmes le mieux possible sur le lit de camp, très spacieux pour trois personnes, que nous offrait le pont de la *Britannia*. La place du milieu resta dévolue à Campbell, le plus jeune et le moins robuste de nous trois. J'étais roulé dans un épais manteau de peau de mouton qui me descendait aux chevilles; en guise de bonnet de nuit, j'avais une casquette de peau de phoque pourvue d'oreillettes fixées sous le menton, et pour me tenir les pieds chauds, une paire de bottes également en peau de phoque. Notre jeune compagnon avait reçu de moi un second exemplaire de mon costume. Quant à Malcolm, outre son manteau en veau marin, il était pourvu de bas épais, aux mailles serrées, qui valaient nos bottes, et en outre ajoutaient quelque chose au pittoresque de sa mise, car on les avait teints du rouge le plus éclatant.

Pour compléter notre installation nocturne, nous avions étendu sur nous, en guise de courte-pointe, un vaste *prélart* imperméable, et disposé autour de nos têtes, afin de les mettre à l'abri sans gêner la respiration, d'autres couvertures en tissu *water proof*. On imaginerait difficilement à quel point nous étions à notre aise et chaudement nichés, quel bien-être nous éprouvions malgré la forte brise humide qui soufflait sur nous venant de l'est, et qui pénétrait de tous côtés dans notre port de refuge. Aussi ce ne fut pas sans humeur que, vers cinq heures du matin, je m'entendis appeler par le plus âgé de mes deux compagnons, qui demandait à être débarqué sans retard. Mon premier mouvement fut de l'envoyer à tous les diables, mon second de lui faire toutes mes excuses. Le pauvre Malcolm effectivement m'apparaissait aux premières lueurs de l'aube dans l'état le plus pitoyable, trempé de pluie, blême de froid, et tellement fait pour exciter la commisération de ses semblables que, transporté tout à coup, sébile en main, dans quelque carrefour de Londres, je lui aurais garanti une guinée de recette en moins d'une heure. Il avait passablement dormi, me dit-il, pendant une partie de la nuit; mais, par suite de quelque mouvement dont il n'avait pas conscience, le couvre-pied *water proof* s'était creusé en une espèce de citerne, à laquelle une autre secousse, formant un pli dans l'étoffe, avait ouvert une rigole d'écoulement, tout juste vers le cou et la poitrine de l'infortuné Malcolm, subitement inondé de cette eau glaciale. Sa pipe, à la rigueur, l'aurait consolé de ce désagréable accident; mais les allumettes mouillées refusaient obstinément de prendre feu. Aussi en était-il réduit, cédant aux coups du sort, à chercher sur le rivage quelque abri contre la pluie. J'essayai bien, comme le riche de l'Écriture, de prêcher la résignation à ce

malheureux Lazare, — et Dieu sait pourtant si j'eusse montré à sa place autant de patience; — mais il fallut se décider au débarquement et suivre notre compagnon vers un petit village où nous trouvâmes heureusement une auberge. Dix minutes après notre arrivée, Malcolm était redevenu lui-même, et j'attribuai le prompt retour de sa bonne humeur habituelle à l'influence d'une jeune fille des *highlands*, remarquablement jolie, qui paraissait toute disposée à lui demander quelques enseignemens culinaires. Il mit à les lui donner un empressement vraiment paternel, et bien qu'il étonnât nos hôtes par le nombre d'œufs dont il encombrait la poêle, je le vis s'impatroniser rapidement dans leurs bonnes grâces. Nonobstant son formidable appétit, ils l'eussent gardé volontiers toute la semaine...

A celles de mes lectrices qui veulent trouver partout un sujet de roman, je dirai que nous eûmes bientôt, par l'hôtelière de Cladich, des détails précis sur les impressions des belles jeunes filles que nous avions si bien effarouchées. Miss Louisa même, — la plus jeune et la plus naïve des deux, — les avait consignées sur un brouillon de lettre qui, tombé de son album, nous fut traîtreusement livré. Cette *dear young lady* n'était plus tout à fait si convaincue d'avoir eu affaire à des échappés de Bedlam; mais elle avait conservé le plus pénible souvenir de la longue barbe grise, orgueil du menton de Malcolm. — Campbell au contraire, avec ses longs cheveux noirs et sa chemise rouge, ne lui aurait point déplu; mais par malheur il fumait, habitude aussi inconvenante que celle de laisser croître sa barbe. « Les deux réunies sont positivement abominables, » ajoutait l'aimable touriste. Marchant de découverte en découverte, elle s'étonnait ensuite d'apprendre qu'un des trois insensés était poète en même temps que peintre, *gentleman* d'ailleurs et pourvu d'un valet.

Une fois revenues de leurs préjugés hostiles, miss Louisa et miss Jane se fussent peut-être adoucies, apprivoisées encore plus complétement. Et qui sait jusqu'où le remords de nous avoir si mal jugés eût entraîné ces tendres et innocentes créatures, accessibles à tant d'illusions... Mais le frère James et le cousin Edward y mirent bon ordre, et je n'eus jamais l'occasion de vous révéler, chère enfant craintive, les mystères de ma rustique existence. Dieu sait cependant si j'aurais été heureux de guider vos pas chancelans vers cette tente lointaine habitée par un solitaire farouche!... et de la voir se métamorphoser, sous vos yeux étonnés, en une flaque de neige, triste legs du dernier hiver.

III.

Au retour d'une seconde campagne dans les *moors* du Lancashire, j'ai considérablement modifié mes arrangemens sur le Loch-Awe. De l'île d'Inishail, j'ai transporté mes pénates sur celle d'Innistrynich, qui n'est île que l'hiver, quand les eaux recouvrent une vaste prairie basse, submergée seulement alors. J'ai là un *cottage* et une ferme. Le cottage, situé à l'extrême pointe de l'île, du côté du lac, est une petite bâtisse carrée en avant de laquelle se projette une verandah. Une des conditions de mon bail de cinq ans a été que les quatre principales fenêtres de la façade seraient enlevées et remplacées par autant de belles glaces sans tain; les petits vitraux en losanges qui découpent en mille menus morceaux un des plus beaux sites du monde me sont positivement insupportables. Mon cottage est ainsi devenu un véritable observatoire d'artiste. Deux de mes glaces me livrent à l'ouest une perspective du lac, qui s'étend jusqu'à cinq et six milles; une troisième me procure au nord la vue complète du Ben-Cruachan. Sur cette vaste nappe d'eau comme sur cette masse imposante de rochers, pas un effet de quelque importance ne saurait se produire sans que je sois à même de l'observer. J'obtiendrai de la sorte une série de *memoranda* comprenant les effets particuliers de chaque saison de l'année, à chaque heure du jour, à chaque variation de l'atmosphère. J'espère ainsi venir à bout de ces difficultés qui m'ont fait échouer l'année dernière, et dont je veux dire ici quelques mots.

De tous les climats de l'Europe, celui des *highlands* d'Écosse est peut-être celui qui gêne le plus un peintre voué au travail d'après nature. Le temps presque toujours pluvieux, l'éclat intense des couleurs, sujettes partout et toujours à des modifications soudaines et violentes, la fréquence de ces nuages bas qui viennent dissimuler la forme des montagnes mieux qu'un épais manteau ne dissimule celles du corps humain, tous ces obstacles réunis sont à peu près insurmontables et n'appartiennent pas à la catégorie de ceux dont peut se rire une volonté ferme, une patience indomptable. Les peintres sur *memoranda* trouvent dans les *highlands* d'Écosse un noble champ d'exploration; les peintres d'après nature, je le dis épreuve faite, devraient ne s'y jamais hasarder. C'est en France, c'est sur les bords de l'Yonne, en Bourgogne et dans certains districts champenois, qu'ils travailleront à leur aise. Et si les sujets francais n'ont pas le même caractère grandiose, ils sont en définitive plus *jolis*, plus abordables, plus facilement populaires.

Ces *memoranda* dont je parle consistent parfois en esquisses à la

plume. J'en ai là par centaines, et, pour en donner une idée, je choisis presque au hasard.

LE BEN-CRUACHAN. — SOIR D'HIVER.

« Sur toutes les cimes, une neige épaisse, *terminée* par le vent, comme une statue par le ciseau d'un sculpteur soigneux. Çà et là je puis voir s'élever en guirlandes, des bords du grand précipice qui avoisine le sommet du Cruachan, ce qui me semble une légère fumée d'un blanc très vif. Elle quitte d'abord avec lenteur le flanc de la montagne, puis se roule sur elle-même tout soudainement, et en s'évanouissant jette une sorte de lumière blanche. C'est de la neige emportée par des tourbillons qui se combattent. Si j'étais là, elle m'aveuglerait, et je trouverais le phénomène peu rassurant. D'ici elle m'apparaît comme une flamme argentée qui vient faire à la montagne, de son lumineux duvet, une espèce de panache.

« Le soleil se couche à l'autre bout du lac. Chaque proéminence du Ben-Cruachan jette sur la neige une ombre d'azur vivement découpée. Il faudrait huit jours à un artiste laborieux pour donner avec une exactitude à peu près suffisante le contour de toutes ces ombres, et je dois me contenter d'une rapide esquisse, car le soleil descend rapidement à l'horizon.

« En ce moment, le tableau est achevé, le ciel est devenu d'un vert nacré, plein de dégradations exquises. On n'y voit qu'un seul nuage, et placé justement où on le voudrait. Il s'est levé derrière la cime de la montagne et s'y tient arrêté comme le nimbe d'or derrière la vénérable tête blanche d'un saint; mais ce nuage est d'un rose vif qui monte rapidement au gris pourpre le plus foncé. Son rebord inférieur, sous l'effort du vent, s'arrondit en une courbe douce et unie; le bord supérieur au contraire flotte et se fond graduellement dans l'atmosphère d'un vert pâle. La forme générale de ce nuage est celle d'un dauphin dont la queue serait cachée par la montagne.

« Le lac, tout à l'heure parfaitement calme, où se réfléchissent les clartés roses du soleil, l'ombre bleue des rochers, les teintes vertes de la voûte céleste, frissonne maintenant çà et là aux endroits où descend la bise glacée du nord. »

UN CLACHAN (HAMEAU D'ÉCOSSE).

« Regardez, après la pluie, un de ces pauvres *clachans* étincelant alors des couleurs les plus vives. Les cabanes sont bâties de gros blocs de pierre brute, hautes d'un étage seulement, et coiffées d'ajoncs rustiques. L'architecte n'a rien fait pour les embellir : la na-

ture s'en est chargée; elle a eu pour complice la pauvreté des propriétaires, qui ne leur a pas permis d'entrer en lutte avec elle. Auberges, fermes, églises, auxquelles l'Écossais a pu consacrer un peu d'argent, rivalisent de laideur; mais la hutte du pauvre partage la sublimité des rochers qui l'environnent. La palette du plus riche coloriste s'épuiserait avant d'avoir reproduit les teintes variées qu'elle revêt : l'or des lichens, les roses du granit, le vert des mousses; et pour les faire valoir, par manière de contraste, de repoussoir, si l'on veut, la nature a donné aux *highlanders* cette tourbe noirâtre qu'ils amoncellent près de leurs habitations, et dont les bruns, les pourpres sévères font ressortir l'éclat des murailles, qu'on dirait incrustées de pierreries. Que si une de ces misérables huttes a été abandonnée, si la charpente du toit pointe, affreux squelette, par-dessus la maçonnerie délabrée, il y a là des combinaisons telles que les rêvent les plus fougueux adeptes de la couleur.

« Remarquez aussi que les entours sont admirables. Le paysage au sein duquel s'est posé le *clachan* ne manque jamais de pittoresque. Quelque ravin gris, quelque colline pourpre est immanquablement à portée du regard, ou bien c'est un ruisseau qui bondit parmi les rocs, ou tout au moins quelque bouquet d'arbres bien groupés, puis les habitans eux-mêmes de ces pauvres demeures. Je ne vis jamais plus beaux modèles que ces enfans hardis et robustes qui se roulent là sur le seuil des chaumières, vêtus de haillons admirables. Les bestiaux eux-mêmes y sont bâtis autrement qu'ailleurs. Rien de plus fier qu'un petit taureau des *highlands*, noir comme la houille, majestueux comme un prince, avec sa pesante allure où se révèle un sentiment profond de sa dignité, de sa force. Je ne m'étonne pas que Rosa Bonheur aime le bétail des *highlands*. Il y a dans le jeu du soleil, parmi l'épaisse fourrure de ces bœufs trapus, de quoi rendre à moitié fou de plaisir un peintre qui a le sentiment de son art. Celui-là ne négligera pas non plus les moutons et leurs cornes torses, dans lesquelles le chaudronnier ambulant saura sculpter des cuillères pour les femmes de nos *cottagers*, ni la chèvre qui présente sa tête armée aux marmots acharnés après elle.

« Ajoutez que de ces chétives cabanes vous voyez sortir quelquefois des femmes aussi belles qu'on en puisse trouver ici-bas. La beauté typique des *highlands* est plantureuse et robuste. Ses yeux sont bruns comme l'étang perdu sous la bruyère; ses joues ont la rondeur et le vif éclat de la pomme rouge; ses cheveux sont noirs ou d'un brun très foncé. Elle a pour le travail des bras musculeux, pour la marche des supports solides, et pour nourrir ses enfans un sein de marbre aux larges contours. Elle est faite, on le voit, pour

l'usage plus que pour la grâce; ses pieds sont larges, ses rotules massives, et pourtant, en somme, c'est un splendide échantillon des créatures de Dieu. »

Tels sont ces *memoranda*, ces croquis à la plume que je trace à la hâte, sous le coup de quelque impression fortement sentie, mais fugitive, et dont je ne voudrais pas perdre absolument le bénéfice. En les relisant le soir, pendant les heures forcément oisives, je les rapproche, je les coordonne, et j'en déduis des formules, des règles dont les peintres venus après moi dans les *highlands* pourront vérifier l'exactitude.

J'estime qu'il y aurait profit pour l'art et les artistes à ce que quelques-uns de ces derniers, dans chaque génération successive, consentissent à prendre la plume. Loin de moi la pensée de leur confier exclusivement la critique d'art. Sans parler des rivalités qui fausseraient leurs appréciations, il y a chez eux trop de personnalité sincère, et le tempérament individuel joue un trop grand rôle dans ces organisations à part, pour laisser au jugement la froide équité, le complet désintéressement, qui lui assurent à la longue son autorité sur l'opinion publique. La critique d'art devrait être, et sera un jour, il faut l'espérer, une des branches de la littérature. Les écrivains qui s'y consacreront y seront préparés par une éducation spéciale. Ils auront fait au moins l'apprentissage de l'art sur lequel ils exerceront leur droit de haute et basse justice. Ils auront dessiné la figure et disséqué le cadavre. S'il s'agit de paysages, ils auront vécu au milieu des sites les plus pittoresques et rempli leurs portefeuilles de croquis comme ceux dont j'ai voulu donner une idée. Enfin, après avoir reçu l'enseignement des montagnes, des forêts, des grands lacs et de la mer, et visité *en dernier ressort* les plus riches galeries de l'Europe, il leur sera loisible de parler peinture avec quelque compétence. Tout naturellement ils devront être en état d'exprimer correctement leurs idées; mais ils ne seront pas critiques parce qu'ils savent écrire. Ils écriront, tout au contraire, parce qu'ils auront acquis les qualités du critique, ce qui est tout différent.

Quant aux peintres-écrivains, ils seront tenus de mettre l'orthographe, ce qui manque à beaucoup et des plus illustres, ainsi que l'a constaté M. Ruskin en parlant de Turner. A l'orthographe nos peintres-écrivains pourront, sans déshonneur, joindre la correction grammaticale. Il n'est pas prouvé que le plus grand artiste du monde perde quelque chose à se trouver sous ce rapport au niveau d'un écolier de douze ans. Ces deux conditions réalisées, que de documens précieux pourraient être fournis par les maîtres! Quelle

valeur ne donneraient pas à un chef-d'œuvre l'exposé historique de sa conception, les détails techniques du travail qui l'a mené à bonne fin! Il y aurait là une condescendance amicale qui serait un lien de plus entre le peintre et le public, et pour celui-ci un élément de saine interprétation qui lui manque trop souvent. Il est aussi fort intéressant de connaître le goût particulier d'un grand peintre pour tel de ses prédécesseurs. Ce fait, par exemple, que Vélasquez aimait Titien et n'aimait pas Raphaël, n'est-il pas en lui-même d'une certaine portée? De même serait-il instructif de savoir ce que Turner pensait de Claude Lorrain, et nous le saurions sans doute, s'il avait acquis, au degré le plus élémentaire, la faculté de formuler ses pensées. Certains artistes qui la possèdent s'excusent de ne pas écrire, les uns sur ce que chaque heure enlevée à leur travail professionnel entraîne un dommage appréciable en argent, les autres sur ce que l'inintelligence du public rendrait inutiles les peines prises pour l'initier aux secrets de l'art. Ni l'une ni l'autre de ces raisons ne sont valables dans une certaine mesure. Les hommes les plus laborieux, adonnés aux fonctions les plus absorbantes, ont trouvé des loisirs pour se livrer au culte gratuit des lettres, et un peintre ne les aurait pas! Quant à l'ignorance du public pris en masse, elle n'est que trop avérée; mais il est également avéré qu'une certaine fraction de ce même public arrive par degrés à un point de dilettantisme qui lui rendra parfaitement intelligibles les enseignemens les plus ardus que l'artiste lui puisse donner. Et si l'artiste, se renfermant dans une orgueilleuse réserve, décline ce rôle de professeur, il y sera supplanté par des connaisseurs plus ou moins autorisés, dont l'influence sur l'opinion ne sera peut-être point salutaire.

Me répondra-t-on que les tableaux parlent pour eux-mêmes et constituent à eux seuls un enseignement suffisant? Ils parlent, c'est la vérité; mais il n'y a pour les entendre, — l'expérience universelle en fait foi, — que les personnes déjà parvenues à une certaine culture en fait d'art. Les livres spéciaux sont une concession à une incapacité plus générale qu'on ne le croit, — celle de *voir*. Sans parler de cette incapacité absolue, qui, dit-on, est générale chez certains peuples sauvages, — les Cafres par exemple, — et que j'ai trouvée telle chez beaucoup de nos paysans, à qui je montrais sans pouvoir la leur faire reconnaître leur propre habitation dessinée avec la plus scrupuleuse fidélité, il y a une foule d'hommes qu'il faut avertir de ce qui est à regarder, et à qui ensuite il faut apprendre à voir ce qu'ils regardent. Il en est, et en foule, qui jamais n'auraient goûté la nature sans l'intervention des peintres et des écrivains. J'en reviens à Turner. Il trouvait beaux certains effets de brouillard et cherchait à les reproduire. Personne ne voulait comprendre ces toiles

où nageaient des formes indécises dans une lumière inégalement diffuse et trouble. Survient M. Ruskin, et une fois averti par ses explications, le public s'accoutume aux brouillards de Turner; il finit, à la longue, par leur trouver, lui aussi, quelque charme. Il y a donc toujours entre le peintre et le public un critique appelé à remplir les fonctions d'oculiste et à guérir les aveugles. Un peintre, même secondaire, s'il écrit de manière à se faire lire, a tout ce qu'il faut pour remplir une telle mission.

Avant de me séparer de mes lecteurs, il faut répondre à une objection qui m'a été souvent adressée. Pourquoi vivre sous la tente dans un pays comme les *highlands*, où il y a des auberges pour ainsi dire à chaque détour de route? Je déclare solennellement que je n'ai aucune prévention contre les auberges. On y vit assez mal et chèrement; la vie de camp, telle que je la mène, est d'ailleurs fort coûteuse quand les déplacemens se répètent ou quand votre tente est plantée en quelque endroit peu accessible, par exemple sur une montagne de trois mille pieds. Donc, quand je le peux, j'habite une auberge; mais l'inconvénient, c'est qu'il n'y a pas toujours une auberge dans les sites où j'ai affaire, et je m'en console en songeant que, si sous ma tente de peintre militant je ne trouve pas tout le comfort imaginable, j'y échappe en revanche à de bien incommodes relations. Et le temps qu'on gagne chaque matin, chaque soir, à se trouver ainsi transporté en face de son modèle! Et la fatigue qu'on s'épargne! L'hôtellerie d'ailleurs, si elle est commode pour le touriste en congé, devient insupportable à la longue pour le paysagiste sous le harnais.

J'avoue cependant qu'il a fallu renoncer à ma hutte, dont je parlais naguère avec tant d'enthousiasme, non qu'elle ne fût d'un usage commode, mais elle n'avait pas les qualités portatives requises pour mes fréquentes excursions. Je l'ai remplacée par une tente exécutée d'après mes dessins par M. Benjamin Edgington, sans égal dans cette branche d'industrie. C'est à mon gré l'idéal d'un atelier de paysagiste ambulant. Elle a résisté aux vents d'équinoxe les plus fougueux dans les situations les plus exposées. A l'extérieur, c'est un cube de huit pieds en tout sens, sur lequel s'élève une pyramide haute de six pieds, et qui a huit pieds carrés à sa base. Les murs perpendiculaires du cube inférieur sont en trois morceaux; le toit pyramidal est d'une seule pièce. La doublure extérieure est de deux morceaux pour les murs et d'un seul pour la toiture. Il y a aussi pour le parquet un épais tapis imperméable. L'invention la plus originale est une glace de trois pieds six pouces de long sur dix-huit pouces de haut, encadrée d'acajou, et qu'on adapte, la tente une

fois dressée, à une ouverture dans la toile, encadrée, elle aussi, du même bois. Les deux cadres, fixés l'un à l'autre par des fiches de cuivre, forment une fenêtre parfaitement impénétrable à la pluie. La tente est fixée au sol par vingt-quatre cordes et trente-six chevilles; elle est chauffée par un poêle. Dans ces huit pieds carrés, on peint sans nulle gêne une toile de trois pieds, et on peut encore faire tenir une table à couleurs. En remplaçant le piquet central par quatre bâtons qui, fixés aux angles du cube inférieur, seraient solidement attachés à leur extrémité supérieure, on se ménagerait beaucoup plus d'espace, et on pourrait peindre des tableaux de plus grandes dimensions. Par le temps le plus froid, par le vent le plus terrible, on y peut travailler aussi à son aise que dans n'importe quelle pièce de même grandeur, et le prix de ce chef-d'œuvre n'a rien d'effrayant. Tout compris, il revient à moins de 30 livres sterling.

La *Britannia* et le *Conway* sont remplacés, eux aussi, par la *Double-Star*. J'ai dit les qualités de mes radeaux tubulaires; mais ils avaient leurs défauts, dont le principal était un *flottage* insuffisant. Grâce à des modifications que l'expérience m'avait suggérées, et pour lesquelles je n'ai point vainement sollicité l'assistance de M. Scott Russell, le plus éminent des constructeurs anglais, j'ai obtenu un véritable modèle d'atelier flottant, long de trente pieds et monté sur deux tubes dont chacun est divisé en cinq compartimens étanches. Les ponts sont à jour afin de laisser écouler l'eau. La barque a deux mâts et manœuvre à l'aide de deux voiles auriques, plus un petit beaupré. Je l'avais éprouvée en 1861, et, satisfait en général de ses excellentes qualités, je travaillais à les perfectionner encore, lorsque la nécessité de vivre sous un ciel plus clément me contraignit de quitter les bords du Loch-Awe. La *Double-Star* est donc restée encore incomplète dans le petit havre d'Innistrynich, et ce que je ferai d'elle dépend absolument des circonstances qui se présenteront. Je ne voudrais pas divorcer définitivement avec ce beau lac, pour lequel je sens en moi une sorte de tendresse, et si j'y dois revenir, il me serait précieux d'y avoir une embarcation aussi bien aménagée. D'autre part, j'ai conçu le projet d'explorer, pinceaux en main, toutes les rivières navigables de ce beau pays de France où ma santé me retiendra peut-être longtemps. Dans ce cas, la *Double-Star* serait promise à de longues navigations fluviales, auxquelles son léger tirant d'eau la rend éminemment propre.

E.-D. Forgues.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1863.

N'est-ce point une coïncidence curieuse? A mesure que nous approchons de la date encore incertaine, mais en tout cas peu éloignée, des élections générales, les questions étrangères, qui en ces derniers temps avaient eu le privilége d'émouvoir, de passionner, d'occuper exclusivement la France, vont s'éteignant dans un somnolent crépuscule. Les questions du dehors font à la grande question du dedans la politesse de lui laisser la place libre. Les violens et sanglans météores qui ont si longtemps envahi et enflammé notre horizon s'effacent et disparaissent, et il semble déjà que nous allons voir se lever dans la molle atmosphère d'une nuit d'été, comme une lune mélancolique, cette figure du nouveau corps législatif, qui sera destiné pendant six années à représenter la France et à l'éclairer.

Une baguette de magicien a touché la question romaine et l'a endormie. La Grèce a enfin trouvé un roi. La question d'Orient n'agite plus que la Bourse sous forme de banque ottomane et d'emprunt turc, et n'est plus pour le quart d'heure qu'une annexe des spéculations du Crédit mobilier. Après avoir essayé infructueusement d'entamer aux États-Unis deux campagnes diplomatiques, nous nous reposons en laissant aux prises le nord et le sud. Le Mexique n'est plus présentement qu'une affaire d'honneur qui doit à nos fastes le nom d'une nouvelle victoire : la dette payée, on verra après. La pauvre Pologne se débattra Dieu sait combien de temps dans l'étreinte de ses sauvages oppresseurs; mais l'empereur Alexandre voulant bien accorder une amnistie à ses sujets révoltés, faisant à la Pologne la grâce de ne pas lui retirer les institutions dont il l'a dotée, allant même jusqu'à se réserver de développer ces institutions quand elles auront été éprouvées par la pratique, qu'irions-nous demander de plus, nous autres grands contempteurs des protestations verbales du gouvernement de 1830, et qui sommes de si efficaces redresseurs de torts? Plus d'affaires donc au dehors; il ne nous reste qu'à nous replier sur nous-mêmes et à faire les élections.

Passez à l'arrière-plan, précieux diplomates; braves généraux, reposez-vous. La peine et l'honneur sont maintenant pour d'autres : messieurs les préfets et les sous-préfets, à votre tour!

La campagne électorale qui va s'ouvrir donnera aux préfets, nous n'en doutons point, moins de peine que d'honneur. Il est certain cependant qu'il règne dans le corps préfectoral cette sorte d'émoi qui accompagne la veillée des armes. Il faudrait n'être pas Français pour ignorer que des élections générales sont une époque critique dans la carrière de ceux de nos compatriotes qui ont l'honneur d'être sous-préfets ou préfets; mais il n'est pas nécessaire d'être Français pour être étonné de cette anomalie. Tout le monde sait que nous ne vivons point sous le régime parlementaire. Dans ce régime, le pouvoir exécutif est une émanation du corps électoral. Les électeurs nomment les députés, et les députés se groupant en partis, les représentans du parti qui a la majorité dans la chambre se trouvent naturellement portés au pouvoir. Le pouvoir appartenant alors à un parti, il n'est pas surprenant que les agens du pouvoir deviennent, au moment des élections, des agens de parti. Encore, sous le régime parlementaire, l'action des préfets doit-elle être contenue dans les limites d'une lutte loyale, et l'abus des influences administratives leur est-il interdit par les principes d'une politique saine autant que par les lois de la morale. Il est des pays où cette tendance du régime parlementaire poussée à l'excès a produit les résultats les plus déplorables. Telle est par exemple la Grèce avant sa dernière révolution. Un économiste anglais dont le métier n'est pas d'être plaisant, M. Senior, a raconté d'une façon piquante comment les choses se passaient en Grèce. « Chaque Grec, — c'est la conversation d'un Grec qui est rapportée par M. Senior, — est en compte avec l'état et débiteur de la couronne. Chaque Grec veut avoir une place, chaque Grec veut avoir sa parcelle dans les terres domaniales, chaque Grec est en procès avec un autre Grec. Les électeurs du *demos* (la commune) sont avertis des personnes dont le roi désire l'élection. Si ce désir est contrarié par les électeurs, malheur à eux! On leur réclame l'arriéré, ils n'ont pas de places, ils n'ont pas de biens nationaux, ils perdent leurs procès, ils sont hors la loi. » Voilà la peinture outrée de l'abus exagéré de l'influence administrative dans un simulacre de monarchie parlementaire. Il est malaisé d'expliquer comment le gouvernement actuel, qui professe un si sincère dédain pour le parlementarisme, n'a point hésité à s'approprier une des pratiques les plus périlleuses et le plus souvent critiquées de ce système gouvernemental, l'emploi de l'action administrative dans les élections.

Deux principes caractéristiques de la constitution de 1852 auraient dû, ce semble, rendre une telle conduite antipathique au gouvernement actuel. Nous voulons parler du principe de la division des pouvoirs, tel qu'il est établi dans la constitution, et du principe électoral lui-même, tel qu'il résulte de la nature du suffrage universel.

La constitution de 1852 a voulu séparer absolument le pouvoir exécutif

du pouvoir législatif. Elle n'a pas voulu que les ministres et les agens de l'administration fissent partie de la chambre élective. Elle n'a pas voulu que l'indépendance du chef de l'état dans le choix de ses ministres et dans l'initiative de ses mesures politiques pût être dominée par la majorité de l'assemblée représentative. L'assemblée vote ou refuse les lois, vote ou refuse le budget : elle ne participe point à l'initiative dans la législation, et son autorité en matière de budget ne saurait aller, à moins de rendre le gouvernement et la constitution impraticables, au-delà du contrôle. Depuis le décret du 24 novembre, qui a concédé à la chambre le droit d'adresse et la publicité des comptes-rendus, le corps législatif peut joindre à ses attributions antérieures la faculté de donner des conseils au chef de l'état, et il est devenu en ce sens, en matière de politique générale, une assemblée consultative. Nous n'avons pas à juger, au point de vue théorique, les mérites ou les imperfections de cette constitution : elle nous régit. Il est impossible de songer à exercer aujourd'hui une action politique quelconque en dehors de ses limites. L'expérience des États-Unis, où la division du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif est non moins énergiquement déterminée, nous apprend d'ailleurs que cette division des pouvoirs n'est pas incompatible avec la liberté la plus large; mais il est évident que la constitution n'a pu établir ce principe au profit du pouvoir exécutif sans faire jouir en même temps de ses avantages le pouvoir législatif. La loi qui défend le pouvoir exécutif contre les envahissemens du pouvoir législatif défend du même coup le pouvoir législatif contre les empiétemens du pouvoir exécutif. La réciprocité est obligatoire; la justice aussi bien que la logique la proclament. Or quelle intrusion plus grande du pouvoir exécutif dans l'indépendance du pouvoir législatif que l'intervention de l'administration dans les élections, c'est-à-dire dans les origines mêmes du pouvoir législatif? Si le gouvernement désigne des candidats et les propose au choix des électeurs, si, non content de les désigner et de les proposer, il leur donne le concours énergique de tous les agens de l'administration, de cette hiérarchie organisée qui commence au ministre de l'intérieur, et, passant par les préfets et par les maires, arrive aux dernières couches du corps électoral par les gendarmes et les gardes champêtres, l'indépendance du pouvoir législatif n'est-elle pas atteinte à sa source même? Ce pouvoir ne court-il point le danger de n'être plus qu'une émanation de l'exécutif? Que devient alors le principe de la distinction et de la division des pouvoirs? Une telle pratique respecte-t-elle l'esprit de la constitution?

La contradiction logique qui résulte de l'immixtion du gouvernement dans les élections n'est pas moins éclatante lorsque l'on considère la place que le suffrage universel occupe dans la constitution présente de la France. Il y a eu plusieurs époques, depuis quatre-vingts ans, où, à propos du suffrage électoral, une controverse s'est élevée sur la question de savoir si l'électorat était un droit ou une fonction. Les uns, voulant limiter le droit électoral par certaines conditions de capacité et de responsabilité, préten-

daient que l'électorat était une fonction dont la société investissait les citoyens qu'elle jugeait les plus dignes, tandis que les autres revendiquaient la faculté d'élire les représentans comme le droit naturel de tout citoyen libre et comme l'apanage indispensable de la souveraineté populaire. La fiction qui faisait du droit électoral une fonction, qui voulait voir dans l'électeur un fonctionnaire, a toujours été à nos yeux un curieux artifice de l'esprit de sophisme. On ne saurait toutefois reprocher aux sectateurs de ce système d'avoir manqué de logique et d'avoir cyniquement désavoué leurs principes, lorsqu'ils plaçaient l'électeur, ce fonctionnaire d'un jour, sous l'action directe des fonctionnaires véritables, de ceux qui sont tous les jours les agens du pouvoir. Une discussion semblable sur la nature de l'électorat serait bien oiseuse aujourd'hui. Dans la constitution de 1852, le suffrage électoral est le droit de tous, et le suffrage universel est la source de tous les droits politiques. Le suffrage universel équivaut à la souveraineté populaire, dont il est l'expression et la sanction. La question est de savoir si dans notre constitution le suffrage universel ne figure que comme une abstraction, un mot, une enseigne, ou s'il en doit être au contraire le principe vivifiant et régulateur. Pour les esprits de bonne foi, un pareil doute ne saurait exister. Une constitution perdrait toute autorité sur les consciences, si elle n'était point une œuvre de sincérité. Or c'est ici qu'apparaît sous sa forme la plus singulière le danger pratique de l'immixtion des agens du pouvoir dans les élections.

Le suffrage universel étant la forme de la souveraineté nationale, chaque citoyen, au moment où il agit comme électeur, participe à cette souveraineté, est une portion intégrante du souverain; mais dans le même citoyen qui, agissant en électeur, est souverain, il y a un autre homme, l'homme de tous les jours, celui qui, dans ses rapports ordinaires avec le pouvoir exécutif et ses représentans, n'est qu'un administré. Le suffrage universel sera-t-il, comme le roi constitutionnel d'autrefois, un souverain fait pour régner et non pour gouverner? Bien des attributs nécessaires de la souveraineté manquent encore à l'électeur souverain de notre constitution. L'essence de la souveraineté est la liberté; la liberté fait défaut de bien des façons à l'universalité de nos électeurs : ces souverains n'ont pas la liberté de fonder un journal, ils n'ont pas la liberté de se réunir, ils n'ont pas la liberté de s'associer. Ils n'ont pas en un mot les libertés qui constituent les moyens d'organisation et de concert nécessaires pour produire ces opinions collectives qui sont la conscience même de la souveraineté nationale. Ce sont sans contredit des souverains bien gênés et bien empêchés; mais, en dépit des obstacles qu'ils rencontrent de toutes parts, la plénitude de leur droit n'en subsiste pas moins tout entière. En vertu du pacte constitutionnel, le jour des élections ils sont souverains. Or, en leur désignant des candidats, en mettant au service de ces candidats toutes les forces administratives, en s'efforçant d'agir sur les électeurs par le préfet, par le maire, par le com-

missaire de police, par le gendarme, par le garde champêtre, le gouvernement ne fait-il point un contre-sens véritable? Ne vient-il pas rappeler avec maladresse et importunité à ceux qui, le jour d'une élection générale, une fois tous les six ans, sont des souverains, qu'ils demeurent comptables sous toutes les formes envers tous les agens de l'administration, parce que le reste du temps ils redeviennent des administrés? Est-il logique, est-il digne, est-il sage de susciter, par l'intrusion des agens du pouvoir dans l'élection, cette opposition dans la conscience de l'électeur entre le souverain et l'administré? Si l'électeur par momens trouve plus prudent ou plus profitable de se considérer comme un administré que d'agir en fraction du souverain, en revient-il au gouvernement un grand avantage ou un grand honneur? Croit-il qu'il enracinera dans les consciences la constitution dont l'esprit sera ainsi méconnu? La Bruyère a dit depuis longtemps : « Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne saurait trop attenter contre le peuple, et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. » Il disait encore : « Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas comment le calme peut y rentrer, et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. » Combien de fois la vérité de ces paroles n'a-t-elle pas été confirmée en ce siècle! L'intérêt des gouvernemens n'est-il pas de prévenir par une modération opportune ces réactions brusques, ces ombrages soudains, ces soubresauts violens de l'opinion, et serait-il vrai que l'on pût être considéré comme un adversaire du gouvernement, si on le priait d'abandonner avec confiance sa propre constitution à son jeu naturel?

Malheureusement, à en juger par ce qui se passe, si le gouvernement a foi dans la constitution, il se croit pourtant obligé à poursuivre dans les élections une politique qui, à nos yeux, en est la contradiction logique. Le travail commencé par les préfets permet de pressentir l'action qu'ils se proposent d'exercer dans les élections. Les tournées de révision ont été pour les préfets de véritables tournées électorales. Elles ont servi sur beaucoup de points à la déclaration des candidatures officielles. Les préfets ont fait connaître et ont recommandé aux maires leurs candidats. A cette occasion, on a vu éclater dans quelques départemens ces symptômes d'indépendance où nous aimons à voir un réveil de la fierté politique dans notre pays. On cite un département où les maires, prenant une initiative honorable, ont prié le préfet de s'abstenir de leur recommander des candidats; on en cite un autre où les maires auraient prié le préfet de retirer le candidat qui leur était proposé. Dans plusieurs localités importantes, des comités électoraux se forment et proposent la députation à des hommes indépendans et libéraux, en se dégageant des étroites jalousies et des mesquines défiances qu'excitent chez les esprits arriérés et bornés les étiquettes arbitraires et aujourd'hui dénuées de sens que les luttes du passé ont laissées sur certains noms. Nous ne sommes nullement enclins à exagérer la portée de ces faits, mais nous y voyons d'heureuses tendances qui ne peu-

vent manquer de se prononcer de jour en jour davantage. C'est le commencement de quelque chose. Nous avons d'autant plus le droit de tirer un bon augure de ce réveil, que l'administration nous semble faire beau jeu au parti de l'indépendance et de la liberté par le singulier esprit d'exclusion et d'intolérance que révèlent les premiers actes de sa campagne électorale.

On en peut voir un exemple dans ce qui se passe pour M. de Flavigny. L'appui de l'administration, qui avait été acquis au député de Chinon en 1852 et en 1857, lui est aujourd'hui retiré. Les disgrâces des députés qui perdent la protection du pouvoir après en avoir joui avec satisfaction ne sont guère faites pour nous toucher; elles sont dignes cependant d'une certaine attention, car elles nous ouvrent des jours sur les dispositions dont l'administration est animée. Pour ce qui regarde M. de Flavigny en particulier, il y aurait de l'injustice à oublier qu'il fut du petit nombre de députés qui votèrent contre la loi de sûreté générale. C'est M. de Flavigny qui nous fait connaître les motifs de la défaveur qu'il a encourue. Son préfet est entré en campagne avant lui. Tandis que M. de Flavigny prenait part aux travaux de la commission du budget, le préfet, dans sa tournée de révision, lui donnait un concurrent pour lequel il invoquait le concours des maires. M. de Flavigny s'est donc hâté de s'expliquer sur sa propre candidature dans une circulaire qu'il adresse à ses électeurs. La profession de foi de M. de Flavigny ne peut qu'être approuvée par ceux qui partagent nos opinions. « Les destinées de la France, dit le candidat que M. le ministre de l'intérieur a cru devoir rayer de sa liste, sont livrées à deux courans d'idées contraires : les uns n'ont de foi que dans l'absolutisme du pouvoir, une ombre de liberté les alarme; les autres, et je suis du nombre, pensent que la France ne saurait rester en arrière au milieu du grand mouvement libéral qu'elle a développé dans le monde entier. Le contrôle législatif, déjà devenu plus sérieux, n'a cependant pas encore atteint sa limite légitime. La part que la nation a le droit de prendre dans la gestion de ses affaires doit nécessairement s'élargir, et ce progrès peut se réaliser graduellement, sans imprudence ni secousse. C'est par des moyens autres que ceux qui ont présidé à leur naissance que les gouvernemens se consolident. » Voilà qui est fort bien dit. M. de Flavigny n'explique pas avec moins de verdeur le rôle d'indépendance qu'il a voulu garder à la chambre. « Il me semble, dit-il, que vous ne choisissez pas des députés uniquement pour tout applaudir et tout enregistrer; autrement il eût mieux valu qu'il n'y eût pas de corps législatif : le budget du moins aurait trouvé dans cette suppression un allégement de 4 ou 5 millions. Je croyais qu'il fallait défendre le gouvernement contre ses propres entraînemens, et qu'une critique modérée en face d'un pouvoir si fort serait quelquefois plus utile que la louange. » M. de Flavigny se demande comment il peut avoir encouru la défaveur du pouvoir. Il n'attribue pas sa disgrâce à ses opinions sur la question italienne : ce sont celles que le gouvernement

pratique aujourd'hui. Il ne se reproche pas, dans cet examen de conscience, d'avoir « réclamé quelquefois contre la pression exagérée de l'administration dans les élections, » puisque « le chef de l'état a toujours déclaré qu'il voulait des élections libres et sincères. » Le voilà donc bien en peine de découvrir la faute dont il s'est rendu coupable. « Où donc est le motif sérieux du désaccord qui me sépare du gouvernement? Il me répugne de croire que c'est mon indépendance, et cependant, en combattant ma candidature, M. le ministre de l'intérieur ne laisse-t-il pas voir clairement quel est le genre de dévouement qu'il exige parfois et qu'apparemment je n'ai pas su atteindre? » M. de Flavigny appelle donc du jugement du ministre à celui de ses électeurs. « L'article 39 de la loi électorale, leur dit-il, vous protége contre toute influence abusive, de quelque part qu'elle vienne, qu'elle prenne le voile d'une intimidation ou celui d'une promesse. C'est à vous qu'il appartient d'apprécier s'il y avait trop d'indépendance dans la chambre qui va finir, et si le besoin se fait vraiment sentir d'un corps législatif dont le dévouement soit plus absolu. »

Le document que nous venons d'analyser nous paraît avoir une grande importance au début de la lutte électorale; il nous paraît surtout fertile en leçons pour l'opposition. Il nous apprend que l'administration resserre sa base au lieu de l'élargir, que même dans le dévouement une certaine indépendance l'offusque encore, que les caractères qui conservent une certaine initiative lui déplaisent. Nous croyons, quant à nous, que les gouvernemens sont loin de se fortifier en devenant intolérans et exclusifs; mais, lorsque les gouvernemens se laissent entraîner à cette faute par un esprit de domination jalouse, ils donnent à l'opposition non-seulement des avantages positifs, mais une utile leçon de conduite. L'intolérance de l'administration est le meilleur enseignement de tolérance que l'opposition puisse recevoir. Rien n'est plus propre à faire oublier à l'opposition avec de vieux souvenirs les vieilles jalousies qui ont pu la diviser autrefois. Des méprises récemment commises dans les polémiques de la presse exigent à ce point de vue que la question des partis, telle qu'elle se présente devant les élections prochaines, soit nettement posée dans ses véritables termes.

En parlant des efforts réunis des diverses fractions de l'opposition libérale, c'est bien à tort, suivant nous, que le mot de coalition a été prononcé. Pour jeter un pareil mot à la face de ses adversaires, il faut que la presse officieuse soit disposée à faire bon marché de la constitution. Sont-ce des bonapartistes, des légitimistes, des orléanistes, des républicains, qui vont se présenter aux élections? Non-seulement la constitution ignore ces anciennes dénominations de partis, mais, à moins de se désavouer elle-même, elle est obligée de les proscrire. Veut-on se donner la satisfaction de constater qu'il y a dans l'opposition d'anciens légitimistes, d'anciens orléanistes, d'anciens républicains? La belle avance! Comment, avec les révolutions qu'ont traversées les générations contemporaines, serait-il possible qu'il se trouvât parmi ceux qui ont pris part aux affaires publiques

un seul homme qui n'eût point été rangé à une certaine heure du passé dans ces diverses catégories d'opinion? A ce compte, le parti du gouvernement n'est pas une coalition moins flagrante que le parti de l'opposition. Nous demandons si depuis 1852 jusqu'à ce jour il eût été possible au gouvernement de recruter son administration, de remplir le sénat, le conseil d'état et le corps législatif, de composer l'état-major de l'armée, de former même un conseil des ministres, sans choisir des hommes qui eussent été à leur date ou légitimistes, ou orléanistes, ou républicains. Que la presse officieuse soit moins fière! En fait de coalition, son parti n'a rien à envier au parti libéral. Son parti compte dans ses rangs autant d'anciens jacobins et d'anciens socialistes que le nôtre. Ces esprits immobiles, que M. de Lamartine appela un jour des conservateurs-bornes, y pullulent bien plus que parmi nous. Par quelle comique injustice le mot de coalition avec le sens fâcheux qu'on y attache s'appliquerait-il à la rencontre d'opinions désintéressées réunies autour du principe de la liberté, lorsqu'il serait épargné à ces utiles rapprochemens de personnes qui s'accomplissent sous la séduisante et rémunératrice influence du pouvoir?

Quant aux coalitions véritables, qui ne sont que les manœuvres d'une tactique plus ou moins habile, où l'ambition fait bon marché des principes, elles nous inspirent une répugnance profonde, et nous croyons qu'on ne saurait trop ménager les scrupules que la conscience publique ressent à cet endroit. Il faut, suivant nous, en éviter l'apparence même, et c'est dans cette pensée que nous n'avons pas craint de montrer, quoi qu'il en pût coûter à nos sentimens personnels, le peu de goût que nous aurions à voir des hommes considérables, que l'opinion ne peut séparer des rôles éminens qu'ils ont remplis en des camps divers, paraître se réunir pour exercer dans le mouvement électoral actuel une action prépondérante sur l'opposition; mais que nos conseils de prudence à cet égard soient écoutés ou négligés, il est certain qu'il ne peut être question de coalition dans les circonstances présentes. La situation actuelle ne comporte pas des coalitions; elle suscite et légitime la formation d'un grand parti démocratique et libéral qui n'a point à demander à ses membres leurs passeports d'origine. Ce parti ne saurait avoir encore de chefs; tous, les plus illustres vétérans eux-mêmes, n'y peuvent servir qu'en volontaires. Ce parti ne peut être que constitutionnel, puisqu'il ne peut exister qu'à la condition d'entrer et d'agir dans le cercle de la constitution. Ce sont les situations qui font les partis, et, en changeant elles-mêmes, elles les modifient et les transforment. Le parti libéral qui se forme spontanément dans le pays, et en dehors duquel il ne pourra plus rester que de rares rêveurs et de hargneux sectaires, rend à la constitution ce premier hommage de croire qu'elle n'est point incompatible avec la liberté et qu'elle est perfectible. Les élections prochaines sont pour lui une occasion de mettre sa foi à l'épreuve. Les partis en ce moment ne peuvent se classer, les élections ne peuvent se faire que sur la question intérieure. La question intérieure par

excellence est aujourd'hui de mettre la pratique de la constitution d'accord avec son esprit, et de faire de la souveraineté nationale une vérité. Les moines ont été souvent plus forts que les bonnes raisons, et nous n'osons croire que les candidats indépendans l'emportent cette fois sur les préfets; mais ces candidats ont une bonne cause, la liberté, et un cri d'élections qui retentira victorieusement dans l'avenir de la démocratie française : émancipation du suffrage universel par le développement des libertés qui peuvent seules lui donner le discernement et la sincère expression des intérêts, des sentimens et des opinions de la France.

S'il est une question étrangère qui parle aux plus généreux sentimens de notre pays et qui mérite d'avoir un écho dans nos élections, c'est la question polonaise. Le décret d'amnistie de l'empereur Alexandre paraît destiné à avoir le sort de toutes les concessions tardives : il sera inefficace. On comprendrait difficilement qu'il en pût être autrement, pour peu que l'on soit au courant de ce qui se passe en Pologne. Qu'est-ce après tout que l'empereur Alexandre offre aux Polonais par l'amnistie? Une capitulation avec la vie sauve. L'insurrection n'en est pas réduite au point où l'on accepte de pareilles conditions. Que signifie d'ailleurs la promesse de maintenir les institutions administratives? Le gouvernement russe n'a-t-il pas détruit lui-même de gaîté de cœur les espérances que ces institutions auraient pu faire concevoir à la Pologne en accomplissant la cruelle mesure du recrutement, en ne tenant aucun compte des protestations du conseil d'état contre ce guet-apens odieux, en laissant ce conseil se dissoudre par la démission de ses membres? Pour apprécier l'état véritable de la question polonaise, il faut se rendre compte des dispositions des Polonais, des dispositions des Russes, et de la portée des engagemens que la France, l'Angleterre et l'Autriche viennent de prendre par leur intervention diplomatique auprès du tsar.

La défaite de Langiewicz a produit en Pologne un effet tout contraire à celui que l'on en avait attendu en Europe. Au lieu de décourager le mouvement national, ce revers n'a fait que le généraliser et l'exaspérer. Toutes les classes maintenant s'y associent. La noblesse s'y met tout entière, la classe bourgeoise, les ouvriers s'y précipitent. Les paysans eux-mêmes, qui avaient dans le commencement montré une froideur voisine de l'hostilité, pillés aujourd'hui et ruinés par les cosaques, se rapprochent des insurgés, s'abouchent avec eux, et leur prêtent ce concours très efficace que la connivence des habitans assure à des bandes dans une guerre de partisans. Il y a d'ailleurs dans la conduite et l'organisation du mouvement quelque chose d'étrange, et qui saisit l'imagination. On dirait qu'un peuple tout entier s'est donné le mot pour former autour des oppresseurs étrangers une vaste et impénétrable société secrète. Presque tous les employés de l'administration et de la police sont Polonais et agissent en Polonais. Tandis que les Russes sont enveloppés de ténèbres, l'autorité de l'invisible comité central fonctionne avec une régularité singulière, servie, obéie par les fonc-

tionnaires polonais du gouvernement. Le comité central prélève des contributions considérables, payées avec une facilité et une exactitude étonnantes. C'est lui qui envoie aux volontaires les ordres de départ; il les avertit et les expédie, sans précipitation, avec le plus grand ordre, en ménageant son recrutement clandestin de telle façon que les bandes, malgré leurs engagemens avec les Russes, maintiennent leur effectif au même nombre d'hommes. Les bandes sont partout; il n'est pas de forêt qui n'ait la sienne. Battues dans un endroit, elles se dispersent et reparaissent quand les Russes sont partis. Ce qui manque toujours, ce sont les armes. La passion de mourir y supplée. On ne vit jamais nulle part rien de semblable. Cette conjuration universelle, et qui se dévoue au martyre, est, au point de vue politique, la condamnation la plus absolue de la domination russe. Comment un peuple peut-il avoir la prétention pratique de gouverner un autre peuple au milieu duquel il se trouve plus étranger qu'il y a un siècle? Les Polonais semblent résolus à ne point laisser s'éteindre faute de victimes un incendie d'où ils espèrent voir la Pologne renaître. Ils sont la proie d'une illusion invincible. Rien de touchant comme la foi qu'ils gardent à la France. Les discours de M. Billault n'y ont rien fait. A ceux qui leur parlent des difficultés que la France peut éprouver à les secourir, de l'impuissance où elle est de former pour eux autre chose que des vœux, des conseils de prudence qu'elle leur adresse, ils répondent par une incrédulité souriante, et, comme les Italiens il y a trois ans, ils opposent aux sceptiques et aux timides une confiance mystérieuse et imperturbable.

Quant aux Russes, en dépit du décret d'amnistie, ils sont intraitables et paraissent se préparer à pousser la répression jusqu'aux dernières extrémités. La nomination du vieux général de Berg indique bien la résolution inflexible du gouvernement de Pétersbourg. Ce général, qui a été de 1831 à 1838 en Pologne l'instrument de toutes les mesures tyranniques et de toutes les cruautés de l'empereur Nicolas, réussira-t-il à ramener un peu d'ordre et d'unité dans le commandement militaire? Si les forces de l'armée russe s'accroissent sans cesse, on assure qu'il n'y a point d'entente entre les généraux. Ils ne sont unis qu'en une chose, la même passion de répression violente. On n'a rien exagéré dans ce que l'on a rapporté de l'indiscipline et de la démoralisation des troupes russes; on est souvent obligé de leur promettre le pillage pour les faire aller au combat. Les anciens officiers du Caucase ne voient d'autre moyen d'en finir avec la Pologne que l'emploi contre un pays chrétien des procédés qu'ils se croyaient permis en pays musulman. Quant à la pensée de la politique russe, le grand-duc Constantin ne la dissimulait point dans un entretien avec un conseiller d'état démissionnaire auprès duquel il essayait encore, mais en vain, au point où les choses en sont venues, de faire valoir les réformes administratives. Il lui disait que la diplomatie étrangère proposait à l'empereur et à la Russie un congrès pour les affaires de Pologne. Il lui déclarait que jamais l'empereur ni la Russie n'accepteraient cette proposition, que la lutte actuelle était

une lutte de famille où ni Français, ni Anglais, ni Allemands n'avaient rien à voir, et que les Polonais auraient grand tort de se faire illusion sur ces bruits de congrès. « Tenez, ajoutait-il, je me suis départi du système de mes prédécesseurs; je laisse librement circuler, je fais même reproduire dans les journaux d'ici les discours et les notes qu'on prononce et écrit là-bas en votre faveur. Il ne sortira rien pour vous de toutes ces phrases-là, et je suis bien aise qu'on connaisse ici la valeur de ces démonstrations pacifiques, afin que cela serve de leçon. »

Entre les Polonais pris de la glorieuse passion du martyre et l'impitoyable ténacité des Russes, la position des trois puissances qui viennent de faire un premier effort d'humanité en faveur de la Pologne est plus délicate et plus grave qu'elles ne l'avaient prévu. On sait que des notes ont été présentées par ces trois puissances à la cour de Saint-Pétersbourg. Celle de l'Angleterre est, dit-on, la plus énergique; celle de la France concilierait mieux la fermeté du fond avec la courtoisie du langage; celle de l'Autriche, très modérée dans la forme, faisant appel aux sentimens d'humanité de l'empereur Alexandre, aurait ceci de plus grave et de plus blessant pour les Russes que l'intérêt dont elle témoigne n'est point restreint au royaume, mais s'étend aux provinces polonaises réunies à la Russie, laissant ainsi percer le désir qu'a toujours eu l'Autriche de voir se reconstituer une grande Pologne capable de servir de barrière entre l'Allemagne et la Moscovie. Mais laissera-t-on de telles démarches stériles? Après avoir parlé en faveur d'un peuple héroïque, les trois plus grandes nations de l'Europe attendront-elles avec une impassible inertie que le gouvernement russe puisse montrer encore une fois dans la Pologne terrassée la honteuse impuissance des sympathies européennes?

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Le Théâtre-Lyrique a eu le courage de son opinion, et le 31 mars il a donné la première représentation d'un ouvrage en quatre actes sous le titre piquant de *Peines d'amour*. C'est le mariage forcé, on pourrait dire l'accouplement monstrueux d'une pièce étrange de Shakspeare avec la musique exquise de l'opéra de Mozart *Cosi fan tutte*, que le Théâtre-Italien a évoqué cet hiver après trente ans d'oubli. L'idée de mettre une nouvelle toile à un chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, et de remplacer le cadre, bon ou mauvais, sur lequel un musicien sublime a jeté ses inspirations, est une idée malheureuse qu'on a souvent essayé de pratiquer en Allemagne sans succès. La simple traduction du texte d'un opéra dans une langue étrangère est déjà une opération des plus délicates, qui ne se fait pas sans troubler un peu l'harmonie qui existe dans l'œuvre originale entre le rhythme musical et l'accent prosodique de la parole. Que sera-ce donc si, au lieu d'adapter scrupuleusement de nouvelles paroles à celles qui ont servi de thème au compositeur, vous changez la donnée même de la fable? Vous

bouleversez alors toute l'économie de la partition originale, et vous transformez une œuvre de génie en un pastiche informe, en une mascarade ridicule de princes et de princesses sans physionomie historique et sans caractère. Et vous n'avez pas été arrêté dans votre folle entreprise par la seule considération que les personnages de *Cosi fan tutte* sont de la classe moyenne, et que cette historiette, qu'on n'a pas du tout imposée à Mozart, comme on le dit, se passe, à la fin du XVIIIe siècle, dans un coin de la société polie de la ville de Naples, tandis que l'imbroglio puissant et compliqué de Shakspeare transporte l'imagination dans une cour souveraine du XVIe siècle remplie de bruit, de luxe et de folies! M. le directeur du Théâtre-Lyrique et ses complices partagent sans doute l'opinion de quelques beaux esprits nouvellement éclos, et qui pensent que l'auteur de *Don Giovanni*, des *Nozze di Figaro*, d'*il Flauto magico* et du *Requiem* n'est point un compositeur vraiment dramatique, et que sa musique est faite pour les anges et non pour les hommes.

La pièce de Shakspeare *Peines d'amour perdues*, sur laquelle MM. Michel Carré et Jules Barbier ont taillé leur *libretto* insipide, est une de ces grandes fresques dramatiques remplies de bruit, de poésie et d'éclats de rire, comme il y en a tant dans l'œuvre du grand poète anglais, une sorte d'improvisation vigoureuse dont la scène se passe dans un parc, devant un palais et à la clarté des étoiles. Un jeune roi de Navarre, qui ne sait que faire sans doute de la paix dont jouit son petit royaume, forme le projet de s'adonner à l'étude de la science et de la sagesse, et de rompre pendant trois ans tout commerce avec les femmes et les plaisirs. Tous les favoris s'engagent par serment à suivre l'exemple du roi, et un édit public défend à toute femme, noble ou bourgeoise, d'approcher de la cour à plus d'un mille. L'édit est à peine publié qu'on annonce qu'une princesse française, escortée d'un groupe joyeux de dames d'honneur, vient, au nom de son père, demander au roi de Navarre la restitution d'une province qui était en litige. Cette démarche singulière, bien digne de l'imagination de Shakspeare, embarrasse beaucoup le jeune roi. Il se décide non pas à rompre son vœu à peine formé, mais à se rendre lui-même au-devant de la princesse. Cette rencontre du roi et de ses courtisans avec la princesse et les dames qui l'accompagnent donne lieu à des scènes piquantes, à une mêlée de rendez-vous, de propos galans et de charmantes perfidies dont il est impossible de se faire une idée. La fin de l'histoire, c'est que le roi et ses courtisans sont vaincus par la beauté et la ruse des femmes, qu'ils manquent tous au serment téméraire qu'ils ont fait, et qu'ils tombent aux genoux de leurs belles en jurant cette fois qu'on ne les prendra plus à un pareil jeu. La paix est conclue par l'amour et le mariage des différens couples que le poète a fait paraître dans cette joyeuse mascarade de la vie de cour au XVIe siècle. Deux caractères se font particulièrement remarquer dans cette incroyable mêlée : Biron et Rosaline. Biron, seigneur attaché au roi de Navarre, et Rosaline, dame d'atour de la princesse de France, se sont connus autrefois, et voici le dialogue qui intervient entre eux la première fois qu'ils se rencontrent.

BIRON, à Rosaline. — N'ai-je pas dansé avec vous dans le Brabant?

ROSALINE. — N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant?

BIRON. — Je le sais bien.

ROSALINE. — Vous voyez donc combien il était inutile de me faire cette question.

BIRON. — Vous êtes trop vive.

ROSALINE. — C'est votre faute de me provoquer par de telles questions.

BIRON. — Votre esprit est trop ardent, il va trop vite, il se fatiguera.

ROSALINE. — Il aura le temps de renverser son cavalier dans le fossé.

BIRON. — Quelle heure est-il?

ROSALINE. — Il est l'heure où les fous font des questions.

BIRON. — Allons, bonne fortune à votre masque!

ROSALINE. — Au visage qu'il couvre.

BIRON. — Et qu'il vous envoie beaucoup d'amans!

ROSALINE. — Soit, pourvu que vous ne soyez pas du nombre.

Il suffit de cette courte analyse pour faire comprendre la profonde différence qui existe entre la fantaisie magique de Shakspeare et la petite historiette de Da Ponte qui, à tort ou à raison, a inspiré à Mozart une musique tendre, touchante et admirablement appropriée, quoi qu'on dise, aux situations et au caractère des six personnages qui figurent dans *Cosi fan tutte*.

Otez à la pièce de Shakspeare l'esprit, l'imagination, les caractères saillans et vigoureux qui s'y trouvent, changez les noms des personnages, mêlez à tout cela quelques emprunts faits au *libretto* italien de Da Ponte, coupez en morceaux la musique de Mozart, faites pleurer les hommes au lieu des femmes, renversez la donnée dramatique en transportant la scène dans une cour princière du XVIe siècle, et vous avez la belle combinaison de MM. Michel Carré et Jules Barbier, aidés, dans cette noble besogne, par M. Prosper Pascal! Après l'ouverture, que ces messieurs ont bien voulu conserver intacte, le rideau se lève, et l'on voit le prince de Navarre, Biron et d'autres courtisans qui se disposent, par désœuvrement, à former le projet de renoncer, pendant trois ans, aux plaisirs aimables et à l'amour. On chante le premier trio de la partition originale, on passe le second, et puis on distribue les autres morceaux selon les besoins de la cause et selon les exigences des nouveaux personnages et la division de la pièce en quatre actes. On pense bien que peu de morceaux résistent à ces modifications, et l'admirable quintette des adieux surtout, — *Di scrivermi ogni giorno,* — est méconnaissable, non-seulement parce que la partie comique que chante don Alfonso n'existe presque plus, mais parce que ce sont les hommes qui pleurent dans la pièce du Théâtre-Lyrique et non plus les femmes. Pourrait-on croire à une pareille outrecuidance et à tant d'ineptie, si on n'en avait pas la preuve sous les yeux? Tout le reste est à l'avenant. Le trio charmant des trois hommes, — *E voi ridete,* — est ruiné de fond en comble, parce que l'effet du rhythme syllabique n'existe plus; en compensation on a conservé, tant bien que mal, l'adorable trio pour deux voix de femme et basse : — *Soave stà il vento,* — délicieuse rêverie qu'on avait supprimée au Théâtre-Italien! La scène capitale de la présentation des deux Valaques et de leur empoisonnement, scène compliquée qui donne lieu à l'admirable finale du premier acte dans l'œuvre originale, est bien plus invraisemblable et moins gaie dans la pièce nouvelle que dans *Cosi fan tutte*. Il est absurde en effet de voir un prince se battre contre un prétendu rival devant une princesse et ses femmes,

dont ils veulent toucher le cœur. C'est une bouffonnerie moins plaisante que la combinaison de Da Ponte qui a inspiré à Mozart une des plus grandes pages de musique dramatique qui existent. Quelle variété d'accens, quelle richesse d'épisodes, quelle souplesse de style, quel orchestre et quel charme continuel! Ah! qu'il a raison ce penseur délicat qui a dit : « L'adoration est un état de l'âme que la musique seule peut exprimer (1)! »

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce pastiche informe, de cette longue et fastidieuse mascarade, où des hommes sans goût et sans vergogne ont osé rapprocher deux génies qui sont fort étonnés de se trouver ensemble. Rien ne peut excuser M. le directeur du Théâtre-Lyrique d'avoir accueilli le travail de MM. Michel Carré et Jules Barbier, puisque M. Carvalho lui-même avait eu d'abord la bonne pensée de faire traduire simplement l'œuvre de Mozart et de Da Ponte, en y ajoutant une petite scène épisodique qui aurait corrigé la crudité de la conclusion. Cette scène, qui a été indiquée par plusieurs écrivains en Allemagne, et même en France, consiste à faire deviner aux deux femmes, Fiordiligi et Dorabella, le tour que veulent leur jouer les deux amans, et de se prêter à la comédie qu'ils ont imaginée. A la fin de la pièce, les femmes auraient pu dire à leurs amans, trompés et contens : « De quoi vous plaignez-vous? Vous avez voulu vous jouer de nous, et nous avons deviné votre fourbe. Vous êtes donc justement punis par où vous avez péché. » Ce qui contribue encore à altérer profondément l'économie de la partition originale, c'est la suppression des récitatifs de Mozart, qu'on a remplacés par des dialogues interminables qui interrompent le discours musical et refroidissent l'effet général. N'oublions pas de dire aussi qu'une main téméraire a osé intercaler dans le nouvel arrangement des fragmens symphoniques empruntés à d'autres œuvres de Mozart, ce qui met le comble au sacrilége.

Le personnel qui interprète au Théâtre-Lyrique *Peines d'amour* serait suffisant, s'il n'avait à lutter contre des souvenirs écrasans et des difficultés insurmontables. Les trois rôles de femmes sont remplis par Mmes Faure-Lefèvre, Cabel et Girard, qui, sous le costume du page Papillon, remplace la camériste Despina de *Cosi fan tutte*. Mme Faure chante avec assez de grâce la partie de la princesse, à qui incombent tous les morceaux de Fiordiligi, et Mme Cabel, qui joue le personnage manqué de Rosaline, s'est arrangée de manière à dire avec éclat l'air que chante Dorabella au second acte. Les hommes sont médiocres; il n'y a qu'à louer le talent vif et naturel de Mlle Girard, qui est très sémillante dans le rôle du page. Un intérêt particulier s'attachait à la première représentation des *Peines d'amour* : c'était l'apparition de M. Léon Duprez, qui débutait dans le rôle important du prince de Navarre. Fils du grand artiste qui a ramené à l'Opéra le style ample et solennel de la tragédie lyrique, M. Léon Duprez possède déjà de solides et charmantes qualités : il a du goût, du sentiment, et cette tenue de style que son père communique à tous ses disciples. Il a chanté avec un grand bonheur l'air adorable, *Un' aura*, que le public lui a fait recommencer. Malheureusement M. Léon Duprez n'a qu'un filet de voix de *tenorino* aigu qui manque de timbre et de corps, et qu'on entend à peine dans les mor-

(1) M. Vinet.

ceaux d'ensemble. Ce défaut est capital pour la carrière de chanteur dramatique que veut parcourir le jeune et vaillant virtuose, et tout ce qu'on peut souhaiter à M. Léon Duprez, c'est que la nature opère sur son organe débile l'évolution étonnante qu'elle a produite sur la voix de son père, qui n'était aussi qu'un *tenorino d'amore* alors qu'il s'essaya, il y a trente ans, dans les coulisses de l'Odéon et puis à l'Opéra-Comique.

Une fable absurde cent fois plus ennuyeuse et plus invraisemblable que l'historiette de Da Ponte; une partition mutilée, d'où l'on a exclu huit morceaux de l'œuvre originale, et dont les autres sont méconnaissables; une cohue de princes, de princesses et de courtisans jouant à l'épigramme et au bel esprit, mis à la place des six personnes de la société facile du XVIIIe siècle, pour qui Mozart a composé une musique exquise, profonde, touchante, admirablement adaptée aux caractères divers dont elle exprime les sentimens; une exécution inférieure; des lambeaux de symphonie intercalés dans l'œuvre nouvelle par la main de mauvais écoliers : voilà le spectacle que nous offre le Théâtre-Lyrique quand il donne *Peines d'Amour*. Après un tel coup de maître, je ne suis plus inquiet sur l'avenir de M. Carvalho, qui obtiendra peut-être la subvention qu'il désire, et dont on a privé le Théâtre-Italien. Le temps est d'ailleurs propice à ces actes de munificence, qui étonnent et blessent quelquefois la conscience publique.

L'écrivain savant et ingénieux que nous avons cité plus haut, Vinet, a donné la définition suivante d'un chef-d'œuvre de l'art : « L'œuvre d'art doit être comme une lampe d'albâtre dont la matière est pure et belle. L'idée de la beauté brûle au dedans comme une flamme et éclaire le dehors. Il faut que cette forme soit travaillée, qu'il n'y ait pas une saillie, un point qui reste dans l'ombre et fasse obstacle au passage de la lumière; il faut que la matière soit transparente et l'esprit vif, que de toutes parts elle laisse passer et se répandre à travers sa substance la flamme divine qui brûle au dedans. » S'il en est ainsi, et la définition est parfaite, n'allez pas entendre au Théâtre-Lyrique *Peines d'Amour*. P. SCUDO.

L'Acropole d'Athènes, par M. BEULÉ (1).

Si jamais il y eut des sociétés où l'art fût vraiment populaire, où ses jouissances ne fussent pas un privilége réservé à une petite élite d'oisifs et de délicats, mais où tous en eussent leur part, et ressentissent plus ou moins quelque chose de cette sorte d'ivresse que fait éprouver à l'âme la vue des œuvres vraiment belles, c'est la société grecque, et surtout la société athénienne depuis les guerres médiques jusqu'à Alexandre; c'est encore la société italienne du XVIe siècle, celle de Jules II et de Léon X. Ce qu'était la passion de l'art parmi les contemporains de Léonard, de Michel-Ange et de Raphaël, on peut s'en faire une idée dans les *Vies des Peintres*, de G. Vasari, et surtout dans une œuvre bien autrement vivante et parlante, dans les mémoires de Benvenuto Cellini, ce livre tout plein de mensonges et pourtant si franc et si vrai, parce qu'il nous révèle toute une époque,

(1) 1 vol. in-8°, Paris, Didot, nouvelle édition.

parce qu'il nous montre à nu l'âme même d'un homme à qui ressemblaient beaucoup de ses contemporains. On y verra combien ces gens-là différaient de nous, quel rôle jouait dans leur vie ce qui n'est dans la nôtre que distraction d'un moment et plaisir éphémère, comment c'était à une autre source qu'ils puisaient et les plus profondes de leurs joies et leurs plus mortelles douleurs. Les vrais rois du siècle, ce sont les artistes; c'est à protéger les arts que les souverains emploient la richesse et la puissance conquises par une longue ambition et une politique sans scrupule, par bien des années de luttes et de combats; Este, Médicis, Rovere, Borgia, républiques et rois, bons ou méchans princes, tous sont d'accord sur ce point et rivalisent d'ardeur et d'enthousiasme. Léon X, pour achever Saint-Pierre et pouvoir donner un libre essor au génie de Bramante et de Raphaël, fait prêcher et vendre les indulgences, brave les résistances de la consciencieuse et grave Allemagne, et donne le signal de la réforme. Eût-il même prévu les conséquences de la révolte de Luther, je doute qu'elle lui eût causé une aussi vive douleur que la mort de Raphaël, enlevé avant l'âge aux merveilles que la munificence du pontife lui permettait de faire éclore sur les murs des églises et des palais de Rome.

Nous connaissons moins bien le siècle de Cimon et de Polygnote, de Périclès et de Phidias. Les plus grands des historiens anciens dédaignaient, comme étranger à la dignité de l'histoire, tout ce qui n'était point la vie publique de la cité, et Thucydide ne nous raconte que les luttes de l'Agora et celles du champ de bataille. C'est surtout par Plutarque que nous avons, dans ses vies de Cimon, de Périclès, d'Alcibiade, de précieux détails sur la vie de cette société, sur ses goûts, ses mœurs, ses plaisirs, sur la condition des poètes et des artistes, sur les vives émotions que causaient à ces fils de l'incomparable cité les chefs-d'œuvre des lettres et des arts. L'auteur du livre sur *l'Acropole d'Athènes,* M. Beulé, a montré dans la *Revue,* à l'aide surtout de Pausanias et de Plutarque, quelle a été l'existence d'un des plus grands hommes de cet âge fécond, de ce Polygnote que Cimon avait donné à Athènes, et qui refusait de faire payer à sa patrie d'adoption les œuvres admirables dont il l'enrichissait. On sait quels furent les rapports de Périclès et de Phidias, quelle intime amitié unissait ces deux hommes extraordinaires, et de quels immenses travaux la confiance de Périclès remit la direction à l'universel génie de Phidias. Phidias eut là, pendant une dizaine d'années, quelque chose comme la situation qu'occupa Bramante à Rome pendant les dernières années de sa vie. Comme M. Beulé l'a bien montré dans ses études sur Phidias, à deux mille ans de distance, la Rome de Léon X nous aide à comprendre l'Athènes de Périclès. L'impression qu'avaient produite sur l'imagination des Athéniens et sur l'esprit des Grecs les progrès contemporains de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, se retrouve jusque dans l'austère récit de Thucydide; le grand historien, dans l'oraison funèbre qu'il prête à Périclès et où il fait une si profonde analyse du génie athénien, où il trace un si brillant tableau de ces jours trop rapides de jeunesse et d'espoir, les plus beaux que sa noble patrie ait jamais connus, indique comment la vie du citoyen d'Athènes s'écoulait alors dans une sorte d'enchantement perpétuel, au milieu de fêtes et de spectacles, parmi des merveilles naissantes dont la vue ne laissait pas de

place au chagrin; il peint l'Attique attirant de toutes parts un prodigieux concours d'étrangers curieux, émus et ravis, avides de prendre leur part de ces plaisirs des yeux et des oreilles, de ces joies de l'admiration; il montre Athènes devenue « l'école de toute la Grèce. »

Dans les autres écrivains du temps, pour qui sait lire, c'est un mot, une allusion, une comparaison qui nous révèlent çà et là avec quel transport les Athéniens de Périclès jouissaient de toutes ces belles œuvres dont leur faisaient présent des artistes inimitables. Un vers me frappait l'autre jour dans l'*Hécube* d'Euripide, jouée probablement en 424 avant Jésus-Christ; c'est dans le récit de la courageuse mort de Polyxène : la noble vierge veut mourir libre et sans être touchée par des mains ennemies; debout à l'autel, « saisissant sa robe, elle la déchire depuis l'épaule jusqu'au milieu du ventre, au-dessus du nombril, et découvre ainsi son sein et sa gorge, belle comme celle d'une statue. » Le poète n'en dit pas plus, cette comparaison lui suffit pour donner et suffit au peuple pour concevoir l'idée d'une parfaite beauté : les œuvres de la sculpture grecque sont familières alors à toutes les imaginations; chacune se reporte aussitôt vers quelque merveille de cet art vraiment né d'hier avec Phidias, de cet art qui cherche et rencontre déjà l'idéal, qui montre aux hommes des corps plus beaux que tous ceux que la nature a créés. La comparaison d'Euripide, cette « gorge belle comme celle d'une statue, » porte en elle-même sa date; non-seulement elle est tout à fait étrangère à l'ancienne poésie épique et lyrique, mais Eschyle même n'aurait pu encore l'employer. Elle se présente au contraire tout naturellement à l'imagination d'Euripide au lendemain de l'achèvement des grands travaux de l'Acropole, au moment où Phidias, Alcamène et Agoracrite venaient de peupler de leurs ouvrages Athènes et l'Attique tout entière.

Nous n'avons malheureusement pas les Vasari de ces Bramante, de ces Michel-Ange, de ces Raphaël athéniens; quelques anecdotes éparses dans des écrivains postérieurs de plusieurs siècles, comme Plutarque, Pline, Athénée, anecdotes souvent contradictoires et invraisemblables, voilà tout ce qui nous reste pour nous représenter la vie de ces grands hommes, leurs ardentes rivalités, le mouvement et la succession des écoles. Le plus sûr, c'est donc d'étudier leur œuvre en elle-même, dans ce que les siècles en ont épargné, dans les ruines qui surmontent encore le roc sacré de l'Acropole, dans les débris que les hasards de la guerre et des dévastations récentes ont jetés dans les musées de l'Europe, où du moins les entoure maintenant une pieuse admiration. On ne saurait prendre pour cette étude un meilleur guide que M. Beulé. Son livre, déjà connu du public, est dégagé, dans cette nouvelle édition, de tout l'appareil des citations et des preuves. La lecture est rendue ainsi plus facile et plus agréable encore, sans que l'ouvrage ait rien perdu de sa valeur scientifique, sans qu'il y manque rien de ce qui peut nous aider à refaire par la pensée l'ensemble de ces monumens sans pareils. Précis et rapide dans la discussion des points controversés, le style s'anime et se colore dans la description de chefs-d'œuvre dont il rend à ceux qui ont eu le bonheur de les voir et de les toucher l'impression rafraîchie et comme l'illusion d'une vue réelle. GEORGE PERROT.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIIIe ANNÉE.

MARS — AVRIL 1863

Livraison du 1er Mars.

MADEMOISELLE LA QUINTINIE, première partie, par M. GEORGE SAND 5
TROIS MINISTRES DE L'EMPIRE ROMAIN SOUS LES FILS DE THÉODOSE. — IV. — PREMIER SIÉGE DE ROME PAR ALARIC, par M. AMÉDÉE THIERRY, de l'Institut.. 46
PEINTRES CONTEMPORAINS. — HORACE VERNET, SES ŒUVRES ET SA MANIÈRE, par M. HENRI DELABORDE 76
SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ASIE-MINEURE. — I. — L'OLYMPE GALATE ET LES TURCS D'ANATOLIE, par M. GEORGE PERROT 99
L'UNITÉ DE L'ITALIE, LA PAPAUTÉ ET LA FRANCE, par M. CH. DE MAZADE..... 130
SYLVINE, par M. ANDRÉ THEURIET 166
LE POÈTE LUCRÈCE, par M. C. MARTHA 187
STATISTIQUE COMPARÉE. — DES FORCES RELATIVES DES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'EUROPE, par M. LÉONCE DE LAVERGNE, de l'Institut 216
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE 225
REVUE MUSICALE — *Stradella, la Déesse et le Berger*, etc., par M. P. SCUDO.. 235
ESSAIS ET NOTICES SUR LES LIVRES NOUVEAUX 243

Livraison du 15 Mars.

MADEMOISELLE LA QUINTINIE, seconde partie, par M. GEORGE SAND..... 257
SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ASIE-MINEURE. — II. — TROIS MOIS A ANGORA, L'ADMINISTRATION TURQUE ET LES CHRÉTIENS, par M. GEORGE PERROT 299
LE SURINTENDANT FOUQUET D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENS, par M. L. DE CARNÉ. 340
LES NOIRS AMÉRICAINS DEPUIS LA GUERRE CIVILE DES ÉTATS-UNIS. — I. — LES

Partisans du Kansas et les Noirs libres de Beaufort, par M. Élisée RECLUS..... 364
Les Confessions d'un Missionnaire anglican, par M. Edmond SCHERER..... 395
La Poésie d'une vieille Civilisation, par M. Émile MONTÉGUT..... 414
L'Insurrection polonaise devant l'Europe, par M. Ch. de MAZADE..... 446
La Charge de Wengrow, par M. Auguste BARBIER..... 471
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 474
Économie et Architecture rurale. — De l'habitation des Animaux, par M. VILLERMÉ..... 486
Beaux-Arts. — Une nouvelle Gravure de M. Calamatta, par M. G. SAND.... 494

Livraison du 1er Avril.

Paris et la France sous Law, par M. J. MICHELET..... 497
Mademoiselle La Quintinie, troisième partie, par M. George SAND..... 532
Souvenirs d'un Voyage en Asie-Mineure. — III. — La Vie turque en province, les Tchapan-Oghlou, Hadgi-Ohan et les Kisil-Bachi, par M. George PERROT..... 571
Le Mont-Ventoux en Provence, étude d'histoire naturelle, par M. Charles MARTINS..... 609
Démocratie et Liberté a propos de quelques ouvrages récens, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 634
L'Angleterre et la Vie anglaise. — XX. — Le Metropolitan Railway de Londres, par M. Alphonse ESQUIROS..... 658
Les Noirs américains depuis la guerre. — II. — Les Planteurs de la Louisiane et les Régimens africains, dernière partie, par M. Élisée RECLUS. 691
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 723
Archéologie. — Le Testament politique d'Auguste, par M. Gaston BOISSIER. 734
Revue musicale. — *La Mule de Pedro*, etc., par M. P. SCUDO..... 747

Livraison du 15 Avril.

Mademoiselle La Quintinie, quatrième partie, par M. George SAND..... 753
Trois Ministres de l'Empire romain sous les Fils de Théodose. — V. — Attale Empereur du Sénat. — Le Sac de Rome. — La Mort d'Alaric, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut..... 788
L'Économie rurale de la Suisse. — La Vie pastorale et agricole des Cantons, par M. Émile de LAVELEYE..... 823
La Chine depuis le Traité de Pékin. — les Anglo-Français, les Impériaux et les Taï-pings, par M. A. Des VARANNES..... 857
Souvenirs d'Asie-Mineure. — IV. — Amassia et l'Influence européenne en Turquie, dernière partie, par M. George PERROT..... 896
La Télégraphie océanique. — III. — Esquisse de Géographie télégraphique, par M. H. BLERZY..... 930
Un Peintre dans les Highlands. — Journal et Opinions d'un Pré-Raphaélite, par M. E.-D. FORGUES..... 961
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 990
Revue musicale. — *Peines d'amour* (*Cosi fan tutte*), par M. P. SCUDO..... 1000

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, 7 rue Saint-Benoît.